

R. 8274 1800

L'ALHAMBRA

chroniques

DU PAYS DE GRENADE

RECUEILLIES

PAR WASHINGTON IRVING

TRADUITES

PAR P. CHRISTIAN



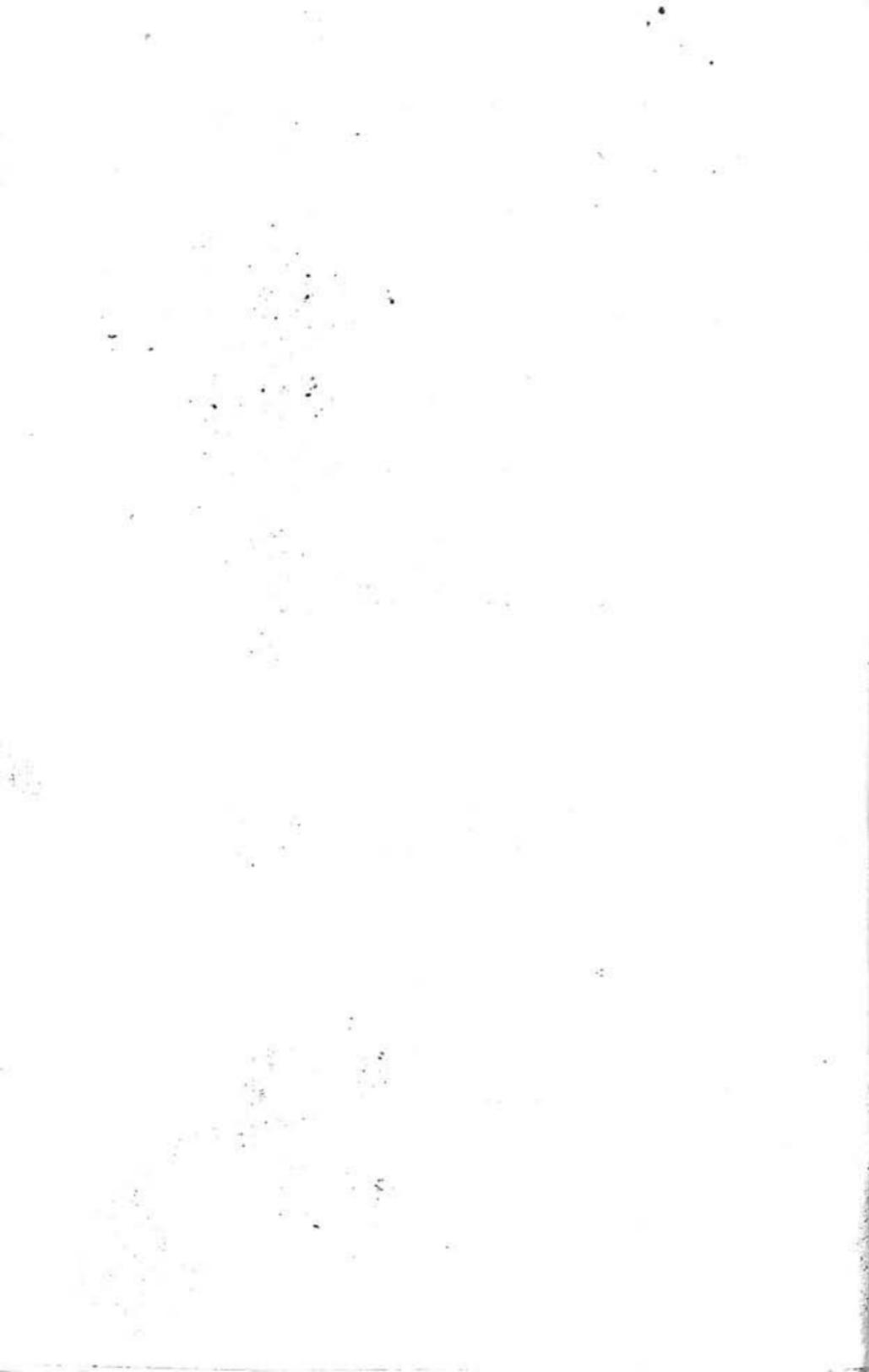
Les hommes légers regardent le moment qui
s'écoule et jettent aux vents des oracles:
les hommes graves étudient le passé.
N.-A. DE SALVANDY.

PARIS

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ, N° 1.

1845



PRÉFACE.



A

MONSIEUR CAMILLE PAGANEL,

CONSEILLER D'ÉTAT.



Une femme de beaucoup d'esprit me disait, il n'y a guère longtemps, avec la grâce exquise qu'elle sait mettre en tout, que « un livre est une lettre écrite aux amis inconnus. » Madame Ancelot compte, de près et de loin, trop d'amis pour qu'on ne lui fasse pas quelque reproche d'en vouloir étendre le cercle jusqu'à l'inconnu.

Je trouve, pour moi, Monsieur, que la meilleure joie de l'écrivain devrait être de placer chacune de ses pages sous la sauvegarde d'un nom d'ami : cette joie devient vite un noble orgueil pour qui peut se permettre de choisir votre nom parmi les plus chers à son souvenir.

J'ai renoncé depuis bientôt sept ans à la vie errante de l'homme d'épée, pour m'ensevelir tout-à-coup dans les veilles solitaires du Bénédictin. Et pourtant ma destinée, au fond, n'a point changé. L'esprit a fait comme le corps : il continue à sa manière ce pèlerinage inquiet de l'homme qui n'a point encore choisi sa place aux lieux féconds du soleil de la pensée. Littérateur nomade, tour à tour historien, publiciste ou conteur, selon ma fantaisie ou l'opportunité, laborieux apprenti j'ai glané avec patience sur le sillon tracé par d'illustres devanciers, en attendant l'heure propice où je pourrai apporter aussi mon œuvre de maîtrise dans l'édifice de l'avenir.

Jusqu'à là mes efforts ne sont pas restés stériles, car, à chaque tentative, j'ai vu le succès dépasser mes espérances. Chacun de mes livres est devenu pour moi la source de satisfactions intimes plus grandes que n'avait été le labeur, et l'estime que vous n'avez cessé de leur accorder n'a pas été, Monsieur, le moindre prix de ma persévérance.

Naguère j'exhumais avec ce savant et bon Nodier, que tout le monde aime et que je vénère, les souvenirs historiques du vieux Paris; nous cherchions le secret de ses révolutions dans les cryptes du passé. Je creusais, Nodier m'éclairait.

Depuis, pour me distraire, j'ai passé le Rhin en chantant la *Marseillaise* d'Alfred de Musset :

« Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ,

Il a tenu dans notre verre... »

et j'ai rapporté d'Allemagne, pour les rendre ici populaires, les meilleures pages de Hoffmann.

Des brumes germaniques au tiède climat d'Italie bien courte est la distance quand l'imagination prend les devants et presse les relais. J'ai voulu soulever, à Florence, la pierre du tombeau de Machiavel, et demander à cette grande ombre du xvi^e siècle la clef de sa vie et de sa politique. Lassé de la corruption de Machiavel, je me suis consolé avec Boccace, Boccace aussi Florentin, Boccace à qui nous devons presque La Fontaine.

Vous parlerai-je maintenant d'Young et d'Ossian, pour que rien ne manque à l'enchaînement bizarre de mes prédilections d'écrivain? Certes, dans ces travaux si rapides, qui passaient d'une œuvre à l'autre sans souvenir de la veille, sans plan pour le lendemain, il y a tous les signes de l'étrange anxiété d'un esprit qui s'interroge au carrefour de routes opposées. Qu'advient-il de ces hésitations? Sera-ce la chute au terme de l'égarement, ou bien l'arrivée sur un sol hospitalier,



après de longues fatigues ? C'est là le secret d'une volonté cachée dont je m'étudie sans cesse à fortifier les convictions.

Mais n'allais-je pas vous entraîner dans mes rêves plus loin que ne voudrait le lecteur le plus résigné ? Rebroussons chemin, s'il vous plaît, Monsieur, ou tournez le feuillet. J'avais envie de vous conduire à l'Alhambra. Tâchons de prendre un sentier de traverse. Nous connaissons la France : touchons aux Pyrénées.

L'Espagne est encore pour nous un nouveau monde à étudier. Les soldats de Napoléon n'avaient pu l'entrevoir qu'aux éclats de la foudre. Avant et depuis leur passage, les brocanteurs de tout pays n'ont pas encore flairé ses meilleurs trésors, bien que de fins écornifleurs du budget aient savamment gaspillé nos deniers, sous le spécieux prétexte de nous enrichir d'un Musée Espagnol.

Beaucoup de livres ont été écrits à propos de l'Espagne par des Français, des Allemands et des Anglais.

En France, un seul écrivain, dans un ouvrage écrit avec une rare élévation de pensée et de style, nous a fait connaître, comme à travers un splendide panorama, tous les points les plus curieux, les plus intéressants à saisir, de la physionomie de la Péninsule.

La presse s'est emparée de ce livre à son apparition, et en a cimenté le succès par les plus chaudes attaques de la critique. Le livre est resté debout, victorieux de tant d'assauts ; tout le monde l'a relu, tous les pays l'ont traduit, et si la politique n'avait enlevé l'auteur aux gloires plus modestes que procurent les lettres, la France aurait prêté un Walter-Scott à l'Espagne. Je n'ai plus besoin d'indiquer *Alonzo*, et de nommer M. le comte de Salvandy.

J'ai toujours ce livre auprès de moi, car j'aime l'Espagne d'un amour d'artiste et presque d'hidalgo. J'aime à choyer les volumes d'*Alonzo* à la place favorite de mon cabinet, avec deux livres de haute valeur, l'*Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon* et l'*Histoire de Frédéric II*. Puisque votre modestie ne veut pas que je cite l'auteur de ceux-ci, permettez du moins, Monsieur, car c'est mon droit, de témoigner publiquement de tout le prix que j'y attache.

Pendant que j'écris, nous gravissons les Pyrénées. Tout à l'heure l'Espagne sera traversée, et nous ferons notre entrée, en vrais flâneurs, sous les dômes de l'Alhambra.

« Une imposante muraille sépare le Béarn de la Navarre. Les Pyrénées, déjà voisines de l'Océan, ne se cachent plus sous un manteau de neiges

éternelles ; ce ne sont pas des amphithéâtres de rochers, des abîmes sans fond ; tout respire un air de richesse et de vie. Des vergers, des cultures, de gras pâturages, occupent le penchant des montagnes ; la cime est couronnée de bois, vertes guirlandes qui, déployant leurs festons sur les harmonieux contours de la longue chaîne, donnent un cadre magnifique à un magnifique tableau. La métairie est suspendue de toutes parts à ces fortunés sommets aussi bien que la hutte du pasteur. A peine quelques pics, où les nuages semblent pouvoir seuls atteindre, ignorent-ils le travail de l'homme et sa sueur féconde. Mais leur front n'a rien de sévère ; le thym odorant et la bruyère y attachent une parure qui ne se flétrit jamais. Épars, comme une décoration vivante, des troupeaux de brebis animent ces solitudes ; la chèvre y bondit ; et, détaché de la terre par les vapeurs qui y promènent leurs flocons autour des hauts lieux, le bœuf, avec la gravité de son attitude, paraît encore le Dieu de la vieille Egypte.

« On dirait un parc sans limites. Seule, une haie de mûriers sauvages rappelle çà et là que tout n'est pas commun sur une terre qui a plus de fruits que les hommes n'ont de besoins. Rien n'arrête la vue, pas même les crêtes sourcilleuses qui arrêtent la marche des nuées. Les regards plongent sur des

vallées qui vont s'agrandissant toujours devant le voyageur. Chaque pas le conduit à une découverte : tantôt c'est un hameau dont il admire les élégantes chaumières périlleusement groupées sur la roche vive qui, depuis mille ans, semble devoir les entraîner dans une chute prochaine ; tantôt c'est la cloche religieuse dont les sons viennent ennoblir sa rêverie ; et il découvre, sous l'abri d'un châtaignier, une chétive église où vit, encore charitable et pure, la foi du christianisme naissant. Quelquefois le bruit des marteaux, prolongé d'écho en écho, vous avertit que l'industrie a pénétré dans ces lieux sauvages. Ici, l'écorce profonde, canal sans faste comme sans art, vous montre le premier aqueduc inventé par les hommes, et vous entendez crier la roue devenue, grâce au torrent captif, la richesse du canton. Là, mille ruisseaux se croisent, s'entrechoquent, forment un lac d'écume et vont en grondant réjouir le meunier du voisinage ou les troupeaux de la vallée.

Plus loin, passe auprès de vous en chantant la fille du Basque, aux grands yeux noirs, à la taille légère : les pieds nus, la tête chargée d'un fardeau que ne porteraient pas les hommes de nos villes, elle fuit comme la flèche à travers les sentiers escarpés, et travaille, dans sa course rapide, le gilet de dix couleurs dont elle parera son vieux père.

» Survient un homme assis au haut de balles énormes sous lesquelles disparaît la mule qui les porte. Coiffé de l'immense *sombrero*, enveloppé de la *capa* brune, il fume superbement le cigare de la Havane. L'énergie et la noblesse de ses traits vous ont frappé ; son œil est pensif : à voir sa main appuyée sur l'espingole, vous croiriez un guerrier qui médite des combats ; à voir la guitare pendante auprès de lui, vous croiriez un poète qui rêve à ses chants : ce n'est qu'un *arriero*. Il voyage à la tête de vingt mules pesamment chargées, dont la dernière, par le bruit monotone d'un gros bourdon, lui garantit la marche exacte de toutes les autres. La France touche à ce degré de civilisation où le commerce abandonne les routes pour les canaux. L'Espagne n'est pas encore arrivée à l'utile charrette : pour s'élever jusque-là, elle attend qu'un gouvernement tutélaire lui donne des ponts et des chemins.

» Plus menaçant que l'*arriero*, le *contrabandista* des provinces Bascongades le suit de près. Un fusil brille dans ses mains pour protéger son industrie, à peu près la seule que possède la plus belle contrée de la terre. Les laines de l'Aragon et des Castilles qu'il porte à nos villes, repasseront bientôt avec lui la frontière, converties en riches étoffes dans les ateliers français.

» Les mœurs des habitants du pays se maintiennent de siècle en siècle pures du contact des étrangers, aussi bien que leur langue, qui est vieille peut-être autant que les Pyrénées. Les Basques ont un respect religieux pour les traditions comme pour les coutumes de leurs pères. Le paladin que chanta l'Arioste est populaire parmi eux. Partout où vous voyez deux masses colossales de rochers qu'un large ravin sépare, c'est Roland qui, indigné de trouver un obstacle sur sa route, a su, d'un coup de sa terrible épée, s'y frayer passage. Les rochers épars dans la vallée, c'est lui qui dans sa fureur les a lancés du haut de la montagne. Cette plaine fut témoin de ses victoires ; cette autre mène aux gorges qui virent tomber l'illustre preux, et vous n'apercevez pas une chapelle gothique où ne repose le plus formidable pourfendeur d'infidèles dont les romans de nos pères aient éternisé la mémoire.

» Un pont à moitié détruit se présente. Votre cheval passe hardiment sur l'arche ébranlée, plus hardiment que vous peut-être. Pourtant, si votre cœur bat plus fort, ce n'est point la crainte qui l'agite. Vous avez franchi le passage, et c'est encore avec inquiétude que vous promenez vos regards autour de vous. Vous ne considérez pas sans attendrissement une petite croix de pierre que le temps a couverte de mousse et de lichen ; pourquoi cette

émotion à la vue d'une chétive croix de pierre? c'est que le modeste monument sert de limite au royaume Catholique et au royaume Très-Chrétien.

Vous vous êtes troublé d'abord, comme si de très-grandes distances vous séparaient déjà de la terre natale. Rassurez-vous : gravissez avec moi, par ce chemin que des noyers ombragent, ce pic qui se détache si bien au-dessus des autres dans l'azur des cieux. De là nous dominerons à gauche les montagnes, muettes pour nous, de la Navarre; mais à droite, s'étendent les champs de France avec leurs cités qui peuvent se découvrir à cinquante lieues : et sous vos pieds, en face de Bayonne et du pays des Landes, dort paisible, le long de nos rivages, la nappe immense de l'Atlantique (1). »

Je ne vous ai pas promis un itinéraire. Descendez : voilà l'Espagne, et notre but est si loin, qu'il est impossible de s'arrêter aux curiosités de la route.

J'ai vu l'Espagne en 1855 ; mais alors, dans la course aventureuse qui m'entraînait, du jour au lendemain, d'un point vers l'autre, la physionomie de cette nation d'autrefois, changeant à chaque pas comme les aspects du sol, me laissait à peine le temps de la fixer. Soldat voyageur, pouvais-je nulle

(1) *Don Alonzo*, par M. le comte DE SALVANDY, tome 1^{er}.

part étudier en artiste la place que le sabre avait fauchée la veille? Les monuments et les mœurs m'échappaient trop souvent, comme les fruits stériles d'une guerre sans résultats; mais une grande unité restait devant moi, partout : car la fraternité humaine survit chez tous les peuples aux ravages des batailles, comme la foi en Dieu courbe tous les fronts sous le tonnerre du même ciel. A ce titre, l'habitant de l'Espagne intéresse autant que l'homme de France; l'heure approche où le mot « plus de Pyrénées » dépouillera sa niaiserie historique.

Cette fusion deviendra plus facile à mesure que l'Espagne, usant les derniers liens de son vieil absolutisme, entrera plus avant dans la communion des peuples qui s'affranchissent.

Il ne faut pas juger une nation avec les préjugés d'une autre nation. Cette règle générale est d'une application plus rigoureuse encore en Espagne que partout ailleurs, et cependant chaque jour elle est violée. Les étrangers y arrivent avec des préventions toutes formées, avec des habitudes d'état ou de patrie dont ils ne veulent pas se départir.

Il n'y a pas un commis-voyageur français ou anglais, par exemple, qui ne professe un souverain mépris pour cette barbare Péninsule, où la fabrication de la pommade et du calicot est beaucoup plus arriérée qu'en France ou en Angleterre; et

même dans les classes plus éclairées, la plupart des voyageurs prétendent toujours juger la vieille Espagne d'après le modèle de leur propre patrie: dès-lors ils errent nécessairement.

Leurs faux jugements ont peut-être encore pour cause l'espèce de mauvaise humeur que provoquent plus ou moins, en eux, les désagréments inséparables de tout voyage en Espagne. Ce pays est celui de l'Europe que les étrangers visitent le moins; ses routes sont infestées de brigands, et pourvues à peine de quelques mauvais gîtes: dangers et fatigues, telles sont les épreuves continuelles du voyageur habitué aux routes sûres, aux auberges commodes des autres pays. En outre, s'il ne sait pas l'espagnol, il lui est de toute impossibilité d'avoir aucun rapport avec ceux dont il veut observer les mœurs; car dans la Péninsule aucune langue étrangère n'a cours, même pour procurer les choses de première nécessité.

Aussi beaucoup d'auteurs de voyage ont-ils vu l'Espagne pour ainsi dire les yeux fermés. Sans se donner la peine de rien approfondir, ils ont écrit sous l'inspiration de leurs préventions, ont broché sur le tout avec les réminiscences des récits de leurs prédécesseurs, et sont ensuite venus nous offrir ce travail comme un examen consciencieux de l'état de l'Espagne.

Selon l'opinion la plus accréditée, les Espagnols ont le teint brun, l'air de visage sombre, les yeux et les cheveux noirs, portent des chapeaux à larges bords, des réseaux, de larges manteaux bruns, sont paresseux, sales, déguenillés, sans industrie. Ce portrait peut, en effet, convenir à certaines provinces; mais dans d'autres, par exemple dans les provinces basques, on chercherait vainement rien qui y ressemblât.

Les Basques espagnols sont plutôt blonds que noirs, ne portent ni chapeaux à larges bords, ni longs manteaux bruns, ni cheveux en réseau; sont actifs, gais, pour la plupart aisés, et sans contredit une des populations les plus industrieuses qu'il y ait au monde.

Cela n'empêche pas les neuf dixièmes des voyageurs, aussitôt qu'ils ont passé la Bidassoa et touché à Irun le sol de l'Espagne, de se confondre en remarques sur la physionomie sombre, les yeux noirs, les réseaux, les grands chapeaux, les longs manteaux, les haillons, la paresse des Espagnols. Rien de tout cela cependant ne s'est encore présenté à leurs yeux; mais par cela seul qu'ils s'attendaient à le voir, ils le voient en effet.

Que ces mêmes voyageurs arrivent ensuite dans la Vieille-Castille, où enfin se montrent réellement quelques-uns de ces traits classiques que jusqu'a-



lors ils avaient rêvés, il leur suffira de rencontrer au coin d'un bois ou sur le bord des grandes routes quelques pauvres diables au manteau déchiré, au chapeau rabattu sur les yeux, à l'air sinistre (au moins dans leur imagination), pour les transformer de leur pleine autorité en vagabonds, mendiants, voleurs de grands chemins, conspirateurs, et pour donner carrière à ce sujet aux plus indigestes raisonnements de philanthropie.

Je ne prétends pas cependant qu'aucun voyageur n'ait su comprendre l'Espagne; mais il me semble que même dans les meilleurs ouvrages le point de vue est toujours ou trop rétréci ou trop fixe. Quelle que soit d'ailleurs la défaveur avec laquelle les étrangers jugent l'Espagne, comparativement à leur propre patrie, il reste toujours à décider jusqu'à quel point les bases de ce jugement sont elles-mêmes inattaquables. Il a beau jeu, sans doute, à se récrier contre la barbarie des mœurs espagnoles, celui qui regarde notre état social comme le produit de la civilisation la plus parfaite, comme le plus haut degré de science politique qu'il soit donné au génie humain d'atteindre; mais, au fond, où donc sont nos titres à tant de prétentions? Serait-ce notre supériorité en certaines jouissances matérielles, dont l'Espagne

jusqu'à présent n'a guères paru se soucier ? Sans doute ses théâtres, ses cafés et autres lieux de divertissements publics ne peuvent en aucune manière soutenir la comparaison avec les nôtres ; sans doute, le grand art de la diplomatie culinaire y est presque inconnu, et l'on chercherait en vain même dans les plus grandes villes, ces amphitryons aux truffes politiques, aux pâtés d'ortolants gras de spéculations commerciales ; ces grands dîners, ces soirées, ces raouts où tant d'hommes étrangers les uns aux autres accourent échanger leur ennui, leurs prétentions, mais souvent aussi leurs connaissances. A la Cour même les plus grands seigneurs n'imitent que fort rarement sur ce point les usages des hautes classes des autres pays. A peine quelques grandes solennités interrompent-elles à de longs intervalles l'uniformité de la vie privée des Espagnols. Les combats de taureaux, voilà à peu près leur seul divertissement public, et ce spectacle répugne trop à notre délicatesse européenne pour compenser aux yeux d'un étranger la privation des plaisirs de sa patrie ; mais parce que ce peuple ne s'amuse pas comme nous, avons-nous le droit de le mépriser ? et parce que quelque voyageur gourmand ou sybarite a été ennuyé de la simplicité des Espagnols dans leur intérieur, de la frugalité de leur table, de leur peu de luxe en

fait de toilette et d'ameublement, enfin de leur ignorance presque complète de ces petites commodités de la vie qui sont un besoin impérieux partout ailleurs, faut-il de toute nécessité s'écrier avec lui que l'Espagne est un pays barbare, tenant plutôt de l'Afrique que de l'Europe?

Au reste, de pareils jugements sont dignes de la nature de notre civilisation. Qu'est-ce en effet que notre civilisation, sinon un composé d'intérêts tout matériels? Quel est son but, sinon la production du plus grand nombre possible de jouissances matérielles et leur répartition entre le plus grand nombre possible d'hommes? La liberté même, — liberté de la presse, liberté de la pensée, liberté de conscience, liberté de l'industrie et du commerce, toutes les espèces de liberté enfin, pourquoi sont-elles un besoin de plus en plus senti en Europe, sinon parce que sans liberté les sciences, le commerce, l'industrie, languissent, et que par conséquent les jouissances diminuent? Tout s'enchaîne dans notre état social; tout concourt à un but commun, à un but matériel: liberté, sciences, religion, beaux-arts, commerce, sont les diverses roues de la grande machine qui fabrique des jouissances aux peuples; machine d'autant meilleure que ses rouages travaillent plus aisément et plus vite. Les peuples eux-mêmes sont d'autant plus

avancés en civilisation que la somme de leurs jouissances est plus grande et plus à la portée de tous. Est-ce un mal ? Non sans doute : car c'est un mode de perfectionnement ; mais le mal est de s'imaginer que cet état de choses soit le seul louable, le mal consiste à proclamer orgueilleusement que tout ce qui ne nous ressemble pas est nécessairement méprisable. Espérons, au contraire, que pour la vie des peuples, comme pour celle des individus, il est différents ressorts également efficaces ; espérons que de plus en plus l'on reconnaîtra le ridicule de tout système exclusif, et qu'un jour viendra où, pour assigner leur rang aux nations, on n'ira pas mesurer le nombre d'aunes de cotonnade qu'elles savent tisser par an. Nous admirons dans les anciens le sentiment sublime qui leur faisait habiter, avec indifférence, de misérables huttes, tandis que les temples de leurs dieux et leurs autres édifices publics étaient toujours grands de majesté et de magnificence. Eh bien ! il en est encore à peu près ainsi en Espagne : les particuliers conservent avec soin dans leur intérieur la simplicité antique, et tout le luxe, tous les arts de la nation sont consacrés aux monuments publics, aux églises et aux cours de justice.

Revenons maintenant sur nos pas. Si les plaisirs publics et privés des Espagnols sont moins variés



et plus simples que les nôtres, ils sont aussi en revanche plus à la portée de toutes les classes, et précisément à cause de leur simplicité peuvent se renouveler plus souvent.

Un de leurs pas setemps les plus chers est la promenade, *el Paseo*.

Chaque ville, chaque bourg, presque chaque village a son *Paseo* ou son *Alameda*, et partout c'est en petit le *Prado* de Madrid : une place carrée entre deux rangées d'arbres, avec des bancs de pierre, des fontaines ou des sources d'eau vive, selon la nature du pays. Là se ressemblent chaque soir les habitants : les uns pour s'y communiquer les nouvelles du jour ; d'autres pour y respirer le frais et se promener de long en large, en buvant de grands verres d'eau glacée que leur offrent les *aguadores* ; d'autres encore pour voir ou être vus, et surtout *vues*. Il n'est pas inutile de faire observer à cette occasion combien l'eau glacée joue un rôle important dans les jouissances des Espagnols : l'ardeur du climat et la quantité de sources d'eau minérale et salée que possède le pays contribuent sans doute à entretenir cette préférence marquée que les Espagnols accordent à l'eau sur le vin même, cette richesse de leur sol. Aussi les *aguadores* ou marchands d'eau se rencontrent-ils partout, et la recherche est poussée si loin en ce genre, que

nulle part peut-être on ne boit de l'eau plus fraîche qu'en Espagne.

Un autre passe-temps national dans la Péninsule, c'est l'espèce d'assemblée publique qui tous les jours, entre dix et onze heures du matin, se tient sur un point donné de chaque ville ou bourg, ordinairement une place ou une rue large et ombragée d'arbres : à Madrid, c'est la *Puerta del Sol* ; à Tolède, le *Zocodover* ; à Séville, la place de *Santo-Domingo* ; à Grenade, la place de *Bivarrambla* et le *Zacatin*. Ces réunions ont un rapport remarquable avec le *forum*, le *αγορα* des Anciens. Là se traitent les affaires privées, les intérêts politiques ou les spéculations commerciales ; là, aussi, s'échangent librement toutes les nouvelles du jour, soit qu'elles roulent sur la chronique scandaleuse de la ville ou les plus graves évènements de la politique. Chaque groupe a son orateur, qui parle avec volubilité, souvent avec éloquence, et, quelque étrange que cela puisse paraître, souvent même avec une indépendance, une hardiesse, que n'oseraient pas se permettre les citoyens des pays les plus libres de l'Europe, et dont on ne retrouve aucune trace, ni pour la forme ni pour le fond, chez aucune autre nation moderne.

Cette réunion quotidienne a tant de charmes pour les Espagnols, que bien souvent j'ai entendu

regretter à ceux que l'exil, le commerce ou la diplomatie avaient poussés hors de leur patrie, cette petite heure d'abouchement général et intime, dont aucun des plaisirs de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin, ne pouvait leur tenir lieu.

Lorsqu'on observe avec attention le caractère, le principe et l'effet de ces assemblées, on a la clef des principales énigmes du système social dans la Péninsule.

Les *tertullas* sont les réunions de société habituelles en Espagne. Nos soirées à la mode n'en donneraient aucune idée; elles ressemblent plutôt aux *conversazione* de l'Italie, ou à ces veillées modestes encore en usage dans les villages de France.

Une fois présenté dans une maison, on n'a plus besoin d'invitation pour y retourner; il suffit que le *señor de la casa* vous ait adressé la formule sacramentelle : « Cette maison est vôtre; » ce qui veut dire, revenez autant qu'il vous plaira, tous les jours même si vous voulez, mais en ami, sans vous gêner pour nous et sans exiger non plus que nous nous gênions pour vous. Dès-lors l'étranger a carte blanche : s'il vient à l'heure du dîner, on lui met un couvert; si c'est à l'heure de la sieste, il peut tranquillement s'installer dans l'appartement, et ne doit pas s'attendre à voir personne

tant qu'elle ne sera pas écoulée ; si c'est après la sieste, il trouve la famille réunie, et il prend part à son gré à la conversation ou au fandango ; car c'est à quoi se passent ordinairement les tertullas : le jeu en est exclu, excepté dans les maisons où l'on se pique d'imiter quelque peu les modes étrangères. Du reste, point de gêne, point d'apprêts, point d'étiquette dans ces réunions de famille. Prend-il fantaisie aux jeunes gens de danser, quelqu'un de la compagnie va s'emparer d'un violon, ou plus souvent encore frotter la guitare, et le bal s'improvise. Quant aux bals proprement dits, ils sont très-rares en Espagne ; car le propre des tertullas est de n'interrompre en rien le train de vie ordinaire : l'on s'y amuse sans prétention, sans frais surtout. Les seuls rafraîchissements sont des verres d'eau fraîche, qui circulent à la ronde, et quelquefois une tasse de chocolat, lorsqu'un des membres de la société en fait sans façon la demande. Aussi toutes les classes d'Espagnols, les pauvres comme les plus riches, ont-elles leurs tertullas, et il est peu de ménages, à moins qu'ils ne soient dans la dernière misère, qui ne reçoivent le soir leurs parents et leurs amis, et *vice versa*. D'ailleurs, ces sortes de réceptions ne lient pas les maîtres du logis ; s'il leur plaît un soir d'aller au paseo ou à un autre tertulla, ils n'ont pas à craindre

que les visiteurs se formalisent de trouver visage de bois. Ceux-ci en sont quittes pour aller à leur tour d'un autre côté, et comme ils n'ont eu à faire aucuns frais de toilette, ils se consolent aisément : car l'on va et l'on reçoit dans les tertullas, sans changer son costume du matin. Ce laisser-aller est un des traits caractéristiques de la vie sociale des Espagnols, et ils l'expriment par un dicton plein de bonhomie : *A qui hay franqueza*, disent-ils aux étrangers qui portent dans leurs réunions nos prétentions et nos vaines cérémonies.

On pourra demander sans doute quelle est, sous le rapport de la civilisation et de l'échange des connaissances entre les hommes, l'utilité de ces assemblées d'Espagne, où les plaisirs de l'esprit jouent sans doute un si pauvre rôle, et où la conversation doit si souvent languir. Mais, d'abord, quel droit avons-nous d'adresser une question si orgueilleuse aux Espagnols? Ne devons-nous pas craindre qu'ils ne nous la rétorquent? Nos soirées de jeu, par exemple, sont-elles donc si favorables aux progrès des lumières? Je ne veux pas récriminer, et je me borne à examiner jusqu'à quel point pareils reproches sont fondés, quant aux Espagnols. Les étrangers, je le sais, sont d'abord frappés de la sécheresse de conversation des tertullas; mais je puis l'affirmer, parce que j'en ai fait l'expérience,

pour peu qu'ils n'apportent dans ces réunions ni prétentions ni raideur, pour peu qu'ils aient le caractère facile et le jugement sain, ils ne tardent pas à s'y plaire, et une fois initiés au commerce intime des tertullas, ils y trouvent toujours plus de charmes. La raison en est simple : quelque circonscrit que soit en général le cercle de leurs idées et de leurs connaissances, les Espagnols mettent dans l'échange de ces idées et de ces connaissances une ardeur, une énergie de bienveillance, qui animent singulièrement la conversation. D'abord très-réservés avec les étrangers, une fois qu'ils les regardent comme des leurs, ils ne se gênent plus pour donner carrière devant eux à la causticité naturelle de leur esprit et à une sorte d'*humour* qui leur est particulière. Leur langue même est, avec l'anglais, la seule qui se prête à exprimer dans toute leur vivacité ces piquantes boutades de l'esprit national.

Ils ont, d'ailleurs, une chaleureuse sympathie pour tout ce qui est beau et noble ; un esprit juste, sinon très-cultivé ; beaucoup de vivacité dans l'imagination ; le tact sûr ; une impatiente curiosité, qui va droit au sens et s'embarrasse peu de la lettre ; enfin, un sentiment profond des convenances et une grande facilité d'élocution.

Tout homme impartial conviendra qu'avec de pareils éléments le commerce des Espagnols ne doit



pas être aussi dépourvu d'intérêt et de plaisir qu'on veut bien le prétendre. J'ajouterai encore une considération importante : les Espagnols passent communément pour très-ignorants ; cela est assez vrai en général, et je ne veux pas me faire un argument contre cet arrêt de l'opinion en citant le grand nombre d'hommes distingués qui, sous le régime constitutionnel surtout, ont naturalisé en Espagne la plupart des sciences de la France et de l'Angleterre. Je reconnais même, si l'on veut, que les élèves de nos collèges apprennent et possèdent mieux l'histoire, les sciences naturelles, les mathématiques, les langues anciennes et nouvelles, etc., que beaucoup de ceux qu'on nomme, dans la Péninsule, des *sabios* (savants).

Mais ne faut-il pas convenir aussi que toutes ces études, cette érudition dont on nous charge la mémoire, et qui sont l'unique base de notre éducation, émoussent dans la plupart des jeunes gens les ressorts de l'esprit, épuisent l'énergie de leur âme et affaiblissent en eux tout ce qui est naturel et ne peut être appris ?

Combien n'en voit-on pas de ces jeunes gens bourrés de sciences, lorsqu'une fois ils ont atteint le terme de tant d'études, — une place ou un état, — lorsqu'enfin ils sont devenus hommes faits, rejeter avec dégoût ces connaissances qu'on leur a

inculquées avec effort, oublier ce qu'ils ont appris, et végéter, précoces vieillards, dans une honteuse indifférence ?

En Espagne il en est tout autrement : le jeune homme ne se morfond pas autant sur les livres ; mais il oublie moins par conséquent, et sa force intellectuelle se conserve plus fraîche, plus vierge, si j'ose m'exprimer ainsi. Il se façonne plus vite à la vie réelle, et lorsqu'il est devenu homme fait, il est plus pauvre sans doute en science, mais plus riche en expérience, en bon sens, en intérêt pour ses connaissances acquises, et surtout en désir d'acquérir celles qu'il n'a pas encore.

Le genre même de l'instruction des Espagnols la rend plus propre à alimenter la conversation ordinaire qu'à se produire dans ces pesants entretiens dont les livres et toujours les livres font tous les frais de science, d'imagination et de sensibilité. Elle se rattache presque toujours à la vie réelle ; elle est plus positive ; en quelque sorte, elle embrasse moins, mais elle se communique plus aisément. Chaque petite ville, presque chaque tertulla, a ses *sabios*, qui ne demandent pas mieux que de s'expliquer sur les chroniques, les mœurs, les monuments ou l'histoire naturelle de leur province, de leur ville ou de leur village. Leurs connaissances sans doute ne s'étendent pas plus loin que ce petit cercle, et sou-

vent même ne se basent sur aucune étude générale ; mais lors même que ces doctes interlocuteurs ne vous apprennent rien de nouveau, ils ne vous intéressent pas moins : car ce qu'ils savent, ils l'ont vu, ou ils l'ont appris par eux-mêmes, avec peine et persévérance. En outre, ils mettent de la chaleur dans leurs investigations ; ils s'animent en parlant aux étrangers de leur province, de leur ville ou de leurs sociétés. On voit que l'amour de la patrie joue aussi un rôle dans leur érudition, et rien n'est plus plaisant que le naïf orgueil avec lequel leurs concitoyens les écoutent dans de semblables occasions.

L'amour tient une place importante dans les mœurs espagnoles : c'est le charme ordinaire, l'occupation mystérieuse des tertullas. Il en est peu où senores et senoras ne soient attirés par quelque intérêt de cœur : cela semble même si naturel, que, par une sorte de convention tacite, chacun dans la tertulla s'arrange pour ne pas gêner son voisin ou sa voisine. Les *à parte*, les causeries à voix basse, n'exposent à aucune de ces épigrammes ni de ces charitables remarques si à la mode ailleurs. Chacun, enfin, ne s'occupe que de ses amours, sans s'amuser de celles des autres. Il y a quelque chose de comique et de touchant à la fois à voir les soins que se donne la société pour faciliter à deux nou-

veaux amants les moyens de se rapprocher, ou pour venir au secours d'un étranger qui n'a encore fait aucun choix et par conséquent ne sait trop, au milieu de tous ces couples, à qui s'adresser et près de qui s'asseoir.

En général, l'amour n'est pas chez les Espagnols, comme chez les Italiens, une affaire de forme ou de seul tempérament; il n'est pas non plus, comme en France, un caprice de galanterie ou un froid calcul; mais une passion réelle, énergique et presque toujours durable.

Le *cortejo* espagnol n'a rien surtout du *cavalier servante* de l'Italie: il n'est pas comme lui un masque, une froide fiction, une espèce de second mari, que l'on trompe avec autant de facilité que le véritable. Amant d'âme et de corps, au contraire, il est aimé aussi énergiquement qu'il aime; il est tout pour sa maîtresse, et sa maîtresse est tout pour lui.

Par un contraste étrange, la fidélité en mariage se trouve peut-être souvent enfreinte en Espagne, et cependant nulle part la fidélité en amour n'est mieux ni plus sévèrement gardée. Trahir son *cortejo*, est un crime bien plus infâme aux yeux d'une Espagnole que trahir son mari, et cette manière de voir est assez celle du public: autant il protège en général tout ce qui a rapport aux amours, au-

tant il déverse le blâme et l'opprobre sur les amants perfides. D'ailleurs l'amour est tout dans la vie d'une Espagnole ; c'est sa plus importante, son unique affaire, et cet amour se présente à elle avec des lois fixes, des règles positives, des devoirs rigoureux, dont la violation lui paraîtrait presque une monstruosité.

La coquetterie est presque inconnue dans la Péninsule, et la pruderie l'est plus encore. Une jeune Espagnole ne craint pas de laisser voir qu'elle aime ; elle est trop fière à la fois pour le feindre ou pour le cacher. En est-il ainsi ailleurs?.....

Quant à la manière d'être des Espagnoles dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat à l'amour, à ces grâces caractéristiques que tout le monde, et non plus seulement leur cortejo peut apprécier en elles, la liste en est longue, mais charmante à dérouler. Douées d'un esprit vif et piquant, d'une brillante imagination, d'une sympathie ardente pour la gloire et tous les sentiments généreux, elles ont dans leur conversation, dans leurs regards, dans leurs mouvements, dans tout leur être enfin, une grâce toute originale et inimitable.

L'analyser serait difficile : elle se compose d'un singulier mélange d'énergie et de laisser-aller ; c'est une sorte de surabondance de vie, d'inexpérience

et à la fois d'exaltation de cœur, qui ne leur permet la modération en rien, mais les pousse sans cesse à l'extrême et tout entières à l'amour ou à la haine, au plaisir ou à la douleur, à la dévotion ou à la plus folle impiété, sans fausse honte, sans pruderie, avec une franchise d'action, une abnégation d'elles-mêmes, un mépris des dangers et de la vie, qui ont quelque chose d'héroïque et de sublime.

Cette énergie innée les suit dans les circonstances même les plus indifférentes : c'est à elle qu'il faut attribuer ce caractère passionné que les Espagnoles donnent à leurs moindres mots, à leurs moindres mouvements ; c'est elle aussi qui prête à leur démarche cette liberté, cette jactance, si je puis m'exprimer ainsi, que des voyageurs superficiels ont trop souvent prise pour une preuve d'immoralité.

En général, si quelques jugements sévères ont été portés contre les Espagnoles, c'est moins leur faute à elles que celle des juges eux-mêmes, trop prompts à tirer de fâcheuses conséquences de ces habitudes de familiarité vive et accorte de cette *franqueza*, en un mot, qui chez les deux sexes de la Péninsule forme la base principale des rapports sociaux.

Le trait le plus caractéristique peut-être des mœurs espagnoles, c'est l'égalité parfaite qui existe

dans tous les rapports de la vie ordinaire entre les regnicoles des divers rangs ; on en chercherait en vain un exemple chez les peuples même qui jouissent de la plus grande somme d'égalité politique. A la tertulla, au paseo, à la plaza, le négociant, le marchand, l'officier, le magistrat, le prêtre, le noble, le cultivateur, tous communiquent entre eux sur le pied de la plus fraternelle égalité. Il en est de même chez les femmes, et elles ne se divisent pas, comme dans certains pays, en prêtresses vaniteuses de l'aristocratie du rang, de la naissance, des places ou des écus.

Mais de ce que cette égalité sociale se maintient entre les diverses classes, il ne résulte pas, comme on le pourrait croire, que les gens du peuple prétendent fréquenter habituellement la haute société, et attachent à cette fréquentation un intérêt de vanité ? On ne les voit pas, comme en Angleterre, par exemple, jeter un œil d'envie sur le luxe des riches, ramper pour en prendre leur part, ou s'ils ne peuvent y parvenir, manifester leur dépit par de grossiers outrages. Au contraire, cette fierté même, qui ne leur permet de traiter que d'égal à égal avec leurs supérieurs en rang ou en fortune, les préserve de toute vaniteuse envie de les approcher. Ils ne regardent point ces rapports comme un triomphe, comme un honneur pour eux, mais

comme une chose toute simple, toute naturelle, toute à leur portée : s'ils ne les recherchent pas, c'est uniquement parce qu'ils ne s'en soucient pas, et qu'ils sentent fort bien que le ton, la conversation, les usages du grand monde, n'étant pas faits pour eux, les ennuyeraient.

En général, c'est moins le rang des personnes que la concordance des caractères et des goûts qui forme le lien et la base des diverses réunions de société chez les Espagnols. Il n'y a point d'aristocratie de société proprement dite, excepté les cercles de la Cour. Chaque tertulla est un rendez-vous d'intimité, et non une de ces assemblées où l'on va autant pour briller que pour s'amuser : aussi chacun s'en tient à la sienne, et ne cherche pas à sortir de sa sphère. Mais lorsque quelque circonstance rapproche les classes inférieures des plus élevées, en voyage, par exemple, l'égalité la plus parfaite s'établit entre elles. L'homme du peuple, dans ces occasions, n'entend le céder en rien au grand seigneur ; il cause avec lui comme avec son égal ; il partage sans façon ses provisions ou lui offre les siennes, et le grand seigneur, de son côté, cherche d'autant moins à établir une distance entre lui et son inférieur, que la conversation de ce dernier n'a rien qui lui répugne, rien qui lui soit étranger. Il est parfois plus ignorant, voilà tout ;



mais, du reste, entre eux il y a presque toujours des points de contact, des conformités d'opinion et de goût. Aussi les formes de la politesse et des rapports sociaux sont-elles à peu près les mêmes dans toutes les classes. L'homme bien élevé n'éprouve aucun dégoût à se trouver dans une *venta*, au milieu de muletiers et de paysans; le muletier et le paysan, de leur côté entrent sans embarras ou sans fausse honte dans les plus élégants cafés, ou dans les salons des plus riches citadins.

Il y a quelque chose de singulièrement consolant pour l'étranger dans cette parfaite égalité sociale au sein d'un pays d'absolutisme, et dans la noble attitude, la juste fierté, la politesse grave et mesurée de ces basses classes, ailleurs si rampantes ou si grossières (1)».

Voilà, sans doute, une bien pâle esquisse du caractère espagnol actuel; mais ce sont les traits sous lesquels apparaît la Péninsule aux regards d'un observateur impartial. Un peu plus tard, quand elle aura cimenté la conquête de ses libertés politiques, son vieux cachet de nationalité sera tout-à-fait brisé, la face de ce curieux pays sera entièrement changée: la France y implantera ses mœurs, son esprit, ses passions d'avenir; mais

(1) Voyez HUBER, *Esquisses sur l'Espagne*, traduites par L. Levrault, 1 vol. in-8°. — Strasbourg, F.-G. Levrault.

sous les ruines de la vieille organisation espagnole, il y aura de magnifiques découvertes à recueillir au profit de toute science humaine.

Il est temps d'arriver à mon livre.

Washington Irving est un amusant conteur, dégagé de l'emphase britannique ; ses récits ont fait partout fortune. Le plaisir que j'y ai trouvé m'a paru digne d'être partagé. En traduisant les *Chroniques du pays de Grenade*, je me suis promis de n'en pas rester là, si le résultat prouvait que j'avais réussi.

A quien Dios lo quiso bien en Granada le Dio de comer ;

« Dieu, lorsqu'il aime bien quelqu'un, le fait vivre à Grenade, » dit un proverbe presque aussi populaire que le fameux quatrain :

El que no ha visto à Sevilla
No ha visto maravilia ;
El que no ha visto a Granada
No ha visto nada.

« Celui qui n'a pas vu Séville, n'a point vu de merveille ; mais celui qui n'a pas vu Grenade n'a rien vu. » Boulevard de l'empire des Maures, Grenade a conservé malgré, la conquête, sa vieille physionomie orientale (1). L'Alhambra et le Généralife

(1) Voyez à l'appendice de ce volume quelques détails topographiques sur Grenade et ses environs.

conservent dans leur sein d'héroïques souvenirs dont les siècles n'ont pu diminuer la splendeur. On ne saurait trouver nulle part des monuments plus éloquents de la vie d'un peuple célèbre et de la fragilité des pouvoirs humains.

Les historiens arabes du pays de Grenade indiquent, pour fondateur de l'Alhambra, Mohamed-Abou-Alahmar, né à Arjoua, aujourd'hui Jaen, l'an de l'hégire 394, et de J.-C. 1002. Gouverneur d'Arjoua, il se fit estimer par ses vertus et sa fermeté. En 1238, des troubles politiques lui ouvrirent l'accès du trône. Il se montra dans Grenade, où le peuple, enthousiaste en tout temps et en tout pays de choses nouvelles, l'éleva sur le pavois.

Le règne de ce prince fut couvert de gloire. D'importantes améliorations signalèrent son amour des grandes choses. Chef d'une longue dynastie, il fonda sa durée sur la reconnaissance d'un peuple fier et généreux.

L'Alhambra commencée sous ses yeux, vers le milieu du XIII^e siècle, porte son chiffre mêlé à ses plus précieux ornements. Les dernières années du XV^e siècle ont vu s'écrouler l'empire des Maures dans le sang des Abencerrages et sous les larmes de Boabdil. De ce qui fut si grand et si admiré, il ne reste plus que des pierres muettes, et des emblèmes que l'archéologie curieuse dispute à l'oubli.

C'est le sort attaché partout aux créations de l'homme. Quand à l'issue des cataclysmes du moyen âge, le génie de l'histoire aborde nos siècles, il voit les vieilles civilisations glisser comme des fantômes, et le temps marquer leur durée par des ruines que l'éternité pétrit, sans cesse, pour former d'autres monde.

Chaque monument de l'orgueil humain auquel il est donné de survivre à la dissolution des âges, ressemble à une vigie placée près de l'abîme où vient à son tour se plonger chaque siècle. Du haut de ces postes d'observation, le regard de la synthèse ne remue pas stérilement des dates et des noms ; les dates ne sont que les épitaphes mobiles de l'histoire morte ; mais l'esprit, mais la raison des faits survit à leur accomplissement, comme dans l'ordre physique la vie renaît de la mort, et comme, dans l'ordre moral, la tombe enseigne le ciel.

De quelque nom qu'il nous convienne de l'appeler, une pensée, seule immuable et seule féconde, gouverne l'enchaînement de toute choses. Cette Providence apparaît à l'origine du monde antique, là rayonne l'unité de Dieu, sa présence et son action continuelle sur la terre. L'homme s'agite, mais Dieu le mène. Depuis l'aube du Christ, premier martyr de la liberté, la face du monde se renouvelle sans cesse. L'œuvre divine marche à sa lumière ;

mais si vous la voyez progresser lentement, voyez aussi comme elle pénètre partout, comme tout lui sert de moyen : la guerre et la paix, le commerce et la science, l'avidité des intérêts matériels et l'ambition des esprits. Chaque génération qui meurt apporte sa poussière au tombeau du Calvaire, pour y attendre la résurrection ; puis les âges nouveaux nés continuent le labeur de la veille ; et les contrées aux villes de marbre comme les huttes du désert, tous les abris de la famille humaine, s'illuminent peu à peu des reflets du Thabor.

Mais ne vais-je pas trop loin, Monsieur ? et à propos de légendes copiées sur d'illustres ruines, n'y a-t-il trop de prétention dans ces ébats philosophiques auxquels s'use ma plume ?

C'est que dans la vie qui nous est tracée, le drame réel coudoie à chaque pas le drame imaginaire ;

C'est qu'en face d'une grande ruine, à quelque âge, à quelque peuple qu'elle appartienne, il est impossible de ne pas se courber sur la poussière des choses et des hommes que le néant a redemandés.

P. CHRISTIAN.

L'ALHAMBRA.

CHAPITRE PREMIER.

De Séville à Grenade.

Vers les premiers beaux jours de 182..., l'occasion et la curiosité me poussant, j'entrepris, en vrai touriste, avec un mien ami, secrétaire de la légation russe à Madrid, le voyage de Séville à Grenade. Les sierras pittoresques de l'Andalousie promettaient de riches émotions à deux ames folles de poésie, et que le hasard réunissait dans un pays lointain, pour être bientôt séparées encore, peut-être à jamais, par de nouveaux accidents de la vie.

Si ces feuillets, crayonnés en passant, sous l'arbre du chemin, attirent quelque jour ses yeux, partout où le sort, partout où le devoir aura fixé son existence, puisse-t-il, en les lisant, se rappeler avec joie cette course aventureuse, qui nous vit mettre en commun fatigues et plaisirs, avec une cordialité dont le doux souvenir ne s'effacera point !

Mais avant de retourner là-bas, par la pensée, je vous dois, cher lecteur, et à vous aussi, ma belle lectrice, quelques mots sur la physionomie de ce sol d'Espagne, et sur la façon d'y voyager avec plus ou moins d'aise.

On vous peint tous les jours cette fameuse péninsule comme une terre chérie des cieux, sans cesse baignée d'un tiède azur et embaumée de parfums, comme la coquette Italie. Eh ! vite, détrompez-vous ! L'Espagne, exceptez-en quelques régions maritimes, toute l'Espagne a une

aride, ardente et stérile; c'est une immense bruyère, hérissée de montagnes pelées, où les arbres sont rares et rabougris, où le silence et l'isolement s'étendent plus loin que le regard. Comblez le détroit de Gibraltar, l'Espagne est l'avant-scène de l'Afrique, c'est presque la lisière de la zone torride. Privée de ces bois touffus, de ces haies vives qui coupent nos régions tempérées, elle ne connaît point ces oiseaux chanteurs qui charment, jusque dans le Nord, les lieux inhabités. L'aigle et le vautour traversent seuls, de temps en temps, ses plaines brûlées, d'une montagne à l'autre. Quelques outardes en bandes fugitives sillonnent rarement les champs de genêts; mais ces variétés infinies d'oisillons qui animent nos prairies, nos forêts, nos solitudes, n'habitent là que de rares oasis; — c'est une population de luxe; elle préfère l'ombre artificielle des vergers et des jardins, au climat des campagnes.

Si, des provinces limitrophes et des régions maritimes, vous pénétrez dans la contrée centrale, à travers des champs de blé courbant à perte de vue, comme des flots, leurs tiges qui verdissent, ou leurs moissons dorées, — vous arrivez à de nouvelles plaines toutes desséchées et nues, sans nulle trace de culture. De loin en loin, l'œil, lassé du désert, saisit un pauvre village accroupi sur des ruines de remparts mauresques; ailleurs, c'est une vieille tour qui surgit, oubliée par le temps, débri sauvé des guerres civiles, et qui date parfois de l'invasion des Arabes. Les paysans espagnols ont gardé de leurs pères l'usage de se réunir contre un péril commun; sur la terre classique des bandits, l'art de se fortifier met partout la nature à contribution.

Mais, de cette tristesse même qui caractérise l'aspect de son territoire, il résulte dans les paysages de l'Espagne un grandiose, une puissance de coloris qui dédommagent le voyageur de beaucoup de privations. La physionomie du pays fait comprendre celle des habitants. La fierté, l'indépen-

dance, la frugalité, y sont des vertus nées de l'austérité du sol. La physionomie grave des sites espagnols s'empreint çà et là d'une sublime poésie. Les plaines des deux Castilles et de la Manche, qui semblent nager à perte de vue dans l'azur, produisent à l'œil qui cherche en vain à les mesurer, ces effets de majestueux repos qu'offrent, par un temps calme, les espaces de l'Océan. L'étranger qui franchit ces landes solitaires dont l'horizon mouvant fuit sans cesse, rencontre de temps en temps quelque troupeau gardé par un pâtre immobile, appuyé sur son bâton ferré; — plus loin, c'est un convoi de mules cheminant à la file, d'un pas lent et sûr, comme celui des caravanes de chameaux qui labourerent les déserts d'Orient; — parfois, on croise la route avec un hidalgo qui marche isolé, le stylet en ceinture, et le fusil sur l'épaule. Paysages, mœurs, types de race, tout porte encore le cachet de l'origine arabe. L'habitude de voyager armé n'est pas le moindre obstacle à la sûreté des routes. Le pâtre au milieu des bruyères, le cultivateur sur son champ, ne quittent guère l'escopette; et le riche métayer, pour se rendre au marché voisin, n'oublie jamais son *trabuco*, et souvent s'accompagne d'un valet bien armé. La moindre excursion est une grande affaire pour tout Espagnol; on s'y prépare avec autant de soin que les vieilles tribus arabes en apportaient à leurs courses nomades. Les périls que l'on court avec les écumeurs de routes, ont fait imaginer une façon d'escorte qui joint tout l'agrément du pittoresque à la sûreté du transit. Les *arrieros* (*muletiers*), partent à jour fixe, en troupe nombreuse, et armés jusqu'aux dents. Cette petite caravane se recrute, chemin faisant, des voyageurs de chaque localité; c'est ainsi que se font et se protègent les relations commerciales de ville à ville, et de province à province. Les lignes d'*arrieros* sillonnent toute l'Espagne, des Pyrénées à Cadix, des Asturies aux Alpujarras, des montagnes de Rouda jusqu'aux

portes de Gibraltar. Ces gens-là vivent de peu : du pain et des oignons suffisent à leur pitance ; une outre de cuir, accrochée au pommeau de la selle, contient la ration de vin ou d'eau pour les voyages de montagnes et pour traverser les plaines incultes. Ils dorment sur la terre, enveloppés dans une couverture, et la tête appuyée sur les harnais de leurs mules. Robustes et bien pris, d'une taille moyenne, la peau brunie par le hâle, le regard assuré quand ils sont calmes, mais fulminant dès qu'une émotion les irrite, ces hommes aux allures franches et décidées ne vous rencontrent jamais sans vous jeter d'une voix grave un « Dieu vous garde ! » Cette parole, si éloquente dans leur bouche, est partout le mot de ralliement de l'hospitalité espagnole. Comme ils voient souvent à dos de mulet tout leur avoir, leurs armes sont sans cesse prêtes, à tout événement ; mais leur nombre les fait presque toujours respecter ; et le bandit, qui les observe de son rocher ou de son chemin creux, vient souvent flairer l'odeur de leur poudre, comme le corsaire de la Méditerranée harcèle de loin les navires marchands qui voguent de conserve, mais n'ose risquer contre eux une attaque inégale. — Rien n'est original comme le bagage poétique des muletiers espagnols. Une mémoire d'homme ne suffirait pas à retenir toutes les chansons et romances dont ils savent charmer l'ennui des longues routes. Le chant dont ils accompagnent les paroles consiste dans une cadence simple et dont les motifs ne varient guère ; ils l'accentuent d'une voix forte ; et selon que la cadence est brève ou prolongée, les mules hâtent le pas ou le ralentissent. Ces couplets roulent pour la plupart sur des traditions mauresques ou des légendes de saints. Plus souvent ce sont des chansons d'amour, ou des complaintes sur ces bandits si romantiques dont la vieille Espagne était si riche. Parfois aussi, le muletier se pique d'improviser, et dans ce cas, le moindre incident du voyage fournit à sa muse des petits

poèmes qui ne manquent pas d'originalité. On trouve quelque chose de suave et qui berce l'âme dans ces chants d'une harmonie toute simple et toute primitive, qui rompent, de temps en temps, la monotonie des solitudes et se marient au cliquetis argentin des grelots que les mules secouent en trottant. — C'est surtout dans les gorges de montagnes que ce défilé des *arrieros* offre à l'œil un spectacle pittoresque. On entend d'aussi loin que le bruit peut venir, les sons des clochettes de la mule conductrice, entrecoupés des cris du guide, qui gourmande quelque bête paresseuse, ou qui gazouille à plein gosier sa romance populaire. Puis, voici les mules caparaçonnées de couvertures de laine, le harnais bordé de franges et de houppes de toutes nuances, alignées par un cordeau qui s'étend de la tête à la queue du convoi; elles tournent, d'un pas égal et lent, chaque sinuosité du sentier, tantôt suspendues aux crêtes des précipices, tantôt piétinant avec peine à travers les crevasses pierreuses du lit des torrents. C'est un pêle-mêle de couleurs éclatantes qui se découpe sur le vert sombre de la mousse des montagnes; et derrière la charge de chaque bête, est assujettie l'escoquette nationale, comme la sauvegarde du voyage.

Le sol du vieux pays de Grenade est un des plus âpres de l'Espagne. De longues chaînes de roches toutes nues, des soulèvements de granit et de marbre entassés s'échelonnent et se découpent en longues silhouettes sur l'azur foncé d'un ciel ardent. Mais, au milieu de ces masses désertes, se cachent de vertes et fécondes oasis; des chalets et des prairies cultivées disputent l'espace à la solitude; l'oranger, le figuier, le citronnier croissent auprès du myrte et du rosier, dont les fleurs s'échappent en grappes odorantes de chaque fissure de rocher. — Au fond des gorges les plus âpres, apparaissent tout à coup des hameaux fortifiés, couronnant les cimes de sauvages précipices; ou bien des donjons à demi ruinés chancellent au front d'une roche isolée,

— fantômes de pierre, au pied desquels nul ne passe sans dire un *Ave*; — tombeaux de la vieille chevalerie chrétienne, qui gardent sous leur poussière le souvenir de ces guerres illustres qui se sont disputées Grenade, la ville mauresque et chrétienne, tour à tour si glorieuse, sous le Croissant et sous la Croix. Le voyageur engagé dans ces profonds défilés est forcé, presque à chaque pas, de quitter sa monture et de la traîner après lui, tant les sentiers, que les torrents ont creusés dans le granit, sont hérissés de roches concassées, de rocailles pointues et tranchantes, qui rendent aussi périlleux que difficile le passage de ces marches qui côtoient des abîmes. Ici le chemin, tout meurtri de brisures, rampe comme un serpent tronçonné, aux parois de la pierre lisse; à quelques pas, il fuit sous le pied des mules, et semble se creuser en spirale; tantôt il franchit des fondrières desséchées, repaires accoutumés des bandits. D'espace en espace surgit, au bord du sentier, une croix de sinistre augure, qui atteste que le vol ou le meurtre ont passé par là, et que peut-être la carabine d'un bandolero flaire, à travers les broussailles, le pauvre diable que sa mauvaise étoile égare seul, de jour ou de nuit, dans ces parages maudits. Quelquefois, en tournant une roche, le passant s'étonne d'ouïr au-dessus de sa tête mugir des êtres invisibles; son regard inquiet, cherchant à découvrir dans ce désert une trace de créatures vivantes, aperçoit tout à coup des groupes de jeunes taureaux qui broutent l'herbe sauvage, en attendant ces combats fameux qui attirent, des plus lointaines distances, des milliers de spectateurs. Ces taureaux d'Andalousie forment une race de quadrupèdes indomptables, et qui supportent à peine l'approche du pâtre qui les garde. Leurs rauques beuglements, leur attitude hostile, lorsque leur œil ardent fixe au-dessous d'eux quelqu'un dans les vallons, ne contribuent pas peu à prêter à ces sites une teinte de fantastique poésie.

On se laisserait entraîner à écrire de longues pages sur ces détails variés des paysages espagnols, tant leurs souvenirs restent vivaces dans l'imagination de l'artiste ou du voyageur. Les grandes scènes de la nature nous dominent malgré nous; elles laissent dans nos âmes des impressions que la moindre circonstance ranime et colore de nouveaux reflets.

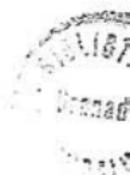
Je quittai Séville avec mon ami, le premier jour du mois de mai. Nous étions munis des renseignements les plus précis sur la route que nous allions suivre jusqu'à Grenade; on nous avait vanté avec emphase les chemins difficiles et les dangers du voyage. Aussi, pour arriver sans encombre, avions-nous dépêché à l'avance, par les *arrieros*, le gros de nos bagages, nous réservant quelques effets de peu de valeur et l'argent indispensable pour nos besoins, auquel nous avions joint, par pure précaution, le petit cadeau destiné à apprivoiser les bandits, si le cas se rencontrait, et à payer le sauf-conduit que ces messieurs délivrent aux voyageurs qui paient leur rançon d'assez bonne grâce. Nous étions de plus avertis que les hôtelleries espagnoles nous offriraient peu de ressources, et qu'elles sont d'ailleurs clairsemées au long de la route, à d'immenses intervalles; il fallait donc se pourvoir de toutes les provisions que réclament les commodités du voyage. Trois forts chevaux de louage, équipés pour nous et nos valises, vinrent nous prendre, sous la conduite d'un garçon de Biscaye, qui devait cumuler, avec ses fonctions de guide, celles de palefrenier pour nos montures, et, selon le besoin, de domestique armé pour notre escorte. Ce robuste gaillard, de vingt ans à peine, s'était muni d'un énorme tromblon qu'il maniait avec des airs de fanfaron, vantant à tout propos les aventures probablement imaginaires dont son imagination peureuse faisait les meilleurs frais. Au reste, c'était, à en juger par ses abords francs et dégagés, un compagnon fidèle, alerte et de

joyeuse humeur, capable de rendre des points au célèbre écuyer de Don Quichotte, par son inépuisable érudition en matière de proverbes et de dictons populaires; Espagnol pur sang, dans ses heures de plus folle verve, il gardait un décorum non moins comique que ses plus bouffonnes saillies, et malgré le ton familier dont nous aimions à user à son égard, il sut constamment se maintenir dans les termes les moins équivoques de réserve personnelle.

Dieu sait de quelle ardeur enthousiaste nous étions embrasés au moment du départ; chacun de nous avait fait son plan pour tirer du voyage le plus d'agrément possible; on eût dit, à nous voir, qu'un monde enchanté allait s'ouvrir devant nous; chaque posada nous promettait plus d'aventures qu'un manoir de fées. Laissons aux touristes de la fashion le goût des routes sablées, bordées d'arbres régulièrement alignés et taillés, coupés de barrières et de péages; — les hôtelleries confortables et les pays de plaine à quiconque redoute la fatigue ou la privation; — mais à nous, l'Espagne avec toutes ses bizarreries, toutes ses curiosités, toute sa sauvagerie des vieux temps; l'Espagne avec ses mœurs nationales, dont l'empreinte regrettable s'efface un peu de jour en jour; à nous l'Espagne avec ses bandits qui animent la prestigieuse décoration de ses paysages, et ses guerilleros toujours alertes pour la guerre de la montagne ou pour le pillage des caravanes bourgeoises.

Une scène assez singulière nous était réservée pour la première soirée de notre pérégrination. Le soleil venait de se coucher; ses lueurs mourantes éclairaient notre entrée dans une bourgade d'assez humble apparence, mais véritable Eldorado pour des jambes fatiguées par une vaste traversée de bruyères, tantôt brûlées par la canicule, et puis fouettées par une pluie battante. Un parti de carabiniers, détaché à la poursuite d'une bande de voleurs qui infestait le voisinage, était cantonné dans l'hôtellerie où nous de-

mandâmes un gîte. Des étrangers, des voyageurs, et surtout des Anglais, offraient dans ce petit pays perdu un spectacle assez rare pour occuper les badauds. Tandis que le tavernier, secondé par quelques personnages roulés dans leurs manteaux bruns, épelait dans un coin nos passeports, — un petit homme, qu'à sa mine noire et à son costume aussi râpé que prétentieux, nous primes pour un greffier de justice, rédigeait je ne sais quel grimoire sur des tablettes, à la clarté d'une lampe fumeuse. Nos passeports, en langue anglaise, paraissaient de l'hébreu à ces bonnes gens; ils nous regardaient en dessous avec une défiance qui nous paraissait déjà de mauvais augure pour la suite de notre voyage, lorsque notre domestique s'avisa de leur venir en aide fort charitablement, et sut, avec l'emphase fanfaronne de ses discours, nous donner aux yeux de nos argus une importance des plus conditionnées. Quelques cigaritos, offerts à propos, achevèrent de nous concilier tous les esprits et fixèrent notre qualité de gens comme il faut. M. le corréridor vint lui-même nous faire visite; l'unique fauteuil du logis fut roulé avec empressement près du foyer par l'estimable Maritorne, en l'honneur du magistrat campagnard. Le chef des carabiniers voulut souper avec nous; c'était un franc buveur, qui paya son écot par mille et une anecdotes d'une campagne qu'il disait avoir faite dans l'Amérique du Sud; rien n'est comparable à l'à-plomb de ce phraseur, aux gestes homériques qu'il déployait pour mettre du drame dans ses récits, ni aux contorsions de prunelles qu'il faisait jouer dans les endroits pathétiques. Ce modèle des sbires prétendait connaître sur le bout du doigt les noms et les signalements de tous les voleurs du pays; à l'entendre, il n'avait qu'à se donner la peine d'aller les saisir sans coup férir dans leurs retraites. Il nous fit, en partant, la gracieuseté de nous offrir pour escorte un de ses gens, assurant que le seul aspect de son uniforme purgerait la sierra de tout danger.



Nous nous hâtâmes de lui rendre mille grâces; il nous tardait de gagner le large, et notre écuyer biscayen nous paraissait en vérité plus que suffisant pour tenir tête avec nous aux périls fantastiques dont pouvait se poétiser notre excursion.

Vers la fin de notre souper, les sons aigre-doux d'une mauvaise guitare, accompagnés de castagnettes, firent entendre le prélude d'un chant national dont toutes les voix des assistants répétèrent le refrain. Ce concert un peu sauvage n'était rien moins qu'une attention de l'hôte, qui avait appelé ses voisins pour contribuer à la faveur dont il lui plaisait de nous gratifier. Bon gré, mal gré, et quel que fût notre besoin de repos, il fallut aller s'asseoir sous l'auvent de la posada avec l'hôte, sa femme, fraîche et accorte ménagère, et M. l'officier des carabiniers. La guitare, suffisamment tourmentée par chaque amateur, passa, de guerre lasse, aux mains un peu noires d'un joyeux savetier, qui se posait complaisamment en Apollon de la bicoque. Ce savetier était un homme d'assez forte encolure, avec des traits passables, relevés par une moustache noire coquettement frisée; ses bras nerveux, mis à nu jusqu'au coude, accusaient des capacités plus athlétiques que musicales. — Du reste, il touchait la guitare avec une aisance qui n'était pas dépourvue de certaine grâce. Il fredonnait en même temps des chansonnettes quelque peu égrillardes qu'il savait accompagner de coups-d'œil expressifs, dont les femmes mêlées à son auditoire ne paraissaient pas médiocrement touchées. Mais aucune de ces dames n'égalait en charmes l'espiègle Pepita, la fille de l'hôte. Deux minutes lui avaient suffi pour improviser un bal et pour se faire une piquante toilette de roses moins fraîches qu'elle; un des plus beaux carabiniers lui offrit la main pour danser un bolero. Le vin faisait les frais des rafraîchissements; et pourtant, il faut le dire à l'honneur de la sobriété espagnole, ni muletiers, ni soldats, ni

paysans ne s'écartèrent des devoirs de la galanterie. Cette petite fête eût été digne du crayon de nos plus spirituels artistes. Tout y plaisait, jusqu'au piteux greffier de justice, dont la silhouette, excessivement maigre, se dessinait d'une façon toute drôlatique le long du mur enfumé, à la lumière fabuleuse de la lampe de cuivre, qui ne laissait distinguer que ténèbres au fond de la posada.

L'aurore du lendemain nous retrouva en route. Je vous fais grâce, ami lecteur, et à vous aussi, ma belle lectrice, de tous les incidents plus ou moins prévus de notre pérégrination. Nous cheminions en vrais vagabonds, laissant au hasard le soin de nous guider, acceptant les aventures sans en prendre souci d'avance; et nous nous en trouvâmes fort bien, car c'est, en vérité, la meilleure manière de courir les champs en Espagne pour son agrément. Notre digne écuyer, le Biscayen, avait religieusement accompli sa charge de veiller aux provisions de bouche; des viandes froides fournissaient assez abondamment notre garde-manger, et chacun de nous portait à l'arçon de sa selle une outre de Val de Pennas, à laquelle nous donnions de fréquentes accolades; et comme, pour bien voyager, nous tenions infiniment plus à la compagnie du bon vin qu'à la protection du *trabuco*, notre guide avait ordre de surveiller activement cette partie de nos équipages; et je dois ajouter, à sa louange, qu'il se montra toujours irréprochable. Aussi, quels joyeux festins ne faisons-nous pas dès que la fantaisie ou le besoin nous saisissent, au voisinage d'un ruisseau, sous l'ombre épaisse d'un arbre encore humide des rosées du matin. Puis c'était la sieste, avec tous ses charmes, la sieste espagnole, au soleil, sur la mousse, à l'abri de nos manteaux.

Il me souvient que certain jour, vers l'heure de midi, nous fîmes halte, en faveur de nos estomacs, dans une prairie encaissée de côteaux tout chargés d'oliviers. Nos manteaux déployés sur l'herbe épaisse et veloutée, près

d'un filet d'eau qui fuyait en gazouillant le long d'une pente fleurie, nous attachâmes nos chevaux à une souche d'arbre, et le Biscayen se mit en devoir d'étaler le menu de notre gala. Les provisions, faites pour quelques jours, s'augmentaient des débris d'un copieux souper que nous avions surtout chèrement payé dans la meilleure auberge d'Antequera. — Nous vîmes d'abord apparaître, sur la nappe improvisée, un quartier de chevreuil encore tout orgueilleux de son fumet sauvage, puis une superbe tranche de morue sèche, les reliefs d'un jambon et d'un poulet digne de passer pour coq, puis une tourte bizarrement farcie d'oranges, de figues, de raisins et de noix ; nos outres, ce jour-là, regorgeaient du plus fin Malaga. Dans les transports de notre reconnaissance, nous discernâmes à notre honnête Biscayen le nom de Sancho Pança, dont il se montrait l'intelligente copie. Le pauvre garçon fut tout fier de ce témoignage de notre satisfaction, car il partageait, comme tous les Espagnols de sa condition, la plus ferme croyance à l'existence du célèbre fou de la Manche.

— Toute cette histoire, *senor*, est bien véritable, me disait-il un jour avec un accent où l'interrogation accusait le désir d'une réponse affirmative.

— Eh ! sans doute, lui dis-je ; mais il y a de cela une bonne file d'années.

— Plus de mille ans, peut-être, reprit le Biscayen.

— Je le crois, comme vous, répondis-je. — Mon homme, satisfait, n'en demanda plus davantage.

Or, tandis que nous faisons fête à notre splendide collation, survint un mendiant dont l'extérieur délabré figurait une espèce de pèlerin. Il était vieux et cassé ; ses pas appesantis s'élevaient d'un bâton de houx ; sa barbe grisâtre tombait en désordre sur ses haillons ; mais on devinait, malgré son âge apparent, qu'il avait dû jadis faire un beau cavalier. Le *sombrero* des Andaloux couvrait sa tête ; une

souquenille et des chausses en peau de mouton, et une sorte de sandales, faites d'écorces tressées et assujetties à la jambe par des liens pareils, composaient son accoutrement. Toutefois, malgré leur vétusté, et les pièces nombreuses qui en attestaient l'usure et la pauvreté du propriétaire, ses hardes avaient un air de propreté peu commun chez les mendiants de tous pays. Cet homme nous aborda avec cette dignité sérieuse et polie qui marque de son cachet les mœurs de l'Espagnol de toutes classes. L'heure du diner, surtout en plein air, favorise les développements des instincts généreux, et nous ajoutâmes à l'aumône de quelques piécettes, une tranche de jambon et un grand verre de notre précieux Malaga. Le mendiant reçut nos dons avec aisance, sans remerciements serviles, mais avec une gratitude que son regard exprimait complètement. Quand il eut effleuré de ses lèvres le verre de vin, il l'éleva pour examiner la liqueur, laissa échapper un signe de légère surprise, puis le vidant d'un seul trait, il le reposa sur le gazon, en disant, avec un claquement de la langue qui annonçait sa délectation : — « Voilà vraiment bien des années que le pauvre vieillard n'avait goûté d'un pareil cordial. » Il rompit ensuite le morceau de pain, en ajoutant : « Béni soit ce pain délicat, et que Dieu garde ceux qui me l'ont gracieusement offert ! » Comme il le mettait dans sa besace, nous l'engageâmes à faire son repas près de nous, sans se gêner. — « Non, mes bons seigneurs, reprit-il, il me fallait boire le vin ou bien le laisser, car je n'avais pas de vase pour l'emporter ; ce breuvage généreux a ranimé mes forces ; mais j'emporte ce pain pour le partager à ma famille. » Notre Biscayen, nous ayant consulté du regard, s'empressa de remplir la besace du mendiant des débris de notre festin, à condition qu'il en mangerait une partie. Le pauvre alla s'asseoir à quelques pas, en face de nous, et mangea lentement et comme à regret. Il y avait évidemment dans l'existence de cet homme quelque chose

de grand et de bizarre; tout, en lui, faisait deviner qu'il avait traversé des jours plus heureux. Je hasardai quelques questions : ses réponses firent évanouir toute la curiosité que j'espérais satisfaire. Cet homme-là n'avait pas eu, dans sa vie de misères, un seul événement digne de souvenir; il était aussi ignoré qu'indigent; son air de courtoisie n'était point le fruit d'une ancienne éducation, ni d'une position sociale naufragée; il n'y avait en lui qu'un type du caractère national, et de cette poésie indéfinissable qui se reflète dans le langage et les habitudes du peuple espagnol. Cet homme nous conta qu'il avait tenu une hôtellerie pendant cinquante années de sa vie, et qu'à la suite de mauvaises affaires il s'était vu, avec sa famille, réduit à la mendicité. — « Autrefois, disait-il, j'étais de l'humeur la plus égale, je jouissais de la santé la plus prospère; — aujourd'hui je compte plus de quatre-vingts ans, et il faut que je mendie; à mon âge, c'est bien dur, et je sens que les forces vont bientôt me quitter. »

Toutefois, ce pauvre diable n'était pas encore habitué aux humiliantes nécessités de sa douloureuse position; depuis bien peu de temps ses dernières ressources épuisées l'avaient jeté sur la voie publique à la merci de la charité du passant; et il nous raconta en termes bien dramatiques l'histoire des luttes brûlantes de sa fierté contre la faim qui dévorait sous ses yeux les êtres qu'il aimait. — Au moment de notre rencontre, il revenait péniblement de Malaga, sans avoir pu recueillir la moindre aumône; depuis la veille il n'avait pris aucun aliment; et devant lui s'ouvraient de vastes landes incultes que nous venions de franchir avec tant de lassitude sous un ciel de feu. En passant devant une posada de riche apparence, il avait demandé quelque secours, et on lui avait répondu par cette formule ironique dont le peuple se sert pour refuser: — « Pour Dieu, frère, pardonnez-moi! » En nous faisant ce récit, de grosses larmes coulaient sous

la paupière de ce vieillard. — « Je m'éloignai de ces cœurs de pierre, nous disait-il, avec plus de confusion encore que de souffrance, car l'orgueil de mon ame vint en aide à l'accablement de mon pauvre corps. Plus loin, en côtoyant une rivière profondément encaissée dans sa pente rapide, j'eus vingt fois l'envie de m'y précipiter, pour finir d'un seul coup mes misères. — Hélas! me disais-je en frappant ma poitrine, que peut faire parmi ces hommes un malheureux vieillard inutile? — Mais, comme j'allais accomplir mon fatal dessein, une pensée religieuse m'arrêta, et je continuai ma route jusqu'à une ferme située à peu de distance du grand chemin. J'entrai dans la cour: elle était déserte, les portes étaient fermées; mais deux jeunes femmes se montraient à l'une des fenêtres. Je leur exposai honnêtement ma détresse: elles me firent la même réponse que les gens de l'hôtellerie, et se retirèrent aussitôt de la fenêtre. Je les saluai, le cœur navré, et je me traînai, tout chancelant d'épuisement, hors de l'enceinte maudite où je n'avais pas même le droit de me reposer; mes jambes se dérobaient sous moi, un nuage passa sur ma vue, il me sembla que j'allais mourir, et glissant à genoux, je me couvris la tête d'un pan de mes haillons, en recommandant mon ame et ma famille à la Sainte-Vierge. En ce moment, le maître de la ferme rentrait chez lui, et voyant un pauvre inconnu, demi-mort à sa porte, il prit pitié de ma douleur, me fit porter auprès du foyer, et me donna un peu de nourriture. C'est ainsi que j'ai pu continuer jusqu'ici mon triste voyage, et cela vous prouve, mes bons seigneurs, qu'il faut toujours se confier à Notre-Dame, la Mère de Dieu. »

L'histoire du vieillard nous intéressait vivement; il nous dit encore qu'il se rendait dans son pays, au bourg d'Archidona qui s'élevait à peu de distance, sur le versant d'une côte escarpée. On y voit de loin les restes démantelés d'un vieux castel mauresque, séjour d'un roi arabe à l'époque

des guerres de Grenade. La fameuse reine Isabelle de Castille avait fait le siège de ce château, à la tête d'une nombreuse armée; mais le chef musulman regardait en pitié les chevaliers chrétiens du haut de ses tours inaccessibles. Une nuit, la Vierge apparut à la reine, et guida une troupe de guerriers d'élite par un sentier mystérieux, que jamais depuis on ne put retrouver. Le roi maure, frappé d'épouvante par ce prodige, se précipita avec son cheval hors des remparts, et fut brisé dans cette chute horrible. La trace des pieds du cheval est encore empreinte sur le bord du rocher. De loin, l'œil du voyageur aperçoit distinctement le chemin de la reine Isabelle, qui s'élève en serpentant le long des flancs de la montagne; mais par un autre prodige, non moins inexplicable, à mesure qu'on approche des ruines de la forteresse, le sentier disparaît. — J'imagine, quant à moi, que ce chemin miraculeux n'est autre chose qu'une raie sablonneuse dont la teinte se détache de loin à certaines heures du jour, par quelque effet d'optique, et se confond dans l'aspect général du rocher, à mesure que la distance, en s'effaçant, rend aux objets leur apparence réelle.

Excité par un second verre de Malaga, notre mendiant se sentait en verve pour conter. Aussi nous fit-il confidence d'une ancienne chronique, au sujet d'un trésor que le roi maure en question avait caché sous quelque pierre de son château. La chaumière du pauvre diable touchait aux ruines : le curé et le tabellion de la bourgade, ayant eu plusieurs songes d'or, avaient creusé patiemment à plusieurs places; mais la fatigue et l'insuccès décourageaient leurs efforts. Bien des fois, le bruit sourd de la pioche avait réveillé la famille du mendiant. Un jour, nul ne sait ce qui advint à nos chercheurs de trésors ; mais ils parurent tout à coup beaucoup plus riches qu'auparavant, et gardèrent leur secret avec un flegme imperturbable. Le vieillard, en nous disant cela, était un peu ému ; — il était venu planter sa tente

à côté de la fortune, mais le destin s'était joué de lui comme de tant d'autres.

Il est d'ailleurs assez piquant d'observer qu'en Espagne, ces légendes de trésors enfouis par les Maures, ont cours parmi toute la classe pauvre. C'est la branche de fruits qui abusait Tantale. C'est l'ombre du bonheur que la Providence accorde à ceux que la réalité ne doit pas caresser dans cette vie. L'homme que dévore la soif, rêve de cascades tombant à grand bruit, de sources d'eau vive et glacée ; — celui dont la faim creuse les entrailles, assiste en rêve à des festins de rois ; — le pauvre rêve de numéros de loterie chargés de millions ; — trouvez-moi quelque part une imagination plus riche et plus prodigue que celle d'un origina! qui n'a pas le sou ?

Notre voyage, auquel il faut bien revenir, s'acheva par une soirée au village de Loxa, — Loxa, jadis forteresse des Maures, qui arrêta sous ses murs Ferdinand d'Aragon. — C'est, à l'heure qu'il est, le plus misérable assemblage de bandits. Jadis, le vieux roi Aliabac, beau-père du fameux Boabdil, sortit de ses murailles pour cette funeste expédition qui jeta ce monarque dans les fers. Loxa occupe un site des plus heureux, au centre d'un défilé qui côtoie le Xénil ; les maisons sont parées de jardins et de fertiles prairies ; des rochers pittoresquement accidentés encadrent le paysage. L'unique posada du lieu était gouvernée par une jolie veuve andalouse, qui savait à merveille faire tourner au profit du logis les coquettes séductions de la basquine noire et de la mantille, qui prêtent un si vif attrait aux charmes des femmes du pays. Sa taille svelte et délicieusement flexible, sa prunelle de feu sous ses longs cils d'ébène, jointes à l'effet magique de sa parure nationale, auraient fait battre la campagne aux plus froides cervelles du Nord. Notre belle hôtesse avait un frère du même âge, et tous deux formaient le type le plus gracieux du *Majo* et de la *Maja*. Sa stature

annonçait la force sans rien ôter à l'élégance de formes bien dessinées ; son teint olivâtre prêtait à sa physionomie régulière quelque chose de plus expressif ; de son œil noir jaillissait l'orgueil ; sa barbe brune et fournie s'arrondissait en coupe soignée , au-dessus de son menton. Un justaucorps de velours vert , tout parsemé de boutons d'argent , venait joindre une culotte de même étoffe , garnie de boutons pareils depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; sa cravate de soie rouge se nouait négligemment sur une chemise d'une éclatante blancheur. Une écharpe de laine, des guêtres de cuir fauve et des souliers pareils complétaient cet ajustement.

Comme il se tenait au seuil de la posada, le nez au vent, tourné du côté de la route, un cavalier survint qui, le tirant à l'écart, s'engagea tout bas avec lui dans un entretien qui semblait fort les préoccuper. Le costume du nouveau venu différait peu de celui de notre hôte. C'était un homme d'environ trente ans , à tournure carrée ; ses traits aquilins , légèrement altérés par la petite vérole, n'étaient pas sans beauté ; toute sa personne annonçait la fermeté, la résolution, et je dirais presque aussi quelque chose de plus. Un cheval noir, qui piaffait devant la porte, annonçait par son harnachement l'aisance de son maître. Deux carabines d'un fort calibre pendaient derrière la selle. Somme toute, l'ensemble de la monture et du cavalier me rendait assez l'idée de ces hardis contrebandiers qui exploitent les défilés de la Ronda. Celui-ci me parut en fort bons termes avec le frère de la jolie veuve, et je ne sais quoi me fit soupçonner, qu'on me pardonne cette témérité, qu'il pouvait bien n'être pas vu par elle d'un trop mauvais œil. Plus j'examinais le logis, et plus j'y croyais découvrir, à des signes plus ou moins vagues, les vestiges du métier de contrebandier ; l'escopette accrochée dans un coin, auprès de la guitare, n'était sûrement point là sans quelque bon motif.

Quoi qu'il en soit, le cavalier nouveau venu passa la soirée en compagnie de l'aimable hôtesse ; il chanta au souper, sans la moindre prétention, mais avec un accent d'exquise poésie, plusieurs chansons de la montagne. Pendant notre repas, survinrent deux pauvres marchands asturiens, qui sollicitaient un peu de pain et un gîte pour la nuit, sur quelque coin de paille. Des bandits les avaient surpris, disaient-ils, dans les gorges voisines, et ne leur avaient pas laissé un fil de tout ce qu'ils portaient avec eux. Mon ami, touché de leur plainte, paya pour eux généreusement la dépense du lit et du repas ; il ajouta même à cette libéralité une petite somme, pour les aider à regagner leur pays.

Le nombre des arrivants croissait avec les heures. Un homme, entre autres, qui pouvait bien porter une soixantaine d'années, vint prendre sa part, sans façon, des agaçantes causeries de l'hôtesse : c'était un Andaloux, à en juger par le vêtement de cette province, auquel il ajoutait un grand sabre. L'aspect de ce gaillard donnait à réfléchir, d'énormes moustaches prêtaient à sa figure naturellement grave, une sorte de contenance hautaine. Tous les gens qui remplissaient l'hôtellerie, accueillirent son entrée par des signes muets d'un respect fort remarquable.

Notre Biscayen, qui voyait notre curiosité, nous dit mystérieusement que cet individu avait nom don Ventura Rodrigues ; que c'était l'homme du pays le plus connu et le plus redouté pour sa force prodigieuse, et les preuves convaincantes qu'il en avait administrées. A l'époque de l'invasion française, ayant surpris six soldats endormis derrière une haie, il les avait attaqués lui tout seul, en avait expédié deux ou trois, et garrotté les autres. Le roi l'avait anobli par le titre de *Don*, et lui avait assigné une pension d'une piécette par jour (environ seize ou dix-sept sous de notre monnaie).

Cet homme était vraiment curieux à observer et à en-

tendre : pure race d'Andaloux , vantard autant que brave s'il en fut. Son grand sabre traînant le suivait partout comme son ombre ; c'était , disait-il , un fidèle compagnon qu'il tenait , selon le cas , ou sous le bras ou à la main ; il l'appelait sa *santa Theresa* : — Quand je le brandis , s'écriait-il , la terre tremble ! — Il y avait certainement quelque peu de Don Quichotte dans cette tête-là.

Le temps s'écoulait bien vite à écouter les colloques bruyants de tous ces personnages bigarrés , vraie mosaïque de costumes , de mœurs et de langages. Rien n'est frappant comme la liberté confiante qui conduit tout le monde dans les posadas espagnoles. C'est autour de vous , comme un feu croisé de chansons montagnardes , de contes de voleurs , d'anecdotes de contrebande et de légendes mauresques ; toutes ces voix , tous ces accents , toutes ces cadences se mêlent dans une cacophonie infernale. Notre belle hôtesse mit enfin bon ordre à tout ce vacarme , en promettant de chanter la légende des régions infernales de Loxa. Il faut savoir que ce territoire est entièrement miné par d'immenses cavernes où coulent des ruisseaux ténébreux , dont le bruit s'entend assez distinctement à certaines heures des nuits. Le peuple , toujours superstitieux , raconte que ces souterrains étaient occupés jadis par des faux monnayeurs , et que les rois maures y ont caché des trésors qu'il n'est cependant donné à personne de retrouver.

Hâtons-nous d'arriver au terme de notre excursion. Les incidents se multiplient , et l'impatience d'arriver augmente avec eux. Au sortir des montagnes , nous vîmes se déployer devant nous la magnifique Vega de Grenade ; nos regards embrassaient avec émotion cette vieille capitale , dernier rempart de la domination des Maures sur l'Espagne. En face de nous surgissait l'Alhambra , ce monument si riche encore de sa propre grandeur et des souvenirs qu'il rappelle. Au fond de la scène , la Sierra Nevada ferme l'horizon.

zon comme un immense rideau sur lequel se dessinent les édifices de Grenade. Pas un nuage ne ternissait l'azur de ce beau ciel, et les brises des montagnes tempéraient par un souffle embaumé de parfums, les chaleurs du milieu du jour. Après une dernière sieste qui laissa décroître peu à peu les heures du soleil, nous achevâmes notre pèlerinage, en livrant nos âmes aux plus suaves émotions inspirées par les lieux qui nous environnaient.

Les abords de Grenade forment une délicieuse avenue entre les haies d'aloès et de bananiers ; la route passe à travers des cultures de la plus grande beauté ; ce ne sont que jardins, vergers, ombrages ravissants, parfums, fleurs et fruits jusqu'aux portes de Grenade, où nous arrivons avant le coucher du soleil.

La vue de l'Alhambra produit sur le poète voyageur le même effet de vénération que les monuments sacrés de l'islamisme sur les pèlerins d'Orient. Qui pourrait compter tous les souvenirs historiques, toutes les fables merveilleuses, dont ce palais de la gloire arabe a été le berceau, ou dont il a gardé l'empreinte, malgré l'effort du temps ?

Je laisse le lecteur à s'imaginer tout ce que nous dûmes éprouver, lorsqu'après avoir vu nos papiers de voyage, le gouverneur de l'Alhambra nous offrit un de ses appartements de plaisance dans l'enceinte de la demeure des rois maures. J'ai mis un soin presque religieux à recueillir les principales traditions que recèle ce tombeau des vieux âges. Chaque ligne de mes récits fut écrite sur les pavés de marbre que soulèvent tant de grands hommes.

La première nuit que nous passâmes dans cette solitude royale, les ombres des Abencerrages erraient sans doute autour de nous, car nous attendîmes le jour sans sommeil, et pénétrés d'émotion et de respect.

Il y a trois lieux au monde, au seuil desquels l'homme de

nos jours doit courber le front : — Jérusalem, — Sainte-Hélène, — l'Alhambra!....

CHAPITRE II.

Aspect de l'Alhambra.

La première origine du palais de l'Alhambra fut une forteresse, d'où les rois maures promenaient leurs regards aussi loin que la vue peut s'étendre, sur ce sol aimé du ciel, que la conquête barbare leur avait donné, et qu'une conquête chrétienne leur ôta. Le palais actuel n'occupe qu'une place de l'ancien château fort dont les remparts crénelés suivent en serpentant la croupe sinueuse d'une colline qui, d'un côté, domine Grenade, et, de l'autre, se rattache aux cimes neigeuses de la Sierra Nevada.

Au temps des Arabes, l'Alhambra pouvait recevoir quarante mille soldats. Son enceinte fut souvent l'asile des rois maures contre la révolte de leurs sujets. Lorsque le pays Grenadin fut rendu par la guerre à l'Espagne chrétienne, l'Alhambra ne cessa point d'être le séjour des rois, et les princes de Castille se plurent à y demeurer. Charles-Quint jeta dans ses murs les fondements d'un magnifique palais; mais plusieurs tremblements de terre le forcèrent de renoncer à son projet. Philippe V et la belle Elisabeth de Parme furent les derniers souverains qui habitèrent l'Alhambra. Ils en prirent possession au commencement du XVIII^e siècle, avec tout l'appareil des splendeurs royales; d'immenses travaux de réparation s'exécutèrent; le palais,

les jardins furent restaurés à grands frais, et des artistes appelés d'Italie furent employés à la décoration des bâtiments neufs que Philippe V ordonna d'ériger. Mais quand ce prince l'eut abandonné, l'Alhambra redevint une triste solitude ; les ornements passagers que le luxe des cours y avait amenés, se flétrirent bien vite sous une occupation militaire, première et dernière destinée de ce monument. Un gouverneur au choix du roi, vint y résider ; son autorité indépendante de la capitainerie générale de Grenade, s'exerçait au dehors jusqu'aux faubourgs de la ville. Les appartements qui forment la façade du vieux palais, lui servaient d'habitation ; autour de lui veillait une garnison formidable, et jamais il ne se montrait à Grenade sans une garde imposante. Le château fort de l'Alhambra offrait, à l'intérieur, l'aspect d'une petite ville, avec ses murs, une place d'armes, et même un couvent et une église.

La retraite de la cour d'Elisabeth de Parme frappa de mort les magnificences de l'Alhambra. Ses salles splendides, lézardées par le temps, tombèrent peu à peu en ruines ; ses jardins magiques furent bouleversés par la soldatesque ; les jets d'eau furent détruits, les fontaines d'albâtre cessèrent de couler. A toutes ces misères, fruit du délaissement, ajoutez l'irruption d'un petit peuple de gens sans aveu, qui, sous mille prétextes, finirent par envahir et s'approprier peu à peu les extrémités désertes des bâtiments. Le mal, comme une gangrène, gagna de proche en proche ; les contrebandiers y échappaient à la justice de Grenade, ils s'en firent un lieu d'asile, pour protéger leurs manœuvres et le butin de leurs expéditions ; la malfaisance de tout genre, aidée du temps, y créa son quartier général, d'où ses agents, sûrs d'un repaire, se ruèrent impunément tout autour de Grenade. Il fallut qu'un beau jour la force publique vint balayer ce cloaque d'audacieux bandits. L'enceinte de l'Alhambra fut fouillée en tous sens ; chacun de ceux qu'on y saisit fut



sommé de rendre compte de tous ses faits et gestes; le droit de résidence fut réduit à quelques gens utiles pour le service de cette propriété de l'Etat, et les habitations superflues furent aussitôt rasées. Il ne resta qu'une partie des bâtimens à destination fixe, le couvent et l'église dont j'ai parlé plus haut.

Lors des dernières guerres de la Péninsule, l'armée française occupa Grenade, et logea des troupes dans l'Alhambra. Le commandant militaire de la province résidait dans le palais; et c'est au goût éclairé qui distingue si éminemment le peuple français, que l'Espagne doit rendre grâces pour la conservation de tout ce qui rappelle encore aujourd'hui la splendeur des rois maures. On fit plus que de respecter: — on répara la toiture, on releva la partie des salles qui réclamait un prompt secours; des cloisons mirent les galeries à l'abri des injures du temps et du vandalisme des ignorans; les soldats se mirent à raviver les jardins, à déblayer les conduits d'eau, et l'occupation française mérita de jouir d'un reste du spectacle des vieilles magnificences du siècle arabe. Si l'Alhambra est encore debout, l'Espagne le doit à la France.

Au moment de leur retraite, les généraux de Napoléon avaient ordre de démanteler les fortifications des places qu'ils quittaient. Le génie fit sauter plusieurs tours attenantes à la muraille extérieure. Depuis cette époque, l'Alhambra n'a plus de valeur militaire; sa garde est laissée à une escouade de soldats invalides, dont la surveillance inerte se borne à quelques tourelles qui subsistent encore, et servent parfois, mais rarement, de prison d'état. Autre, temps, autres mœurs; le gouverneur actuel de l'Alhambra n'y demeure plus guère que pendant les beaux jours; il préfère le séjour de Grenade, d'où ses relations sont plus faciles, et surtout plus agréables. Je ne dois pas terminer ces renseignements sans rendre hommage aux qualités précieuses

de ce gouverneur, don Francisco de Serma. Ce fonctionnaire éclairé consacre toutes les ressources dont il peut user à retarder, autant que possible, la décadence du monument qui lui est confié. Si tous les gouverneurs qui l'ont précédé dans cette charge avaient apporté le même zèle dans une œuvre aussi honorable, l'Alhambra aurait gardé presque entière sa majesté primitive ; — mais il est vraiment déplorable que, dans un pays civilisé, le gouvernement apporte aussi peu de soin à la conservation de ses antiquités nationales ; un jour viendra où l'Espagne sera le rendez-vous des voyageurs, hommes du monde, savants et artistes de tous les coins de l'Europe. Son histoire est assez glorieuse pour qu'elle se pare avec fierté des monuments qui l'attestent.

On n'attend point de moi que je fasse une description minutieuse de l'Alhambra. Ce palais a été tant de fois l'objet des récits d'illustres écrivains, que je me bornerai à réveiller la mémoire du lecteur par une esquisse à grands traits.

Le matin du jour qui suivit notre arrivée à Grenade, nous sortîmes de l'hôtellerie de la *Espada*, et traversant les quartiers de *Bivarrambra*, et du *Zacatin*, l'ancien bazar des Maures, puis la place où s'élève la capitainerie générale, nous gravîmes une rue étroite et d'une pente assez roide, dont le nom date des jours florissants du vieux royaume de Grenade. La *Calle* ou rue des *Gomères* (nom d'une tribu arabe, célèbre dans les Romanceros) aboutit à un vaste portail, en style grec, et qui sert d'entrée aux dépendances de l'Alhambra.

Au lieu des *Zégris* et des *Abencerrages* qui nous auraient accueillis quelques siècles plus tôt, nous trouvâmes deux ou trois vieux soldats, à mine refrignée, assis sur une pierre ; une espèce de porteur ou d'homme de peine, à moitié couvert de misérables guenilles, et qui s'entretenait avec un factionnaire à cheveux gris, vint au devant de nous, et s'of-

frit pour nous conduire partout où les ruines offraient quelque chose de curieux à visiter.

Je n'ai jamais pu vaincre une répugnance instinctive pour tout ce qui sent le *cicerone* mercenaire, et l'extérieur de celui-ci ne contribuait guère à me le faire envisager plus favorablement que les autres.

— Mon ami, lui dis-je, connaissez-vous parfaitement toutes les parties de cet édifice ?

— En vérité, *senor*, me répondit-il, nul ne saurait vous donner de meilleures explications ; car, tel que vous me voyez, je suis *fils* de l'Alhambra !

A ces mots, prononcés avec une emphase singulière, je me pris à regarder de nouveau le costume de l'homme qui me parlait ; je ne sais ce qui s'opéra en moi, mais les haillons que j'apercevais me semblèrent tout à coup respectables ; je ne vis plus sur ce personnage que la livrée du malheur ; la pauvreté de l'habillement était digne de la grandeur de la ruine qui l'abritait. Je lui fis habilement quelques questions, et ses réponses m'éclairèrent sur le droit qu'il s'arrogeait assez légitimement. Sa famille, me disait-il, habitait de père en fils les casemates de l'Alhambra depuis l'époque de la conquête chrétienne : son nom était Mateo Ximenès.

— Seriez-vous, par hasard, aussi de la race du fameux Cardinal ?

— Dieu le sait, *senor*, reprit mon homme ; et d'ailleurs il n'y aurait rien d'impossible. Je suis d'une race de vieux chrétiens, des plus anciens qui aient jamais vécu dans l'Alhambra. Nous n'avons dans nos veines nul mélange de sang infidèle. Je me souviens que je descends d'une grande famille d'autrefois ; quant à son nom je l'ai oublié. Mon père pourrait bien vous en dire davantage, si vous le désiriez ; car il garde précieusement, là-haut, l'écu de nos ancêtres pendu à la cheminée de sa cabane.

J'admirai le sang-froid de mon interlocuteur. Et réflexion

faite, il ne devait pas me surprendre ; car je défie qu'on trouve un Espagnol, quelque pauvre qu'on le suppose, qui ne prétende être de souche noble. Toutefois le sobriquet chevaleresque de mon inconnu m'avait séduit dès l'abord, et j'invitai le fils de l'Alhambra à nous faire les honneurs de la promenade.

Une avenue fortement inclinée, bordée d'une haie bocagère de la plus fraîche verdure, traverse d'abord un profond ravin ; des sentiers contournés de mille façons capricieuses, décorés de fontaines aujourd'hui desséchées, parcourent ce ravin en tout sens, et rejoignent l'avenue par mille embranchements. Les tours extérieures de l'Alhambra s'élèvent à gauche, au-dessus de nous ; à droite, à l'opposé du ravin, les *torres Vermejas* (tours vermeilles) surgissaient des rochers à d'égales hauteurs. Ces tours sont ainsi nommées à cause de leur couleur rougeâtre ; leur origine se perd dans la nuit des temps ; on les croit d'une date très antérieure à celle de l'Alhambra.

Quelques historiens attribuent cet ouvrage aux Romains ; d'autres le supposent érigé par quelque colonie nomade de Phéniciens.

A l'extrémité de l'avenue que nous venions de gravir, s'élève une tour carrée : — c'est l'entrée principale du château. Un soldat invalide y faisait gravement sa faction, tandis que ses camarades, étendus sur des bancs de pierre, dormaient dans leurs manteaux. Cette issue est appelée *Porte de la Justice*, parce que sur les bancs qui l'avoisinent, siégeait autrefois le magistrat qui remplissait chez les Maures des fonctions analogues à celles de juge de paix. Cette vieille coutume des pays d'Orient remonte à la plus haute antiquité ; — on en trouve des traces dans la Bible.

Une immense arcade, bâtie en forme de fer à cheval et qui s'élève presque à la moitié de la tour carrée, sert de vestibule. On distingue une main sculptée sur la clef de voûte

extérieure, et la pierre correspondante à l'intérieur garde l'empreinte d'une clef de pareille dimension. Les savants qui se croient initiés aux secrets de la symbolique musulmane, trouvent dans cette main l'emblème de la Doctrine; la clef leur paraît celui de la Foi : — ils prétendent que ce signe marquait les bannières des Maures qui soumirent l'Andalousie. Quoi qu'il en soit, Mateo Ximenès nous offrit une autre explication.

Suivant une tradition orale gardée de père en fils dans sa famille, depuis un temps presque immémorial, la main et la clef lui paraissaient, nous dit-il, deux figures cabalistiques qui gardaient le secret des destinées à venir de l'Alhambra. Le roi maure qui fonda cet édifice, l'avait placé sous la protection d'un pouvoir magique, qui le préserva durant des siècles entiers des tremblements de terre si fréquents sur le sol du midi de l'Espagne. Le peuple croit aujourd'hui que l'enchantement, qui garde l'Alhambra, perdra sa vertu quand la main de pierre s'abaissera jusqu'à toucher la clef; tout l'édifice doit alors s'écrouler avec fracas, et ses débris laisseront à découvert les riches trésors que les rois maures avaient enfouis dans ses flancs.

En dépit de cette terrible prédiction qui s'aggravait de l'air sinistre de notre guide, nous passâmes hardiment sous la voûte ensorcelée, prémunis contre les assauts du diable par l'aspect protecteur d'une statue de la Vierge, grossièrement sculptée au-dessus du fronton de la porte.

Un passage étroit, pratiqué entre deux murailles fort resserrées, nous conduisit par plusieurs détours jusqu'à un plateau intérieur, nommé *Place des Citernes*, à cause des vastes réservoirs taillés dans le granit, au-dessus desquels elle s'étend. On remarque au centre un puits d'une immense profondeur, dont l'eau est d'une admirable pureté. Tout le monde sait quelle voluptueuse recherche les peuples arabes apportaient dans le choix de cet élément.

Vis-à-vis la place des Citernes, on voit le palais entrepris par Charles-Quint, et dont les magnificences devaient, disait-on, surpasser les plus belles créations de l'art mauresque. Mais l'échantillon qui subsiste encore de ce travail paraît loin de répondre aux plans ambitieux du fondateur; rien n'arrête et ne fixe en face de ce palais au berceau, et passant devant lui sans même y jeter un regard, nous nous hâtons de franchir le portail d'une massive simplicité qui conduit aux appartements du vieil Alhambra.

Il nous sembla tout à coup qu'un monde venait de s'abîmer derrière nous; le présent disparut comme un éclair, et les vieux siècles, sortant de leur poudre, nous conviaient, comme par enchantement, aux grandes scènes de l'histoire arabe.

Nous venions d'entrer dans une vaste cour pavée de dalles de marbre, et ornée à chaque extrémité d'un gracieux péristyle mauresque. Cette cour, appelée l'*Alberca* (*Cour du grand Vivier*), était occupée au centre par un bassin long de cent trente pieds, rempli de poissons rares, et entouré d'une haie de rosiers qui lui faisait une ceinture. L'extrémité supérieure de l'*Alberca* se terminait par la tour de *Comarès*.

Un passage voûté, à l'opposite de cette tour, nous introduisit dans la *Cour des Lions*. C'est, de tout le palais, la région qui a le moins souffert des atteintes de la vétusté. Au milieu s'élève encore cette fameuse fontaine dont l'histoire et les traditions populaires ont gardé le nom. Les douze lions n'ont pas cessé d'y verser leur eau limpide dans des conques d'albâtre, comme au temps du roi Boabdil. La cour, disposée en parterre fleuri, est fermée par une galerie formée de sveltes arcades toutes sculptées à jour, délicieuse dentelle de pierre qui semble capricieusement enlacée à des colonnettes de marbre blanc. Le cachet de l'architecture mauresque offre en général plus d'élégance

que de grandiose ; il retrace les goûts de son époque pour les délicatesses raffinées de la vie rêveuse des harems. Et de nos jours, quand le regard se joue à travers les arabesques aux dessins si hardis, si merveilleux, qu'on les dirait une œuvre magique, on se demande comment tant de précieux souvenirs de l'art oriental ont pu résister, durant tant de siècles, aux convulsions d'un sol volcanique, à la faux du temps, et surtout, dans les dernières années de notre histoire, au pillage des gens de guerre, et à la curiosité non moins désastreuse des visiteurs. Certes, en face d'une destinée ainsi protégée, la légende de la main et de la clef reprenait dans notre esprit une autorité presque sérieuse.

Un portail admirablement ciselé conduit de la cour des Lions dans une vaste salle, pavée de marbre blanc ; c'est la *Salle des deux Sœurs*. Un dôme ouvert y ménage sans cesse un air pur et le reflet d'une douce lumière. Les parois à hauteur d'appui sont incrustées de belles briques arabes, dont chacune porte les blasons d'un roi maure. Toute la partie supérieure est enduite de stuc de Damas, découpé en festons de mille formes, et qui servent de cadre aux versets du Koran. Les ornements des murs et du dôme sont revêtus d'or, et les interstices de la dorure remplis de lapis-lazuli. Tout autour de la salle sont pratiquées des espèces de niches, destinées à recevoir des lits de repos. Au-dessus d'un vestibule intérieur, règne un corridor qui communique aux appartements des femmes. On retrouve encore plusieurs de ces cloisons à jour, appelées *persiennes*, qui permettaient aux habitantes du sérail de contempler, sans être aperçues, les fêtes brillantes données dans la *Salle des Sœurs*. En face de ces restes si éloquents, l'imagination se prend à rêver de fantastiques apparitions. Les voluptueux réduits des beautés orientales sont encore là. — Mais que sont devenues les Zoraïdes, les Landaraxa ? Demandez-les à la terre, ce Saturne éternel qui dévore sans cesse ses enfants !...

A l'autre extrémité de la *Cour des Lions*, s'ouvre la *Salle des Abencerrages*. Ce nom rappelle la mémoire de toute une race de nobles chevaliers qui furent décapités dans l'un des bassins de marbre que l'on voit encore au milieu de cette enceinte. Quelques historiens ont révoqué en doute les détails de cette affreuse exécution. Notre guide nous voyant tout émus, nous fit remarquer, comme pièce justificative, la petite porte de fer par où les malheureux Abencerrages furent traînés au lieu de leur supplice; de plus, on voit encore, sur le pavé, certaines taches d'une rouille brune, indélébile, qu'on suppose être des traces de leur sang. Je vous laisse à penser, cher lecteur, si dans un pareil moment, et en présence de tels souvenirs, il n'est pas permis d'avoir un peu de crédulité. Notre homme, profitant de l'impression qui nous avait saisis, se hâta d'ajouter à ses récits des contes surnaturels : — ainsi, nous disait-il avec une physionomie des plus comiques, on entend parfois, durant la nuit, des gémissements sourds, qui se prolongent comme un glas confus de voix humaines auquel se mêlent par intervalle des sons plus aigus, pareils à des bruits de chaînes heurtées contre la pierre. En réalité, cette espèce de phénomène s'explique par le passage souterrain des cours d'eau qui alimentent les fontaines; mais le peuple, toujours avide du merveilleux, se persuade que les fantômes des Abencerrages reviennent à certaines époques visiter l'Alhambra, et maudire leurs meurtriers.

Après avoir de nouveau traversé la *Cour des Lions* et celle de l'*Alberca*, nous visitâmes la *Tour de Comarès*, ainsi appelée du nom de l'artiste arabe qui l'édifia. C'est une construction massive, et d'une assez grande élévation; de son faite le regard plonge à pic sur les bords du Darro, du côté le plus escarpé de la colline qui porte l'Alhambra. Un porche voûté conduit dans l'intérieur de la tour, à une salle vaste que les rois Grenadins destinaient à leurs réceptions;

de là lui est venu le titre de *Salle des Ambassadeurs*. On y distingue encore des restes à demi effacés de la vieille splendeur de ces temps chevaleresques. Ses parois ont gardé une partie des ornements de stuc qui la décoraient ; la voûte est un plancher de cèdre enrichi de dorures et des plus magnifiques arabesques colorées. De hautes fenêtres en style oriental, percées des trois côtés de la salle dans l'épaisseur du granit, projettent leurs balcons de marbre au-dessus de la florissante vallée du Darro ; plus loin s'étendent les rues et les couvents de l'*Albaycim*, et les plantations délicieuses de la *Véga* de Grenade.

Toute cette partie du palais de l'Alhambra renferme encore des restes intéressants ; notre guide nous y fit remarquer un pavillon ouvert sur la plate-forme d'une tourelle, où la reine Elisabeth se plaisait à venir seule, à certaines heures du jour, respirer en liberté les brises des montagnes, et reposer ses regards sur les magnifiques régions qui forment l'enceinte du palais. — Nous vîmes aussi le *Préau de Lindaraxa*, dont la fontaine d'albâtre épanchait ses flots limpides sur des touffes de roses, parmi des bosquets de citronniers et de myrtes ; — puis il fallut voir les salles de bains, voluptueux asiles où l'éclat du jour fait place à un clair-obscur d'une ineffable douceur, où la chaleur du climat descend au degré d'une tiède et suave atmosphère.

Mais j'ai hâte d'échapper à ce charme de décrire qui, malgré moi, me séduit et m'entraîne ; j'ai promis au lecteur des récits du temps passé, et je devrais me borner à lui offrir un aspect général des lieux où son imagination va suivre mes souvenirs.

Quand on a longtemps subi les énervantes chaleurs des contrées méridionales, on goûte avec ravissement les délices d'une retraite où les vents frais des montagnes voisines entretiennent sans cesse la fécondité et la vie au sein des plus riants vallons. De nombreux aqueducs, construits par

les Maures, distribuent dans toutes les parties du palais, l'eau qui circule dans des conduits pratiqués sous les pavés de marbre pour animer les bassins, les réservoirs et les fontaines jaillissantes. Puis au sortir du palais, après avoir largement arrosé les jardins, l'eau s'écoule et descend dans la ville par mille petits canaux, qui conservent dans ces lieux ravissants une végétation de la plus grande richesse, et des ombrages toujours verts.

Les salles ouvertes de l'Alhambra livrent passage à toutes les brises qui viennent des sommets de la Sierra Nevada, chargées des parfums de la plaine. Tandis qu'au-dessous, la ville reçoit, en douche de feu, les rayons du soleil, on éprouve sur les hauteurs du palais de Boabdil, cette sensation de calme parfait, de repos rêveur qui crée le plus grand charme des pays méridionaux ; tout y semble vous inviter à fermer à demi les yeux dans une douce extase, qui fait passer dans votre imagination toutes les merveilles des *Mille et une Nuits*, et vous endort parmi les suaves exhalaisons de la terre, les bruissements fantastiques des feuillages, et le murmure des fontaines solitaires.

CHAPITRE III.

La tour de Comarès.

C'est aux premières heures d'une matinée pure et sans nuages, quand le soleil levant n'a pas encore aspiré la rosée des nuits, qu'il faut embrasser du regard les environs de l'Alhambra. La plate-forme de la *Tour de Comarès* offre

à l'observation, les points de vue les plus intéressants ; on voit, de là, se développer à grands traits le panorama de Grenade et des campagnes qui l'entourent.

Ouvrons, à gauche, dans un péristyle décoré d'élégantes sculptures, qui communique à la *Salle des Ambassadeurs*, cette porte basse et garnie de fer ; — montons cet escalier tournant, sans nous plaindre de le trouver obscur et d'un accès difficile, car ses marches de granit ont été bien souvent foulées par les fiers dominateurs de Grenade ; les rois et les sultanes arabes s'en servaient pour contempler du belvédère de Comarès l'approche des armées chrétiennes, ou les batailles sanglantes qui dévastaient la plaine. La terrasse de la tour domine au loin les pentes ardues des montagnes, les vallées ombreuses et les cultures fécondes qui enveloppent ce paradis terrestre dont Grenade est le centre.

Au-dessous des crénaux, l'œil plonge obliquement sur les masses de l'Alhambra, ses cours de marbre et ses jardins. Au pied de la tour règne l'*Alberca* dont j'ai déjà parlé ; plus loin, s'étend la *Cour des Lions* avec sa fontaine de sang, et au milieu de l'édifice se cache, comme un nid d'amours, le délicieux parterre de *Lindaraxa*, chatoyante émeraude encadrée d'arabesques.

Une muraille d'enceinte en briques rougeâtres, revêtue à l'extérieur de tourelles carrées qui se soutiennent à des intervalles peu distants, couronne la crête de la colline et parcourt ses pentes sinueuses : — c'est la limite des terrains de l'Alhambra. Plusieurs des tourelles sont en ruines, leurs débris jonchent le sol. Du côté du nord, le château se dresse à pic sur des hauteurs énormes. Une longue crevasse, qui déchire le rocher, marque les vestiges de ces tremblements de terre qui, à diverses époques, ont désolé Grenade ; tout présage qu'un jour à venir une dernière catastrophe engloutira le vieux témoin de tant de siècles de puissance.

La vallée du Darro apparaît du haut de la tour, comme une profonde trouée qui va s'élargissant à mesure qu'elle se dégage des montagnes. La rivière qui lui prête son nom parcourt capricieusement un enchaînement pittoresque de terrasses plantées d'arbres fruitiers, et de jardins de plaisance ; la tradition prétend qu'autrefois le Darro roulait des paillettes d'or, et de temps à autre certains gens crédules s'avisent encore de passer au tamis le sable qu'ils ramassent pour y chercher quelques grains du métal qu'ils envient. On voit encore, çà et là, des pavillons champêtres aux blanches murailles, qui servaient autrefois de retraite et d'asiles voluptueux aux riches propriétaires arabes.

En face de l'Alhambra, et du sein de vastes ombrages, s'élève un palais aérien flanqué de hautes tours et décoré d'élégants portiques d'une délicieuse architecture : c'est le *Généralife*. La vieille habitation d'été des rois maures est dominée par une crête aride et nue, chargée de quelques ruines qui tombent en poussière. Les paysans d'alentour appellent ce sommet le *Siège du Maure* ; on croit que l'infortuné Boabdil s'y réfugia pendant une révolte, et que de là ses regards attristés fixaient, durant des heures d'angoisses, sa capitale en proie à la guerre civile.

De temps en temps, les brises de la vallée du Darro apportent sur leurs ailes des sons réguliers comme le murmure d'une cascade. Ces bruits montent de l'aqueduc d'un moulin au delà duquel s'étend, au pied de la colline, l'avenue de l'*Alameda*, rendez-vous des amants pendant les douces nuits d'été, toutes resplendissantes d'étoiles, tout embaumées de senteurs.

Vers le couchant, s'allongent les montagnes boisées qui bornent la Vega ; c'était jadis la frontière qui séparait la conquête des Maures de l'Espagne chrétienne. Sur quelques-unes des ces hautes cimes, on voit planer des castels crénelés qui semblent des sentinelles debout pour observer

la plaine. Les défilés de ces montagnes livrèrent passage, aux temps anciens, à des milliers de chevaliers chrétiens qui couraient, bannière au vent, mettre le siège devant Grenade. — Aujourd'hui la solitude de ces lieux sauvages n'est plus troublée. Les *arrieros* conduisent en paix leurs files de mules à travers les sentiers qui gémissaient sous le poids des armures. On y rencontre le pont de *Los Pinos*, qui vit Colomb s'arrêter à la voix d'un courrier d'Isabelle de Castille, qui lui apportait, au nom de cette reine, des paroles d'encouragement et des promesses d'appui, lorsque, fatigué du dédain des gens de cour, il allait proposer à la France la découverte du Nouveau-Monde. Au centre de la *Vega*, la ville de *Santa Fé*, bâtie par les chrétiens pendant le siège de Grenade, rappelle encore le souvenir de Colomb. C'est là que l'illustre aventurier, dont sa patrie avait méconnu le génie, signa le traité qui fit la fortune de l'Espagne.

La région méridionale de l'Alhambra offre à l'œil l'aspect d'un immense jardin, où le Xenil promène, en serpentant, ses flots qui réfléchissent l'azur du ciel. On trouve épars sur cette plaine richement cultivée, une foule de bâtiments d'origine arabe, anciennes demeures où régnait l'opulence, devenues des fermes et des chaumières par les vicissitudes de la conquête. — L'horizon s'arrête au pied de la *Sierra Nevada*, dont le voisinage, procurant à Grenade la fraîche et luxuriante végétation qui l'enveloppe, tempère les ardeurs du soleil des tropiques par un mélange de l'atmosphère du Nord. La fonte annuelle des neiges y entretient les réservoirs d'où s'échappent les rivières qui, sortant des Alpujarras, viennent partout répandre la fécondité et la vie. Ces montagnes, qui dominant toute l'Andalousie, prêtent au pays grenadin ses plus riches aspects. Le muletier voyageur salue de loin leurs pics neigeux qui marquent le terme de sa course ; et, bien loin, les matelots espagnols

qui les aperçoivent des côtes de la Méditerranée, sentent renaître plus vifs les souvenirs de la patrie, et pour charmer les tristesses de l'absence, chantent à demi voix quelque vieille romance du foyer natal.

Mais voici, cher lecteur, le chaud du jour qui gagne de proche en proche. La terrasse de Comarès est inondée de rayons qui dardent à plomb sur nos têtes ; il est temps de redescendre et de chercher un asile frais sous les galeries qui ombragent la fontaine des Lions.

— Quelques heures plus tard, il n'est rien de plus doux que d'aller s'accouder au balcon de la *Salle des Ambassadeurs*. Quand le soleil se couche dans son linceul vermeil, derrière les cimes de l'Alhambra, la vallée du Darro semble rouler des flammes avec les eaux de son fleuve ; la Vega de Grenade se voile d'une brume d'or, légèrement agitée par les zéphyrus parfumés qui troublent seuls le silence des airs. Puis, de loin, montent vers vous les harmonies joyeuses des rires et du *fandango*, la danse nationale de toute l'Espagne. Mais tandis que les amours prennent leurs ébats sous les feuillages des vallées, l'Alhambra et le Généralife restent plongés dans leur mélancolique solitude. Toutefois, ce caractère de tristesse n'impose pas comme la sombre architecture des édifices gothiques. L'arabesque orientale qui se développe en voluptueux détails, offre un parfait contraste avec le style ogival, si grandiose et si pur dans sa mystique simplicité.

Le génie arabe et la pensée chrétienne se sont livrés de rudes combats sur le sol de la vieille Espagne. Des fortunes singulières ont tour à tour marqué ces luttes de deux puissances dont l'histoire admire autant les défaites que les triomphes. — Les Maures d'Espagne tracent parmi les peuples une existence à part ; malgré l'étendue de leur domination, et le nombre de siècles qu'ils ont vécu, nul ne saurait qualifier d'un terme exact leur origine politique.

L'invasion arabe étendit sa conquête sur le midi de l'Europe, du promontoire de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées, avec une rapidité égale à celle qui soumettait, sur d'autres plages, la Syrie à l'Égypte. Sans la défaite de ces farouches vainqueurs dans les plaines du pays de Tours, la France et puis l'Europe auraient succombé aussi vite que l'empire d'Orient, et peut-être que Londres et Paris seraient encore, à l'heure qu'il est, des cités mahométanes. — Refoulées derrière les Pyrénées, ces masses d'envahisseurs renoncèrent aux mœurs de la conquête pour fonder en Espagne un Etat pacifique. Amenés par une invasion, ils adoucirent par leur contact la civilisation des peuples qu'ils étaient venus soumettre. Rendus maîtres d'une terre heureuse, ils s'attachèrent à l'enrichir de tout ce qui peut augmenter le bien-être humain.

Des lois sévères, mais équitables, des arts utiles parce qu'ils créaient des jouissances, l'agriculture encouragée et devenue le premier état qui anoblit l'homme, les rapports de commerce fondés ou étendus, produisirent, avec l'aide du temps, une prospérité qui devait faire envie à plusieurs pays chrétiens. En s'entourant de tout le luxe oriental, les Maures d'Espagne contribuèrent à développer dans l'Europe encore barbare, les goûts de la vie confortable et l'instinct du bonheur matériel que peut réaliser l'opulence. — Les artistes chrétiens venaient apprendre des choses merveilleuses au sein des populations musulmanes. Les écoliers de tous pays accouraient en foule dans les universités de Tolède, de Cordoue, de Séville et de Grenade, pour puiser les trésors de science que renfermaient ces villes célèbres. La poésie de l'Orient tenait à Cordoue, à Grenade, des cours d'amour; et les guerriers du Nord s'y formaient à la courtoisie et aux brillantes vertus des temps chevaleresques.

Ce n'est donc point par un vain orgueil que les Arabes

d'Espagne ont chargé d'inscriptions à leur gloire les monuments de leur pays d'adoption. La mosquée de Cordoue, l'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade portent les témoignages de toutes les magnificences du passé. Le règne des Maures n'a pas duré moins longtemps en Espagne que l'occupation de l'Angleterre par les Normands ; — les enfants de Muza et Taric ne devaient pas plus s'attendre au désastre qui les expulsa de leur conquête, que les races de Rollon et de Guillaume ne s'imaginent, de nos jours, qu'on pourrait les déposséder du sol qu'ils occupent. Et pourtant, malgré toute cette splendeur, l'empire des Maures d'Espagne n'était qu'un vaste monument élevé sur le sable, et dont les destinées ne parviendraient jamais à un état fixe. La religion et les mœurs de ce peuple opposaient un obstacle invincible à la fusion avec les royaumes voisins ; son pouvoir privé d'alliances, vécut toujours en hostilité ou sur la défensive ; son existence tout entière ne fut qu'une longue lutte, où la terre devait rester avec la dernière victoire au premier occupant. L'Espagne mauresque formait en Europe l'avant-poste du mahométisme ; l'éclatante valeur des hommes d'Orient fit des prodiges dans cent batailles ; mais après une longue étreinte, le colosse de fer des peuples du Nord brisa leur cimenterre sous sa lourde armure. — Que sont devenus maintenant les Maures d'Espagne ? — Vainement cherche-t-on sur la côte africaine quelques vestiges indistincts de ce beau type effacé ; les hordes barbaresques sont indignes de porter un nom consacré par huit siècles de gloire. L'Espagne actuelle traite les anciens Maures d'usurpateurs chassés ; et c'est à peine si quelques monuments délabrés restent debout pour attester les grandeurs du passé, comme les roches escarpées qu'on voit assises sur les grèves de l'Océan, — témoins vieux comme le monde, des inondations qui ont fécondé



la terre. Tel est l'Alhambra parmi les édifices gothiques qui se sont groupés à ses pieds.

CHAPITRE IV.

Tia Antonia.

Ce qui reste des appartements du palais, est confié à la garde d'une vieille dame. Dona Antonia de Molina, c'est son nom, qu'on appelle plus familièrement Tia (*tante*) Antonia, a pour fonction de surveiller l'entretien des salles intérieures et des jardins; c'est à ses bonnes grâces que les curieux doivent la faveur de tout visiter; leur générosité forme pour elle un petit revenu qu'elle augmente du produit des jardins sur lequel elle prélève un tribut de fleurs et de fruits qui lui assure à perpétuité la protection du gouverneur. Cette bonne dame s'est installée avec sa famille dans quelques pièces passablement restaurées; son neveu et sa nièce, enfants de deux de ses frères, composent tout son entourage. Le neveu, Manuël de Molina, me parut un jeune homme d'une gravité tout à fait espagnole. Après quelques années passées en Amérique, il a quitté la milice pour étudier la médecine; toute son ambition est d'être un jour médecin de l'Alhambra, place honnête qui peut bien valoir cent cinquante piastres par an. La nièce, qui a nom Dolorès, est une charmante petite Andalouse, au teint brun, aux yeux noirs, toujours gaie, toujours avenante autant que jolie; et jamais caractère n'a mieux démenti un nom si mélancolique. Cette jeune fille héritera de tous les biens de la tante, qui valent à peu près les émoluments futurs de la place qui sourit aux désirs du neveu. Un amour très dé-

cidé unissait les cœurs des deux jeunes gens, qui ne prirent guère la peine de s'en cacher devant moi. Leur mariage n'attendait même, pour se conclure, que la dispense du pape, nécessaire entre cousins qui s'épousent, et le grade de docteur qui devait conférer à Manuël le modeste emploi qui assurerait leur bonheur.

J'avais fait prix avec la vieille dame pour mon logement et ma table, tant que j'habiterais l'Alhambra. La piquante Dolorès fut chargée du soin de mon appartement, et de plus on mit à mes ordres une espèce de jardinier, à cheveux roux, qui serait volontiers devenu mon valet, sans la concurrence redoutable de Matéo Ximenès. Je ne sais comment l'orgueilleux *fiis de l'Alhambra* avait oublié l'écusson de ses aïeux au point de s'attacher à moi comme l'ombre suit le corps; cet officieux personnage était de tous mes plans; je trouvais en lui, à toute heure, un cicerone, un valet, un guide, un garde du corps, un écuyer et presque un archiviste, pour recueillir et me conserver fidèlement tous les faits que ma curiosité de voyageur tenait à mettre en note. Il est vrai que, par une reconnaissance instinctive, et pour rendre cet honnête Gil Blas un peu plus digne du maître dont il caressait la fortune, j'avais amélioré singulièrement son costume. Dépouillé de son vieux manteau brun, qui ne faisait qu'accuser sa misère, il se montrait fièrement à ses anciens camarades, r'habillé de pied en cap, aux frais de ma garde-robe. Ce Matéo me semblait parfait de tous points, si ce n'est que son zèle pour être utile et pour se rendre nécessaire, allait trop souvent jusqu'à l'importunité. Comme il sentait fort bien qu'il s'était en quelque sorte imposé lui-même, et que mes habitudes simples, mon peu de besoins, faisaient de sa place de valet une vraie sinécure, mon homme se torturait l'imagination pour acquérir à mes yeux la valeur d'un être indispensable dont je ne songerais plus à me séparer. Ce but assez bien réfléchi me rendait

l'esclave de Matéo ; je ne pouvais faire un pas hors de ma chambre qu'il ne parût à mes côtés comme le Génie d'Aladin , dans les *Mille et une Nuits*, pour m'expliquer malgré moi toute sorte de curiosités dont la plupart du temps je n'avais nul souci. Si, par hasard, je sortais du château pour aller rêver solitairement sous les ombrages voisins, il surgissait devant moi, comme par enchantement, armé jusqu'aux dents, sous prétexte de m'escorter, quoiqu'il me fût prouvé que le gaillard se fierait plutôt pour son salut à la légèreté de ses jambes, qu'à la vigueur de son poignet. Du reste, il faut lui rendre justice, je n'ai vu nulle part, dans mes voyages, un garçon plus amusant, plus naïf, toujours d'humeur égale, complaisant à l'excès, babillard au delà de toute expression, véritable gazette ambulante de tout le pays d'alentour. Ce qui justifiait surtout l'importance qu'il voulait se donner, c'est son immense érudition fantastique ; légendes, chroniques, contes merveilleux, traditions de tous genres et de tout âge, Matéo était à même de tout raconter avec une exactitude imperturbable. Il n'existe peut-être pas une pierre dans tout l'Alhambra, pas un brin d'herbe dans tout le pays de Grenade, qui n'eût pu au besoin lui servir de texte pour un récit merveilleux ; et la crédulité manifeste qui assaisonnait ses narrations, n'en était pas le cachet le moins intéressant. La plupart des contes qui forment son bagage poétique sont, disait-il, l'unique héritage que lui laissa son grand-père, pauvre tailleur qui vécut près d'un siècle dans une mesure adossée aux murs d'enceinte du vieux château, dont il ne s'éloigna pas deux fois dans sa vie. Or, son échoppe avait été le rendez-vous perpétuel d'une société de respectables comères qui venaient y tenir séance tous les soirs, et passaient une partie des nuits à égayer leur travail par des récits de toute sorte, sur lesquels leur imagination brodait à chaque reprise des détails nouveaux. C'est ainsi que les traditions popu-

lares ont passé de bouche en bouche, et de contrée en contrée. Ce sont là les seules origines de l'histoire écrite de plus d'un peuple. Les souvenirs de l'Alhambra doivent peut-être en partie leur conservation aux veillées du pauvre tailleur, et à l'étonnante mémoire de son petit-fils; maître Matéo n'avait eu garde de laisser perdre un seul de ces récits fameux; sa tête était devenue comme un livre où tout ce trésor de merveilleux s'était classé bien mieux que dans les cartons d'un antiquaire; — ce garçon-là eût fait la fortune d'un libraire et de plusieurs romanciers.

J'étais, comme on le voit, fort bien secondé pour tirer d'excellents fruits de mon pèlerinage à l'Alhambra; et ma foi, je doute qu'aucun souverain du monde se soit jamais senti plus choyé, mieux servi, avec autant de fidélité et de zèle, dans sa royale résidence, que le fut à cette époque un touriste, gai viveur et grand curieux, hébergé par sa bonne vieille hôtesse dans le plus illustre palais du moyen âge. Chaque matin, quand mes yeux s'ouvrent, le jardinier aux cheveux roux vient m'offrir des bouquets que la jolie Dolorès arrange ensuite avec des soins coquets dans des vases de cristal. Je déjeune tantôt dans l'une des salles illustrées par les fêtes des rois maures, tantôt sous les arcades qui entourent le bassin des Lions; puis la campagne est à moi; chaque jour une course nouvelle, un but nouveau m'attire, et mon cicerone, qui ne me quitte pas, a toujours, à propos de tout, quelque nouvelle histoire à me conter. Puis, nonobstant mes goûts pour la solitude, je me plais, de temps à autre, à rompre l'uniformité de mes heures, en prenant part aux causeries de famille de Tia Antonia qui me reçoit dans une haute salle mauresque servant de cuisine et de salon. Une cheminée assez grossièrement construite dans un coin de l'appartement, a détérioré les ornements, noirci les moulures, et presque effacé sous la fumée les inscriptions arabes; mais, en revanche,

une fenêtre ouverte sur la vallée du Darro aspire les suaves émanations du soir ; et je soupe avec délices auprès de ces bonnes gens , dont la conversation pétille des saillies d'un esprit naturel que possèdent les Espagnols de toute condition. Tia Antonia est une femme de sens , à qui l'instruction seule a manqué pour faire une personne distinguée ; l'aimable Dolorès me surprend sans cesse par les traits ingénieux de sa vive imagination. — Parfois , si l'entretien languit , Manuël nous lit avec un certain charme quelques pages de Calderon ou de Lope de Vega , qui font sur sa chère cousine l'effet du meilleur narcotique. Le cercle de famille s'élargit en faveur de quelques femmes des invalides de la garnison , qui témoignent un profond respect pour madame la *majordome* du palais , et qui pour lui faire leur cour , viennent colporter chez elle toutes les anecdotes de la ville. J'ai plus d'une fois recueilli , dans ces causeries sans façon , des faits curieux qui m'ont éclairé sur diverses particularités des mœurs espagnoles et des usages du pays de Grenade....

Pardonnez-moi , lecteur , et vous aussi , belles lectrices , ces longues digressions où je me laisse entraîner. Je vous dois des contes , et je vous retiens trop longtemps au milieu des réalités paisibles d'une petite famille , ou en face de sites délicieux , mais pour lesquels mes faibles descriptions ne sauraient faire passer dans vos ames l'enthousiasme qui m'anime. Pardonnez-moi ces longueurs où je me complais ; je foule un sol illustré par tant de souvenirs , que je ne puis suffire à mes émotions ! Je me rappelle qu'à peine adolescent , je lisais un jour sur les rives de l'Hudson une vieille histoire de la conquête de Grenade. Vous dire ce que cette lecture éveilla en moi de rêveries , de désirs , de projets irréalisables , me serait impossible. Grenade devint pour moi dès lors comme une ville sainte , vers laquelle s'en allaient tous mes vœux ; depuis ce moment mon

esprit ne sortait plus de l'Alhambra que je m'étais créé. Et aujourd'hui que ce *château en Espagne* n'est plus à mes yeux une fiction romanesque, maintenant que je le vois, que je le touche, que les échos répercutent ma voix, que mon souffle se mêle et s'identifie à l'air qu'on y respire, je me demande parfois encore si tout cela n'est pas un songe de féerie, et si je suis bien éveillé?....

Oui, est-ce bien là le palais de Boabdil? Suis-je en face de Grenade? Ces fontaines murmurantes, ces parterres fleuris, ces ombrages séculaires qui m'entourent, cette atmosphère saturée de parfums qui dilate ma poitrine ardente, est-ce bien l'Alhambra? ou plutôt n'est-ce pas le seuil de cet Eden promis par Mahomet aux fidèles croyants? Et la jolie Dolorès n'est-elle pas une sœur des houris célestes, envoyée ici-bas pour attirer des prosélytes au prophète?

CHAPITRE V.

Dolorès.

Quelque temps après mon arrivée à l'Alhambra, un fâcheux accident vint troubler la vie heureuse de ses paisibles habitants. Dolorès aimait passionnément les oiseaux; — elle en avait peuplé toutes les cours du château, et sa plus grande joie était de nourrir et de soigner ses petits pensionnaires. Il y en avait de toutes les espèces; mais les prédilections de la jeune fille s'étaient réunies sur deux pigeons, l'un mâle et l'autre femelle, qui lui avaient fait oublier jusqu'à sa chatte favorite. — Dolorès avait accaparé, pour loger ce petit ménage, un cabinet voisin de la cuisine; nos deux pigeons s'y aimaient d'*amour tendre*, à loisir, et ne soup-

connaient pas, je suppose, qu'il pût exister un autre bonheur au delà du logis qui leur servait d'asile. Bientôt, deux œufs blancs comme neige furent le fruit de leur union bénie du ciel. Je vous laisse à penser quelle fut la joie de Dolorès, quand elle vit, un beau matin, les époux serrés l'un contre l'autre, et couvant avec sollicitude leur chère progéniture. Tant que les pigeonneaux eurent besoin de leurs soins, la femelle restait sur le nid, tandis que le mâle allait chercher la provision. — C'était merveille de les voir; — mais voilà qu'un matin, Dolorès donnant la becquée au pigeon mâle, s'avisait de le gratifier d'une promenade à travers le monde. Ouvrant la fenêtre de la chambre commune qui donnait sur la vallée qu'arrose le Darro, elle lâcha son petit hôte parmi les parfums que les brises matinales pompaient avec la rosée. L'oiseau parut d'abord étourdi; — il plongeait, en battant des ailes, vers le fond de la vallée; — puis, tout à coup, sentant sa force croître avec les instincts de la liberté, il s'éleva comme une flèche jusqu'aux nues. Tout le jour, le capricieux volatile, oubliant famille et patrie, s'en donna tant qu'il lui plut, et visita, d'une aile inconstante, tous les grands arbres d'alentour. Dolorès employa toutes les séductions de la gourmandise pour le rappeler; elle couvrit de graines choisies la pente du toit et la margelle de la fenêtre; mais le pigeon, oublieux de tout ce qu'il aimait, ne paraissait guère se complaire au retour. Pour comble de malheur, il avait fait connaissance de deux pigeons d'une autre espèce, qu'on nomme *pigeons voleurs*, et qui ont l'instinct bizarre d'entraîner avec eux les pigeons qui font l'école buissonnière. Ces messieurs lui avaient fait visiter tous les toits et les clochers de Grenade. Un orage survint; il accepta un abri au colombier de ses nouveaux amis; et quand vint le soir, il ne se soucia plus de revenir au logis ou peut-être ne put-il en retrouver le chemin; — sa pauvre femelle était sortie pour aller à sa recherche, et

son absence fut si longue, que les petits qui n'avaient encore ni plume, ni duvet, périrent de froid dans le nid abandonné. — Dolorès se désolait : le soir, assez tard, un des soldats de garde vint dire qu'on avait aperçu le pigeon fugitif sur les tours de Généralife. La famille tint conseil ; car la juridiction de ce palais étant tout à fait distincte de celle de l'Alhambra, les habitants de ces deux résidences vivaient en rivalité d'amour propre, et se contestaient le haut du pavé. On résolut d'envoyer le jardinier auprès de l'intendant du Généralife, pour le prier le plus gracieusement possible, de rendre à ses voisins le déserteur emplumé, s'il était pris sur son domaine : — le tout à charge de revanche. — Mais la démarche de l'ambassadeur fut sans résultat ; le pigeon criminel ne put être saisi ; Dolorès passa toute une nuit sans sommeil, à pleurer l'ingrat qu'elle n'avait pas cessé d'aimer.

« Quand on se couche triste, dit un vieux proverbe, on se relève joyeux. » Et moi, je m'étais endormi, tout désolé, je vous le jure, du chagrin de la jolie Dolorès. — Quelle fut le lendemain ma surprise ! Le premier objet que je rencontrai, c'était Dolorès, joyeuse comme jamais je ne l'avais vue et tenant dans ses bras l'oiseau vagabond qu'elle couvrait de baisers ! La charmante enfant lui reprochait son ingratitude en termes sévères que démentirent ses caresses. Elle me raconta qu'à l'aurore, le scélérat était venu très humblement frapper de son bec aux vitraux de la petite chambre, et qu'il était rentré, d'un air fort confus de son escapade. Mais ce qui ne permettait guère de lui pardonner, c'est qu'évidemment son retour n'était pas un acte de repentir. La glotonnerie avec laquelle il avait déjeuné prouvait que la faim seule l'avait ramené. — Dolorès, en fille prudente, lui coupa les ailes ; — je sais des volages de plus d'une sorte, à qui Dieu, pour le malheur des dames, n'a pas donné des ailes, comme à celles-ci des ciseaux...

CHAPITRE VI.

La chambre d'Élisabeth.

L'appartement que j'occupais dans l'Alhambra faisait partie d'une construction moderne, servant d'habitation d'été au gouverneur. Il avait pour vis-à-vis la façade du vieux palais qui regarde l'Esplanade. — Tout près de moi logeait la famille de dame Antonia, dans une salle d'architecture arabe, qui devait avoir été magnifique au temps des Maures, à en juger par certaines parties d'ornements que la fumée n'avait pas encore totalement détériorées. Un couloir ténébreux conduisait de cette salle à un escalier tournant, pratiqué dans un angle de la tour de Comarès. Au bas de cet escalier, une issue dérobée s'ouvrait dans le vestibule de la salle des Ambassadeurs.

Comme j'étais peu séduit par l'aspect prosaïque du logement qu'on m'avait offert, je cherchais, tout le long du jour, quelque réduit plus pittoresque. En furetant de ruine en ruine, j'aperçus tout à coup un étroit guichet que je n'avais pas encore remarqué. Cette porte communiquait à une partie du palais fermée aux visiteurs. Quel pouvait être ce mystère? Anne Radcliffe aurait jugé tout d'abord que c'était le domaine que les esprits de l'Alhambra avaient voulu se réserver. Toutefois, mon hôtesse ne fit nulle difficulté de me confier la clef de la petite porte.

Je traversai une suite de salons en style européen, quoiqu'érigés sur un portique mauresque qui règne autour du parterre de Lindaraxa. A l'extrémité s'ouvraient deux salles assez grandes, décorées de plafonds de cèdre sculptés, qui

représentaient des fleurs et des fruits entrelacés, et une foule de figures fantastiques, dans un état de conservation à peine altéré par quelques brisures. Les murs paraissaient avoir été couverts de précieuses draperies; mais on n'y voyait plus que les noms très ignorés d'une multitude de visiteurs vaniteux. Des fenêtres en mauvais état, cédant au moindre souffle de vent, et moisies par la pluie, laissaient pénétrer dans la salle les rameaux d'orangers du jardin. Ces deux salles étaient suivies de deux pièces de moindre étendue, qui prenaient jour également sur le parterre de Lindaraxa. — Une main habile avait pris soin de les orner de tout le prestige de l'art italien. Les plafonds étaient chargés de peintures à fresque; mais les ornements des murs étaient presque effacés. L'appartement que je venais de visiter aboutissait à une galerie ouverte, avec des balustrades, qui suivaient à angle droit les côtés du jardin. L'élégance qui semblait avoir régné dans ces lieux m'inspira le désir de connaître leur histoire. Mon inséparable cicerone me raconta que leur ancienne splendeur datait des premiers jours du dernier siècle, lorsque Philippe V et Élisabeth de Parme étaient venus habiter l'Alhambra. Cette partie du palais fut occupée par la jolie reine et par les dames de sa suite. Une des grandes salles était la chambre d'Élisabeth; — un petit escalier, aujourd'hui muré, conduisait de cette pièce à l'appartement supérieur, ou boudoir des sultanes, qu'on appela depuis *Mirador*, ou Toilette de la reine. De cette chambre, la vue embrassait, d'un côté, les terrasses et les jardins du Généralife, et de l'autre la fontaine jaillissante qui ornait le parterre de Lindaraxa. On y voit encore une devise mauresque dont voici le sens : — « Combien est admirable ce jardin secret, où les fleurs de la terre le disputent d'éclat aux étoiles du ciel! Qu'y a-t-il de plus beau que cette fontaine d'albâtre, éternellement pure? Il n'y a que la pleine lune, au milieu d'une nuit d'été! »

Telle fut l'heureuse disposition de ces retraites délicieuses, qu'après des siècles, leur magnificence, composée de si fragiles décors, semble avoir triomphé du temps. Le parterre de Lindaraxa produit sans cesse des fleurs nouvelles; sa fontaine joue toujours; l'albâtre est terni; le bassin, tout envahi par les ronces et les touffes d'ortie, sert d'asile à un peuple de lézards; mais l'eau jaillissante est limpide comme aux plus beaux jours de l'Alhambra; et ce contraste de splendeur et de ruine éveille dans l'ame une pensée mélancolique, à l'aspect des œuvres de l'homme qui survivent à ses destinées, pour attester, par leur grandeur, la faiblesse qui les éleva. L'abandon de cet asile des royales amours d'Élisabeth, lui donne aujourd'hui je ne sais quel charme de souvenirs que l'ame sent, mais que nulle parole, nulle poésie ne sauraient exprimer.

J'imaginai de faire de cette partie de l'Alhambra le quartier-général de mes rêveries. Cette idée causa dans la famille de Tia Antonia le plus singulier étonnement. On n'y pouvait comprendre que je fusse assez peu raisonnable pour préférer aux commodités du voisinage, une demeure solitaire et éloignée de toute communication. La bonne vieille dame s'empressa même de me représenter une foule de périls qui devaient me détourner de mon projet d'emménagement. Les alentours du vieux palais, me disait-elle, sont infestés de bandits; — des troupes de gitanos ont leur repaire dans les cavernes des rochers voisins; le mur d'enceinte, ruiné en plusieurs endroits, peut leur donner accès; et la nouvelle qu'un riche étranger s'avise d'habiter, seul, un désert d'où ses cris, en cas d'attaque, ne pourraient être entendus, pourrait m'attirer quelque funeste visite. La gentille Dolorès partageait de tout son cœur les craintes de sa tante; elle me parlait avec un comique effroi des chauve-souris et des oiseaux nocturnes qui hantent les salles désertes de l'Alhambra, et qu'on voit chaque soir, au cou-

cher du soleil, se réunir en grand nombre et planer au-dessus des arbres du jardin. — Rien ne fut capable de m'ôter ma bizarre fantaisie. En peu de temps, à l'aide du fidèle Matéo et d'un ouvrier venu de la ville, les fenêtres et les portes furent suffisamment réparées pour la sûreté du lieu, et mon installation ne se fit pas attendre. Mais j'avoue qu'en dépit de mes frais d'imagination, la première nuit devait être rude à passer. A l'heure du coucher, toute la famille voulut m'accompagner jusqu'à mon domicile enchanté. La séparation se fit avec des adieux et des vœux capables de faire dresser les cheveux sur la tête à un homme moins résolu. Quand je fus seul, il me sembla que je vivais dans ces vieux temps où les héros de roman sont laissés à une heure mystérieuse dans quelque donjon solitaire, pour y accomplir quelque gigantesque aventure. Les brillants souvenirs de la cour d'une belle reine, loin de m'inviter à des pensées attrayantes, m'entouraient de souvenirs funèbres. Ces murs, témoins de tant de fêtes, de tant de beautés, de tant d'amoureux secrets, ne me semblaient plus que les parois d'une tombe; et le silence de la nuit se peuplait pour moi de fantômes. Un sentiment de vague frayeur s'empara peu à peu de mes sens. Je fis quelques efforts pour m'en distraire, en l'attribuant à la crainte des bandits, contre lesquels d'excellentes armes me protégeaient assez; mais je sentais, malgré mes raisonnements, que des craintes plus fantastiques, des terreurs surnaturelles attaquaient mon esprit. Bientôt tous les objets qui m'entouraient prirent une vie étrange; le murmure du vent nocturne dans le feuillage des citronniers me parut un gémissement d'ombre. Je jetai un regard mal assuré sur les jardins de Lindaraxa; les buissons se revêtaient pour moi de formes menaçantes. Je me hâtai de pousser la fenêtre. Une chauve-souris, éveillée dans ma chambre, me fatiguait étrangement du tic-tac de ses ailes, heurtées contre les panneaux de la boiserie. Force me fut

de renoncer au sommeil. Enfin, après une longue lutte, honteux de ma pusillanimité, et peut-être enhardi par l'absence de tout danger réel, je pris ma lampe pour faire une excursion aux abords de ma nouvelle demeure. — Vain projet ! ma lampe, agitée par la brise de la nuit, n'éclairait pas à dix pas de distance, et sa flamme, tourmentée, vacillait à s'éteindre. Les couloirs voûtés me semblaient des cavernes, les plafonds des salles se perdaient dans l'obscurité ; et puis, je ne sais quel ennemi pouvait me surprendre à chaque pas, derrière, devant, ou même à côté de moi. Ma silhouette errant sur les murs, le froissement du plancher sous mes pas, me faisaient frissonner ; et comme je traversais la salle des Ambassadeurs pour regagner mon lit, des sons réels vinrent ajouter encore à mes terreurs surnaturelles. Un écho de vagues gémissements, des accents de voix indistinctes qui semblaient rouler dans les galeries supérieures, arrêtaient mes pas tremblants. Je prêtai l'oreille : on eût dit alors que ces gémissements se faisaient ouïr hors de la tour. C'était, tantôt, comme les cris rauques d'un animal blessé, tantôt comme des imprécations aiguës dont les mots ne se pouvaient comprendre. Phénomène ou réalité, ces bruits, à une heure avancée de la nuit, et dans un lieu si désert, me jetèrent dans un trouble inexprimable. Je courus m'enfermer dans ma chambre, dont je poussai avec soin les verroux. Un lourd assoupissement ferma enfin mes paupières. A mon réveil, les rayons du jour inondaient joyeusement ma paisible habitation. Les apparitions de la nuit ne me semblèrent plus que de vains fantômes, nés de mon imagination frappée par les grands souvenirs de ces lieux fameux, et je m'étonnai moi-même de cette faiblesse d'esprit qui m'avait un moment fait faillir.

Bientôt Dolorès vint me rendre visite, et ses premières paroles m'expliquèrent tout d'abord le motif qui avait causé mes alarmes nocturnes. C'était un pauvre fou, parent de

Dona Antonia, que des accès de délire furieux surprenaient à toute heure, et qu'on enfermait la nuit, pour s'en préserver, dans un cabinet voûté, sous la salle des Ambassadeurs.

Peu de jours suffirent pour ramener dans mon ame un calme parfait et me mettre en état de goûter les agréments poétiques de ma nouvelle situation. Les nuits étaient encore obscures lorsque je pris possession de mon nouveau logement. Mais bientôt la pleine lune embellit de ses clartés magiques mes soirées de méditation. Ses flots purs de chatoyantes lumières, parcourant les cours et les galeries du vieil édifice, éclairaient d'un demi-jour admirable les bosquets embaumés du parterre de Lindaraxa. Le feuillage des orangers s'imprégnait de teintes argentées, et la fontaine d'albâtre baignait dans son cristal les images tremblantes des objets d'alentour.

Je sentis s'écouler ainsi des heures d'ineffable félicité, lorsque, penché sur la margelle de ma fenêtre, je laissais aller mon ame, chaque soir, à toutes les mélancolies de la nuit, évoquant autour de moi les souvenirs de tous ceux qui ne vivent plus dans la mémoire des peuples que par les ruines des siècles passés. Fort souvent, lorsque tout dormait au loin dans un profond repos, j'étais seul dans ces solitudes de marbre, aspirant avec ivresse les tièdes brises de ce beau climat d'Andalousie. Il me semblait, par instants, que je planais au-dessus des vapeurs de la terre, et que mon ame s'élançait dans les plaines éthérées, à la poursuite de merveilleuses beautés qui m'attiraient dans l'espace, sans que je pusse jamais les atteindre. L'Alhambra, vu dans les clartés du crépuscule, dépouille ses ruines comme un manteau; sa splendeur renaît comme un rêve; ses salles de fêtes s'illuminent, ses anciens habitants reviennent voltiger sous ses arceaux; tout s'enchanté et s'idéalise : on croirait assister aux prodiges opérés par les fées d'Orient.

Par une de ces belles nuits, j'étais allé m'asseoir dans le *Mirador*, ou Toilette de la reine. De ce boudoir d'autrefois, il ne reste plus que le point de vue superbe qu'on embrasse de son élévation. Les cimes de la Sierra-Nevada s'annonçaient, à ma droite, en vagues argentées, dont les courbures indécises fuyaient au fond du ciel. Au-dessous de moi, dans une immense profondeur, Grenade s'étendait comme un lac, sur lequel les clochers et les tours de ses hauts édifices paraissaient immobiles comme des navires à l'ancre. Les sons des castagnettes qui s'éteignaient peu à peu dans le lointain, annonçaient la retraite des couples joyeux que l'*alameda* réunit chaque soir sous ses larges ombrages; l'heure était avancée; le silence montait de la plaine, secouant dans l'espace les pavots du sommeil. Mes paupières se fermèrent en rêvant; et le froid de l'aube me retrouva, — cette nuit, et bien d'autres qui la suivirent, — penché dans la même position, — le front dans mes mains, — le corps accablé de fatigue, — l'âme absente, égarée jusqu'au jour, dans des régions inconnues.

CHAPITRE VII.

Les gueux de l'Alhambra.

Il n'est pas rare, dans l'histoire, de voir les vieilles demeures des rois devenir, par une suite d'étranges vicissitudes, l'asile des bandits ou des mendiants. C'est la destinée des ruines de tous les âges, et l'Alhambra ne doit pas y échapper. A mesure que des parties du monument menacent ruine, le gouvernement espagnol les abandonne, au lieu de les sauver. Des existences maudites viennent alors dis-

puter au temps ces squelettes de pierres qui s'écroulent ; les haillons se mêlent aux débris ; la misère aux prises avec les vermines impures qui rongent le vieux colosse , se partage ses membres ; la poussière des pierres du palais des rois, détremmée dans l'eau des aqueducs et pétrie par la main des bandits, devient la cabane de boue sèche où s'abritent les truands.

La *Cour des Miracles* , dont il est question dans toutes les histoires du vieux Paris, se reproduit de nos jours à l'Alhambra. J'ai eu la curiosité d'observer les mœurs de cette population grouillante des ruines mauresques ; j'y ai vu le spectacle d'un de ces drames grotesques qui servent de dénouement aux splendeurs historiques de l'orgueil humain. Les gueux de l'Alhambra, car il faut bien se rappeler leur nom , vivent en république sans l'espèce de domination d'un personnage du genre féminin , Maria Sabonea , qui a reçu le sobriquet de *Reine ridée*. Cette créature est d'une taille tellement exigüe , qu'elle pourrait passer pour une fée maligne ; nul , d'ailleurs , ne sait son origine. Elle perche , plutôt qu'elle n'habite , dans une niche tout enfumée qui supporte le premier escalier du palais.

On la voit , tout le jour , accroupie sur le pavé , babillant avec une extrême volubilité , quelquefois chantant d'une voix aiguë et nasillarde des refrains bizarres , et trouvant toujours quelque mot piquant à lancer aux passants. On se ferait difficilement une idée d'un être plus laid et plus bouffon : cette petite vieille sait une infinité d'histoires fantasmagoriques , et quelquefois pour nous divertir , Dona Antonia la faisait monter et jaser pendant toute une soirée. Qui pourrait croire que malgré toutes les disgrâces physiques dont la nature l'a accablée , cette misérable femme a eu cinq maris , plus un jeune soldat qui mourut affolé d'amour pour elle ?... — Tous les goûts sont dans la nature ! — Outre cette reine des gueux , on me fit remarquer un vieillard à

mine fière, orné d'un nez rubicond, entortillé plutôt que vêtu dans des habits sales et prodigieusement râpés, et portant au chapeau une espèce de cocarde rouge. Ce pittoresque individu est, comme mon valet Matéo, un fils de l'Alhambra; mais un fils dont la généalogie est des plus avérées: tour à tour alguazil, puis serviteur de prêtres, et enfin marqueur d'un jeu de boules établi au bas de la tour, il est aussi vaniteux qu'indigent, et se prétend issu de la célèbre famille d'Aquilar de laquelle sortit Gonzalve de Cordoue. Au lieu de chercher à le désabuser, ce qui serait d'ailleurs fort malaisé, faute de preuves, je fis en le voyant de singulières réflexions sur les jeux de la fortune, qui laisse un descendant d'Alonzo d'Aquilar, le vainqueur des Maures, vivre dénué de tout, dans l'enceinte même de la forteresse que son ancêtre soumit à l'Espagne chrétienne.

Mais au milieu de cette populace, n'oublions pas la famille de mon recommandable et féal serviteur, Matéo Ximenès, dont les aïeux, de père en fils, avaient, disait-il, habité sans interruption l'Alhambra, depuis sa conquête. C'est encore là une singulière filiation: *noblesse* et *guerrerie* se sont alliées étroitement dans l'histoire de cette famille, dont pas un membre, au dire de ceux qui vivent encore, ne posséda jamais le plus mince avoir. Le père de Matéo peut bien avoir soixante et dix ans, et vit dans une de ces chaumières de boue dont je parlais tout à l'heure. Son intérieur est meublé d'un grabat, d'une table boiteuse et d'un coffre qui contient pêle-mêle quelques guenilles et les archives de sa noble race, dont l'écusson blasonné, trouvé je ne sais où, figure orgueilleusement enluminé dans un cadre cloué au mur. Certes, la misère de Diogène affichait moins de vanité.

Quoi qu'il en soit, maître Matéo ne se souciait pas de laisser éteindre sa lignée: ce gaillard avait femme et nombreuse progéniture. Nul ne saurait dire au juste, et peut-être

nul n'oserait s'enquérir des moyens qui font vivre tant d'êtres affamés. Je me contente de noter leur existence, et d'ajouter que les uns et les autres ne paraissent gens fâchés d'être au monde. La mère de famille rajuste de temps en temps ses haillons pour aller rôder, le dimanche et les fêtes, au *Paseo* de Grenade, un enfant sur les bras, et cinq ou six autres se traînant après elle ; les jeunes filles à peine vêtues, se couronnent de fleurs que leur envieraient les plus belles dames, et dansent au son des castagnettes, en attendant quelque aumône.

Je connais deux sortes de gens dont la vie est un continuél loisir ; ce sont les gens très riches ou extrêmement pauvres : les uns peuvent se réjouir de ne manquer de rien, et les autres de n'avoir rien à faire. Ce dernier métier n'est pas sans charmes, et de toutes les misères du monde, je n'en ai vu nulle part qui fût mieux supportée que la misère espagnole. Le climat toujours chaud favorise, il est vrai, cette insouciance ; un heureux caractère fait le reste. Pourvu qu'un Espagnol (je parle du bas peuple) trouve du soleil en hiver, et de l'ombre en été, donnez-lui un peu de pain, des oignons, ajoutez-y le luxe d'un manteau et la jouissance d'une guitare, toute son ambition ne va pas au delà ; le reste du monde ne lui importe guère. Loin de rougir de la misère, il s'en drape avec fierté. La poésie est sa richesse, et s'il n'est pas un gentilhomme, il se sent digne de l'être.

Les *filis* de l'Alhambra sont des exemples fort curieux du cynisme mis en pratique. Il semble que, pour ces gueux bien heureux, le paradis plane au-dessus du sol qui les porte. Ils n'ont rien, pas même le souci du lendemain ; et pourtant, à les voir, vous les croiriez sans cesse occupés. Le dimanche, et chaque jour de fête, ils sont fort assidus aux offices de l'église ; ils chôment rigoureusement comme les ouvriers les plus laborieux et les plus dévots. On est sûr de les voir à toutes les danses, à toutes les fêtes du pays ; et

souvent la nuit, ils inaugurent, au clair de lune, des bals fantastiques.

Un de leurs amusements les plus favoris n'est pas, à coup sûr, connu des flâneurs parisiens qui ont inventé le bonheur de voir couler l'eau de la Seine. — Je me souviens d'avoir été longtemps intrigué par la manœuvre d'un garçon de vingt ans, assis à califourchon sur le créneau d'une tour, à l'heure où le soleil se couche. Il agitait deux lignes dont le fil extrêmement léger flottait dans l'espace, au gré du vent. Je l'observai fort longtemps sans pouvoir imaginer ce qu'avait en tête ce pêcheur d'étoiles. La science de Matéo vint au secours de ma finesse en défaut : La pureté de l'air, me dit mon écuyer gentilhomme, attire matin et soir autour de l'Alhambra des milliers d'hirondelles ; les gluaux ne suffisent pas pour prendre ces oiseaux défiants, mais les gens avisés, qui font grand cas de leur chair, les pêchent au vol avec des hameçons habilement garnis de mouches. — L'art de pêcher dans les airs, est dû à l'ingénieuse paresse des gueux de l'Alhambra. — Profite qui voudra !

CHAPITRE VIII.

La cour des Lions.

Le voyageur avide de goûter toutes les jouissances des lieux qu'il exploite, ne laisse échapper aucune occasion d'exciter les facultés rêveuses de son imagination, pour reproduire autour de lui, dans une espèce de demi-sommeil, les scènes dramatiques des siècles passés. Nulle partie de l'Alhambra n'est plus féconde en terribles souvenirs que la

fameuse cour des Lions. L'extrême élégance de son architecture a conservé, par une rare faveur du temps, presque tout l'éclat de la splendeur primitive de l'édifice. Des commotions volcaniques ont, à divers intervalles, tourmenté le sol, lézardé les tours, et fait fléchir les fondations; et cependant pas une arcade de la cour des Lions n'a souffert; on dirait qu'une puissance magique a protégé l'œuvre des artistes musulmans.

J'écris ces pages pendant les premières heures du jour; je vois en face, à quelques pas, la fontaine dont le marbre a bu le sang des Abencerrages; le jet d'eau perpétuel n'a pu laver cette tache de barbarie. Comment croire, si l'histoire n'était pas là, comment supposer une pareille scène d'horreur accomplie dans des lieux si ravissants? C'est aux approches du soir qu'il faut se remémorer les détails du massacre des Abencerrages; la nuit, traînant sur les salles désertes son linceul d'ombres, évoque autour de vous les personnages de cette effroyable tragédie.

Entrons dans la *salle de justice*, dont les arcades se prolongent sur un des côtés de la cour; — c'est ici qu'une solennité religieuse marqua la prise de possession de l'Alhambra par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. La muraille porte encore la croix sculptée au-dessous de laquelle s'élevait l'autel où les hauts dignitaires du clergé célébrèrent l'office divin. L'imagination se retrace encore ce cortège imposant de courtisans dorés, de moines au costume sévère, de guerriers étincelants d'acier, et de princes de l'Église en toges de pourpre; ce pêle-mêle d'armures, de bannières, de croix et d'étendards, orgueilleux signes de victoire et de cette domination redoutable qui allait effrayer jusqu'aux derniers vestiges des voluptés musulmanes. Aujourd'hui le désert a remplacé tout cela. La chauve-souris habite seule le théâtre des magnificences d'autrefois, et l'on n'y entend



plus que les cris rauques des oiseaux nocturnes qui se font la guerre dans la tour voisine de Comarès.

L'un de ces soirs, je reculai d'effroi en voyant un Maure assis près la fontaine des Lions. J'avais cru voir le fantôme de quelqu'un des vieux hôtes de l'Alhambra. — Ce n'était qu'un pauvre diable, venu de Tétuan, qui vendait dans une échoppe du Zacatin de Grenade, des aromates et des médicaments. Cet homme écorchait assez bien l'espagnol ; son regard avait de l'intelligence ; j'essayai de l'interroger : il m'apprit que bien souvent, quand l'heure de la vente était passée, il venait rêver dans les coins les plus isolés de l'Alhambra, aux grandeurs déchues de sa nation. Il reprochait sa décadence à la mémoire du roi Boabdil. Muley-Hassan, s'écriait-il avec amertume, était un homme de génie ; mais Boabdil, du vivant de son père, entravait tous ses grands projets, et minait son pouvoir, en excitant des plaintes dans l'armée, et des intrigues dans le palais ; puisse Dieu, qui venge les nations trahies, avoir repoussé ce prince indigne du paradis des fidèles croyants !.. — En achevant ces mots, le Maure se leva brusquement, et s'éloigna le front penché sur sa poitrine. Je me souviens, à ce propos, d'un entretien qu'avait eu un de mes amis, il y a quelques années, avec le gouverneur barbaresque de Tétuan. Après beaucoup de questions curieuses sur l'état de l'Espagne méridionale, ce Musulman dit à mon ami, avec le ton de la plus religieuse conviction, que la prospérité des Espagnols touchait à sa fin, et que le jour n'était peut-être pas loin où les Maures rentreraient dans leur ancienne domination. C'est chez eux une croyance qui se transmet d'une génération à l'autre ; ils évitent avec soin la moindre mésalliance, pour ne pas altérer la pureté de leur race à laquelle sont permises de si grandes espérances ; et la basse classe du peuple, chez eux, considère avec un véritable respect, les descendants de quelques

familles autrefois puissantes, dans lesquelles sont gardées les traditions de l'autorité souveraine. On conserve chez plusieurs de ces exilés les plans des palais que leurs aïeux possédaient à Grenade et dans les autres villes du pays mauresque; il en est même qui pourraient montrer les clefs de ces antiques manoirs. — Ce sont autant de preuves de leurs droits, ce sont des titres plus précieux à leurs yeux que des écussons blasonnés; — et vienne le jour d'une restauration musulmane, la guerre des prétendants succédera au triomphe de l'invasion.

La cour des Lions est riche de légendes populaires. Maître Matéo Ximenès raconte à tout venant l'aventure arrivée à son grand-père le tailleur, qui exerçait la fonction de montrer aux visiteurs les curiosités de l'Alhambra. Un jour qu'il traversait, au clair de la lune, la cour des Lions, il crut entendre un frôlement de pas du côté de la salle des Abencerrages. Présument que c'était quelque voyageur attardé qui ne pouvait retrouver sa route dans ce dédale de galeries, il allait au-devant; — mais quelle fut sa terreur, à l'aspect de quatre guerriers maures, richement vêtus et couverts d'armes brillantes, qui se promenaient dans la salle, d'un pas grave, et qui lui firent de la main signe d'approcher! Notre homme s'enfuit, et courrait encore s'il n'était trépassé. Les malins du voisinage prétendirent qu'il avait mangé sa fortune, et que les fantômes voulaient sans doute lui indiquer la place où sont cachés les trésors de Boabdil. Un autre individu fut, à ce qu'il paraît, plus heureux que le pauvre tailleur, car venu pauvre comme Job à l'Alhambra, il s'en fut au bout d'un an, avec une somme ronde dont nul ne savait l'origine. C'est aujourd'hui un bon propriétaire de Malaga, et Matéo, qui n'est pas sorcier, attribue, tout bas, cette fortune fantastique à quelque autre cause que la protection des spectres des Abencerrages.

CHAPITRE IX.

Souvenirs de Boabdil.

Peu de destinées royales furent aussi bizarres que celles de Boabdil ; et ce n'est certes point sans raison que ses sujets lui ont donné le surnom de *Malheureux*.

Captif dès le berceau , menacé de mort par un père d'une cruauté féroce , il ne dut son salut qu'aux précautions habiles de sa mère. A mesure qu'il avança dans la vie , l'ambition de son oncle , les hasards de la guerre , et les troubles de la politique environnèrent ses jours de périls sans cesse renaissants. Dans les vicissitudes de sa fortune , il fut toujours trompé par les ruses du roi Ferdinand , et la perte de sa couronne fut l'œuvre de la perfidie autant que de la violence. Chassé du pays qu'il avait gouverné , il trouva un refuge en Afrique , et mourut obscur au service d'un prince barbaresque qui lui vendit l'hospitalité. Son règne est chargé d'accusations par tous les historiens : — le procès criminel qu'il fit subir pour crime d'adultère à sa femme innocente ; — le meurtre de sa sœur et de ses deux neveux , et l'égorgeement de trente-six Abencerrages , ont fourni matière aux romanciers , aux faiseurs de tragédies , aux conteurs de nouvelles historiques. Le nom de Boabdil est livré à l'exécration de tous les voyageurs qui traversent Grenade et visitent l'Alhambra ; et pourtant on est forcé de reconnaître , après un examen consciencieux , que ces griefs , accumulés contre la mémoire d'un prince infortuné , ne sont justifiés dans aucune des chroniques arabes. Les ro-

mans sont de tous les temps, et nulle époque ne fut plus fertile en ce genre de fables que celle de l'empire mauresque. Il serait peut-être impossible de révoquer en doute l'existence absolue des faits qu'on reproche à Boabdil ; mais il paraît assez démontré, par les monuments historiques qui nous sont parvenus, que ces actes de cruauté doivent être attribués à son père, au sujet de qui les chroniques arabes et espagnoles ont porté un jugement sans contradiction. Aben-Hassan fit couper la tête aux Abencerrages sous prétexte de conspiration. Le procès et l'emprisonnement de la femme de Boabdil retournent à la même source. Aben-Hassan avait épousé une jeune captive chrétienne dont il eut deux enfants. Cette femme, dévorée d'ambition, ne cessait d'irriter le roi maure contre les fils qu'il avait eus de ses femmes musulmanes, et qu'elle accusait d'ourdir des trames perfides contre sa couronne et sa vie. Aben-Hassan commit plusieurs meurtres à son instigation. La mère de Boabdil ne put échapper aux soupçons cruels du tyran, qui la fit jeter avec son fils dans les cachots de la tour de Comarès, et ce dernier aurait péri comme les autres, sans le stratagème de sa mère qui favorisa sa fuite, en lui tressant une corde avec les écharpes de ses femmes. Boabdil se réfugia à Cadix. — Voilà l'unique fait sur lequel l'histoire a échafaudé le roman d'une reine accusée d'adultère.

Du reste, il faut rendre justice à Boabdil ; son règne, si court et si malheureux, ne fut pas dénué de grandes et nobles actions. Sa clémence, qualité dominante de son caractère, ne laissa sévir avec rigueur que contre les rebelles. Sa bravoure personnelle ne manqua, pour lui assurer des victoires, que de ce courage moral qui fait tirer parti des revers pour le succès de ses entreprises. A l'heure du danger, l'hésitation le compromettait toujours et finit par le perdre. S'il doit subir un reproche, c'est de n'avoir pas supporté avec assez de grandeur la chute de sa fortune.

Le portrait de ce prince existe encore dans une des galeries du Généralife. Ses traits réguliers sont empreints de mélancolie ; des cheveux presque blonds, un teint pâle rendent son visage un peu efféminé. On devine dans cette peinture, un caractère faible, irrésolu ; mais rien n'y dénote les habitudes cruelles qu'on a prêtées à Boabdil.

J'ai vu la prison où il passa son enfance, dans la tour de Comarès ; c'est une espèce de caveau, situé sous la salle des Ambassadeurs ; sa mère occupait une prison contiguë. L'ouverture de ces réduits, qui semblent creusés dans des murailles d'une épaisseur colossale, est grillée à l'extérieur par d'énormes barreaux de fer. Une étroite corniche de pierre règne au-dessous, et longe trois côtés de la tour, à une assez haute distance du sol. C'est par là vraisemblablement que Boabdil put s'échapper.

On a muré le portail qui vit le dernier roi maure sortir de l'Alhambra pour n'y jamais rentrer. Mais cette partie de l'enceinte n'existe même plus ; elle faisait partie des tours que les Français firent sauter avant d'évacuer le château. Des pierres colossales gisent à terre, enlacées des rameaux du figuier sauvage et de la vigne. L'arc du portail seul subsiste encore, appuyé sur un mouceau de décombres.

Le chemin que suivit Boabdil, en quittant l'Alhambra, longe la colline *des Martyrs*, et plonge tout à coup dans une fondrière remplie de massifs d'aloès et d'arbrisseaux parasites qui couvrent, comme un épais réseau, toute une population de Gitanos, qui campe sous des cabanes de roseaux et dispute les cavernes aux bêtes fauves. — Au sortir du ravin, le sentier devient route ; on franchit la porte *des Moulins*, et l'on arrive aux bords du Xenil, sur la promenade publique du Prado, près d'une vieille mosquée convertie en chapelle sous l'invocation de S. Sébastien. C'est là que, suivant une inscription gravée sur une plaque de marbre incrustée dans le mur, Boabdil livra au roi de Castille les

clefs de sa capitale. Tout près est le hameau de la *Véga*, où la mère et la sœur du malheureux fugitif attendaient qu'il les rejoignit avec une poignée de serviteurs pour prendre ensemble la route de l'exil. Au delà du village, on gagne assez promptement le sommet d'un plateau qui porte encore le nom de Colline des Larmes, et d'où Boabdil se retourna pour jeter, avant de disparaître, un dernier regard sur Grenade. Plus loin, le terrain devenu sablonneux se perd dans des landes désertes. — On raconte que la vieille mère de Boabdil, voyant la douleur de son fils s'exhaler en sanglots, ne put s'empêcher de lui dire : — Vous avez raison de pleurer comme une femme ce que vous n'avez pas su garder comme un roi ! »

— « Si j'avais été à la place de Boabdil, s'écriait Charles-Quint, à qui l'un de ses courtisans rappelait ces paroles, — je me serais enseveli vivant dans les débris de l'Alhambra, plutôt que de repasser en vaincu le cercle des Alpujarras ! »

L'orgueilleux empereur était encore bien loin du moine de Saint-Just !....

CHAPITRE X.

Le Renégat.

Peu de temps après la chute du royaume des Maures, les vaincus, gardant l'espoir de chasser quelque jour ceux qu'ils regardaient comme des usurpateurs, s'étaient réunis dans la Sierra, qui sépare Grenade des montagnes de la Ronda. Leurs premiers efforts, malgré quelques avantages, restèrent sans fruit pour la cause qu'ils s'obstinaient à défendre.

Quelques chefs d'insurgés pris les armes à la main , par les Espagnols , furent mis à mort comme rebelles ; ceux qui purent échapper aux hasards des combats , se sauvèrent en Afrique ; un petit nombre capitula pour gagner du temps.

Ces restes épars de la vieille puissance musulmane avaient érigé des villages sur le versant des Alpujarras ; les plus pauvres, transformés en bandits , se contentaient de la vie nomade ; tous, par une vie dure qui répugnait à la mollesse orientale , se préparaient à une réaction terrible dès que l'occasion s'offrirait. Cette population en dehors des mœurs actuelles du pays, n'inspirait pas une défiance sérieuse aux chrétiens ; et pourtant sa force et sa haine grandissaient en silence, à l'écart. Les Maures avaient des bras, des munitions, une retraite sûre derrière eux , en cas d'insuccès ; il ne leur fallait plus qu'un chef , mais ce chef vainement cherché n'existait point parmi eux. Les rejetons de race souveraine, et les descendants de familles guerrières avaient préféré l'exil à leur patrie humiliée.

Quelques-uns , égarés par l'ambition , ou guidés par des motifs secrets , avaient abjuré la doctrine du Prophète , et pris rang au sein de la chevalerie espagnole. Au nombre de ces derniers, on comptait un oncle et un neveu, tous deux issus, disait-on, du fameux Aben Humeya , petit-fils de Mahomet, dont la race avait, dans les temps anciens, possédé Cordoue, et plusieurs autres cités de l'Andalousie. Cette trahison était détestée des Maures, et pourtant un des représentants d'Aben Humeya s'était montré plusieurs fois, depuis son abjuration, dans les villages des Alpujarras, et nul d'entre le peuple n'avait osé l'insulter, car il se rendait en conférence secrète chez les principaux de la colonie. Peut-être pensait-on, qu'en embrassant la religion chrétienne, El Zaguer (c'était le surnom du mystérieux visiteur) avait cédé à des intérêts d'une gravité majeure. Cet homme possédait des richesses considérables, il comptait

plusieurs domaines dans le voisinage des Alpujarras, et certaines personnes lui avaient ouï dire qu'il n'attendait qu'une occasion propice pour se mettre à la tête des Maures qui voudraient reconquérir leur indépendance. Ces bruits, en se propageant, avaient gagné de la valeur. El Zaguer, disait-on, avait sondé les dispositions de son neveu Don Fernando; mais le jeune homme, peu soucieux du vieil état de choses, et se trouvant fort bien de l'alliance des chrétiens, n'était pas d'un accès facile. Les plaisirs d'une cour brillante, au sein d'un peuple dont les mœurs avaient pour lui tout l'attrait de la nouveauté, formaient autour de son cœur un lien de séduction qu'il préférait aux chances hasardeuses d'une conspiration dont les résultats pouvaient lui devenir funestes.

Un accident imprévu fournit à El Zaguer un moyen précieux de battre en brèche les scrupules de Don Fernando. Le père de ce jeune homme avait subi, pour de légères fautes, une disgrâce rigoureuse, et l'on pouvait supposer que le gouvernement avait accaparé de faux témoignages, pour légitimer la sentence prononcée contre lui. Don Fernando porta ses plaintes au pied du trône de Philippe II; le roi ne l'ayant pas écouté, il prit à cœur cette injustice qu'il regardait comme une injure faite à sa famille, et tomba dans une profonde tristesse. C'est alors que son onclé, El Zaguer, profitant en homme habile de ses griefs douloureux, s'efforça de faire pénétrer dans l'âme de Fernando les sentiments dont il était lui-même animé; colorant des plus odieuses couleurs le déni de justice dont le roi Philippe II venait de le frapper, il mit tout en œuvre pour exciter dans ce jeune cœur les instincts de la vengeance. Le caractère fougueux de Fernando saisit rapidement cette pâture de fiel, et dès ce jour ne songea plus qu'à tirer des Espagnols une satisfaction égale à l'offense.

Une nuit, son oncle le vit entrer chez lui, en proie au

désordre le plus violent ; ses vêtements étaient souillés de sang , et d'une voix terrible , il s'écria :

— Voyez-vous ce glaive tout rouge ? Je viens d'égorger le traître à qui mon père doit sa disgrâce !

— C'est bien , dit El Zagher , en fixant le jeune homme d'un regard triomphant ; — c'est bien ! je retrouve en toi le digne descendant de la plus noble famille des Maures.

— Oui , et c'est cette pensée qui a guidé mon bras ; mais le digne descendant dont vous parlez n'en a pas moins commis un meurtre ; et dans ce pays-ci , la loi qui défend qu'un homme se fasse justice , voue ma tête au supplice.

— C'est vrai , reprit El Zagher.

— Et déjà , poursuivit Don Fernando , les officiers de Philippe II doivent être sur mes traces ; j'ai fui pour n'être pas arrêté chez moi , et j'ai pensé que la maison de mon oncle me serait un asile sûr.

— Un asile ! s'écria le Maure . Mais , par le Prophète , j'ai à t'offrir mieux que cela.....

— Que dites-vous ?

— Si tu as du courage.....

— En doutez-vous ? mon oncle , interrompit le jeune homme en brandissant son épée sanglante.....

— Eh bien ! si tu méprises le danger , si tu es prêt à tout risquer pour ajouter ton illustration à celle de tes aïeux , je t'offre.....

— Parlez !.....

— Je t'offre une couronne !.....

— Grand Dieu !

— Une couronne de roi , légitime héritage de ta naissance ; car sous ton nom d'emprunt , Don Fernando de Valor , je reconnais la race d'Aben Humeya , le petit-fils du Prophète dont nous avons , hélas ! renié la loi sainte . Sous tes vêtements chrétiens , héritier des rois Maures , souviens-toi des grandeurs de ta destinée ! Lève-toi pour la reconquérir !

— Qu'entends-je ! n'est-ce pas un rêve ? ne sommes-nous pas, l'un et l'autre, devenus frères des chevaliers de Castille, et le roi Philippe ne nous a-t-il point donné rang parmi les premiers de sa cour ?

— Le roi Philippe II a banni ton père de sa présence ; et ces chrétiens dont nous nous sommes faits les égaux, sont couverts du mépris de tous les vrais croyants.....

— Mais nous sommes chrétiens !

— Silence ! que ce mot-là ne souille plus tes lèvres ! Dépouille devant ton vieil oncle ce costume indigne du libérateur d'un peuple asservi ; le trône qui t'attend est un char de bataille ! Ton premier palais sera le désert des Alpujarras ! Je veux que ta première victoire mette à tes pieds Grenade et Cordoue !

A ces mots, le vieil El Zaguer s'arrête un moment, pour étudier sur le visage de son neveu l'effet que ses paroles avaient déjà produit. Don Fernando se croyait sous l'empire d'une fascination ; la flamme jaillissait de ses regards, son front bruni resplendissait d'orgueil. Puis, tout à coup, un voile sombre ternit sa joie ; une pensée de remords traversa son esprit ; il baissa la tête sur sa poitrine, et resta rêveur et muet.

— Quoi ! tu hésites ? reprit El Zaguer avec exaltation ; honte sur toi, qui renies, par cette lâcheté, l'éclat du nom de tes pères !

Don Fernando, toujours pensif, ne répondait point.

— Qu'espères-tu donc, ajouta le vieillard ; meurtrier d'un favori de Philippe II, oses-tu compter sur sa royale merci ? N'as-tu pas à redouter parents et amis de la victime ? Que vas-tu devenir ? Derrière toi, c'est la prison et la mort qui t'attendent ; en face, c'est l'exil ! et sous ta main, si tu sais oser, — il y a un royaume !

Don Fernando releva lentement la tête ; il étendit la main

vers El Zagner, et ces mots prononcés d'une voix grave tombèrent de ses lèvres : — Je choisis le royaume.....

— Que le ciel et le Prophète te viennent en aide, noble jeune homme ! s'écria le vieillard ; — le sang d'Aben Humeya s'est réchauffé dans ton cœur ; c'est à la gloire, maintenant, de remplir les promesses que je t'ai faites.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que tu me suives, à l'instant, vers les Alpujarras.

— Je suis prêt.

— Partons. Les moments sont précieux. Tes sujets attendent ta présence ; nous allons marcher toute cette nuit ; demain, au soleil levant, tu seras roi.

Quelques heures après cet entretien, les trésors du Maure El Zagner chargeaient ses mules. Ses esclaves se tinrent préparés. Dès la nuit close, la caravane se mit en route ; Don Fernando se laissait conduire. D'étranges réflexions tourmentaient sa pensée : ce titre de roi dont l'avait salué El Zagner, ne semblait guère, à ses yeux, que l'équivalent de celui de chef de bandits. Ce départ avait l'air d'une expédition de grand chemin, plutôt que du cortège d'un prince qui va prendre possession d'un Etat. Mais il était trop tard pour se désister sans danger d'un parti redoutable ; Don Fernando s'en remit au destin du soin de conduire à fin cette aventure. Puis, comme sa jeune ame s'ouvrait aisément aux caprices de l'ambition, il caressait avec charmes l'idée de commander en maître à une réunion d'hommes résolus et capables de tout sacrifier à un but. Il se voyait en rêve premier roi du nouveau royaume de Grenade et de Cordoue. Le courtisan de Philippe II allait marcher l'égal des plus hautes têtes couronnées.

C'est au milieu de toutes ces méditations que la caravane s'arrêta dans une clairière déserte, entourée de rochers boisés. Il fallut mettre pied à terre pour aller plus loin ; le sentier devenait si difficile, que les mules n'auraient pu, sous le

poids de leurs cavaliers, franchir d'un pas sûr les aspérités rocailleuses qui côtoyaient d'affreux précipices. Les cimes des montagnes couvertes de neige, leurs flancs hérissés d'arbres rabougris, le chemin déchiré par des quartiers de roches tranchantes, coupé çà et là par des ravins, formaient le site le plus désolé. C'est au fond de cette solitude que nos voyageurs trouvèrent installé le quartier général de l'insurrection qui se préparait. Les chefs du parti s'y étaient réunis avec leurs familles; c'est de là qu'ils correspondaient avec tous les villages voisins.

Dès la première entrevue, El Zaguer leur fit une longue énumération des griefs qu'ils nourrissaient contre les Espagnols; — il n'eut garde d'oublier l'ordonnance de Philippe II qui proscrivait de ses états le costume et la langue nationale des Maures; — le décret qui enjoignait à leurs femmes de se montrer sans voile en public; — et la destruction des maisons de bain qui sont un des usages les plus observés par les Musulmans, et un des attributs de leur religion. — Outre ces plaintes générales, on reprochait aux Castillans une foule innombrable d'actes arbitraires et de persécutions, dont l'heure était venue de tirer vengeance.

Les paroles enthousiastes d'El Zaguer produisirent sur son auditoire un effet remarquable, et quand il présenta Don Fernando, son neveu, le descendant d'Aben Humeya, comme prêt à se mettre à la tête des insurgés, des acclamations unanimes accueillirent l'éloge qu'il fit des dispositions belliqueuses du jeune chef, qui allait commencer sa mission de conquérant par un retour sincère à la foi religieuse des vrais croyants.

L'assemblée des chefs du peuple se partagea en quatre sections pour procéder à l'élection solennelle du nouveau roi de Grenade et de Cordoue. Ces quatre sections serangèrent autour de la salle où se tenait le congrès. Les hommes veufs, puis les hommes mariés, ensuite les jeunes guerriers, et



enfin les femmes, composaient ce collège électoral. Le marabout fit lecture d'une vieille prophétie confirmée par certains passages du Koran, et qui annonçait que la restauration du royaume des Maures serait accomplie par un jeune chef de leur race royale, qui, après s'être converti à la foi chrétienne, reviendrait, par le fait de sa seule volonté, à la religion de ses pères.

— Vous voyez tous, ajouta le marabout, que ces paroles sacrées s'appliquent parfaitement à Don Fernando, issu du sang illustre d'Aben Humeya; — la date de la prophétie s'accorde également avec l'époque où nous sommes; — c'est la volonté du ciel qui se déclare!

Don Fernando fut dépouillé de son costume espagnol, qui fut remplacé par un manteau de pourpre. Le nouveau roi s'agenouillant ensuite sur la bannière du Prophète, jura de vivre et de mourir dans les croyances du Koran, et de défendre à jamais l'héritage de Mahomet. Après cette cérémonie, les assistants le saluèrent du nom d'Aben Humeya, et lui rendirent hommage en criant: — Qu'Allah et son Prophète protègent Aben Humeya, roi de Grenade et de Cordoue!

Le premier soin du jeune monarque fut de créer autour de lui des ministres. Il remit à Aben Faraz le sceau de la justice, et fit son oncle El Zaguer généralissime de sa petite armée. Les autres emplois de l'Etat furent distribués selon les capacités, et revêtus d'une autorité égale à celle qui serait nécessaire à l'administration d'un grand royaume.

El Zaguer fit bientôt naître un motif pour déclarer la guerre. Trente cavaliers espagnols s'étant arrêtés au bourg de Cadiar pour y passer la nuit, furent assassinés par son ordre. La nouvelle de ce meurtre épouvantable fit éclater au grand jour la haine qui régnait entre les vaincus et les dominateurs. La province des Alpujarras se leva tout en armes, et les Maures des montagnes se préparèrent à la lutte.

Philippe II, que de vastes combinaisons politiques absorbaient complètement, ne fit d'abord nulle attention à la révolte des Maures. Confiant dans la force de ses troupes, il s'en remit à la discrétion de ses généraux du soin de réduire des ennemis qu'il méprisait. Cette négligence eut des suites graves : la conspiration prit un vaste développement, et les représailles exercées par les Musulmans répandirent un tel effroi dans toute la contrée, que les habitants des Alpujarras, désertant leurs champs ravagés, leurs fermes livrées aux flammes, se réfugièrent dans les villes. Leurs plaintes réveillèrent Philippe II de son indifférence ; des mesures énergiques, bien que tardives, furent mises à exécution. Le marquis de Mondejar s'avança contre les révoltés ; mais, outre leur nombre, leurs ressources amassées dès longtemps, et l'avantage qu'ils tiraient de leur position sur la lisière des montagnes, les Turcs et les Barbaresques de la côte d'Afrique leur envoyaient des renforts considérables. Aben Humeya, vigoureusement secondé, ne bornait plus la guerre à des escarmouches de tirailleurs ; il descendit en plaine pour livrer bataille à ses adversaires, et mit en déroute l'avant-garde des troupes de Mondejar. — Dès ce moment une lutte acharnée s'étendit autour des Alpujarras. Les Maures, fanatisés par leurs prêtres, enthousiasmés par l'espoir de reconquérir une patrie, combattaient avec une puissance que rien ne pouvait dompter ; plus de quartier pour les ennemis vaincus ; le fer et le feu ne respectaient rien ; et des actes de cruauté inouïe signalèrent chaque agression. Enivré de son nouveau pouvoir, et jaloux de fonder une dynastie sur le sol d'Espagne, Aben Humeya frémissait quelquefois des excès qu'il ne suffisait pas à réprimer ou à prévenir. Vainement s'efforçait-il d'éloigner ces tristes pensées, en se livrant aux distractions de la guerre ; — sa vaillance au champ de bataille était mille fois tourmentée par les plus cruelles appréhensions. Souvent il

rencontrait pour adversaire un ami, un ancien compagnon de plaisir; autour de lui, son regard ne voyait qu'un ramas de bandits, la plupart du temps rebelles aux exigences de la discipline. Ces pénibles réflexions, qu'il ne pouvait écarter, aigrissent peu à peu son généreux caractère. A la suite d'un échec où il perdit six cents hommes, tandis que les Espagnols n'eurent que sept hommes hors de combat, son courage et son espoir semblaient très affaiblis. Les Maures prirent de l'ombrage de ses préoccupations; des soupçons haineux se glissèrent parmi les chefs, jaloux du despotisme d'Aben Humeya; — on parlait secrètement de trahison, et les plus hardis laissaient percer le désir que ce roi, mal servi par la victoire, fût dépossédé d'un pouvoir inutile. L'esprit de révolte fit des progrès alarmants; et des espions d'autant plus dangereux qu'ils travaillaient pour eux-mêmes, circonvinrent de tous côtés les actions du monarque; mais rien dans sa conduite ne paraissait encore offrir un prétexte à un soulèvement. Le roi des Alpujarras était juste à l'intérieur de ses petits états, et, sur le champ de bataille, son bras frappait de grands coups; la guerre usait le temps, sans produire aucun résultat; les Maures essayaient de fréquents revers; mais l'énergie d'Aben Humeya les ramenait contre l'ennemi et réparait chaque défaite par un assaut plus furieux. Toutefois, ces alternatives excitaient des plaintes peu ménagées, et les affaires allaient de mal en pis. L'irritation venait surtout des auxiliaires africains, race avide de pillage et toujours prête à s'insurger contre toute autorité qui mettait un frein à ses excès. Les principaux chefs de tribus mauresques profitèrent habilement de ces levains de discorde, et parvinrent à entraîner El Zagher lui-même dans leur coterie: peu à peu le complot se ramifia de proche en proche; et pour attirer le peuple dans ce cercle de perfidies, on fit circuler le bruit qu'Aben Humeya traitait secrètement avec les Espagnols. Un homme d'une influence

redoutable, parent et rival envieux du nouveau roi, le Maure Alguacil, contribuait de tout son pouvoir à fomenter ces dissensions qui préparaient la perte générale de la cause musulmane ; — un fait, en apparence peu important, hâta l'explosion des conjurés.

Dans une sanglante escaïmouche avec l'armée chrétienne, Alguacil avait égorgé un officier castillan et fait sa femme prisonnière. La belle veuve, qui se nommait Aldonza, résista courageusement aux séductions et aux violences du meurtrier de son époux ; elle parvint même à s'échapper de ses mains et se réfugia près d'Aben Humeya, dont elle implora la protection. Frappé de son admirable beauté, le roi l'accueillit avec empressement et en devint éperdument amoureux. Aldonza répondit à ses sentiments, et la plus intime tendresse les unit. Alguacil, qui n'avait osé réclamer du roi celle qu'il voulait traiter en esclave, n'eut pas de peine à persuader aux Maures que la passion d'Aben Humeya pour une chrétienne, et l'ascendant que cette femme avait su prendre sur son esprit, devenaient des gages certains de tous les malheurs qui accableraient bientôt les derniers défenseurs de l'Espagne mauresque.

Aben Humeya, prévenu par ses affidés, voulut, trop tard, user de rigueur contre les dispositions hostiles qui éclataient de toutes parts. Cette tentative ne fit qu'aigrir les esprits, et lui valut le titre de tyran ; les accusations dont il était l'objet prirent plus de consistance, et l'exagération dans cette voie menaçante ne connut plus de bornes. Plusieurs villages se déclarèrent indépendants ; ce fatal exemple fut imité ; et les révoltés, assurés de l'impunité par le nombre, s'occupèrent de créer un roi nouveau pour remplacer Aben Humeya, détrôné d'une commune voix.

Au milieu des inquiétudes qui déchiraient l'infortuné monarque, Alguacil parut un jour en sa présence ; il revenait d'une expédition. Instruit de tout ce qui se passait, il pa-

raissait l'ignorer, et salua son parent avec toutes les apparences de la cordialité et du dévouement.

— Merci des vœux que tu m'exprimes si chaleureusement, reprit le trop crédule monarque; — mais, j'ai bien lieu de craindre que les événements actuels ne les rendent inutiles.

— Eh! qui pourrait contrister ta grande ame?

— L'éloignement, la défiance des sujets qui m'avaient choisi.

— Quelle pensée!...

— Elle est vraie. Tout me menace, sans que je puisse répondre en face à un seul accusateur! Comprends-tu qu'un roi se sente abaissé jusque-là? Tu es le seul peut-être dont la fidèle amitié ne m'ait pas encore failli; tes conseils peuvent me rendre la tranquillité et la force.

— Parle: tu connais mon dévouement, et quels que soient les périls qui peuvent t'environner, à l'heure de combattre je serai devant toi.

Aben Humeya raconta à son parent les détails de la défection des villages mauresques.

— Que le ciel et le prophète d'Allah te protègent! s'écria le perfide Alguacil avec toutes les apparences du plus vif étonnement. — Mais tes craintes sont vaines, j'ose l'espérer. N'y a-t-il, d'ailleurs, personne dont tu puisses soupçonner la participation à un tel crime?

— Personne, reprit le roi des Alpujarras. — Mais ce que j'ai appris me fait redouter des malheurs encore plus terribles.

— Eh bien, quoi qu'il arrive, il faut avoir tout prévu; il faut prendre sur le champ des mesures efficaces.

— Lesquelles?

— Rappeler d'abord auprès de toi les Maures fidèles qui occupent le village de Cadiar. Moi, je vais, à l'instant, réunir les hommes sur lesquels je puis compter, et avec cette

force suffisante, nous mettrons ta personne royale à l'abri d'un coup de main.

— Écris donc cet ordre toi-même, et fais-le porter sans tarder au brave Aben Abou, qui commande à Cadiar.

Alguacil obéit; le roi cacheta le parchemin du sceau royal et le remit entre ses mains : — Va donc, mon noble serviteur, lui dit-il, et fasse le ciel que je puisse récompenser bientôt tes loyaux services !

— C'est moi-même qui en fixerai le prix ! — se dit en lui-même le traître Alguacil, en sortant de la demeure de son parent. — Bientôt mes ressentiments seront vengés, et la fière Aldonza portera la peine de ses mépris ! — Les Maures sont mûrs pour la rébellion, et j'ai su te faire de chacun d'eux un mortel ennemi. Trois jours encore, et de la pompe qui te décore, je t'aurai fait un sanglant linceul !

Le message scellé par Aben Humeya contenait bien autre chose que les ordres dictés par ce prince. Alguacil y avait écrit une sentence de mort décrétée contre lui-même et contre ses amis les plus haut placés. La lettre, rédigée en termes ambigus, ajoutait que le bien public et le bon plaisir du roi exigeaient une prompte et aveugle obéissance ; — qu'Alguacil et sa suite passeraient à Cadiar peu de temps après l'arrivée de ce message, et qu'il fallait profiter de leur sommeil pour empêcher toute résistance.

Et en effet, dès le lendemain, Alguacil, accompagné d'une suite nombreuse, se mettait en route du côté de Cadiar, affectant d'annoncer partout qu'il s'y rendait par la volonté d'Aben Humeya. Ses plans de trahison étaient secondés par de fidèles émissaires, qui, partis à l'avance, portaient à Aben Abou la fausse nouvelle d'une révolution prête à éclater, et le berçaient de l'espoir qu'il obtiendrait la couronne du roi détrôné. Le gouverneur de Cadiar tomba dans une étrange perplexité. Il avait une ame droite et généreuse : l'idée de la moindre perfidie lui faisait horreur ; et

l'avis inopiné qu'il recevait bouleversa toutes ses pensées. Mais, malgré ses grandes qualités, il n'était pas inaccessible à l'orgueil et à l'ambition. Les accusations que les conjurés faisaient colporter de tous côtés contre Aben Humeya avaient eu peu de prise sur son esprit; il aurait voulu des preuves manifestes avant de se croire affranchi du serment de fidélité. — La sentence de mort portée contre Alguacil et ses amis le frappa comme un coup de foudre.

Il était assis, accablé d'épouvante et de tristesse, dans le jardin de sa maison, rêvant à cette incroyable nouvelle, lorsqu'il entendit les pas bruyants d'une cavalcade : c'était l'arrivée d'Alguacil. Celui-ci entra de l'air le plus joyeux, et courut vers son parent pour l'embrasser. Mais Aben Abou recula dans la plus cruelle agitation; car il avait sous les yeux l'homme qu'un ordre inique lui prescrivait d'immoler. Le souvenir de sa vieille amitié pour Alguacil, et des services réciproques qu'ils avaient échangés, rendait cette position encore plus douloureuse. Son émotion fut si violente, qu'Alguacil, qui en savait bien le motif, en resta lui-même tout stupéfait.

— Eh! mais, par le saint nom du prophète, s'écria-t-il, qu'avez-vous, mon cher parent? Quel trouble agite vos esprits?

— Ce n'est rien! pardon!... la surprise.... votre arrivée imprévue....

— Ah! sans doute, reprit Alguacil, vous ne comptiez pas sur ma visite. Je suis expédié à Cadiar, en diligence, par la volonté de notre roi.

— Et savez-vous dans quel but?

— Nullement. Je dois, ici, connaître par vos soins la mission qui m'est destinée.

— Et le roi ne vous a-t-il rien dit?

— Pas un mot. — Mais je suppose qu'un message m'a précédé pour vous apporter des instructions.

Aben Abou se détourna un moment pour cacher ses sensations. Alguacil continua sans paraître l'observer :

— Aben Humeya m'a prescrit de passer la nuit dans Cadiar avec les vingt cavaliers qui m'escortent, et il m'a dit que le jour suivant sa volonté à mon égard serait accomplie.

— Quel odieux mystère! s'écria le gouverneur de Cadiar. Eh quoi! vous ignorez à tel point les intentions que le roi peut avoir sur vous?...

— Jusqu'à ce qu'il vous plaise de me les expliquer.

Aben Abou tendit à Alguacil la lettre meurtrière. Celui-ci la parcourut d'un regard, sans sourciller, et la rendit tranquillement au gouverneur, en ajoutant : — C'est ainsi, depuis longtemps, que notre gracieux souverain récompense ses plus dévoués serviteurs. C'est un moyen d'abrégier les ennuis de la reconnaissance. — Mais permettez-vous qu'un pareil meurtre s'accomplisse?

— Que puis-je faire? dit, en baissant le front, le gouverneur de Cadiar.

— Ignorez-vous donc, reprit Alguacil, ignorez-vous qu'Aben Humeya n'est qu'un Espagnol déguisé, et qu'il n'est venu parmi nous chercher une couronne, que pour mieux nous vendre aux chrétiens? Aben Humeya connaît mon dévouement à la cause de notre malheureuse patrie; il sait que je serais prêt à tout tenter pour paralyser ses lâches trahisons. Voilà sans doute pourquoi, fatigué de ma loyauté, gêné par ma présence, il a cru s'affranchir aisément de l'une et de l'autre par un ordre d'assassinat!

— Qui l'eût jamais pu croire? dit Aben Abou.

— Ne tenez-vous pas la preuve? interrompit Alguacil; et maintenant, ne devez-vous pas tout attendre? Aujourd'hui, c'est moi qu'on sacrifie, — demain, peut-être, ce sera vous!... Il n'y a que l'aide du ciel, et une généreuse et

prompte résolution qui puissent nous sauver, et préserver l'État.

Les paroles d'Alguacil portaient en elles une conviction si sérieuse et si profonde, que le gouverneur de Cadiar en fut ébranlé. La suite de cet entretien acheva, par la persuasion, l'œuvre que la crainte avait commencée. L'image de la patrie désolée lui apparut pendant une longue insomnie; il crut ouïr une voix secrète qui lui ordonnait impérieusement de se joindre au parti des mécontents. Le jour suivant, sa détermination était irrévocable.

— C'est bien! s'écria Alguacil; mais il ne faut pas se borner à de vains mots. Le temps presse: chaque heure perdue peut faire la fortune d'un traître; allons renverser le tyran qui nous opprime!....

Bientôt la révolte leva le masque et parcourut ouvertement les rues de Cadiar, appelant tout le monde aux armes et proclamant la déchéance d'Aben Humeya. Mais Aben Abou refusa de se mettre à la tête des conjurés. — S'il faut, dit-il, que le tyran périsse, j'aime trop ma patrie pour le défendre, mais je ne veux charger mon cœur d'aucune part de ce meurtre. Aben Humeya est mon proche parent, et ce n'est pas mon bras qui pourrait le frapper!

— Nous respectons tes scrupules, dit le farouche Alguacil; reste ici: les Maures trouveront encore assez d'épées pour abattre en bonne guerre l'infâme qui trafique des débris d'un noble peuple!

Cependant, les cris des gens qui s'armaient et qui couraient se ranger en cohortes, retentissaient de toute part; Alguacil parut au milieu d'eux, choisit trois cents hommes pour l'escorter à Andarax, où résidait Aben Humeya. Une troupe de Turcs se joignit à lui sur son passage. Alguacil leur fit comprendre combien il importait au succès de leur entreprise qu'elle fût dirigée avec une extrême prudence,

afin d'éviter les soupçons et la résistance des troupes qui occupaient Andarax.

Les insinuations d'Alguacil eurent un plein succès. — Aben Humeya, persuadé que l'arrivée de cette troupe armée était le résultat du message qu'il croyait avoir adressé au gouverneur de Cadiar, se préparait à recevoir ce renfort d'hommes dévoués; les portes de la ville s'ouvrirent aux arrivants, qui se rangèrent en bataille sur le Bazar. Après avoir de nouveau recommandé aux chefs de cohortes de ne risquer aucune démonstration hostile, Alguacil prit le chemin de la demeure du roi. L'accueil le plus affectueux vint au-devant de sa trahison.

— Comment pourrai-je jamais récompenser tant de zèle et d'activité! disait Aben Humeya en pressant dans ses bras son déloyal parent.

— Nul prix n'est dû, répondit froidement Alguacil, à l'homme qui, dans sa conduite, n'a consulté que ses véritables intérêts.

— Combien de guerriers as-tu ramenés de Cadiar?

— Trois cents Maures qui m'appartiennent corps et ame, et un renfort de Turcs, qu'une double paie rendra fort dévoués.

— Et que fait Aben Abou?

— Quelques mesures à prendre pour la sûreté de Cadiar, en son absence, ont retardé son départ; mais je ne doute pas qu'il n'arrive bientôt avec un fort détachement. Ce matin même nous pouvons être les maîtres de tous les postes.

— Dieu soit loué! car je ne suis entouré que de gens dont il faut que je me défie. Les rapports les plus alarmants me parviennent à chaque instant.

— Que mon gracieux souverain se tranquillise. J'avais prévu tout ce qui arrive, et je suis assez fort pour écraser quiconque tenterait de me résister.

— Mais la moitié des troupes d'Andarax prendra parti contre toi!

— L'autre moitié suffira pour seconder mon plan, et ma troupe fidèle surveillera son obéissance douteuse.

— Et l'arrivée d'Aben Abou...

— Nous nous passerons de son aide, interrompit vivement Alguacil; — j'ai hâte d'en finir par un coup de main. Mais cependant, pour allier la prudence à l'énergie, je serais d'avis qu'on éloignât de la ville, sous quelque prétexte, la partie des troupes qui excite votre défiance; il importe de confier à une garde sûre le soin de votre personne.

— J'y ai pourvu. Les cinquante hommes qui veillent autour de moi...

— Ah! vous comptez sur eux? dit Alguacil avec un sourire ironique; — je suis fort disposé à admirer leur dévouement; mais j'avoue que mes hommes venus de Cadiar me paraissent offrir bien plus de garanties...

— C'est possible, répartit le roi; — je veux me reposer sur toi seul du soin de tout ordonner. Va donc, ami fidèle, et compte sur la gratitude de ton souverain.

Alguacil se hâta de quitter Aben Humeya; une joie cruelle exaltait son âme; le sort lui livrait une vengeance assurée; mais il fallait se hâter. — Aussitôt, par son ordre, les issues du palais sont cernées par les conjurés; la garde intérieure et la surveillance particulière du roi est remise aux cavaliers qui l'avaient suivi à Cadiar et que le prétendu message d'Aben Humeya avait condamnés à mort. Toutes les mesures furent prises avec une telle adresse, et le secret fut si bien observé, que nul ne put prévoir la sanglante tragédie qui devait achever cette journée.

Vers le soir, Aben Humeya, plein d'une aveugle confiance, s'était livré au repos, à l'heure accoutumée. Lorsque la ville tout entière était plongée dans le premier sommeil, les meurtriers reçurent le signal. — Alguacil lui-même,

suivi de six hommes, pénétra sans obstacle dans le palais; les conjurés tinrent conseil dans une salle basse.

A cette heure, Aben Humeya fut éveillé en sursaut par la pression d'une main qui le secouait violemment; une voix connue le fit tressaillir; — c'était la belle Aldonza, debout à son chevet, dans tout le désordre de la terreur.

— Lève-toi, lui criait-elle d'une voix brisée par l'émotion de son âme, — lève-toi, Aben Humeya, prends ton armure; car la trahison veillait pendant ton sommeil, et le meurtre monte les degrés de ton palais!

— Ciel! — qu'entends-je?... N'est-ce pas un rêve sinistre?....

— Roi des Maures, prête l'oreille!... écoute ces voix tumultueuses...

— Calme tes craintes, ma bien-aimée; c'est la voix des sentinelles qui s'interrogent dans l'ombre...

— C'est celle d'Alguacil, ton parent, qui sera tout à l'heure ton bourreau.

— Alguacil!... oh! c'est impossible!

— Écoute! le bruit augmente...

La porte de la salle où dormait tout à l'heure Aben Humeya, cède à l'effort des bras qui forcent le passage; elle s'ouvre avec fracas: — Alguacil, les traits crispés par un rire féroce, apparaît avec les sicaires qui lui sont dévoués. Aldonza se jette au-devant d'eux et leur barre le chemin; Alguacil l'écarte violemment, et faisant un pas vers le roi:

— Aben Humeya, mon noble parent, l'heure de la vengeance a sonné pour moi. Tu m'avais ravi cette femme; — je viens t'enlever à mon tour la couronne et la vie.

— Par le nom du prophète! est-ce bien Alguacil qui me tient un pareil discours?

— Si tu ne reconnais ni les traits, ni la voix, tu connaîtras le poids de son épée.

— Traître!...

— Non pas moi, mais vous ! Il fallait punir le renégat qui trafiquait de notre liberté avec les Espagnols, nos ennemis ; j'ai accepté ce devoir pour servir, du même coup, ma haine et mon pays.

A ces mots, les conjurés, sur un signe d'Alguacil, se ruèrent contre Aben Humeya. Vainement l'héroïque Aldonza voulut lui faire un rempart de son corps ; son dévouement ne servit qu'à l'empêcher de se défendre. Ils furent tous deux chargés de chaînes. Alguacil emmena la jeune femme dans sa maison pour assouvir sur elle sa cruauté, et Aben Humeya fut enfermé dans une tour, pour attendre la décision des chefs de tribus, qui le condamnèrent au dernier supplice.

Trois jours plus tard, un échafaud se dressait au milieu du bazar d'Andarax ; l'infortuné Fernando de Valor était ignominieusement traîné à la mort, au milieu des imprécations du peuple ; et sa douleur fut au comble, quand il vit en face de lui Alguacil revêtu des insignes du rang suprême. Avant de livrer sa tête à la hache, le renégat déplora hautement son sacrilège, et déclara que son supplice allait expier justement le lâche abandon qu'il avait fait de la foi chrétienne, pour se mettre à la tête des bandits de l'Alpujarras. — Pour vous, ajouta-t-il, ô Alguacil, ne soyez pas si fier des vains honneurs dont la révolte paie votre lâche perfidie ! La vengeance et l'ambition m'ont amené où je suis ; la trahison ne vous servira pas mieux. Retenez la dernière parole d'un homme qui va mourir : — Il n'y a au ciel qu'un seul Dieu, qui punit tôt ou tard les scélérats de toutes les religions....

Les bourreaux ne lui laissèrent pas le temps de continuer ; ils tirèrent, chacun en sens contraire, la corde passée au cou du malheureux Fernando de Valor, qui n'eut même pas la consolation de périr par le fer, comme les hommes de noble race.

Son successeur périt, peu de temps après, de la main de ses propres soldats mutinés, après un échec que venait de lui faire éprouver don Juan d'Autriche, le meilleur général de Philippe II.

CHAPITRE XI.

Le Balcon des Ambassadeurs.

La salle des Ambassadeurs, dont j'ai déjà parlé, est éclairée de trois côtés. La fenêtre du milieu s'ouvre sur un large balcon qui domine la cime des arbres et toute la pente de la colline dont le Xenil arrose le pied. De ce balcon, le regard s'abaisse sur une promenade très fréquentée par toutes les classes d'habitants de Grenade. La vallée du Xenil est occupée par une espèce de faubourg dont toutes les constructions, en style mauresque, remontent en serpentant sur la colline de l'Albaycin. On jouit de ce point de vue de quelques-uns des privilèges dont le diable favorisait son jeune ami Don Cléophas ; et mon écuyer Ximenès remplissait, en Asmodée fort peu sorcier, sa fonction d'historiographe du pays d'alentour. Quant à moi, j'aime presque toujours mieux les charmes d'une rêverie que rien ne dérange ; je me plais à créer, tout seul, des romans entiers sur les lieux auxquels je m'intéresse. Il faut bien avouer aussi que, souvent, mes acteurs imaginaires font tout le contraire de ce qui arriverait en pleine réalité. Mais qu'importe ? Pourvu que les heures passent et que l'ennui ne me gagne point !

Il y a peu de jours qu'en sondant les profondeurs du paysage, je distinguai une procession qui conduisait au couvent

une jeune fille ; il me sembla , d'aussi loin que je pus en juger , que cette intéressante victime de la clôture devait être une beauté remarquable , condamnée par l'avarice ou la tyrannie d'une famille , à s'ensevelir vivante dans cette espèce de tombeau. Toutes les séductions de la parure mondaine accompagnaient la jeune fille : des roses blanches se mêlaient à sa chevelure d'ébène ; mais en dépit de tous les ornements , sa démarche souffrante annonçait le chagrin qui la dévorait , et fort peu d'attrait pour l'amant céleste promis aux vierges du monastère. Un homme de haute taille et d'aspect fort peu gracieux , marchait gravement à ses côtés. C'était , à n'en pas douter , le père ou le tuteur. — Derrière , parmi la foule , un bel adolescent , un véritable *majo* andaloux , fixait sur la jeune fille un regard de désespoir qui contrastait singulièrement avec les mines impassibles des moines et des prêtres qui formaient le cortège. La procession pénétra lentement dans l'église du cloître. L'amant , indécis , s'arrêta quelques minutes sur le parvis ; — puis , comme s'il eût pris tout à coup une forte résolution , il franchit le seuil de la demeure qui lui ravissait pour toujours sa jolie maîtresse. — Je me figurai en ce moment le drame dont mes yeux ne pouvaient apercevoir le dénouement ; il me sembla que je voyais la novice dépouillée de ses parures joyeuses et de son vêtement nuptial , pour revêtir la bure des pénitentes ; je crus voir tomber sa magnifique chevelure sous les ciseaux bénis ; puis les chants s'élevèrent dans le lointain ; c'étaient les psaumes funèbres qui accompagnent la prise du voile. La nouvelle religieuse m'apparut , couchée dans le cercueil , le front chargé des plis du suaire , mêlant le bruit de ses sanglots à la voix des prières et aux échos de l'orgue modulant l'office des morts. Le père , immobile , l'œil sec , le front calme et austère , semblait , par sa présence , protéger le sacrifice , tandis que l'amant , appuyé contre un pilier de la nef , se déchirait la poitrine , en maudissant un

culte barbare. — Quelque temps après, le peuple sortit de l'église, et chacun se dispersa pour aller où l'appelaient ses affaires ou ses plaisirs. Les moines et les prêtres se répandirent sur la promenade; la victime seule resta sous la grille fermée à jamais. L'amant et le père ou le tuteur sortirent les derniers. Des paroles animées, des gestes rapides s'échangeaient entre eux. C'était sans doute une scène de reproches et de désespoir; il y avait dans ces deux hommes une colère longtemps contenue, et enfin prête à déborder; les stylets allaient peut-être ensanglanter le théâtre de toute cette histoire de la vie qui venait de s'accomplir presque sous mes yeux, comme un tableau de lanterne magique... Mais, tout à coup, les interlocuteurs disparurent l'un et l'autre derrière un angle de muraille. — Depuis cet incident, que mon imagination romanesque avait pris soin de broder merveilleusement, je venais souvent m'asseoir sur le balcon des Ambassadeurs, les regards fixés pendant des heures entières sur une fenêtre du cloître où chaque soir, fort tard, brillait la lueur d'une petite lampe. — Hélas! me disais-je avec une compassion profonde, là-bas règne l'éternité du désespoir pour les âmes qui ont goûté le fruit fatal des amours de la terre! Et ici, l'inconstance qui guérit cette maladie à la mode qu'on appelle *le cœur brisé*, en nous enivrant d'illusions toujours nouvelles et toujours trompeuses!

Voilà comme se font les romans. Le premier venu prête sa silhouette; la fantaisie esquisse le tableau, et le public vient, après, rire ou pleurer. — Un beau soir, que je me livrais, dans un accès de spleen, à toutes les exagérations du monologue, maître Matéo, lassé de me voir abusé par moi-même sur les vraies circonstances de l'événement qui alimentait chacune de mes rêveries, maître Matéo s'avisa de me dire, d'un air narquois, que l'héroïne de mon roman, qu'il connaissait fort bien, n'était, en vérité, ni jeune, ni jolie; qu'on ne lui connaissait plus d'amant depuis un temps



immémorial; — que sa couronne de roses blanches affichait des prétentions aventurées, — et que la vénérable demoiselle s'était retirée dans le cloître pour y achever ses jours au sein d'une vie exempte d'inquiétudes et entourée de soins et d'affections qu'à son âge un peu mûr, les femmes célibataires ne peuvent plus guère espérer. — J'avoue que cette révélation déconcerta brusquement ma poésie; je renonçais bien malgré moi à l'intérêt mélancolique dont ma religieuse s'était voilée à mes yeux; la poésie de la cellule et des larmes solitaires, s'était évanouie comme un songe moqueur; — je me hâtai de chercher une distraction qui pût me consoler de mon illusion perdue. L'occasion s'offrit bientôt de courtiser du regard le minois le plus coquet, le plus agaçant, qui s'inclinait par une fenêtre garnie de convolvulus et de pois d'Espagne, et semblait occupée à quelque bien sérieux entretien avec un jeune hidalgo de fort bel aspect, qui passait et repassait sans cesse sous la fenêtre, comme un lion à l'affût de sa proie. Tantôt ce personnage disparaissait d'assez bonne heure; — tantôt, caché dans un coin, l'œil alerte et l'oreille tendue, il guettait le moment propice pour s'introduire chez sa maîtresse au signal convenu, en dépit des jaloux. Parfois, quand la nuit était bien sombre, j'entendais de loin résonner la guitare, puis une lampe se glissait discrètement au coin du balcon. Tout ce manège sentait d'une lieue les prouesses de Figaro : n'y avait-il pas de quoi bâtir sur la pointe d'une aiguille un million de suppositions? — Eh bien! tout cela n'était encore qu'un conte fantastique à la manière allemande. — Matéo, qui savait tout, vint m'apprendre que le cavalier mystérieux n'était autre que le mari de la dame; la lampe marquait un signal; les allées et les venues qui m'avaient frappé, les déguisements du mari, ses précautions qui semblaient redouter une surprise, tout cela couvrait les opérations d'une contrebande dont il était le chef.

Guéri de mes poétiques images, et cherchant autour de moi des jouissances dont rien ne pût altérer les sensations, je revenais m'asseoir, comme de coutume, sur le balcon des Ambassadeurs. La belle nature me dédommageait à ses heures des désenchantements de l'imagination. — Toute la journée se passe en métamorphose perpétuelle des décors qu'on a sous les yeux. Quand l'aube vient tracer sur les ombres sa ligne blanchâtre, le chant des coqs éclate dans les airs; c'est le signal du réveil matinal, si doux et si vivifiant sous les climats du midi. Les caravanes d'*arrieros* replient leur bagage, remettent en ordre la charge de leurs mules, et boivent le coup de l'étrier; — le voyageur visite son escopette et fait piaffer son cheval impatient; le paysan prend le chemin de la ville, et hâte de la voix et de l'aiguillon sa bête nonchalante qui traîne le pas sous ses doubles paniers remplis de fruits aux riches couleurs, diaprés par la rosée du soleil levant. — A mesure que le jour s'étend et que les vallées s'éclairent, la cime des arbres étincelle de fauves lueurs; et puis les sons des cloches argentines annoncent aux échos lointains la prière matinale. Les *arrieros* passant près d'une madone isolée, se signent avec dévotion, pour obtenir la grâce de franchir heureusement les gorgés de la Sierra.

Voici l'heure où la jeune femme, déjà coquettement parée, vole au rendez-vous donné à l'église; car la plus dévote Espagnole ne saurait séparer l'amour de la plus fervente piété; la patience divine a fort à faire avec toutes ces jolies pécheresses; il est vrai de dire qu'en tout pays la patience divine est éternelle. — Cependant, la matinée s'écoule, et le bruit des travailleurs de tout état circule à la ville comme aux champs: chariots, marchands, bêtes de somme, conducteurs, gens affairés de tout âge, de tout sexe, de toute condition, se croisent, se heurtent, s'abordent, se poussent; c'est un pêle-mêle sonore, qui grandit,

s'étend, se divise, se renouvelle, puis s'endort vers l'heure de midi, quand la chaleur, parvenue à son extrême degré, réduit hommes et bêtes à un repos forcé. Un grand calme succède tout à coup à cette agitation; des stores sont abaissés devant chaque balcon; tout le monde fait la sieste dans le coin le plus retiré, le plus frais du logis. Le bourgeois dans sa maison, le moine en sa cellule, le portefaix allongé le long des maisons, sans autre lit que le pavé; — hors des murs, le campagnard a, pour s'abriter, les ombrages de l'Alameda ou du Paseo. Les rues de Grenade, aux heures de la sieste, ne sont parcourues que par les porteurs d'eau glacée, dont la visite est partout fort bien accueillie. — Plus tard, la journée va finir, le soleil penche vers son déclin; chacun se réveille par degrés aux tintements de la cloche de vêpres; les affaires sérieuses sont renvoyées au lendemain: voici l'heure des plaisirs, des conversations secrètes et des promenades intimes dans les bosquets du Xenil et du Darro. A mesure que le jour baisse, la scène se complique des plus capricieux aspects; des flambeaux s'allument de toute part. Ici, derrière le store à demi soulevé d'une fenêtre au premier étage, scintille une lampe discrète; là brûle un cierge devant l'image d'un saint patron. Ce ne sont de tous côtés que lueurs fugitives qui s'entrecroisent comme des étoiles filantes. Et aux abords de la ville, sous les feuillages que voile un crépuscule embaumé, les accords de la guitare se mêlent au cliquetis des castagnettes; les chansons d'amour et les danses voluptueuses durent quelquefois jusqu'à l'aurore.

CHAPITRE XII.

Le tailleur de pierres de Grenade.

Aux temps anciens, vivait dans un pauvre galetas de la ville de Grenade, un tailleur de pierres fort laborieux et encore plus dévot. Notre homme vénérât chaque fête prescrite par la sainte Église catholique; mais malgré sa piété exemplaire, ou peut-être même à cause d'elle, il avait grande peine à gagner le bout de l'an; et encore finit-il, hélas! par se laisser choir dans une si extrême misère, que sa nombreuse famille passait des jours entiers sans pouvoir mettre sous la dent le plus chétif morceau de pain.

Une nuit que notre homme, accablé par ses tristes réflexions, venait de se laisser aller à un douloureux sommeil, la porte de son taudis fut heurtée trois fois par une main sèche et brusque. — Le tailleur de pierres se leva en grommelant contre l'importun visiteur qui venait troubler son repos, l'unique trésor qui lui restât. — Quand la porte fut ouverte, un moine de haute taille, à l'œil creux, au visage amaigri, parut devant lui, au clair de lune.

— Mon fils, dit le serviteur de Dieu, je sais que vous êtes un chrétien plein de foi et d'une vertu éprouvée; je viens vous en récompenser. Prenez les outils de votre profession et suivez-moi; j'ai un travail urgent à vous confier.

— A votre service, mon révérend, répondit le tailleur de pierres; je ne recule pas, Dieu merci, devant la besogne. Je ne me plains que des mauvais salaires...

— Vous serez, cette fois, bien payé; — mais avant de partir, il faut que je vous mette un bandeau sur les yeux.

— Si c'est bien nécessaire, je le veux bien encore, à condition que vous me prêtiez votre bras pour me guider.

— Silence ! Et gardez-vous maintenant de m'interroger, quoi qu'il arrive.

A ces mots, le moine couvrit les yeux du tailleur de pierres, et l'emmena d'un pas rapide. Après maint détour, ils arrivèrent à la porte d'une habitation. Le moine fit jouer un secret caché sous un panneau ; la porte cria sur ses gonds, comme si depuis longtemps elle n'eût été ouverte ; — il tira derrière lui le tailleur de pierres, ferma la porte avec le plus grand soin, sans oublier de pousser d'énormes verroux, et conduisit son compagnon à travers des galeries assez spacieuses, jusqu'au centre du bâtiment.

Arrivé là, le moine découvrit les yeux du pauvre ouvrier. Ils se trouvaient dans une cour étroite, éclairée par les reflets tremblotants d'une petite lampe. Le milieu de cette cour était occupé par une fontaine, dont le bassin desséché contenait en assez grande quantité des briques et du ciment tout prêts à être mis en œuvre. Le tailleur de pierres eut ordre de maçonner un caveau sous la fontaine ; il passa la nuit à l'ouvrage. Mais le jour allait le surprendre avant la fin, lorsque le moine lui fit signe de cesser ; et après lui avoir de nouveau bandé les yeux et glissé dans la main une pièce d'or, il le ramena chez lui.

La nuit suivante, à la même heure, le moine reparut. — Êtes-vous, dit-il au tailleur de pierres, disposé à continuer votre ouvrage ?

— Oui, mon révérend, répondit le pauvre ouvrier, quoique j'aie eu une fière peur la nuit dernière dans le pays où vous m'avez conduit.

— Voulez-vous revenir pour le même prix, et aux mêmes conditions ?

— Je suis prêt à vous suivre.

Lorsque le caveau fut achevé, le moine dit à l'ouvrier :

— Il faut à présent que vous m'aidiez à porter ce qui doit être enseveli dans ce lieu.

Le pauvre tailleur de pierres se mit à frissonner de tous ses membres ; mais il n'osa prononcer une parole , et sur un signe du moine , dont la figure restait impassible , il le suivit en tremblant jusque dans une chambre éloignée , où il s'attendait tout au moins à trouver des cadavres.

Jugez du soulagement qu'il éprouva en apercevant pour tout mobilier dans la chambre fatale , quatre grands vases d'argile , remplis à hauteur d'homme de pièces d'or et d'argent monnayé. Il aida le moine à les transporter l'un après l'autre dans le caveau. Quand cette besogne fut terminée , il eut ordre de sceller le caveau ; puis le moine lui banda encore les yeux , et l'emmena par un autre chemin dans la campagne. Après une assez longue promenade , il fit asseoir l'ouvrier sur une pierre , lui mit dans la main deux pièces d'or et lui dit : — Restez ici , sans ôter le bandeau qui couvre vos yeux , jusqu'à ce que les cloches de l'église voisine sonnent le premier coup de matines. Et malheur à vous , si vous dites un seul mot de ce qui vous est arrivé.

Le pauvre tailleur de pierres , transi d'effroi , resta muet , et compta les pas du moine qui s'éloignait. Puis , afin de passer le temps , il se mit à faire sonner dans sa main les deux pièces d'or qu'il avait reçues. Ce cliquetis agréable adoucissait son ennui jusqu'au premier coup de matines.

En ôtant son bandeau , il regarda autour de lui d'un air effaré , il était seul ; le soleil allait paraître et le Xenil reflétait les premières teintes du jour naissant. Notre homme se hâta de regagner sa maison.

Ses trois pièces d'or lui semblaient une fortune inépuisable. Tant qu'elles durèrent il fit bombance , au lieu de mettre quelque chose en réserve pour les mauvais jours. Sa prodigalité le rejeta enfin dans le même dénûment. — Quand il se vit devenu plus pauvre que jamais , il se ressouvint du

moine généreux, et se remit à prier avec plus de ferveur, espérant que le ciel, touché de sa dévotion, lui enverrait bientôt pareille aubaine ; mais cependant rien n'arrivait. Ses enfants grandirent, chétifs, malingres, souffreteux comme de vrais bohémiens, grâce à la misère qui les privait de tout.

Un soir que le pauvre diable, assis à la porte de sa baraque, rêvait à sa bonne fortune d'autrefois, il vit venir à lui un petit vieillard connu de tout Grenade autant par son avarice que par ses grandes richesses.

Ce vieillard le fixant d'un œil louche, lui dit d'une voix fêlée qu'il s'efforçait de rendre insinuante : — On m'a dit, maître fainéant, que vous étiez aussi pauvre et aussi pieux que le saint homme Job, de piteuse mémoire.

— Comme vous le dites fort bien, seigneur : quant à *fainéant*, je ne le suis guère ; mais par le temps qui court, l'ouvrage est rare, et faute de besogne, il est assez rare que, pour des malheureux comme nous autres, chaque jour amène son pain.

— Or donc, reprit le vieux, vous ne seriez pas fâché de trouver quelques piécettes à gagner ?

— Vous n'avez qu'à parler, s'écria le tailleur de pierres, en se levant pour prendre ses outils.

— Eh bien, poursuivit le vieillard, je possède une ancienne maison qui poudroie de vétusté, qui me ruine en frais de réparations, et où personne ne veut plus se loger, sous le misérable prétexte qu'elle menace de tomber. Pour donner un bon démenti à mes imbécilles locataires, je veux, tant que je vivrai, qu'elle reste debout ; quand je ne serai plus de ce monde, puisse-t-elle leur tomber sur la tête pour les payer de m'avoir abandonné ! — Venez donc la visiter, et sachez bien, avant tout, que je veux dépenser le moins possible !.....

Cela dit, il conduisit le tailleur de pierres jusqu'à une

masure dont la façade toute lézardée inspirait fort peu de confiance. Ils entrèrent et parcoururent toutes les différentes pièces qui la composaient. La cour intérieure offrait au centre une fontaine dont le bassin délabré était à sec..... — A cet aspect, le pauvre ouvrier devint rêveur ; il interrogea ses souvenirs, et ne pouvant, malgré tout, rien préciser, il demanda, pour s'éclaircir, au vieillard, par qui en dernier lieu sa maison était occupée.

— Ah ! pour celui-là, s'écria le bon homme, que le diable puisse l'étrangler au fond de l'enfer ! Oui, certes, parlons-en, de mon dernier locataire ! C'était un vieux moine étranger, qui recevait de toute main, qui de son vivant ne fit jamais une aumône, et qui mourut, laissant par testament tous ses biens à l'Eglise. Passe encore, s'il n'eût disposé que du sien, car les vénérables gens de Dieu ne trouvèrent chez lui qu'une paillasse et quelques ducats rognés et tout honteux de leur captivité dans une sale escarcelle de cuir. Mais le pire est que le courroux de ses confrères dupés livra son ame au démon, qui la ramène chaque nuit pour danser un bal infernal qui tôt ou tard achèvera de démolir ma pauvre maison. On m'a dit, car, de peur de malencontre, je n'ai pas osé vérifier le fait, on m'a dit que vers minuit on entend un bruit de métal dans la chambre qu'occupait le vieux moine, comme s'il revenait compter les trésors dont il a fait tort à l'Eglise, — et l'on ajoute qu'à la même heure, dans la petite cour, ce sont des plaintes et des gémissements à faire dresser les cheveux sur la tête. — Or, mon ami, quoi qu'il en soit de toutes ces histoires, auxquelles ni vous ni moi ne saurions rien comprendre, il est clair que ma maison ne se loue pas, et il est probable que j'en mourrai de chagrin.

Le tailleur de pierres, en écoutant ce récit, se frottait le menton d'un air capable.

— Ecoutez, mon digne seigneur, dit-il à l'avare, vous



me paraissez un de ces hommes rares pour qui chacun voudrait se dévouer; eh bien, je me sens disposé, à mes risques périls, à entreprendre de chasser de chez vous l'hôte indiscret qui vient y faire son purgatoire sans votre permission. Si vous voulez m'accorder seulement un logement gratis dans le plus humble grenier de votre maison, je passerai toutes les nuits en ferventes prières qui calmeront l'ame en peine de ce vieux religieux que Dieu prenne en son paradis!.....

— Quoi! mon ami, vous oseriez?.....

— Tout pour vous servir, mon brave seigneur, car vous avez la réputation d'un homme bienfaisant, et vous m'accorderez aussi quelques piécettes pour acheter du pain à mes enfants. La faim, voyez-vous, voilà le vrai diable qui tourmente les pauvres gens comme moi, et quand il s'agit de travailler pour l'apaiser, je ne craindrai pas de lutter avec Satan lui-même, dût-il m'apparaître sous la forme d'une bourse bien garnie.

Le vieillard accepta l'offre du tailleur de pierres, et l'installa lui-même dans la maison déserte. Tout le jour, mon homme travaillait aux réparations pour un modique salaire. — Nul ne sait ce qu'il faisait de ses nuits; mais peu à peu les fantômes qui hantaient le logis s'en éloignèrent pour n'y plus revenir; on n'entendit plus de bruits argentins dans la chambre du trépassé, mais le tailleur de pierres acheta des chausses neuves, un bon manteau, et garnit son ménage de tout ce qui lui manquait. Il devint fier et ne voulut plus travailler. Son maître était émerveillé, et soupçonnant quelque nouveau pacte avec le démon, il dénonça son indocile ouvrier à l'inquisition; mais,

Il est avec le ciel des accommodements.

Le tailleur de pierres fit sa paix avec messieurs du Saint-Office, moyennant une honnête transaction qui mit en repos

sa conscience, et il devint, sous le patronage du clergé, l'homme le plus riche de Grenade.

Ses enfants, qui auraient hérité de lui, moururent de son vivant, l'un après l'autre, et de la façon la plus naturelle. Quand son tour arriva, il révéla son secret dans la confession ; mais le prêtre qui l'avait entendu mourut subitement à côté de son malade, et le Saint-Office se déclara l'héritier de cette fortune inconnue.

CHAPITRE XIII.

Les environs de l'Alhambra.

Les histoires de trésors fourmillent à l'Alhambra : mon inséparable écuyer, Matéo Ximenès s'en montrait prodigue à l'excès ; — l'or devient fort aisément une merveille de fée dans la bouche des pauvres gens. Bienheureux ceux qu'enrichissent les rêves!...

Une fois, entre autres, je me souviens qu'à l'heure où le soleil commençait à épandre sa chaleur, la fantaisie m'ayant pris de faire une promenade au delà de l'enceinte, nous sortîmes tous deux par la *Porte de Justice* ; — devant nous montait une avenue bordée de figuiers, de grenadiers ; nous la suivîmes à petits pas, quand tout à coup mon guide s'arrête pour me montrer une tour en ruine qui porte le nom de *Tour des sept Etages*. Ce vieux bâtiment renfermait, me dit-il, les richesses d'un roi maure, gardées par un spectre épouvantable qui parfois encore sort de ces décombres, pendant les nuits sans étoiles, et parcourt les rues de Grenade, sous la forme d'un cheval sans tête, poursuivi à outrance par six chiens hurlant à perdre haleine.

Je me hâtai de demander à Matéo s'il avait lui-même ren-

contré cette terrible apparition? — « Non, jamais certes, seigneur, me répondit-il, car j'en serais mort de peur; mais mon grand-père le tailleur connaissait bien des gens qui avaient été témoins de ce prodige; car, du temps de mon grand-père, le spectre se montrait bien plus fréquemment, et chaque fois il prenait une forme nouvelle. Il n'y a personne à Grenade qui n'ait ouï raconter l'histoire du *Bel-ludo*; les vieilles femmes et les nourrices s'en servent pour gronder les enfants mutins; et les savants disent que le fantôme est l'âme d'un roi maure qui égorgea ses fils et cacha leurs cadavres dans les fondements de la tour que vous voyez. »

Sans m'arrêter longuement à discuter l'intérêt de cette légende, qui, du reste, est fort achalandée dans tout le pays, je notai sur mes tablettes que c'est par la porte de cette même tour que Boabdil vaincu quitta l'Alhambra pour n'y plus revenir.

L'avenue côtoie un peu plus loin les jardins parfumés du Généralife. Au delà de cette habitation délicieuse, on voit s'étendre une suite de viviers de marbre sculptés en style mauresque, et près desquels est une porte creusée dans le roc, mais dont le passage est aujourd'hui intercepté par d'énormes décombres. Matéo, qui tenait toujours une histoire prête, se hâta de me dire que, dans son enfance, il venait souvent avec ses petits compagnons se baigner dans ces viviers, que des tuyaux souterrains entretiennent sans cesse d'une eau fraîche et limpide; mais, un jour, la porte du rocher s'ouvrit, un Maure d'une figure effroyable, allongea le bras et saisit un des enfants qu'il emporta dans son repaire magique. Depuis lors, les enfants de Grenade n'approchent plus de ces viviers, et les mères leur interdisent de se promener dans l'avenue.

En continuant notre excursion, nous arrivâmes à un sentier roide et de pénible accès, pratiqué pour le passage des

mules le long des flancs d'une colline qui forme le dernier échelon d'un soulèvement de montagnes pelées. Ici règne une nature sauvage, et rien ne laisserait soupçonner qu'on est près des vergers du Généralife et des environs pittoresques de Grenade. Mais voilà l'Espagne, au sein de ses plus belles provinces; — le désert et l'oasis alternent à perte de vue.

Le défilé qui longe le sentier dont je viens de parler, se nomme le *ravin de la Jarre*, depuis qu'un paysan y trouva une jarre brisée d'où s'échappait un tas de pièces d'argent tout oxydées par le temps. Cette découverte enrichit son propriétaire, et maître Matéo qui ne se croit pas plus indigne que d'autres des faveurs de la fortune, a fort bien retenu l'histoire, en attendant qu'une heureuse chance le mette en face d'un trésor.

— Or ça, lui dis-je en cet endroit, quelle est cette croix que je vois se dresser au milieu du ravin, debout sur un monceau de pierres ?

— C'est la sépulture de quelque voyageur tué là par les voleurs qui infestaient le pays; il y a quelques années; certes il n'eût pas été toujours prudent de faire en pareil lieu des promenades sentimentales; les *Gitanos* d'aujourd'hui ne valent guère mieux que les bandits d'autrefois, mais on en pend quelques-uns de temps à autre, pour ne pas perdre une si utile habitude, et pour purger d'autant la contrée.

Pendant que Matéo causait ainsi, nous montions toujours le long du *ravin de la Jarre*, ayant à gauche une roche à pic nommée le *Siège du Maure*, parce que c'est de là que Boabdil, pendant les séditions qui troublèrent son règne, contemplait le mouvement insurrectionnel qui dévorait sa capitale.

Le plus haut promontoire de ces montagnes qui dominent Grenade, est le pic que l'on nomme *Mont du Soleil*. Lorsque nous l'atteignîmes, le jour était sur son déclin, des clartés mourantes menaçaient de teintes plus faibles le som-

met des roches les plus élevées ; on n'entendait plus de loin en loin que la voix d'un pâtre isolé qui rassemblait son troupeau de colline en colline ; les sentiers rocailleux criaient sous les pieds des mules qui se hâtaient de franchir cette partie des montagnes, pour atteindre avant la fin du jour les portes de la ville.

De loin, les sons graves du beffroi de Grenade appelaient à la prière de l'*Angelus*. Toutes les églises paroissiales, et toutes les cloches de monastère y répondaient à la fois. A cette heure révéérée dans toute l'Espagne, chacun s'arrête, sur les places, dans les rues, au milieu des champs ; tout le monde se découvre et murmure à voix basse la prière du soir. Il y a une solennité pleine de charme dans cette manifestation publique du sentiment religieux. Un voile de calme pieux semble alors se déployer un moment entre la terre et le ciel ; cette sonnerie de l'Angélus en Espagne produit une impulsion plus grave que toutes les pompes du catholicisme. — L'âpresolitude du désert où je me trouvais ce jour-là contribuait encore à rendre cet effet plus marqué. Des ruines, des citernes desséchées, des arbres séculaires abattus par le temps m'entouraient de leur tristesse et de leur abandon. Au-dessus de ma tête, le ciel était pur ; l'éternel repos de Dieu dominait les vicissitudes éternelles de la terre.

Quand je repris, avec Matéo, le chemin de la ville, les ombres s'abaissaient rapidement sur chaque paysage ; les bruits du jour avaient cessé, le crépuscule s'éteignait ; — bientôt tout fut plongé dans une épaisse nuit. Les cimes aiguës de la Sierra-Nevada gardaient seules encore un dernier et fugitif reflet ; ses pointes blanchies par la neige glacée se détachaient comme des aiguilles d'argent sur l'azur du ciel, et semblaient tout près de nous. — On dirait, observait Matéo, que la main va pouvoir les toucher, et pourtant une distance de plusieurs lieues nous en sépare.

Lorsque les ténèbres furent complètes, je fis remarquer

à mon guide des lucours rougeâtres et mobiles qui s'allumaient dans la Sierra-Nevada, au-dessous de la région des neiges.

— Ce sont, dit mon fidèle écuyer, des feux allumés par de pauvres gens qui vont ramasser la glace de roc en roc, pour venir la vendre à Grenade. Ils partent chaque jour pour la Sierra, pendant l'heure de la sieste, avec des mules chargées de paniers; arrivés aux lieux où s'exerce leur triste industrie, ils se partagent la besogne, et reviennent à la ville le jour suivant. En vérité, *senor*, la Sierra-Nevada est une belle glacière que le ciel a mise exprès au milieu de l'Andalousie, pour y entretenir la fraîcheur pendant l'été.

En traversant de nouveau le ravin de la *Jarre*, près de l'endroit où s'élève la croix du voyageur assassiné, nous aperçûmes tout à coup, au détour du sentier, une file de lumières qui paraissaient se mouvoir au-devant de nous. A mesure que nous marchions, elles devenaient plus distinctes, et nous vîmes bientôt une procession de figures singulières, et affublées de noir des pieds à la tête; rien n'était moins rassurant qu'une telle apparition, à cette heure, et en pareil lieu. — Le brave Matéo, qui, par prudence, s'était d'abord rangé derrière moi, m'apprit bientôt que ces figures portaient un mort en terre. La procession glissa devant nous silencieusement, comme si les pieds de tous ces gens n'eussent pas touché le chemin; rien ne se pourrait dire plus épouvantable que les reflets livides versés par toutes ces torches sur des visages fort laids et des costumes vraiment fantastiques; le cadavre suivait le cortège, porté dans un cercueil découvert, à la mode espagnole. Après le passage de ces messieurs, nous nous hâtâmes de gagner notre logis de peur de risquer la double épreuve d'une si mauvaise rencontre.

Matéo, qui me suivait d'un pied très agile, me conta, chemin faisant, l'histoire d'une procession singulière qui s'é-

taut promenée dans ces montagnes, au temps où vivait son grand-père le tailleur.

Il y avait alors, me dit-il, un homme très âgé, connu dans le pays sous le nom de *Tio* (oncle) *Nicolo*. Son métier consistait, comme celui de beaucoup d'autres, à récolter des morceaux de glaces dans la Sierra. Un jour que, sa charge étant faite de meilleure heure, il revenait à la ville vers le temps de la sieste, il se sentit pris d'une irrésistible envie de dormir, et monta sur son âne pour s'y reposer plus à l'aise. Bientôt il ronfla très fort, sa tête allait et venait, de l'avant à l'arrière, tandis que la bête livrée à elle-même, côtoyait les précipices d'un pas égal et sûr, en broutant les ronces qui bordaient le sentier.

A force de cheminer et d'être cahoté, notre homme se réveilla, en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il voyait clair. Le jour était déjà loin, la lune resplendissait au milieu du ciel, et l'âne descendait au menu trot une pente douce qui s'en allait vers la ville assise au fond d'une plaine, avec des toits luisants comme de l'argent. Mais ce n'était point Grenade : il n'y avait là ni cathédrale ombreuse, ni clochers de paroisses, ni monastères portant la croix sainte ; mais partout des dômes, des minarets, des coupoles surmontées du croissant mauresque.

Et tandis que *Tio Nicolo*, tout ébahi, regardait cette ville inconnue, une grande troupe de soldats gravissait la montée et s'avancait au-devant de lui, tantôt cachée à demi par les accidents du terrain, tantôt reparaissant en plein clair de lune. Dieu sait la frayeur qui pénétra *Tio Nicolo*, lorsqu'il vit à sa hauteur l'avant-garde de cette armée toute composée de fantassins et de cavaliers maures ; son âne, couchant ses oreilles, et frissonnant de tout son corps, hâletait immobile, sans vouloir reculer ; il lui fallut assister à tout ce défilé. Les soldats étaient tous d'une pâleur de cadavre ; on n'entendait ni le bruit de leur marche cadencée,

ni les sons de la musique guerrière, quoiqu'on pût voir distinctement les gestes des tambours, des cymbaliers et des trompettes. Quand le gros de la troupe eut achevé de défilé, le grand inquisiteur de Grenade parut sur une mule blanche, ayant à ses côtés deux cavaliers maures vêtus de noir. Cette rencontre inattendue d'un si saint personnage en pareille compagnie, réconforta un peu le brave Tio Nicolo, qui descendit de sa monture et s'agenouilla pour recevoir la bénédiction du révérend prélat ; mais un coup violent sur la tête l'envoya rouler avec son âne au fond du précipice. Il ne revint à lui que longtemps après le lever du soleil ; maître Aliboron, près de lui, déjeunait avec des chardons et paraissait fort content de son sort, car les paniers avaient vidé leur charge, et toute la glace était en eau. Tio Nicolo, reprit tristement le chemin de Grenade, qu'il fut tout heureux et tout aise de retrouver avec ses églises, ses couvents et ses croix. Le premier auquel il osa conter sa mésaventure, lui rit au nez du meilleur de son ame ; d'autres, plus polis, l'assurèrent qu'il avait rêvé ; quelques-uns, moins délicats sur le choix des termes, le traitèrent d'imbécille ; mais, chose bizarre et qui fit rentrer les rieurs en eux-mêmes, c'est qu'à trois jours de là, le grand inquisiteur mourut subitement.

Matéo ajouta d'un air très convaincu qu'il y avait quelque chose de diabolique dans l'apparition de cette troupe de guerriers maures faisant cortège à l'ame du prêtre qui, durant sa vie, en avait envoyé un si bon nombre grossir l'état-major de Satan. Je ne sais jusqu'où seraient allées ses réflexions et les miennes, si ce conte n'avait fini précisément à la Porte de la Justice.

Il faisait nuit noire. — Nous rentrâmes dans l'Alhambra, fort disposés à souper du meilleur appétit, et à dormir ensuite, sans souci des revenants.

CHAPITRE XIV.

Les Talismans d'Aben Habuz.

J'ai déjà parlé du goût inné chez les Espagnols pour les récits merveilleux. Cette passion règne surtout dans le peuple. Pendant les tièdes soirées d'été, les familles font cercle à la porte de leurs demeures, et en hiver autour du vaste foyer, pour écouter ou redire avec un plaisir inexprimable, mille et un contes fantastiques, auxquels se mêlent, pour varier le répertoire, des aventures de bandits, et des expéditions de contrebandiers dans les montagnes. Ce goût particulier tient aux mœurs sauvages de certaines contrées de la Péninsule, et au genre de vie qu'on y mène et qui se rapproche encore par bien des détails, des siècles barbares du moyen âge. La plupart des histoires qui deviennent en quelque sorte la propriété des villages et des hôtelleries, roulent sur la vieille tradition qui assure que les Maures ont laissé des trésors enfouis. Les pauvres gens sont mieux informés que personne du cas qu'il faut faire de tous ces brillants récits, et quoiqu'ils aient eu le temps d'éprouver bien des déceptions, ils n'en restent pas moins convaincus, ni moins disposés à renouveler leurs tentatives avec un espoir tout neuf de succès.

Quoi qu'il en soit de ces légendes, il faut reconnaître leur origine dans des faits historiques d'une incontestable réalité. Au temps des luttes acharnées qui précédèrent la conquête définitive du pays Grenadin par les Castellans, les villes et les forteresses passaient souvent de main en main, selon les vicissitudes de l'attaque et de la défense; et leurs habitants mauresques, avant de céder la place aux chrétiens, soit par

capitulation soit par envahissement, avaient soin d'enterrer dans les lieux les plus secrets les richesses dont ils ne pouvaient se charger pour émigrer, mais qu'ils espéraient retrouver intacts, lors d'un prochain retour. Les nouveaux occupants s'étant avisés de faire des fouilles, ont trouvé parfois des coffres remplis d'or ou de bijoux précieux; il n'en a pas fallu davantage pour engendrer une foule de contes qui suffiraient à défrayer de gros volumes; et l'on trouve à tout moment, dans ces bizarres histoires, ce pêle-mêle d'oriental et de gothique qui empreint si profondément de son ineffaçable cachet les mœurs de l'Espagne méridionale. La merveille cachée est toujours sous l'empire d'un sortilège: tantôt un monstre fantastique veille à sa garde; plus souvent, c'est un guerrier armé de toutes pièces qui, depuis des siècles, en défend l'approche. L'Alhambra, comme chef-lieu et centre de l'antique puissance mauresque, est le théâtre ordinaire de la majeure partie de ces légendes. J'ai choisi parmi elles quelques-unes de celles qui pouvaient offrir le plus vif intérêt dramatique.

Sur le plateau de l'*Albaycim*, le quartier le plus élevé de Grenade, surgissent encore plusieurs débris d'un vieux manoir dont l'origine remonte vers l'époque lointaine de la conquête du midi de l'Espagne par les Maures.

Ce château, jadis résidence royale, a fait place à une fabrique moderne; le peu qui reste de ses constructions primitives est dans un tel état de vétusté et d'oubli, qu'on a peine à en retrouver de faibles vestiges. L'édifice qui a remplacé le château porte encore son nom séculaire: on l'appelle *maison de la Girouette*. Ce nom lui vient d'une figure de bronze dont sa coupole mauresque était surmontée; la figure représentait un cavalier la lance en arrêt, et dont l'écus-

son portait pour devise un distique arabe qui signifiait : — « le sage Aben Habuz a dit qu'ainsi se doit défendre un Andaloux. »

Les historiens, qui attribuent aux grands effets de petites causes, prétendent qu'Aben Habuz étant devenu roi de Grenade fit placer sur son palais cette belliqueuse figure pour rappeler sans cesse à son peuple qu'il devait toujours garder les armes à la main, pour se défendre contre ses voisins. — Mais les conteurs populaires soutiennent que le cavalier de bronze était jadis un talisman d'une grande vertu ; — or, la vertu magique s'use comme toutes les choses de ce monde, et le talisman d'autrefois s'est vu réduit à l'état de simple girouette.

Voici la tradition telle que j'ai pu la recueillir.

Au temps que les Maures florissaient à Grenade, et dans tout le pays d'alentour, le roi Aben Habuz, chargé de gloire et d'années, avait renoncé à la vie de conquêtes et d'envahissement, pour achever ses jours au sein d'une paix profonde. Mais il advint que Dieu lui suscita des rivaux jaloux de sa longue prospérité. En même temps que la guerre grondait sur la frontière de son royaume, des révoltes intestines vinrent le menacer jusqu'aux portes de sa capitale. Au milieu de ces périls sans cesse renaissants, et que sa main de fer ne pouvait parvenir à comprimer, le vieux roi, voué à des alarmes continuelles, regardait autour de lui avec défiance, regrettant ses années de jeunesse et de gloire, et ne sachant par quel moyen mettre à l'abri sa couronne et ses derniers jours.

On érigea par ses ordres des châteaux forts pour garder les passages de tous les défilés de montagnes ; des vedettes perpétuelles furent chargées d'entretenir des signaux d'alarmes sur toutes les hauteurs, pour avertir de l'approche des ennemis. Mais ces sages précautions étaient en pure perte ; ses adversaires plus heureux ou plus alertes, ou servis par la

trahison, trouvaient toujours des points mal gardés par où ils faisaient une irruption, puis s'en retournaient chez eux, chargés de butin, et remplis de mépris pour le vieil Aben Habuz, que la nouvelle de ces revers jetait chaque fois dans une violente colère.

Un jour qu'il se dépitait contre le sort, un fameux astrologue arabe vint le trouver à Grenade. Ce personnage, que précédait une grande réputation de science, se nommait Ibrahim, fils d'Abu Ajeeb; une longue barbe blanche ruisselait à flots argentés sur sa poitrine, et son aspect offrait tous les signes d'un âge très avancé; et pourtant il arrivait d'Egypte, à pied, sans autre appui qu'un bâton tout chargé d'hiéroglyphes. Ibrahim était né, disait-on, du temps de Mahomet, et son père Abu Ajeeb avait été le dernier disciple de l'illustre prophète. Depuis lors, Ibrahim, retiré sur les bords du Nil, avait passé un grand nombre d'années dans l'étude approfondie des sciences occultes, et les prêtres de Memphis l'initiaient à tous leurs secrets. On lui attribuait, entre autres pouvoirs merveilleux, celui de prolonger la vie; mais comme il ne découvrit cet arcane qu'un peu tard, il n'avait réussi pour lui-même qu'à ajouter deux siècles à ses jours, et à perpétuer sa vieillesse.

Un homme si recommandable devait trouver l'accueil le plus empressé à la cour d'Aben Habuz. Le roi maure était devenu superstitieux, comme tous les vieillards; il offrit à Ibrahim un riche appartement dans son palais; mais l'astrologue préféra se retirer dans une grotte sauvage, sur une des collines qui dominant Grenade, celle-là même qui reçut plus tard les fondements de l'Alhambra. D'habiles ouvriers, travaillant sous ses yeux, élargirent cette grotte, en revêtirent les parois de stuc d'une parfaite blancheur, et disposèrent le logis de l'astrologue d'une manière assez commode. La voûte fut percée à jour, en sorte que pendant les belles nuits, Ibrahim pouvait, sans sortir, observer les étoiles.



Lui-même prit soin de graver sur les murailles une infinité de signes et de figures magiques. Il fit aussi fabriquer des machines inconnues dont lui seul pouvait faire usage ; quand tout cela fut achevé , il s'enferma chez lui. Le vulgaire s'éloignait de sa demeure avec crainte ; mais Aben Habuz comprit de quelle utilité pouvait être à ses intérêts l'amitié de ce sage ; il venait souvent le visiter , et bientôt il en fit le confident de toutes ses pensées et de tous ses projets.

Un jour qu'il déplorait plus amèrement que de coutume l'injustice de ses voisins et les agressions continuelles qui ravageaient son territoire, Ibrahim, après avoir médité en silence durant quelques moments, se leva devant le roi de Grenade, et laissa tomber ces graves paroles :

— Chef des croyants, j'ai déjà beaucoup vécu dans le passé ; mais jamais aucune merveille n'a excité à un plus haut degré mon admiration que l'œuvre d'une princesse païenne qui régnait jadis dans la fertile Egypte. Au sommet d'une montagne d'où l'œil domine la ville de Borsa, et s'étend au loin sur la verte vallée du Nil, j'ai vu, au temps passé, la figure d'un bélier d'airain portant un coq, les ailes déployées. Cette figure se mouvait sur pivot, par une vertu magique ; — quand les ennemis du dehors menaçaient la frontière, le bélier se tournait fixement du côté qu'avaient choisi les assaillants ; le coq, agitant ses ailes, chantait comme un oiseau naturel, et les gens du pays, avertis par ce singulier prodige toutes les fois qu'un péril pouvait les inquiéter, trouvaient ainsi le temps de se mettre sur leurs gardes.

— Dieu est tout puissant ! s'écria le vieil Aben Habuz. Certes, un pareil gardien vaudrait pour moi plus qu'une armée. Mais qui pourrait m'accorder un talisman pareil ? Les richesses de mon royaume ne suffiraient pas à en récompenser l'inventeur. Allah Akbar ! si je possédais une vedette si merveilleuse pour surveiller au loin les abords de

ce pays, je dormirais chaque nuit en repos, et j'aurais l'assurance de vaincre des ennemis qui ne pourraient jamais me surprendre !.....

L'astrologue fixait sur Aben Habuz un regard pénétrant ; il lui laissa exhaler avec une apparente indifférence cet élan d'enthousiasme, puis, le voyant plus calme, il ajouta :

— Lorsque le belliqueux Amru (que Dieu fasse paix à sa cendre !) eut achevé de soumettre l'Égypte à sa domination, je me retirai secrètement parmi les sages de ce pays qui se livraient à l'étude des sciences sacrées ; je fus graduellement initié par eux à la connaissance approfondie des cérémonies et des symboles de leur culte, et je ne négligeai rien pour pénétrer leurs mystères les plus profonds. Certain jour que je m'entretenais de ces choses graves, assis au bord du Nil, dans la compagnie d'un de ces sages vieillards, mon interlocuteur étendit sa main vers les gigantesques pyramides qui projettent sur le désert leur ombre immense. — Mon fils, me dit cet homme vénérable, tout ce qu'il m'est possible de t'enseigner n'est rien au prix des secrets qui reposent cachés dans ces antiques monuments du génie des siècles primitifs. Il existe, au centre de la pyramide du milieu, un caveau mystérieux qui sert d'asile à la momie d'un saint prêtre qui dirigea la construction de ce colosse. Je sais que la tombe de ce prêtre enferme un livre de magie toute-puissante. Ce livre, confié par Dieu au premier homme avant son péché, fut transmis, de génération en génération, jusqu'au roi Salomon, qui y trouva les plans du fameux temple édifié sous son règne à Jérusalem. Dieu seul pourrait nous révéler comment ce même livre tomba plus tard au pouvoir du fondateur des pyramides.

A peine eus-je écouté le récit du sage d'Égypte, que mon cœur fut embrasé d'un désir ineffable de me procurer ce livre merveilleux. Je réunis autour de moi un certain nombre d'hommes choisis dans l'élite de l'armée d'Amru ; plu-

sieurs Egyptiens voulurent même s'associer à mes tentatives, et j'entrepris avec leur aide de me creuser un passage qui pût m'introduire au centre de la pyramide. Après de longs jours de travaux persévérants, je réussis à découvrir l'issue d'un couloir secret qui communiquait avec la partie intérieure du monument ; je m'engageai résolument dans un dédale de circuits ménagés à travers les couches de granit, et j'arrivai enfin, pénétré d'un sentiment de crainte et de vénération que je ne saurais vous peindre, jusqu'au caveau où gisait depuis des siècles le corps du prêtre architecte de cette tombe merveilleuse. Je déroulai avec un soin religieux les bandelettes dans lesquelles était roulée la momie, et je m'emparai bientôt du précieux livre. A peine possesseur d'un pareil trésor, je me hâtai de quitter pour toujours ce lieu redouté, laissant les restes du mort attendre en paix le jour marqué pour la résurrection.

— Fils d'Abu Ajeeb, s'écria Aben Habuz, tu as tiré de tes voyages des fruits miraculeux ; tu as vu se révéler devant toi les puissances cachées de la nature ; je t'admire comme un sage ; — mais, dis-moi, que peuvent m'importer, dans ma situation, les mystères des pyramides d'Egypte et le fameux livre du roi Salomon ?

— Ecoute, ô roi de Grenade, reprit l'astrologue, j'ai feuilleté avec méditation toutes les pages du livre que le destin m'avait confié, j'ai deviné, par la permission de Dieu, les arcanes de la science, et j'ai acquis le pouvoir de commander aux esprits qui gouvernent les phénomènes physiques du monde. Je saurais forger un talisman pareil à celui de Borsa, et même il me serait possible de lui communiquer une vertu surnaturelle plus efficace.

— O sage fils d'Abu Ajeeb, interrompit le roi maure, j'estime qu'un talisman protégerait mieux la limite de mes états que les corps de troupes à qui j'ai remis la garde de mes châteaux-forts. Je te supplie de m'accorder cette grâce,

et pour reconnaître ce service qu'aucun prix ne saurait payer, il n'est rien que je ne fasse, pourvu que tes désirs ne dépassent point le cercle des possibilités humaines.

L'astrologue se mit à l'œuvre, ainsi qu'Aben Habuz l'avait souhaité; par son ordre et d'après ses plans, une haute tour fut érigée sur les combles du palais, vis-à-vis de l'Albaycim; et l'on fit venir d'Égypte les matériaux qui devaient servir à cet édifice. Au sommet de la tour s'ouvrait une salle circulaire, en forme de belvédère, et d'où le regard embrassait le plus lointain horizon. A chaque fenêtre était adaptée une tablette sur laquelle on rangea, dans l'ordre de bataille le plus symétrique, une petite armée composée de soldats à pied et à cheval, sculptés en bois avec un grand soin, d'après les modèles fournis par Abu Ajeeb. Près de chaque tablette était placée une petite lance dont le bois était chargé de caractères en langue de Chaldée. Ce belvédère, ainsi disposé, fut clos par une porte de bronze garnie de serrures d'acier; l'astrologue en remit lui-même la clef à Aben Habuz.

La coupole qui terminait la tour fut surmontée d'une girouette de bronze figurant un cavalier maure couvert de son écu, et la lance à la main; — par la vertu magique dont il était doué, ce simulacre se tournait comme de lui-même du côté que menaçait un danger; sa lance tombait en arrêt comme pour donner le signal de l'attaque; — quand le pays était calme, il portait sa lance droite, et restait fixe, le visage tourné vers Grenade.

Lorsque ce merveilleux travail fut accompli, Aben Habuz, enchanté de le posséder, ne rêvait plus que guerres, invasions, émeutes, comme aux jours de sa belliqueuse jeunesse. Maître d'une armée bien exercée, et assuré contre toute surprise, il appelait de ses vœux les plus ardents une multitude d'occasions pour mettre à l'épreuve son fameux talisman. Bientôt ce qu'il souhaitait lui fut accordé par le

sort. Un matin, dès l'aube, la vigie placée en observation sur la plate-forme de la tour descendit en hâte prévenir le roi que le cavalier de bronze tournait sa tête vers les montagnes d'Évira, et que de sa lance croisée il indiquait la direction du défilé de Lope.

— Allah Akbar, Dieu est puissant ! s'écria le roi de Grenade ; que mon peuple prenne les armes en toute hâte, et que mes soldats, bannière au vent, fassent diligence du côté que menace l'invasion de mes ennemis !

— Chef des fidèles, dit l'astrologue, laisse en repos tes guerriers, car il n'est pas besoin d'armes pour éloigner de tes murailles l'ennemi qui s'avance. Renvoie tes courtisans, et suis-moi au belvédère !...

Aben Habuz, frappé d'étonnement, suivit en silence son ami le magicien ; il gravit à pas lents l'escalier tortueux de la tourelle, en s'appuyant sur le bras d'Ibrahim Ebn Abu Ajech. Ils ouvrirent la porte de bronze et s'enfermèrent dans la salle. La fenêtre qui regardait vers Lope était seule ouverte.

— C'est par là, dit l'enchanteur, que viendraient les ennemis ; mais leur marche sera bientôt arrêtée. Approche, Aben Habuz ; tu vas admirer les prodiges de ma science.

Le roi de Grenade laissa tomber ses regards sur les figurines qui garnissaient la tablette adaptée à la fenêtre, et une surprise inexprimable s'empara de tous ses sens. Tous les petits hommes de bois s'étaient mis en mouvement ; les chevaux piaffaient et se cabraient, les soldats agitaient leurs armes ; on pouvait même ouïr un bruit presque imperceptible de trompettes et de cymbales, auquel se mêlait le choc des armures et même le hennissement des chevaux ; le tout ressemblait assez au bourdonnement éloigné d'un essaim de mouches à miel.

— Ce prodige, dit l'astrologue, m'annonce que les ennemis de Grenade s'avancent à grandes journées. Ils vont

déboucher par le défilé de Lope ; mais nous allons les frapper de terreur et les chasser sans coup férir : — Prends cette petite lance, ô Aben Habuz, et touche du bois ces figurines ; tes ennemis fuiront sans qu'il soit besoin de verser du sang...

Le roi de Grenade pâlit de colère ; sa longue barbe argentée se crispa un moment, quand il saisit la petite lance :

— Fils d'Abu Ajeeb, dit-il avec des grincements de dents, je veux que mes ennemis abandonnent quelques morts sur la route....

Et il piqua du fer de la lance plusieurs figurines, tandis que du bois il heurtait les autres. Aussitôt les petits soldats tombèrent immobiles sur la tablette, et les autres, dans une agitation singulière, s'entremêlèrent et se bousculèrent à qui mieux mieux.

Comme Aben Habuz prenait goût à ce jeu bizarre, il fallut que le sage Ibrahim lui ôtât de la main la petite lance, et fit toute sorte d'efforts pour le calmer. Il le pria d'envoyer des éclaireurs sur le chemin qui conduisait au défilé de Lope.

Les serviteurs du roi de Grenade revinrent en toute hâte annoncer qu'une armée de Castellans avait pénétré dans la Sierra, jusque fort près du territoire de Grenade ; mais qu'une fois engagée dans la montagne, une terreur panique s'était emparée des chefs et des soldats, et qu'après avoir perdu beaucoup de monde dans le pêle-mêle de la déroute, ils avaient repassé précipitamment la frontière.

Aben Habuz, à cette nouvelle, ne pouvait contenir sa joie. Il offrit à l'enchanteur égyptien les plus riches présents. — Enfin, se disait-il avec orgueil, je puis défier toutes les nations ! Il n'est pas au monde un général qui puisse me dérober ses mouvements ! O sage fils d'Abu Ajeeb, toi qui m'as rendu possesseur d'un talisman si merveilleux, de-

mande au roi de Grenade la moitié de ses trésors : elle est à toi.

— Garde tes richesses, répondit le magicien ; les désirs d'un homme de mon âge se bornent à bien peu de chose : accorde-moi la modique somme nécessaire pour agrandir un peu mon humble retraite, et tous mes vœux seront remplis.

— Tu portes bien en toi l'esprit d'un vrai sage, reprit Aben Habuz ; ce qui comblerait l'ambition des autres hommes, est sans valeur à tes yeux. Mon amitié s'efforcera de reconnaître autrement le service que je te dois.

L'ordre fut aussitôt donné à l'intendant du trésor royal, d'envoyer à la demeure d'Ibrahim les meilleurs ouvriers de la ville et de ne rien négliger pour satisfaire aux désirs du savant égyptien.

Celui-ci fit creuser dans le granit de la colline plusieurs cellules qui communiquaient à sa grotte ; il les décora de tentures splendides et de lits de repos d'un grand luxe, avec des piles de coussins en étoffe de Damas.

— Je suis vieux et cassé, disait-il souvent ; je n'ai plus, comme autrefois, la force de sommeiller sur la dure ; il faut bien se permettre quelques petites douceurs.

Quand son habitation fut meublée confortablement, selon ses goûts, il y fit pratiquer une salle de bain garnie de tous les accessoires du luxe oriental ; et il disait, en dirigeant soigneusement l'exécution de ce nouveau travail : — Les bains aromatiques sont presque indispensables aux vieillards pour assouplir quelque peu leurs membres desséchés par les années, et pour calmer l'irritation du cerveau, fatigué par de longues études.

Les cellules qu'il avait ainsi ajoutées à son logement primitif ne recevant aucun rayon du jour extérieur, il y fit suspendre des lampes d'argent et de cristal, dont le foyer s'alimentait de lui-même, au moyen d'une huile que le livre

égyptien lui avait appris à composer, et qui brûlait sans se consumer, en répandant les senteurs les plus délicieuses. — Hélas ! disait-il, les rayons du soleil deviennent douloureux pour les yeux d'un pauvre vieillard qui a passé sa vie à méditer dans les cavernes, exposé à toutes les intempéries des saisons ; — la clarté paisible des lampes permettra au vieil Ibrahim de continuer encore un peu de temps les recherches auxquelles il se dévoue pour le bonheur de l'humanité!...

Et cependant, malgré la réserve et l'abnégation dont l'enchanteur égyptien avait fait si bel étalage, l'ameublement de sa solitude coûtait des sommes immenses. L'intendant du trésor d'Aben Habuz, qui voyait sans cesse diminuer la richesse de son maître, ne payait plus qu'avec une mauvaise grâce très marquée les sommes qui, chaque jour, lui étaient réclamées. Il se décida enfin à soumettre à son maître un compte détaillé de ces énormes dépenses.

Le roi de Grenade fut étrangement surpris du total qu'atteignaient déjà les *modestes* souhaits d'Ibrahim ; mais il répondit à son intendant : — J'ai engagé ma parole royale ; il faut supporter ce qu'il n'est plus en mon pouvoir d'empêcher. Ce sage vieillard veut établir dans mes états une copie parfaite de l'intérieur magnifique des pyramides d'Égypte. Je suppose que d'ici à peu de jours, il n'aura plus rien à souhaiter.

Il advint ce qu'avait prévu Aben Habuz : — la retraite d'Ibrahim réunissait ce que les palais des plus grands rois possèdent de plus riche. Il vint un jour au-devant de l'intendant du trésor, et lui dit avec un sourire : — Maintenant, je ne forme plus de vœu pour mon bien-être ici-bas ; je vais m'ensevelir vivant dans ma chère solitude, et consacrer aux travaux de mon art les derniers jours que Dieu me réserve. Je ne demande plus aucune magnificence ; mais, avant de me retirer du monde, je voudrais uniquement me

procurer la moindre bagatelle qui me soit une récréation douce au milieu de mes graves sujets d'étude.

— Qu'il soit donc fait en tout selon vos désirs, répondit l'intendant du trésor royal, en s'inclinant profondément; car mon souverain maître m'a réitéré l'ordre de ne vous rien refuser.

— Eh bien! dit le philosophe, je voudrais qu'on m'amènât quelques danseuses.

— Des danseuses!... s'écria l'intendant, frappé de stupeur en écoutant exprimer un si bizarre caprice.

— Des danseuses, en vérité, répliqua très froidement l'honnête Ibrahim. Au reste, que cette fantaisie ne vous paraisse pas trop difficile à contenter: je vous assure qu'un petit nombre de très jolies filles me suffira pour le moment. Mes goûts sont très simples; j'aime à contempler le Créateur de toutes choses dans ses plus belles créatures; c'est un tribut d'admiration et de louange que je rends à sa gloire. Et puis, vous savez que l'aspect de la jeunesse et de la beauté récréent l'énergie des vieillards.

Or, il fut fait ainsi que le vénérable Ibrahim Ebn Abu Ajeeb l'avait désiré; et pendant de longs jours qu'il vécut dans la plus complète réclusion au fond de son ermitage, le roi de Grenade montait au belvédère toutes les fois que le cavalier de bronze se tournait de côté ou d'autre, et il accablait ses ennemis d'une foule de victoires fantastiques. Certes, il était bien commode pour ce vieux monarque de pouvoir, sans se déplacer, sans risquer la vie d'un seul homme, ni une seule obole de son trésor, mettre en déroute les plus formidables coalitions, ainsi qu'un enfant chasse les mouches avec un éventail. Ce plaisir lui semblait si doux et si vif, que, pour le goûter plus fréquemment, il insulta souvent ses voisins, sûr qu'il était de se moquer de leur vengeance. Bientôt tous les ennemis qui entouraient le pays de Grenade, consternés de leurs échecs multipliés, dont ils

ne pouvaient se rendre compte, soupçonnèrent qu'une puissance surhumaine protégeait Aben Habuz, et ils se décidèrent à subir ses vexations plutôt que d'aggraver leurs malheurs par des réactions impossibles. Pendant un temps assez prolongé, le cavalier de bronze resta immobile sur son pivot, le visage tourné vers Grenade, et le pays jouissait d'une paix que rien ne semblait plus devoir troubler, lorsqu'un jour que le vieil Aben Habuz commençait à se lasser de son inaction, le talisman s'agita tout à coup, mit sa lance en arrêt et la pointa vers les montagnes de Cadix. Le roi de Grenade se hâta de monter dans son belvédère pour y remporter à son aise une victoire digne des fastes les plus brillants de son royaume. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva les soldats placés sur la tablette du côté de Cadix dans une immobilité totale. Fort inquiet de ce qui se passait, il fit partir une troupe de cavaliers pour explorer les montagnes. Ces émissaires furent de retour après trois journées de courses inutiles, et voici ce qu'ils racontèrent au roi de Grenade :

— Maître, nous avons visité tous les chemins, sondé les précipices, fouillé les vallées et gravi les hauteurs d'où le regard embrasse les plus lointaines distances; nous n'avons aperçu le reflet d'aucune armure; toute la contrée est plongée dans le repos. En revenant sur nos pas, nous avons trouvé une jeune fille merveilleusement belle, endormie au bord d'une fontaine, et nous l'avons amenée devant vous pour faire l'ornement de votre harem.

Le vieux monarque, à ces mots, tressaillit sur son siège; il oublia toutes ses préoccupations pour ne songer qu'à la découverte du trésor dont ses officiers venaient lui faire hommage.

— Une jeune fille merveilleusement belle! s'écriait-il avec des yeux d'où l'éclair jaillissait; — qu'on aille la chercher; qu'elle paraisse sans voile en ma présence.



L'ordre s'exécuta. Aben Habuz vit paraître une jeune personne dont la beauté céleste surpassait tout ce que l'imagination peut créer. Ses vêtements resplendissaient de tout le luxe qui caractérisait les Goths espagnols au temps de la conquête arabe. Ses cheveux, noirs comme l'ébène, étaient tressés avec une grâce infinie et retenus par un réseau de perles fines. Deux diamants, dont le feu pur effaçait l'éclat du plus ardent regard, ornaient son front d'une admirable blancheur; une chaîne d'or suspendait à son cou une petite harpe d'argent.

Lorsque les yeux de cette belle personne se levèrent sur le roi de Grenade, il se sentit pénétré d'une flamme dévorante; il contemplait avec ravissement la démarche voluptueuse de l'inconnue.

— O la plus belle des créatures du Très Haut, s'écria-t-il enfin, — qui es-tu? quelle patrie t'a donné le jour? quel nom portes-tu parmi les femmes?

Et, de la voix la plus mélodieuse, l'inconnu lui répondit en rougissant de pudeur :

— Chef des croyants, je suis issue de la race de ces princes goths qui jadis commandaient dans cette contrée. Les troupes de mon père, que j'accompagnais, ont été détruites dans ces montagnes par un sortilège plus fort que le courage des hommes; mon père est aujourd'hui exilé par ses sujets, et tu vois devant toi sa fille, captive de tes soldats.

— Défie-toi, ô Aben Habuz, murmura tout bas le sage Ibrahim; défie-toi des paroles séduisantes de cette femme. Mon art me permet de supposer qu'elle pourrait être une de ces magiciennes du Nord qui empruntent les formes les plus enchanteresses pour faire succomber dans leurs pièges les imprudents qui osent croire à leurs douces paroles. Je distingue dans tous ses gestes et dans ses regards, dans ses moindres mouvements, quelque chose d'insolite. Il y a de la magie dans cette rencontre. Cette belle fille est l'ennemi

vers lequel s'est tourné le cavalier de bronze. Mais la vertu de la lance que je t'ai confiée ne peut rien contre de pareils adversaires.

— Vénérable fils d'Abu Ajeeb, repartit le roi de Grenade avec un rire sarcastique, tu es le plus savant magicien que j'aie jamais vu ; mais, quant aux femmes, je crois que tu ne t'y connais guère, et à ton âge, il est bien facile de prendre une belle fille pour un ennemi, faute de mieux. Or, crois-en ma sûre expérience ; car sur cette matière je prétends ne le céder à nul autre, pas même au grand Salomôn, de si fameuse mémoire. Plus je contemple cette jeune fille, plus je sens croître mon ravissement et mon désir de la posséder ; nul instinct n'excite en moi contre elle la moindre défiance ; et ce serait faire injure au Très-Haut que de dédaigner le présent inappréciable qu'il lui a plu de m'envoyer.

— O roi, répliqua l'astrologue, rentre en toi-même et réfléchis. N'est-ce pas à moi que tu dois les [nombreuses victoires qui ont anéanti tous tes ennemis et pacifié ton empire ?

— C'est vrai.

— Ai-je sollicité jamais la moindre part de l'immense butin qui a gorgé ton trésor ?

— Tu n'as voulu rien accepter de ma munificence.

— Eh bien ! Aben Habuz, aujourd'hui je veux te rendre encore un service non moins désintéressé : livre-moi cette jeune fille, pour laquelle ta passion naissante sacrifierait follement ta gloire et la sûreté de ta couronne ; cède-moi cette fille ; elle porte une lyre enchantée, dont les accords ont la faculté d'endormir toutes les douleurs. Je l'emmènerai dans ma retraite, où, par ses chants, elle adoucira les tristesses de ma vieillesse. Je veillerai ainsi continuellement sur elle, et ma science te préservera de ses maléfices.

Le roi Aben Habuz ne put retenir un éclat de rire. — Eh

quoi! dit-il à son vieil ami, tu ne te contentes pas des danseuses que j'ai fait conduire dans ta solitude, il te faut encore cette femme? En vérité, sage Ibrahim, je crains que les années n'aient endommagé ta grave prudence...

— Tu m'as donné des danseuses dont la souplesse et la grâce charment mes yeux; — mais j'éprouve aujourd'hui le désir de posséder une femme qui chante. La musique a des vertus efficaces pour reposer l'esprit fatigué par de longues méditations.

— Ah! ton hypocrite langage me lasse et m'impatiente, s'écria le roi Aben Habuz. Cette princesse issue de la race des princes goths est digne d'être élevée au rang de favorite du puissant roi de Grenade. Je veux qu'elle reconforte ma vieillesse, comme jadis Abishag la Sunamite réchauffait David, le père du sage Salomon.....

L'astrologue essaya vainement de changer la détermination d'Aben Habuz: le roi de Grenade était doué d'une volonté de fer que l'intérêt du moment rendait encore plus énergique.—Ibrahim le quitta sans pouvoir obtenir ce qu'il désirait, et il alla s'enfermer dans sa solitude, en recommandant pour la dernière fois à Aben Habuz de se tenir en garde contre les séductions de sa belle captive. Mais le vieillard était trop épris pour faire cas des conseils de l'homme qu'il regardait comme un rival. Il se livra sans réserve à toutes les extravagances de la passion; et il ruina son trésor pour séduire la belle jeune fille à force de présents. Le bazar du Zacatin déploya tous ses produits les plus splendides; les étoffes, les pierres précieuses, les aromates les plus exquis, furent portés aux pieds de la favorite. Aben Habuz imaginait chaque jour des jouissances nouvelles, des spectacles, des combats de taureaux. Grenade vit les nuits et les jours s'écouler au milieu des fêtes; mais celle qui était l'objet de tant de soins regardait tout avec le dédain d'une personne accoutumée à voir régner autour

d'elle les merveilles du luxe le plus raffiné. Elle accueillait d'un air de froide indifférence les présents dont le roi la comblait, et les hommages de tous ceux qui lui faisaient leur cour; elle prenait un malin plaisir à ruiner ce pauvre Aben Habuz qui se montrait capable des folies les plus singulières, et qui, malgré tous ses efforts, ne pouvait se vanter d'avoir fait un seul pas dans sa poursuite amoureuse: la jolie fille le recevait toujours avec un sourire plein de grâce et d'aménité; mais là se bornait la faveur dont elle daignait honorer son royal amant. L'orgueil de la beauté dominait chez elle tout autre sentiment, et elle savait user habilement de l'ascendant que ce pouvoir lui donnait sur l'esprit d'Aben Habuz. Le langoureux roi de Grenade s'avisa-t-il de parler de sa passion: la belle captive prenait sa harpe, et préludait au lieu de l'écouter. Quelque chose de magique se mêlait à cette harmonie qui plongeait le vieil Aben Habuz dans un état d'engourdissement auquel succédait un oubli momentané de son amour. Les sons de cette harpe étouffaient en lui les désirs, et le plongeaient dans une douce extase, pendant que ses courtisans le tournaient en ridicule, et que ses sujets murmuraient des impôts forcés qui faisaient face à ses dépenses désordonnées dont le motif n'était plus secret pour personne.

Or, tandis que le pauvre roi de Grenade s'abandonnait ainsi à de vaines illusions, un danger, d'autant plus sérieux qu'il ne le soupçonnait guère, menaçait la sûreté de la capitale. Une sédition formidable éclata aux portes de son palais; une multitude armée se pressait à ses portes, demandant à grands cris sa mort et celle de la femme étrangère qui exerçait sur lui un si grand ascendant. Aux premiers bruits annonçant cette révolte, Aben Habuz sentit se ranimer toute l'énergie des jours de sa belliqueuse jeunesse. Il fit prendre les armes à sa garde et exécuta contre les révoltés une sortie si bien conduite, que la victoire lui resta

presque sans coup férir. Dès que le calme eut succédé à cette échauffourée, il alla rendre visite au sage Ibrahim, qui depuis bien des jours ne s'était pas présenté au palais, et qui dévorait dans sa solitude son mécontentement et sa jalousie.

— Vénérable fils d'Abu Ajeeb, dit-il à l'astrologue, tu m'avais sagement averti que ma belle captive chrétienne pourrait faire naître autour de moi des périls de plus d'une sorte : j'ai déjà vérifié une partie de tes prédictions; mais, dis-moi, je t'en conjure, n'est-il aucun moyen de me soustraire à l'accomplissement des menaces que me fait la destinée ?

— Renvoie de ta présence cette femme pernicieuse, répondit le rusé magicien.

— Proscrire cette merveille de beauté?..... Ah ! plutôt perdre, en un seul jour, ma couronne et la vie ! — s'écria le roi de Grenade.

— Comme il vous plaira, chef des fidèles croyants, reprit Ibrahim.

— Est-il possible que tu me réposes de la sorte ? répliqua d'une voix émue le cauteleux Aben Habuz. — Resterai-je sans pitié pour la passion brûlante qui égare ton roi, ton bienfaiteur et ton ami ? Ne saurais-tu trouver quelque expédient pour le sauver des périls qui entourent le reste de la carrière que le Très Haut peut lui accorder ?..... Ecoute, ô Ibrahim ! je ne fais cas aujourd'hui ni de la grandeur ni du pouvoir ; le repos, loin de toute inquiétude, est mon unique vœu. Pourquoi le sort, jaloux de mes derniers jours, s'obstinerait-il à me refuser la consolation d'achever ma vie au sein de quelque affection ?

Ibrahim, à ces mots, s'était assis devant Aben Habuz, avec l'assurance dédaigneuse d'un homme qui peut mettre le marché à la main de son interlocuteur.....

— Roi de Grenade, lui dit-il, après avoir longtemps fixé sur lui un regard scrutateur; — quel prix mettrais-tu au service que tu réclames de moi? Que voudrais-tu me donner, en échange de ce repos absolu qui paraît être l'unique objet de tes derniers vœux?.....

— Un tel service ne saurait être dignement apprécié. Fixe donc toi-même le prix que tu souhaiterais obtenir, et je jure sur ma couronne royale de t'accorder ta demande, quelle qu'elle soit, pourvu qu'il soit au pouvoir de l'homme de satisfaire à ton exigence!...

— Merci, répliqua le magicien, merci, mon gracieux souverain! causons, comme deux vieux amis. As-tu jamais ouï parler du jardin d'Hiram, l'une des merveilles les plus rares de l'Arabie heureuse?

— Quel fidèle musulman, répondit Aben Habuz, peut ignorer l'existence de ce lieu de délices dont il est parlé dans les chapitres du Koran. Nous savons d'ailleurs tout ce qu'en ont dit les dévots pèlerins de La Mecque. Parmi les fables que débitent les voyageurs, il y a toujours un fond de vérité.

— Pourquoi mépriser les récits des voyageurs? repartit d'un air sévère Ibrahim Abu Ajeeb; nous leur devons bien souvent d'importantes révélations sur les choses merveilleuses qu'ils ont visitées. Tout ce qu'on rapporte des jardins d'Hiram est parfaitement vrai. Je les ai parcourus moi-même, et je veux bien te confier le souvenir d'une de mes aventures qui a beaucoup de rapport avec ta situation présente. Autrefois (il y a de cela une suite d'années incalculable), quand je n'étais encore qu'un pauvre pasteur du désert, je gardais, pour tout métier, les chameaux de mon père. Certain jour, un d'eux s'égara dans le désert d'Aden; je passai vainement de longues heures à sa recherche; exténué de lassitude, je finis par me laisser tomber sous un palmier, au bord d'une citerne en ruines. Le soleil s'enve-

loppait peu à peu dans une brume d'or; je fermai mes yeux, et un doux sommeil s'empara de mes sens fatigués. A mon réveil, il faisait grand jour; je me vis à la porte d'une ville inconnue; comment avait pu s'effectuer ce transport? Étais-je le jouet de quelque enchantement? C'est à quoi je ne songeai point tout d'abord; mais un instinct machinal m'attira dans les rues de la ville; je traversai des rues bordées de magnifiques édifices, des places ornées de fontaines jaillissantes, des bazars disposés comme pour un grand peuple; mais tout cela paraissait inhabité; un silence de mort régnait partout. Après avoir erré de tous côtés au hasard, j'arrivai en face d'un palais situé parmi des jardins de la plus grande beauté; ce n'était partout que bassins d'eau de senteur, bocages embaumés, pliant sous le poids des fruits d'or. Et pourtant ce lieu de délices me parut aussi abandonné que les autres parties de la ville. Une secrète épouvante, dont je ne pus me défendre, s'empara de tout mon être, et je sortis précipitamment de ce palais singulier et de cette ville mystérieuse. Quand je fus en rase campagne, je me retournai pour contempler le spectacle étrange que j'avais eu devant les yeux, mais je ne vis plus qu'un sauvage désert, hérissé de bruyères desséchées, et qui se perdait à l'horizon dans des espaces sans limites.

— Je me mis à marcher sans savoir où le sort me conduirait; chemin faisant, je rencontrai un vieux derviche à qui je confiai ma bizarre aventure.

— Mon fils, répondit cet homme vénérable, tu as vu tout à l'heure le palais et le jardin d'Hiram, la merveille du désert. Un pouvoir magique les fait apparaître de temps à autre aux regards des voyageurs, pour récréer leur courage par l'aspect enchanteur de leurs richesses; puis, au moment où le pèlerin, courbé sur son bâton par la fatigue, croit trouver un asile hospitalier, la merveille s'évanouit et le désert, plus affreux que jamais, se déroule de nouveau

à perte de vue devant lui. Écoute l'histoire de ce pays singulier.

— Au temps que les Addites l'habitaient, le roi de Seddah, fils de Ad, issu de la race de Noé, fonda au milieu du désert une ville magnifique dont le berceau se cache dans la nuit des siècles. Quand sa ville fut bâtie, le cœur du roi de Seddah s'enflamma d'orgueil pour ce chef-d'œuvre de l'art; et il voulut y ajouter un palais et des jardins dont la beauté pût égaler tout ce que le paradis du Prophète promet de merveilles aux fidèles croyants. Il se mit à l'œuvre, secondé par des millions d'habiles ouvriers. Mais sa vanité superbe fut bientôt châtiée comme elle le méritait : Seddah, frappé par la malédiction céleste, disparut tout à coup de la terre avec tout son peuple; mais sa ville, ses palais de marbre et ses jardins délicieux furent placés sous un charme magique qui les dérobe aux regards des hommes, pour n'appartenir qu'en certaines occasions à certaines personnes privilégiées que leur aspect doit mettre en garde contre les séductions du vice de l'orgueil, par le tableau de sa punition.

Ainsi me parla le vieux derviche. Depuis lors, ô Aben Habuz, les merveilles des jardins d'Hiram sont restées profondément gravées dans ma mémoire; et plus tard, quand je vins en Égypte, pour m'y livrer à l'étude des sciences occultes, le désir de revoir les jardins d'Hiram fut un des mobiles qui me décidèrent à me rendre possesseur, à quelque prix que ce fût, du livre de Salomon. Dès que j'eus réalisé cette importante conquête, je devins le maître d'évoquer à toute heure l'apparition de ce lieu de délices, et je passais bien des jours dans cette admirable solitude. Les génies auxquels la garde en est confiée se soumirent à la puissance de mes enchantements, et me révélèrent le secret qui a présidé à la construction du palais d'Hiram, et celui qui le rend invisible. Possesseur de ces secrets, je puis, ô

Aben Habuz; ériger en ta faveur un palais tout à fait semblable sur le plateau de la colline qui domine ta ville; — parle donc, exprime ton vœu, car rien n'est impossible à celui qui tient dans sa main le livre du grand Salomon.

A ces paroles du vieux magicien, le roi de Grenade se sentit animé des désirs les plus ardents: — O fils du sage Abu Ajeeb, lui dit-il avec enthousiasme, tu es l'homme le plus prodigieux de la terre; ta science est grande, et Dieu t'a permis d'opérer des choses merveilleuses; — daigne me construire un palais comme le palais d'Hiram, et demande-moi, pour prix de ce service, la récompense que tu voudras: quel que soit ton vœu, j'engage ma parole royale de ne te rien refuser.....

— Eh! que peut donc souhaiter au monde un pauvre vieillard tel que moi, si ce n'est du repos pour ses derniers jours! Je ne suis plus ambitieux, ni avide de plaisirs; je satisferai le désir que tu m'exprimes, dans l'unique but de te donner une preuve d'amitié; je ne demande plus rien à ton trésor; et si tu veux absolument m'accorder quelque témoignage de reconnaissance, fais-moi présent de la charge de la première mule qui franchira le seuil du palais magique que je vais te construire.....

Grande fut la surprise d'Aben Habuz à pareille demande; il admira l'étrange désintéressement d'Ibrahim, et souscrivit à son désir.

L'astrologue se mit à l'œuvre. Des ouvriers invisibles érigèrent au-dessus de son habitation, creusée dans le granit de la colline, un gigantesque portail de marbre qui devait servir d'entrée à une grosse tour carrée. Sur le côté extérieur de la pierre formant clef de voûte, Ibrahim sculpta lui-même la figure d'une main colossale. Sur le côté opposé, il grava l'image d'une clef. Ces emblèmes, sur lesquels il prononça des paroles magiques, devaient être des talismans desquels dépendrait la destinée de l'édifice. — Quand ce

portail fut achevé, l'astrologue se retira dans son habitation, et pendant trois jours il se rendit invisible. Nul ne sut ce qu'il faisait ainsi enfermé; mais, à une heure avancée de la troisième nuit, il descendit seul à Grenade, pénétra dans le palais d'Aben Habuz, et l'éveilla.

— Chef des fidèles croyants, lui dit-il, lève-toi, tes vœux sont remplis; viens voir le palais ravissant que je t'ai bâti sur le sommet de ma colline; tu y trouveras réuni tout ce que peut souhaiter l'homme le plus épris des délices de la vie. Salles splendides pour les fêtes, jardins embaumés pour les promenades rêveuses, fontaines limpides, grottes fraîches pour goûter dans des cuves de marbre le charme des bains, je n'ai rien oublié; j'ai créé, pour te plaire, un véritable paradis, et pour que nul mortel ne puisse t'en disputer l'entière possession, je l'ai placé sous la sauve-garde d'un enchantement dont la vertu est invincible; tu rendras cette mystérieuse demeure invisible pour tout autre que toi, dès que je t'aurai révélé le talisman qui la protège.

— C'est bien, dit le roi de Grenade; — demain, dès l'aurore, j'irai visiter ton ouvrage.

Le reste de la nuit s'écoula pour Aben Habuz dans une longue insomnie causée par l'impatience qui le dévorait. Aussi, dès que les premiers feux du jour commencèrent à dorer les crêtes de la Sierra-Nevada, il prit à cheval le chemin de l'ermitage d'Ibrahim, escorté d'un petit nombre de ses serviteurs affidés. La belle princesse des Goths l'avait accompagné, dans sa parure la plus éblouissante; et l'astrologue à pied présidait le royal cortège, appuyant ses pas débiles sur son bâton chargé d'hiéroglyphes.

Chemin faisant, Aben Habuz ouvrait de grands yeux, et s'attendait à chaque minute à voir apparaître les murs d'enceinte de son palais fantastique. Cependant rien ne se montrait.

— C'est en cette faculté de rester caché à tous les yeux,

disait Ibrahim, que réside la sûreté de cette retraite; le palais enchanté ne deviendra visible qu'au moment où nous aurons franchi le seuil.

En achevant ces mots, ils arrivèrent devant le portail de la Tour-Carrée. Le magicien fit remarquer au roi les figures cabalistiques sculptées sur la clef de voûte.

— Ce sont, dit-il, les talismans gardiens de ce paradis terrestre. Aussi longtemps que cette main de marbre ne s'abaissera point jusqu'à toucher la clef que j'ai gravée sur la face opposée de l'arcade, nulle puissance terrestre, nul secret magique ne saurait dominer le maître de ces lieux.

Or, tandis que le roi de Grenade admirait ce merveilleux ouvrage de l'art d'Ibrahim, la belle princesse des Goths poussa son cheval sous la voûte et entra la première dans l'enceinte du palais.

— Voici, dit en souriant le magicien, voici le prix que vous m'avez promis. Je vous invite à tenir votre parole, en me donnant, selon nos conventions, la charge de la première bête qui entrera ici.

Aben Habuz, croyant qu'il plaisantait, se mit à rire de la prétention d'Ibrahim; mais quand il l'entendit réitérer sérieusement les mêmes paroles, il sentit le frisson de l'indignation agiter son sang, et faire trembler tous ses membres d'un accès fébrile.

— Fils d'Abu Ajeeb, lui dit-il, tu joues bien imprudemment avec des paroles équivoques; je t'ai promis la première mule qui passerait, toute chargée, sous ce portail. Envoie donc quérir dans mes haras la plus forte de mes mules, et choisis toi-même les plus riches objets dont tu voudrais qu'elle fût chargée. Je ne te refuserai rien de tout ce que tu voudras prendre dans mon trésor; — mais garde-toi, je te le répète, d'élever tes prétentions insensées jusqu'à la femme qui possède mon unique affection.

— Garde ton or, tes bijoux, tes étoffes : qu'en puis-je faire ?

reprit Ibrahim ; la science qui a créé pour toi des merveilles pourrait rassembler autour de moi toutes les richesses du monde, si l'opulence avait des charmes pour un vieux philosophe. Garde ton or, mais songe à exécuter ta parole ; souviens-toi qu'un roi ne peut sans déshonneur trahir la foi jurée. Ta belle princesse m'appartient ; je la réclame de ta loyauté, avant d'être réduit à l'exiger formellement.

En écoutant ces discours, la jeune fille, penchée sur son cheval, regardait, avec un sourire moqueur, la dispute des deux vieillards.

— Que parles-tu d'exiger ! s'écria dans un transport de colère le roi de Grenade. — Quelles lois oses-tu m'imposer ! Et depuis quand, fol aventurier, t'arroges-tu le droit de faire des conditions à ton maître ?.....

— Toi, mon maître, interrompit le magicien qui ne put retenir un rauque éclat de rire ; — toi, mon maître ? Et depuis quand le souverain d'un coin de l'Espagne se croit-il capable de commander à celui qui possède le livre de Salomon ?... Dieu me garde, en effet, ô Aben Habuz, de lutter contre ton pouvoir ! adieu donc, règne et gouverne à ton aise ; mais n'attends plus de moi ni secours, ni enseignements ; je vais aller méditer dans ma retraite sur l'ingratitude des rois !....

Il dit, et saisissant d'une main la bride du cheval que montait la belle princesse, — de l'autre, frappant la terre de son bâton magique, il s'enfonça rapidement dans un abîme qui se referma sur lui, sans laisser de traces.

Stupéfait de cet événement inattendu, Aben Habuz resta longtemps muet et comme paralysé. Quand il revint à lui, sa colère et sa douleur s'exhalèrent par des plaintes et des imprécations ; il fit creuser la terre à coups de pioche à la place où Ibrahim avait disparu avec la belle princesse ; mais ces travaux furent tous infructueux : tantôt les pioches se brisaient sur des couches de granit, et tantôt des ébou-

lements de terrains comblaient les fouilles qu'on parvenait à diriger jusqu'à une certaine profondeur. Vainement aussi Aben Habuz s'efforça de chercher autour de la colline l'entrée de la grotte dont le perfide magicien s'était fait une habitation. Tout avait disparu; la roche lisse régnait partout, et nul vestige ne subsistait du séjour d'Ibrahim.

La puissance des talismans ne survécut pas à l'absence du fils d'Abu Ajeeb. Depuis sa disparition, le cavalier de bronze resta immobile, le visage tourné du côté de la colline, et sa lance inclinée vers la partie du sol qui avait absorbé l'astrologue et la princesse. Aben Habuz comprit trop tard qu'il s'était fait un ennemi irréconciliable. Il s'en revint tristement à Grenade, repassant dans sa mémoire tous les sacrifices que lui avait coûtés en pure perte l'hôte bizarre auquel il s'était livré avec tant de confiance.

Depuis ce jour, on vint souvent l'avertir que les accords lointains d'une harpe, mêlés à l'écho d'une voix de femme, semblaient à certaines heures percer la terre. Il arriva même qu'un paysan du voisinage, passant de nuit en cet endroit, aperçut dans le rocher une figure lumineuse, et qu'ayant appliqué ses yeux sur cette fente, il distingua une salle souterraine splendidement éclairée, au fond de laquelle l'astrologue Ibrahim, mollement étendu sur de riches coussins, paraissait sommeiller, bercé par les sons de la harpe d'argent que la belle princesse touchait devant lui.

Aben Habuz se hâta de venir vérifier le rapport du paysan, mais la fissure du rocher ne fut pas retrouvée. De nouvelles fouilles furent ordonnées sans plus de succès, car nul pouvoir humain n'avait de prise sur l'enchantement créé par Ibrahim. Le plateau de la colline sur laquelle avaient dû se déployer le palais et les jardins n'offrait à l'œil qu'une solitude aride, sans verdure, sans ombrages. — Le peuple, ami du merveilleux, garda sa croyance au charme qui, disait-on, enveloppait l'édifice magique; et l'endroit qu'avait

illustré cette aventure reçut le nom de *Paradis des fous*, ou de *Folie du Roi*.

A peine le talisman fut-il privé de sa vertu, que toutes sortes de malheurs vinrent fondre sur le royaume d'Aben Habuz : ses ennemis tentèrent avec succès des invasions nouvelles sur le territoire de Grenade, et les derniers jours du règne du vieux roi furent troublés par des assauts continuels ; le chagrin qu'il en ressentit le mena par degrés au tombeau.

Une suite de siècles se sont écoulés depuis ces événements. Le château de l'Alhambra s'est élevé sur la fameuse colline, témoin des merveilles opérées par le savant Ibrahim ; et la magnificence qui présida aux créations de ce palais rappela les délices fantastiques du jardin d'Hiram. Le portail enchanté subsiste encore : il forme aujourd'hui la *Porte de justice* ; c'était la principale entrée de l'Alhambra.

Les conteurs de légendes se persuadent qu'Ibrahim Ebn Abu Ajeeb habite encore aujourd'hui sa retraite souterraine, et qu'il n'a pas cessé de dormir aux sons de la harpe d'argent que sa belle captive ne se lasse point de faire résonner.

Les soldats invalides qui font sentinelle de ce côté de la forteresse prétendent avoir ouï, pendant certaines nuits d'été, cette musique fantastique, dont l'influence les endort malgré eux. Le fait est que les gardes placés aux abords de la *Porte de justice* m'ont toujours paru dominés par une somnolence remarquable ; on les voit chaque jour couchés tout de leur long sur les bancs de pierre du portique, ou sous les arbres qui ombragent les ruines.

Les légendaires croient qu'une puissance soporifique existe en cet endroit, et que l'astrologue dormira ainsi, sous l'empire de la princesse des Goths, jusqu'au jour du jugement dernier ; — à moins, ajoutent-ils fort judicieusement, que la main de pierre allant rejoindre et saisir la clef ne fasse évanouir le sortilège qui pèse sur la montagne.

CHAPITRE XV.

La tour des Infantes.

Un soir que j'arrivais avec Mateo, en rêvant de mille choses, sous une avenue plantée de figuiers, de grenadiers et de myrtes, qui sépare l'Alhambra du Généralife, je m'arrêtai tout à coup, avec un sentiment de curieuse admiration, en face d'une tour mauresque dont le sommet crénelé se colorait des teintes rougeâtres du soleil couchant : une seule ouverture, pratiquée à une grande élévation, prenait jour au-dessus du ravin que je parcourais ; et tandis que je mesurais du regard la hauteur de cette construction, une gracieuse figure de femme apparut à l'espèce de fenêtre que je viens de signaler. Sa physionomie pleine de charmes annonçait un être supérieur aux habitants ordinaires de l'Alhambra. Ses traits empreints d'une mélancolie douce s'encadraient dans une chevelure noire, relevée en bandeaux et ornée de fleurs. On eût dit, à la voir ainsi, le front penché dans sa main blanche, une fée des contes d'Orient. Mes hallucinations fantastiques s'ouvrirent un champ plus large, lorsque mon cicérone Mateo se fut empressé de m'apprendre que le vieux donjon s'appelait la *tour des Infantes*.

Une foule de traditions bizarres se rattachent à cet édifice, qui renfermait l'appartement des filles des rois maures. Le style étrange de son architecture intérieure m'a frappé par sa capricieuse élégance ; la salle du milieu, décorée d'une fontaine de marbre, soutenue par des anneaux d'une légèreté merveilleuse qui portent une coupole richement sculptée, enjolivée d'arabesques et d'ornements en stuc d'un tra-

vail exquis, mérite l'examen attentif des amateurs d'objets d'art. La disposition du local, le caractère de ses ornements, tout porte à croire qu'il servait en effet de résidence à des femmes de haut rang.

Curieux d'apprendre quels souvenirs la tradition ou la légende rattachaient à l'existence de cette tour, je me rendis à une des soirées de Tia Antonia, qui me secondait avec une excessive obligeance dans mes investigations. La petite vieille, que j'ai nommée ailleurs Marie Sabonea, et qui a son domicile sous la voûte du principal escalier de l'Alhambra, devait me raconter des choses étranges à propos de trois princesses mauresques dont cette tour avait été jadis la prison. Ces pauvres captives, enfermées par ordre de leur père, ne pouvaient sortir de leur étroite cellule que pour faire, de nuit, quelques rares promenades dans les montagnes, sous une sûre escorte. Défense était faite à qui que ce fût de se rencontrer jamais sur leur passage : il y allait de la vie pour les délinquants. Des siècles se sont écoulés depuis l'époque qui fut témoin de cette histoire ; — mais s'il en faut croire la *reine des Gueux* de l'Alhambra, les trois princesses de la *tour des Infantes* reviennent quelquefois de l'autre monde, pour effrayer les habitants de celui-ci : on les voit de temps en temps, lorsque la pleine lune éclaire les nuits d'été, chevaucher sur les sentiers déserts du voisinage ; elles montent des coursiers magiques dont les naseaux jettent du feu ; leur parure étincelle de diamants, et nulle escorte féérique ne les protège ; — car nul n'a jamais pu les approcher, et elles disparaissent comme un songe, au moindre écho d'une voix humaine.

Mais, avant de redire ce qui m'a été raconté au sujet de la tour des Infantes, je vous révélerai de tout mon cœur, cher lecteur, que la belle personne dont j'avais aperçu les traits ravissants à la petite fenêtre n'est autre que la jeune épouse en secondes noces du chef des invalides auxquels est confiée

a garde de l'Alhambra. Vous voyez qu'en Espagne, comme partout ailleurs, les vieillards font des folies de jeunesse.

Au reste, je serais un peu embarrassé de vous dire si le Bartholo de cette délicieuse Rosine dort en sécurité près d'une si dangereuse moitié. La légende des trois princesses doit lui donner parfois de dures inquiétudes, et je souhaite pour lui que le donjon des Infantes garde cette fois mieux le trésor qu'il renferme.

Venons à notre histoire.

Au bon temps des rois maures vivait à Grenade un souverain du nom de Mohamed, que ses sujets avaient surnommé *El Haygari*, c'est-à-dire le gaucher. On ne sait plus au juste d'où lui venait ce surnom : — Mohamed était-il plus adroit de sa main gauche que de sa droite ? ou bien son caractère maladif, contrariant, lunatique, lui faisait-il sans cesse prendre le contrepied de toute chose raisonnable ? — Ce surnom de *gaucher* désignait-il un défaut physique ou un travers d'esprit, c'est ce que l'histoire n'a pas jugé à propos d'éclaircir. Tout ce qu'on sait de Mohamed, c'est que sa vie fut un perpétuel enchaînement de troubles, de soucis, d'incidents malheureux. A trois reprises différentes, des révolutions intestines ou des invasions étrangères le dépouillèrent de ses États ; une fois entre autres, il eut toutes les peines du monde à se réfugier en Afrique, sous un misérable déguisement de pêcheur.

Toutefois, au milieu de tant de cruelles vicissitudes, la bravoure la plus brillante, la fermeté la plus inébranlable, ne lui firent jamais défaut. Mohamed, tombé du trône par une imprudence politique, y remontait ramené par une victoire. — Ces chances de fortune, au lieu de le rendre plus sage, plus calme et plus réfléchi, ne servaient malheureusement

qu'à lui donner une haute idée de sa capacité; loin d'étudier les causes de ses fautes pour raffermir son pouvoir, il s'en remettait toujours aveuglément au hasard des armes. Aussi les chroniques arabes sont-elles remplies d'événements qui attestent les maux de son règne, et les tribulations auxquelles il exposa ses sujets.

Mais ce n'est pas une histoire politique que je vous ai promise. Il ne s'agit ici que d'une anecdote de famille.

Mohamed revenant un jour d'une cavalcade, aux environs de Grenade, et passant au pied de la montagne d'Elvira, fit rencontre d'une troupe de gens armés qui revenaient de ravager la frontière de l'Espagne chrétienne. Le cortège de ces pillards se composait d'une longue file de mules richement chargées, et d'un certain nombre de prisonniers, parmi lesquels Mohamed remarqua une jeune fille d'une ravissante beauté, dont l'extérieur annonçait la noble race, et qui pleurait avec une amertume déchirante, sans écouter les consolations qu'essayait de lui adresser une femme âgée qui semblait être sa mère ou sa duègne.

Le roi, saisi d'admiration à l'aspect d'une si belle personne, questionna le chef des soldats; et sur la réponse qu'il en eut, que la jeune fille avait été enlevée d'une forteresse incendiée sur la limite du pays de Grenade, il ordonna qu'elle fût conduite à l'Alhambra, pour faire partie de son harem.

Les soins les plus attentifs, les égards les plus empressés, le respect même le plus profond, tout fut employé pour adoucir la douleur de la jolie captive; rien ne pouvait la distraire de ses larmes. Mohamed, épris de l'amour le plus violent, et désespérant de pouvoir obtenir la conquête de cette fière vertu, lui offrit sa couronne et le titre d'épouse. Mais la chrétienne repoussa ses propositions, ses prières : — Mohamed était un infidèle, un ennemi de sa religion et de son pays; et puis, il était si vieux, si vieux !

Rebuté, mais non découragé, le roi de Grenade comprit qu'il fallait recourir à la ruse pour assurer son triomphe ; il imagina de séduire la vieille duègne par l'appât de la fortune. Cette femme était née en Andalousie, mais son nom de chrétienne a disparu ; elle n'est citée dans les annales arabes de Grenade que sous celui de Kadiga la discrète, et la suite de cette histoire va prouver si son nom était bien mérité.

Mohamed fit donc venir Kadiga dans un cabinet où il eut avec elle un long entretien ; il importe assez peu de savoir par quels moyens il parvint à s'emparer de son dévouement à ses intérêts ; le fait est qu'à partir de ce moment, elle n'eut plus d'autre occupation que de combattre la résistance de la jeune captive.

— Hé ! sénorita, lui disait-elle tous les jours, à quoi vous mèneront les larmes qui rongent vos beaux yeux, cette tristesse éternelle qui nuit à vos charmes, et qui creuse un tombeau sous vos pas ?..... Pourquoi ne pas accepter avec reconnaissance les adoucissements que le sort peut apporter à votre cruelle situation ? Ne seriez-vous pas bien plus heureuse de commander en reine dans ce magnifique palais, que de retourner vivre obscurément dans une sombre forteresse, sous les yeux sévères de votre père ? — Vous dites que Mohamed est un infidèle, un mécréant, — eh ! mais qu'importe ? ce n'est pas son culte que vous devez épouser ; il vous laisse maîtresse de suivre les observances de votre religion ; — et puis, réfléchissez donc que le roi de Grenade est très vieux ; — vous serez veuve de bonne heure, avec une couronne et d'immenses richesses, et vous disposerez alors de votre cœur et de votre personne en faveur d'un amant que vous choisirez. — Enfin, si mes paroles ne suffisaient point à vous persuader, songez, sénorita, que vous êtes ici au pouvoir de Mohamed ; — qu'un jour ou l'autre, fatigué d'espérer, aigri de vos refus, il peut, quand il voudra, triompher de votre résistance ; — croyez-moi, n'attendez pas que

l'orage vienne détruire votre fortune à venir. Soyez reine aujourd'hui, de peur que demain vous ne restiez esclave. Profitez de la passion de Mohamed pour dicter les conditions de votre mariage; il est disposé à souscrire à tout, si votre personne est le prix de sa générosité; — parlez donc, et n'attendez pas que le despote se réveille.

L'éloquence de la discrète Kadiga porta ses fruits. La jeune Espagnole pleura ses dernières larmes; puis elle se décida à recevoir le titre d'épouse de Mohamed El Haygari, et même, par les conseils de la confidente, et pour mieux assurer l'ascendant dont elle voulait s'emparer sur l'esprit de son royal époux, elle feignit de se soumettre au culte musulman. C'est à cette occasion que la duègne prit le nom de Kadiga. Mohamed voulut que la femme qui l'avait si bien servi ne se séparât jamais de la sultane favorite. Kadiga fut splendidement logée auprès des appartements de la nouvelle reine.

L'année suivante, Mohamed se réjouit d'être père de trois filles qui naquirent le même jour. Malgré le vif désir qu'il avait ressenti d'avoir un héritier de sa couronne, il pensa qu'après toutes les vicissitudes de sa longue vie politique, le destin lui accordait enfin une compensation de quelque valeur; et qui pouvait lui promettre un avenir riche d'espérances.

Son premier soin, à la naissance de ses filles, fut de convoquer les faiseurs d'horoscopes les plus fameux du royaume, pour leur demander quel serait le sort des princesses. Lorsque ces messieurs eurent gravement supputé leurs nombres et tiré leurs figures cabalistiques, ils secouèrent la tête d'un air mécontent, et dirent à Mohamed : — Chef des fidèles croyants, les filles sont des trésors difficiles à garder; si tu veux que celles-ci ne te causent aucun chagrin, il te faut, dès qu'elles seront en âge de sentir les premières impressions de l'amour, il faut les surveiller avec un soin ex-

trême, et ne t'en fier qu'à toi seul; car les destins te menacent de grands chagrins, si tu négliges cette précaution.

Le roi de Grenade, qui ne manquait pas de présomption, et qui se croyait, au dire de ses courtisans, l'homme le plus sage de son royaume, ne prit guère au sérieux la prédiction de ses astrologues; il se jugeait assez fort, assez prudent pour déjouer les caprices du sort.

La reine ne lui donna pas d'autres enfants, et mourut peu d'années après. Mohamed-le-Gaucher la pleura sincèrement, car il l'aimait, et il fallut toutes les consolations et toutes les protestations de dévouement de la vieille Kadiga pour l'aider à supporter cette perte.

Il lui confia la mission d'élever la première enfance de ses trois filles. Rien ne fut oublié pour créer autour d'elles un système d'éducation digne de leur haut rang. — Lorsqu'elles approchèrent de l'âge nubile, Mohamed se souvint des horoscopes de ses astrologues, et, malgré lui, l'inquiétude s'empara de toutes ses pensées; il se mit à rêver aux moyens les plus sûrs de mettre ses trois filles à l'abri de la séduction, et il n'imagina rien de mieux que de les enfermer dans le château royal de Salobrena, situé sur le plateau d'une montagne fort escarpée qui domine la Méditerranée; ce château, splendide à l'intérieur, et défendu contre les entreprises de tout ennemi par une puissante ceinture de fortifications, était une prison d'Etat où les rois maures enfermaient les princes de leurs familles dont l'ambition pouvait leur inspirer quelques inquiétudes; les nobles captifs jouissaient dans cette forteresse de toutes les délices du luxe le plus raffiné, et leur vie s'écoulait inoffensive au sein d'une molle indolence.

C'est dans cet asile que Mohamed cacha ses trois filles, sous la garde de Kadiga; séparées du monde avec une extrême rigueur, elles trouvaient autour d'elles tout ce qui pouvait d'ailleurs rendre leur vie heureuse. De nombreuses

femmes esclaves les servaient à toute heure ; elles se promenaient tout le jour dans des jardins merveilleux où les fleurs et les fruits les plus rares se trouvaient réunis à grands frais ; il y avait pour elles des grottes de bains parfumés, et des salles splendides où s'étalaient toutes les magnificences du luxe oriental. La terrasse du château leur offrait les points de vue les plus vastes et les plus intéressants, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, à travers des vallées d'une admirable végétation qui ondulaient comme des vagues, et descendaient, d'étage en étage, au bord de la mer.

Un climat pur, un ciel sans nuages, régnaient sans cesse autour de cette belle demeure ; et les trois jeunes princesses, objets de soins si assidus, si empressés, croissaient en âge et en beauté sous les yeux de leurs fidèles gardiennes. Malgré l'unité d'habitudes, d'occupations et de plaisirs qui les entouraient, chacune d'elles annonçait des goûts différents et un caractère presque en tout opposé.

Mohamed leur avait donné trois noms : Zayda , Zorayda et Zorahayda.

Zayda (l'aînée des trois, puisque quelques minutes avaient séparé leurs naissances successives), Zayda était pleine de vivacité et de résolution dans les moindres choses ; elle sentait déjà tous les instincts de la domination, et imposait sa volonté à ses sœurs. Douée d'ailleurs d'un esprit ardent, curieux, avide de connaître, rien n'échappait à son étude : elle voulait se rendre compte de tout. Il y avait dans cette jeune tête d'excellentes dispositions pour la science.

Zorayda, passionnée pour le beau, dépensait toutes ses heures à contempler son charmant visage dans le cristal des fontaines ; elle aimait les fleurs, les bijoux, les pierreries, les parures.

Zorahayda, la dernière, se distinguait de ses sœurs par une âme douce et mélancolique ; une sensibilité excessive, une tendresse de cœur pleine de charmes se manifestait dans

ses moindres actions; elle aimait une foule d'objets favoris et d'animaux privés dont elle prenait le plus grand soin. Tout en elle était calme, suave et paisible; son âme était éminemment disposée aux rêveries du sentiment. On la trouvait souvent, accoudée sur les balcons, les regards égarés parmi les tableaux enchanteurs d'une nuit étoilée, ou prêtant l'oreille au murmure des flots qui venaient lentement se briser sur les grèves lointaines qu'argentaient les pâles rayons de la lune. Si parfois, à ces heures de repos mystérieux, le chant solitaire d'un pêcheur arrivait jusqu'à elle, son esprit s'égarait parmi toutes les féeries d'une douce hallucination.

— Dans d'autres moments, quand, à la suite d'une journée d'excessives chaleurs, le ciel se chargeait d'orages, quand l'éclair déchirait les nues, et que les échos du tonnerre roulaient en grondant dans l'espace, elle se sentait saisie d'une terreur secrète, et l'émotion de ce spectacle était si forte, que souvent la pauvre enfant s'évanouissait.

Nos trois héroïnes vivaient ainsi dans la solitude la plus parfaite, dans le repos le plus assuré; car la discrète Kadiga remplissait avec une sévérité exemplaire ses fonctions de duègne.

Or, je crois avoir dit que le château royal de Salobrena dominait au loin l'horizon de la mer; un côté de sa muraille d'enceinte serpentait le long des sinuosités de la montagne jusqu'aux abords de la plage toute formée de cailloux battus et polis par la mer. Sur la pointe la plus avancée de cette grève, s'élevait un petit phare qui servait, dans le jour, de belvédère; c'est là que les trois jeunes filles allaient le plus souvent passer les heures de la sieste.

Certain jour, la belle Zayda restait penchée derrière le store du balcon, tandis que ses deux sœurs se livraient à un demi-sommeil voluptueux sur de riches sofas. Tout à coup son regard curieux avise un petit navire armé jusqu'aux

dents, et qui louvoyait tout près du rivage, comme s'il était en quête d'aventure. Il aborde la grève au pied de la tour, et jette à terre une poignée de soldats escortant quelques captifs chrétiens. Zayda s'empresse d'appeler ses sœurs, et toutes trois, cachées derrière les persiennes, observent curieusement le spectacle qui s'offre à leurs yeux.

Trois jeunes hommes de bonne mine et richement costumés se trouvaient au nombre des captifs. Leur apparition produisit un effet de surprise infinie sur les trois sœurs, qui n'avaient encore vu, dans cette solitude, d'autres hommes que les eunuques hideux auxquels leur garde était confiée, et quelques misérables pêcheurs qui abordaient à de longs intervalles sur le rivage de la mer.

Les trois princesses ne purent retenir des cris d'admiration à l'aspect des beaux prisonniers. Chacune d'elles avait aussitôt choisi son préféré. Mais quand ils disparurent dans le lointain, au milieu de l'escorte, elles se prirent à gémir de cette séparation, comme si une perte réelle et douloureuse les avait blessées dans leurs meilleures affections.

Kadiga elle-même, malgré son âge et la sévérité de son caractère, fut touchée du chagrin naïf que les jeunes filles ne prenaient pas la peine de cacher. Peut-être aussi que la vue des beaux captifs chrétiens ne l'avait pas trouvée insensible. — Pauvres enfants, disait-elle, combien de larmes seront peut-être versées à cause de leur infortune ! Plus de fêtes pour eux, plus de tournois, plus d'amour !....

A ce mot d'*amour*, qui pour la première fois frappait leur oreille, les trois princesses devinrent attentives. Zayda, la curieuse, et la belle Zorayda, se mirent à presser de questions la bonne Kadiga, qui ne put résister au plaisir de leur raconter longuement tous les détails des fêtes magnifiques auxquelles elle avait assisté dans sa jeunesse. Ces récits furent accueillis avec une joie extrême ; les princesses

ne cessaient d'en rêver, et chaque jour il fallait recommencer. — Pourtant, malgré sa complaisance, la fidèle Kadiga crut remarquer qu'elle allait allumer des sensations dangereuses au sein de ces jeunes âmes qui lui étaient confiées; elle eut peur des suites de ce qu'elle regardait à bon droit comme une imprudence, et résolut d'avertir le roi des dispositions précoces que ses trois filles annonçaient déjà pour le mariage.

Mohamed El Haygari faisait la sieste dans l'appartement le plus solitaire de l'Alhambra, quand un esclave, envoyé de Salobrena, fut introduit près de lui pour lui porter le message de la fidèle Kadiga. L'esclave déposa aux pieds du souverain une corbeille remplie de fleurs et de fruits dont l'assemblage offrait des signes allégoriques dont le sens devait frapper son attention. Mohamed comprit ce langage muet, qui l'informait que ses trois filles, déjà nubiles, attendaient qu'il lui plût de leur accorder des époux. — Il est temps, se dit le prince, que je les fasse sortir du désert où elles ont passé leurs années d'enfance; c'est désormais à moi seul qu'appartient le soin de veiller sur elles.

Aussitôt, par ses ordres, une des tours du palais de l'Alhambra fut disposée pour leur offrir une demeure splendide; quand tous les préparatifs nécessaires furent achevés, Mohamed se mit en route avec une troupe de cavaliers pour aller chercher lui-même ses trois filles.

Trois longues années s'étaient écoulées depuis qu'il vivait séparé des jeunes princesses: aussi sa surprise fut-elle grande, en les voyant si belles et si accomplies. Zayda était grande, et les contours les plus voluptueux s'unissaient en elle à la démarche la plus fière et la plus imposante. Elle entra la première dans la salle où le roi attendait la venue de ses filles. Elle s'inclina devant lui, plutôt avec le froid respect qu'un sujet témoigne à son souverain qu'avec la tendresse d'un enfant qui revoit son père. Zorayda, qui la

suivait, offrait des formes non moins belles, mais plus délicates et plus frêles; elle s'approcha de Mohamed, et après lui avoir baisé la main, elle récita des vers d'un poëte arabe analogues à la circonstance où elle se trouvait. Zorahayda, qui marchait la dernière, était de petite taille, et sa beauté, sans être moins charmante, avait le caractère particulier de cette grâce enfantine qui semble demander tendresse et protection. Elle ne paraissait faite ni pour commander en reine comme l'altière Zayda, ni pour séduire par ses attraits comme la piquante Zorayda, mais pour aimer et gagner tous les cœurs. Elle fit quelques pas, en rougissant, jusqu'au sofa où le roi était assis; elle allait comme sa sœur lui baiser timidement la main, lorsqu'en levant sur lui ses regards, elle fut si touchée de son expression d'amour paternel, que sans réfléchir elle se jeta à son cou et le tint longtemps embrassé.

Mohamed contempla ses trois filles avec orgueil. Mais une secrète anxiété se mêlait, malgré lui, à la joie qu'il éprouvait de les revoir; car le souvenir des prédictions funestes des astrologues lui revenait en mémoire : il craignait, pour leur avenir et leur bonheur, quelqu'un de ces accidents que toute la prudence humaine ne suffit pas toujours à prévenir.

Son premier soin fut d'envoyer jusqu'à Grenade des courriers à cheval qui ordonnaient en son nom que toutes les portes et les fenêtres des maisons fussent rigoureusement fermées sur le chemin que devaient parcourir les princesses du sang royal. Puis il se mit à la tête de ses gardes, et le cortége prit le chemin de l'Alhambra. Il avait choisi exprès pour son escorte les cavaliers les plus laids de son armée.

Les trois princesses chevauchaient à côté de leur père, montées sur des haquenées blanches comme neige, et richement équipées de housses brodées d'or et parsemées de

pierres précieuses; chaque monture portait au cou des grelots d'argent dont le tintement prévenait de loin de l'arrivée du cortège. Il y avait peine de mort irrémédiable pour tout imprudent qui eût osé paraître sur le passage des filles du roi.

Le cortège était déjà parvenu jusqu'à une petite distance de Grenade, lorsqu'il se croisa sur les bords du Xenil avec une troupe de soldats qui conduisaient des captifs. Les soldats, n'ayant pas eu le temps de se jeter dans une autre route, tombèrent la face contre terre, et ordonnèrent aux captifs de faire comme eux. Mais les captifs étaient chrétiens : ou ils ne comprirent pas l'ordre qui leur était donné, ou bien ils dédaignèrent de se prosterner devant des infidèles, et restèrent debout, le regard fièrement attaché sur le roi de Grenade et sa suite.

Mohamed, indigné de cette audace, mit l'épée à la main pour frapper les prévaricateurs de sa loi; mais au même instant les trois princesses se jetèrent au-devant de lui, le suppliant avec larmes d'épargner la vie des captifs. Elles venaient de reconnaître en eux les trois beaux jeunes hommes qui avaient débarqué au pied de la tour de Salobrena. La tremblante Zorahayda osa même prendre la parole pour fléchir la colère de son père. A cette voix chérie, le roi s'arrêta, et le chef de l'escorte, interrogé par lui, représenta que les trois chrétiens, pris les armes à la main dans un récent combat, appartenaient à d'illustres et opulentes familles espagnoles dont il serait facile d'obtenir des rançons considérables.

— Qu'ils vivent donc ! dit Mohamed ; mais qu'on les conduise sur-le-champ dans les souterrains de la tour Vermeille, jusqu'à ce que leur liberté soit rachetée au prix de leur pesant d'or.....

Les trois jeunes chrétiens semblaient avoir oublié le péril de leur position ; ils étaient absorbés dans la contemplation

des charmes des trois jeunes personnes, dont les voiles étaient tombés par suite du brusque mouvement qu'elles avaient fait pour arrêter le bras du roi. Cet instant suffit également aux trois princesses pour faire pénétrer plus avant dans leurs cœurs la passion qui les avait saisies.

Cependant le cortège royal se remit en marche ; on arriva bientôt dans l'Alhambra, et ce fut pour les filles du roi de Grenade un admirable spectacle que de voir avec quelle magnificence on avait pris soin d'orner le nouveau séjour qu'elles allaient habiter. La tour où se cachait ce voluptueux Eden était liée par un mur crénelé à la partie la plus forte du château. Du côté intérieur de l'Alhambra s'étendait sous les fenêtres un délicieux jardin, tout rempli des fleurs les plus rares ; la vue plongeait, du côté opposé, dans le vaste ravin qui sépare la colline de l'Alhambra du territoire de Grenade. Tous les prestiges de l'architecture arabe s'étaient réunis pour décorer les appartements : l'or et les plus vives couleurs étincelaient sur les parois de cette demeure ; une fontaine de marbre blanc lançait des gerbes d'eau de senteur qui retombaient en pluie parfumée sur des arbustes dont le feuillage servait d'asile à des milliers d'oiseaux chanteurs.

Mohamed s'attendait à voir ses filles satisfaites du soin qu'il avait pris de réunir tout ce qui pouvait charmer leurs moindres désirs. Cependant elles devenaient chaque jour plus mélancoliques dans ce séjour enchanté : tout ce qui devait leur plaire ne leur causait qu'ennui et dégoût ; elles perdaient avec la gaité de leur âge l'appétit et le sommeil. Leur père, surpris d'un pareil changement, qu'il ne savait à quoi attribuer, fit appeler auprès de lui la discrète Kadiag, pour tâcher d'obtenir par elle le secret d'un chagrin qui lui causait des inquiétudes mortelles. — Kadiga, lui dit-il, je me fie en vous, comme en la plus prudente des femmes de mon royaume ; je me suis reposé sur vous du soin d'élever

mes filles, et maintenant qu'elles sont sous ma tutelle immédiate, j'ignore quel mal secret détruit peu à peu leur santé. Je voudrais que vous prissiez tous les moyens que vous croirez nécessaires pour arriver à la connaissance de ce qui m'inquiète si gravement.

Kadiga se garda bien de dire à Mohamed ce qu'elle savait; mais elle promit d'exécuter ses volontés, et de lui en rendre bon compte sous peu de jours.

Elle alla s'enfermer dans la chambre où les trois princesses passaient ensemble leurs longues journées: — Chères enfants, leur dit-elle, avez-vous quelque désir à former? Il suffit que vous preniez la peine de l'exprimer, pour qu'il soit accompli sur-le-champ. Vous plaît-il que je fasse apporter ici cet oiseau merveilleux qui sait toutes les langues du monde, et qui fait la curiosité de toute la ville?

— Non, dit Zayda. Que nous importe un animal qui n'a que le mécanisme de la parole, et qui est privé d'intelligence?

— Voulez-vous, poursuivit Kadiga, que je fasse venir un singe de Gibraltar pour vous divertir par ses cabrioles?

— Fi donc! s'écria Zorayda. Le singe est un être hideux.

— Vous plairait-il, continua Kadiga, de voir paraître en votre présence le fameux chanteur Kasem, arrivé d'hier du harem du souverain de Maroc? On dit que sa voix imite, à s'y méprendre, les plus doux accents de la femme.

— Je déteste les esclaves noirs, ils me font peur, dit Zorahayda. Et puis, à vrai dire, je n'aime plus la musique ni le chant.

— Je suis sûre, ma chère fille, répliqua la vieille Kadiga, que vous ne diriez pas cela si, comme moi, vous aviez entendu chanter les trois captifs chrétiens qui sont relégués dans la tour Vermeille. Eh quoi! vous vous troublez!.....

— Ce n'est rien, Kadiga, c'est un éblouissement; continuez, dit la belle Zorahayda.

— En vérité, ma chère élève, c'était merveille de les voir. Ils s'accompagnaient avec la mandore, et faisaient à eux trois une si divine harmonie, que leurs gardiens étaient devenus tout oreilles. Ces pauvres enfants ! Dieu prenne pitié d'eux ! Je ne puis y penser sans que les larmes me viennent aux yeux.

— Oh ! chère Kadiga, fit Zorayda, ne pourriez-vous nous procurer le bonheur d'entendre ces jeunes chrétiens ?

— Oui, oui, ajouta Zayda, un peu de chant nous serait une délicieuse distraction.

Et Zorahayda ne dit rien, mais elle jeta ses bras d'ivoire au cou de la rusée Kadiga, et lui prodigua mille caresses insinuantes.

— Hélas ! qu'exigez-vous de moi, mes chères princesses ! s'écria la duègne ; si le roi votre père venait à soupçonner seulement que j'ai pu me prêter à une pareille fantaisie, je suis sûre que sa colère nous ferait mourir toutes les quatre. Ne savez-vous pas que ces seigneurs étrangers sont les ennemis de notre religion, et qu'il nous est défendu de penser à eux avec bienveillance ?

Mais, malgré tout ce que put dire Kadiga, il est écrit dans le ciel que jamais désir de femme ne saurait trouver d'obstacle insurmontable. Les trois princesses entourèrent la vieille gouvernante, et firent si bien, que sa résistance fléchit peu à peu devant leurs prières : d'ailleurs, n'était-elle pas la femme du monde la plus discrète et la plus adroite ? Fallait-il laisser mourir de langueur trois délicieuses filles pour une chanson chrétienne qu'elles entendraient de loin sans courir aucun risque ?... Kadiga songeait à tout cela, et aux moyens de concilier son devoir et l'intérêt de sa sûreté personnelle avec la complaisance dévouée dont elle ne pouvait s'affranchir envers ses chères princesses. Voici ce qui advint de cette aventure.

Les captifs chrétiens étaient enfermés dans la tour Ver-

meille, sous la garde assidue d'un renégat d'une force et d'une taille herculéenne; ce renégat, qui se nommait Hussein-Baba, passait pour un Argus d'assez facile composition quand on savait faire tinter l'or à ses oreilles. Kadiga s'en alla le trouver, et, l'ayant pris à l'écart, elle lui mit en main une pièce d'or et lui dit :

— Hussein-Baba, les trois filles du roi se meurent d'ennui dans la solitude. Elles ont ouï dire, par hasard, qu'il y a sous tes verroux trois chrétiens fort habiles dans les arts de la musique et du chant. Elles désirent à toute force en faire l'épreuve. J'ai pensé que tu avais trop de galanterie envers tes belles souveraines pour leur refuser une satisfaction aussi simple et qui coûte si peu.

— Fort bien, dit le renégat; il n'en coûtera que ma tête, plantée demain, au soleil levant, sur les créneaux de la tour Vermeille. Grand merci de votre proposition ! j'aime mieux vivre.

— Mais le roi l'ignorera, reprit Kadiga; tu peux te fier à moi pour que ce secret soit parfaitement gardé; et je me charge de payer richement ta complaisance.

En achevant ces mots, Kadiga glissa dans la main du renégat une seconde pièce d'or, dont l'effet fut immédiat.

Le jour suivant, Hussein-Baba fit conduire ses prisonniers sur le bord du ravin qui se creusait au pied de la tour des Infantes.

Vers le milieu du jour, quand la chaleur était la plus pénible, les trois amis se reposèrent à l'ombre de quelques oliviers, et se mirent à chanter en s'accompagnant de la mandore.

Le ravin au bord duquel ils étaient assis fuyait en abîme à une grande profondeur; la tour des Infantes s'élevait sur la crête du roc jusqu'à une énorme hauteur; mais, comme à cette heure l'air était calme, on entendait parfaitement le chant mélancolique des trois jeunes captifs. Les infantes, penchées sur le balcon d'une terrasse, prêtaient l'oreille

avec un secret ravissement. Elles savaient assez d'espagnol pour comprendre à peu près les harmonieuses paroles que l'écho leur apportait, et déjà leur cœur s'ouvrait aux tendres impressions d'une pitié qui allait devenir de l'amour.

La prudente Kadiga joua fort bien son rôle, en donnant les signes de la plus ardente indignation. — Eh quoi ! s'écria-t-elle, ce misérable Hussein-Baba permet aux esclaves du roi de chanter des chansons d'amour sous la fenêtre des filles de mon redouté souverain ! Je ferai châtier rudement une telle insolence ?... ..

Les trois jeunes princesses, tout émues de cette terrible menace que Kadiga semblait prête à faire exécuter, s'empresèrent d'intercéder en faveur des pauvres prisonniers. Elles n'eurent guère de peine à y réussir, et Kadiga s'applaudissait chaque jour de voir les roses de la beauté reflurir sur les traits charmants de ses élèves.

Un jour, Zorayda prit un luth, et répondit par un tendre romancero à la chanson des beaux chrétiens, et le refrain du romancero était ceci : « La rose aux célestes couleurs se voile de son feuillage vierge, mais elle frémit au souffle du zéphyr qui berce dans les airs le doux chant de la fauvette. »

Hussein-Baba, fidèle aux instructions de Kadiga, qui le payait avec une généreuse discrétion, ne manquait jamais de ramener ses prisonniers travailler sur les bords du ravin ; et chaque jour, quand le soleil, au zénith, embrasait le ciel, il s'endormait prudemment au pied de la tour : les belles infantes s'entretenaient avec les trois chrétiens au moyen des ballades populaires qui avaient trait à leur situation réciproque. Puis, les emblèmes des fleurs servaient à peindre leurs sentiments.

Peu à peu les jeunes filles se hasardèrent à perdre quelque chose de leur timidité naturelle, et firent des apparitions sur la terrasse du donjon qu'elles habitaient. Les difficultés sans nombre qui enveloppaient cette intrigue

amoureuse en doublaient l'attrait. La passion fermentait déjà dans leur âme, à leur insu; mais on ne remarquait en elles d'autre changement extérieur qu'une gaieté franche et vive, bien différente de leur mélancolie d'autrefois.

Le roi Mohamed prodigua les félicitations et les présents à la sage Kadiga, qui n'eut garde de lui laisser soupçonner que l'amour pourrait bien être le mystérieux médecin de ses filles.

Mais toutes les choses de ce monde ont leur fin.—Il arriva que les trois chrétiens cessèrent tout-à-coup de revenir au pied de la tour. Les trois princesses, extrêmement affectées de leur absence, les cherchaient vainement, d'un regard inquiet, tout le long des jours; personne ne paraissait plus, et elles retombèrent dans la tristesse. La bonne Kadiga s'en alla aux informations près de Hussein-Baba. Quand elle revint, son visage était tout décontenancé: — Hélas! s'écria-t-elle, mes chères maîtresses, une riche rançon est venue à Grenade de la part du roi des chrétiens; les trois chevaliers sont retournés dans leur patrie !.....

Cette nouvelle inattendue jeta le désespoir dans le cœur des belles princesses. L'altière Zayda, plus forte que ses sœurs, n'exprima que de l'indignation contre les ingrats qui avaient pu partir sans leur adresser un adieu. Zorayda se livrait à un violent chagrin; et Zorahayda, retirée à l'écart sans mot dire, dévorait ses soupirs et ses larmes. Au milieu de cette scène de désolation, la pauvre Kadiga, fort inquiète de l'avenir, ne savait comment réparer son imprudence.— Consolez-vous, mes enfants, leur disait-elle à toute heure; quand vous aurez atteint mon âge (Dieu veuille vous y faire arriver heureusement!), vous ferez bien peu d'attention aux galanteries des hommes, et vous saurez les apprécier à leur peu de valeur. Ces trois chevaliers vous ont oubliées; mais que peut sur vos cœurs l'inconstance de trois inconnus, lorsque les plus grands personnages du monde se dispute-

ront à la cour du roi, votre père, le bonheur d'obtenir un seul de vos regards? Consolerez-vous, chères enfants : Dieu réserve toujours aux filles des souverains des amants dignes d'elles.

Mais tous les efforts de Kadiga venaient échouer contre la tristesse des infantes; pendant deux jours entiers, elles furent inconsolables. A l'aurore du troisième, la vieille gouvernante pénétra brusquement chez elles, l'œil en feu, les traits bouleversés, et dans le paroxysme de la plus vive colère. — Qui l'eût jamais pu croire? s'écria-t-elle. Mais hélas ! ce qui arrive n'est que la trop juste récompense de la complaisance imprudente que j'ai eue pour votre caprice. Ne me parlez de la vie de ces trois Espagnols maudits!...

— Eh ! qu'est-il donc arrivé ? s'écrièrent les trois infantes, en se pressant autour de Kadiga avec une curiosité sans égale.

— Ce qui est arrivé ! je vous le donne en mille à supposer !

Pourriez-vous penser que ces misérables ont osé chercher à séduire ma vertu, à corrompre mon dévouement, à me faire manquer à tous mes devoirs envers le roi votre père ?

Oui, mes chères maîtresses, ces trois chrétiens n'ont pas quitté Grenade, et ils me proposaient tout à l'heure mon pesant d'or, pour favoriser votre enlèvement.

A ces mots, la duègne Kadiga cacha son front dans ses mains et parut livrée à la plus profonde douleur. En l'écoutant, les trois infantes avaient rougi et pâli tour à tour ; mais jamais elles n'avaient été si belles.

— Faut-il avoir atteint mon âge, s'écriait Kadiga en se tordant les mains, pour se voir exposée à des propositions si outrageantes !.....

Alors l'aînée des princesses, dont le caractère était doué d'une énergie peu commune, prit la parole et lui dit : — Mais, chère et bonne Kadiga, si notre intention était de suivre

dans leur pays ces chrétiens, y aurait-il de grands obstacles à vaincre pour accomplir ce projet ?

— Des obstacles ! reprit Kadiga, hélas ! il n'en existerait pas un seul ! N'ont-ils pas, à force d'or, acheté la conscience du renégat Hussein-Baba, perverti la fidélité du chef des gardes de l'Alhambra et concerté avec lui le plan de votre fuite ? Mais moi, moi, tromperai-je votre père, qui vous a confiées à ma surveillance ? Ce serait une infâme perfidie.

— Mais notre père, reprit l'aînée des infantes, n'a jamais reposé sur nous sa confiance, puisque, par ses ordres, nous sommes si étroitement gardées. Il nous confie à ses verroux, à une tour inaccessible, et à la garde des plus vilains hommes du monde. Quel mal ferions-nous en quittant cette prison dorée pour aller vivre en liberté dans le pays de notre mère, qui était chrétienne comme nos trois beaux chevaliers ? nous trouverions là-bas des époux jeunes, aimants et bien faits, au lieu des monstres qui, du matin au soir, fatiguent nos tristes regards !...

— Hélas ! répliqua Kadiga, qui semblait s'être calmée comme par enchantement ; il faut bien avouer que le roi votre père vous tient dans une reclusion rigoureuse. Mais moi, me laisseriez-vous donc exposée à sa colère et à sa vengeance, moi qui vous aime tant, et qui ne vis que pour vous, depuis votre plus tendre enfance ?

— Dieu nous garde d'une pareille dureté ! s'écria la princesse ; nous partagerons le même sort, ma bonne Kadiga, et tu ne te sépareras jamais de nous. Allons en Espagne, et nous y embrasserons la religion chrétienne, qui était la foi de notre mère.

— Béni soit Dieu qui vous inspire de si nobles sentiments ! s'écria la vieille gouvernante. Moi aussi, mes chères filles, je suis chrétienne, et Dieu accorde une grâce précieuse à mes derniers jours en me rendant témoin de votre retour

à la vraie foi, qui peut assurer votre bonheur dans cette vie et votre salut dans l'autre. Hussein-Baba, le renégat, ne m'a point caché qu'il regrette douloureusement son apostasie; son unique désir est de retourner dans sa patrie pour y faire pénitence de sa faute. Nous partirons ensemble.

Ainsi Kadiga, sans paraître avoir en rien préparé la fuite des infantes, concerta avec elles toutes les précautions nécessaires au succès de leur évasion. L'aînée des trois sœurs n'avait pas eu de peine à se décider; la seconde avait fait bien peu de résistance; mais la plus jeune souffrait cruellement de l'idée qu'il lui faudrait à tout jamais se séparer de son père. La piété filiale luttait dans son cœur avec l'amour ardent qu'elle ressentait pour un des trois Espagnols; mais enfin, comme il arrive presque toujours en pareil cas, la passion triompha du devoir. On ne s'occupa plus que des moyens de quitter la tour.

Le rocher sur lequel s'élevait l'habitation des trois princesses est traversé par des galeries creusées dans le granit, dont les unes communiquent avec la ville et les autres vont aboutir sur les rivages du Xenil et du Darro. Ces conduits souterrains sont l'ouvrage des rois maures, qui les avaient fait pratiquer pour leur servir de moyens de salut aux époques de révolte et de guerre civile; quelques-uns de ces passages ont été comblés par des éboulements, d'autres ont été murés. C'est par une de ces issues que Hussein-Baba s'était chargé d'amener secrètement les jeunes infantes jusqu'à une porte éloignée de l'enceinte extérieure, où les Espagnols se tiendraient prêts avec des chevaux.

La nuit fut choisie pour exécuter ce plan avec plus de sûreté. Lorsque les habitants de l'Alhambra furent plongés dans le premier sommeil, Kadiga, qui faisait sentinelle en attendant ses complices, jeta une échelle de soie à Hussein-Baba, qui veillait au pied de la tour; elle descendit la première pour protéger le départ. Zayda et Zorayda descen-

dirent après elle, en tremblant ; mais quand vint son tour, la plus jeune hésita. Des sentiments contraires assiégeaient son âme aimante. En songeant à l'amant chéri qui l'attendait avec ivresse, elle prenait courage et posait son petit pied sur un échelon ; puis aussitôt l'image de son père, désolé de sa fuite, se dressait devant elle, et elle ne pouvait se résoudre à partir. Cependant Hussein-Baba se dépitait au bas de l'échelle, car chaque minute de retard pouvait amener un danger fatal. La duègne implorait tous les saints, et les deux princesses impatientes appelaient leur sœur avec une instance mêlée de reproches.

Tout-à-coup des pas de chevaux résonnèrent à peu de distance, sur un sentier pierreux. — C'est le guet de nuit, cria Hussein. Descendez, ou nous sommes tous perdus !

Zorayhada prit une résolution désespérée : elle détacha l'échelle de soie et la jeta au pied de la tour. — Allez, dit-elle, mes chères sœurs ! que Dieu vous fasse heureuses sur la terre étrangère ! moi, je reste ici, pour consoler notre père !...

Les deux sœurs eurent à peine le temps de déplorer cette séparation. Hussein les entraîna rapidement par la galerie souterraine jusqu'à l'issue où les trois chevaliers espagnols attendaient leurs maîtresses. L'amant de Zorahayda tomba dans un affreux désespoir, en apprenant que la jeune princesse avait refusé de fuir ; mais ce n'était ni l'heure ni le lieu de pleurer. Il fallut monter à cheval et partir à toute bride pour se soustraire aux poursuites qui ne pourraient guère tarder. La troupe prit le chemin des gorges de Lope et se jeta dans la sierra de Cordoue.

Ils n'étaient pas encore bien loin quand le fracas des trompettes éclata dans les airs du haut des tours de l'Alhambra. L'alarme était donnée.

— Nous sommes perdus ! dit Hussein d'une voix sourde.

— Courage ! s'écrièrent les chevaliers chrétiens ; nos

chevaux volent, et la nuit est profonde ; avant qu'on soit sur nos traces, nous aurons gagné la frontière.

Et la troupe, emportée comme un tourbillon d'orage, franchit ventre à terre la plaine de la Vega, et courut sans respirer jusqu'au pied de la montagne d'Elvira.

— Ici, dit le renégat, nous sommes sauvés ; nul ne pourrait nous atteindre : la montagne et la liberté sont à nous !

Comme il disait ces mots, une gerbe de clartés blafardes s'éleva au-dessus de la plus haute tour de l'Alhambra.

— L'alarme est partout ! reprit Hussein-Baba. Cette lumière maudite éclaire la plaine comme une place publique ; les gardes de tous les passages de la frontière vont se trouver sur pied ; nous aurons à peine le temps de les dépasser...

Et la troupe reprit sa course avec une vigueur désespérée : c'était son unique chance de salut. Chemin faisant, des feux s'allumaient sur toutes les hauteurs et répondaient au phare immense de l'Alhambra.

— Hourrah ! hourrah ! criaient à leurs chevaux essoufflés les fugitifs éperdus ; et ils arrivèrent, n'en pouvant plus, à la tête du pont des Sapins, fameux par de nombreux combats entre les Arabes et les chrétiens. L'autre extrémité du pont était garnie par une troupe de Maures armés jusqu'aux dents. — Le renégat prescrivit un profond silence, et les fugitifs, se penchant sur le cou de leurs chevaux, tournèrent brusquement dans un chemin creux qui bordait la rivière ; ils voulaient tenter de la passer à gué à quelque distance du pont. Ils se serrèrent l'un contre l'autre pour résister à la violence du courant, car les eaux avaient crû subitement. — Enfin, la fortune les protégeant, ils gagnèrent l'autre rive et se rejetèrent dans la montagne par des chemins que jamais vestige humain n'avait sillonnés. C'est ainsi qu'ils eurent le bonheur inespéré d'arriver sains et saufs dans l'Espagne chrétienne. Le retour des chevaliers, qui appartenaient aux plus nobles familles, donna lieu à des réjouissances solen-

nelles ; les deux princesses furent baptisées et mariées dans la cathédrale de Cordoue.

Quant à la bonne Kadiga, elle avait éprouvé une si grande frayeur lorsque Hussein-Baba, qui la tenait en croupe, poussa son cheval au milieu des vagues, qu'elle détacha ses mains du baudrier du renégat, et tomba vraisemblablement dans le courant du fleuve, car on ne la revit plus.

La tradition ne dit point ce que fit le roi Mohamed en apprenant la fuite de ses deux filles. Il garda la dernière plus étroitement, et peut-être que la pauvre enfant éprouva plus d'une fois le regret de n'avoir pas suivi ses sœurs. On l'apercevait rarement sur la plus haute terrasse de la tour qui domine les montagnes de Cordoue. Son attitude était triste et pensive ; mais nul ne put connaître le secret de son cœur. Elle mourut jeune, et son souvenir est resté mystérieux comme son dernier jour.

CHAPITRE XVI.

Le massacre des Abencerrages et la chute de Boabdil.

Grande fut la terreur au sein de la vieille Grenade, quand l'armée chrétienne, commandée par l'élite des chevaliers espagnols, vint mettre le siège sous ses remparts. Toutes les villes du pays mauresque étaient déjà tombées au pouvoir des vainqueurs. De toute la domination arabe, il ne restait plus sur le sol d'Espagne que Grenade, son dernier boulevard ; et Grenade elle-même allait succomber, parce que la trahison et la tyrannie qui l'opprimaient au dedans la livraient, comme une proie sans défense, aux assauts de l'ennemi.

Le roi d'Aragon, Ferdinand, avait convoqué au village de Santa-Fé, aux portes de la ville assiégée, toute la noblesse de Castille et d'Aragon avec ses vassaux armés. Une sortie tentée par les Maures fut repoussée avec vigueur; mais ceux-ci, encouragés et soutenus par l'exemple de Muza, l'un des plus braves chefs arabes, se préparèrent à continuer une résistance désespérée. Tous les musulmans furent appelés à la guerre sainte; tandis que Grenade s'agitait sous les querelles implacables de deux tribus illustres, les Abencerrages et les Zégris. Mohamed, chef des Zégris, avait fait croire au roi que les Abencerrages entretenaient de secrètes intelligences avec l'armée chrétienne et qu'ils devaient livrer les portes de Grenade. Pour ajouter une haine de plus à ces griefs, le perfide Mohamed imagina de persuader à Boabdil que la reine, son épouse, manquant à tous ses devoirs, brûlait d'un feu coupable pour Ali Ahmed, chef des Abencerrages.

Boabdil concentra sa colère, car les ennemis qu'on lui signalait étaient nombreux et puissants; la situation du pays ne lui permettait guère de les attaquer de front. Il lui fallait donc préparer une vengeance sûre, complète, mais imprévue, dans laquelle il pût envelopper ses principaux adversaires.

Par l'ordre de Boabdil, une fête magnifique se prépare dans le palais de l'Alhambra. Les chefs de la tribu des Abencerrages y sont conviés; mais, en entrant dans la cour des Lions, trente-six de ces nobles seigneurs sont cernés par les gardes du roi: toute résistance est impossible; on les égorge sans pitié. Toute la tribu aurait péri dans le massacre, si un enfant, effrayé de cette boucherie, n'était parvenu à fuir en donnant l'alarme. Les Abencerrages courent aux armes. On attaque l'Alhambra; et dans cette lutte furieuse, désespérée, trois cents Zégris sont immolés aux mânes des victimes d'une horrible trahison. Les représailles

auraient pu suivre de près ces scènes déplorables; mais les Abencerrages songèrent à se ménager une vengeance complète, à quelque prix que ce fût : sans respect pour la patrie en danger, sans soin de leur propre honneur, ils voulurent passer bannière déployée du côté des chrétiens, pour ensevelir sous les décombres de Grenade les souvenirs de leur malheur.

Dès l'aurore du jour qui suivit le massacre de l'Alhambra, une brillante cavalerie se déployait sur la plaine de Bivarrambla : c'étaient les Abencerrages prêts à partir. Mais à peine commençaient-ils à former leurs rangs, qu'un cavalier sortit de Grenade et vint à toute bride faire face à leur front de bataille : c'était Muza, le plus beau guerrier du pays des Maures.

— Enfants de Grenade, où allez-vous? leur cria-t-il; avez-vous réfléchi à la lâcheté d'une pareille défection? Se venge-t-on d'un sanglant outrage par le déshonneur d'une vie entière? Enfants de Grenade, souvenez-vous de la patrie!

— Tes paroles sont généreuses, elles sont nobles, dit un chef des Abencerrages; mais elles ne sauraient changer notre détermination. Nous fuyons une ville où chaque pierre est tachée du sang de nos frères, versé par la trahison. Nous allons au camp espagnol, et viennent les Zégris nous y chercher !.....

— Ai-je bien entendu? reprit Muza; n'est-ce pas une vaine parole qui frappe mon oreille surprise? Etes-vous encore les premiers citoyens du pays de Grenade? De quel nom couvrirez-vous une prétendue vengeance qui sacrifie notre patrie et notre religion? Abencerrages, quittez un dessein qui va souiller à jamais votre illustration! renoncez à ces querelles intestines dont nos ennemis communs vont profiter pour nous asservir ou nous dépouiller du plus beau royaume de la terre! Ou s'il vous faut une vengeance immédiate, terrible; comme fut l'outrage, eh bien! vous êtes

armés, rentrez dans Grenade, attaquez les Zégris, égorgez à loisir, plongez-vous dans le sang ! courez les uns contre les autres jusqu'à une ruine complète ; mais n'appellez pas ces étrangers, vos ennemis, à jouir de votre désunion, à profiter de vos colères ! ne devenez pas les mercenaires de ceux qui veulent opprimer votre patrie.

— Muza, répliqua le même chef, nous applaudissons à ton amour pour la patrie ; mais tes paroles n'ont pas d'empire sur notre volonté. Il n'y a plus ni repos ni justice à espérer dans Grenade après les meurtres épouvantables qui viennent de s'y commettre impunément. Une haine éternelle s'est levée, comme une barrière armée, entre nous et le roi perfide qui a ordonné l'égorgeement de nos frères. Il faut que Grenade tombe ; il faut que l'empire des Maures s'efface de la terre ; l'Espagne chrétienne tient déjà la victoire dans sa main. Nous n'arrêterons pas le torrent qui va emporter une cité maudite.

— Honte à vous ! s'écria Muza. De tels blasphèmes devaient-ils sortir de la bouche d'un Abencerrage ? Si nous ne sommes pas assez forts pour empêcher la ruine de notre patrie, notre devoir est de périr sous ses ruines. Avez-vous oublié l'héroïque défense de nos ancêtres contre les rois chrétiens ? le siège de Tolède ? les guerres de Cordoue ? et cette défense de Séville où les Maures, accablés par le sort, succombèrent honorés par leurs vainqueurs eux-mêmes ? Toutes les villes du pays mauresque ont pu être conquises, pas une ne s'est avilie par une lâcheté ; et Grenade, Grenade le dernier vestige de notre puissance, sera-t-elle plus délaissée que ne l'ont été Tolède, Cordoue et Séville ? Quand ceux qui nous ont précédés sont morts avec honneur, vivrons-nous dans l'infamie ? O Abencerrages, écoutez-moi ! La patrie vous réclame, et Dieu vous regarde !

Les discours éloquents de Muza ne trouvaient point d'écho dans toutes ces âmes profondément blessées ; les meilleurs

raisonnements cédaient devant l'instinct de la vengeance. La troupe se mit en marche sans plus attendre, et descendit le chemin qui menait de la Vega au camp des chrétiens. La nouvelle de cette défection produisit dans Grenade le plus triste découragement : on n'entendait plus de tous côtés que plaintes et imprécations; les habitants erraient dans les rues d'un air sombre; tout le monde était en proie à la plus morne consternation : l'ennemi était aux portes, le désespoir au dedans.

Muza seul ne perdait rien de son énergie; malgré ce qu'il pouvait souffrir intérieurement, il comprit que de promptes mesures pouvaient seules, sinon sauver, du moins retarder la chute de la ville. Il se rendit à l'Alhambra qu'habitait Boabdil. Le roi se promenait en méditant dans les galeries de ce magnifique séjour dont la jouissance était sur le point de lui échapper; son aspect était plus farouche qu'à l'ordinaire. Il semblait à peine satisfait de la cruelle vengeance qu'il avait puisée dans le sang des Abencerrages : on voyait qu'il méditait encore de nouvelles cruautés.

— Eh bien ! roi de Grenade, lui dit Muza, d'un ton où le mépris s'alliait à la douleur; eh bien ! roi de Grenade, à quoi pensez-vous donc, quand le deuil étend ses voiles sur la ville et qu'un désastre prochain nous menace tous ? Voilà les fruits de vos haines cruelles, de vos injustes jalousies, de vos vengeances implacables : le plus fidèle appui de votre trône vous manque aujourd'hui; et dans cet isolement, qui va grandir autour de vous à mesure que l'ennemi va resserrer la ville davantage dans son cercle de fer, n'entendez-vous rien qui vous éveille de cette apathie qui va vous livrer pieds et poings liés à la merci d'un vainqueur ? N'avez-vous rien imaginé pour vous sauver d'un pareil péril ?

— Je sais que la révolte s'est levée au milieu de mes sujets, répondit Boabdil d'une voix sourde; ce sont encore les Abencerrages que ma justice n'a pas frappés assez fort.

— Ne craignez plus les Abencerrages, dit Muza avec une ironique froideur ; ils ne troubleront plus de leurs plaintes la splendeur de vos fêtes.

— Tant mieux ! reprit le roi ; car je leur mettrais à la bouche un frein tranchant.

— Ils vous épargneront ce raffinement de précautions.

— Qu'est-ce à dire ?

— Que tous les Abencerrages ont pris la route du camp des chrétiens.

— Trahison !

— Non pas ! c'est justice.

— Ah ! pourquoi ne les ai-je pas exterminés jusqu'au dernier ?

— Vous n'auriez pas eu assez de bourreaux.

— Mais ma vengeance ne fut-elle pas légitime ? un de ces traîtres, Ali Hamed, n'a-t-il pas séduit la reine et médité ma ruine ?

— Où sont les preuves du crime ?

— Apportez-moi celles de l'innocence.

— Phrase de tyran pour s'excuser d'un massacre. Boabdil, vous avez, par votre inutile cruauté, perdu l'héritage de vos aïeux, vous avez livré la patrie à l'avidité de l'étranger : Dieu sera juge entre vous et le peuple.

A ces mots, Muza laissa le roi livré à une impuissante fureur : Boabdil eût voulu tuer de sa main l'audacieux guerrier qui osait lui reprocher son crime ; mais le peuple adorait Muza ; Muza était le dernier espoir du pays. Boabdil résolut d'attendre une vengeance plus facile.

Ce jour-là, préoccupé de plus en plus d'idées fatales, en proie aux accès d'une jalousie rendue plus furieuse par les reproches et les menaces qu'il venait de subir, il résolut d'immoler la jeune reine à ses ressentiments, et passa brusquement dans le sérail pour lui annoncer cette sentence.

L'infortunée princesse était plongée dans les larmes : elle

avait sans cesse présente à sa pensée l'infâme accusation dont les Zégris l'avaient lâchement souillée ; mais Boabdil, séduit par la calomnie, comme tous les hommes faibles, attribua ce désespoir aux regrets qu'elle ressentait de la mort d'Ali Hamed ; sa cruelle jalousie en devint plus implacable, et du seuil de l'appartement il jeta ces dures paroles à la pauvre femme :

— Ne pleure plus, ma belle princesse. Les larmes altèrent tes charmes, et il est temps que ta douleur si touchante ait une fin. La vie sans doute t'est devenue odieuse, privée des amours d'Ali Hamed ; moi, qui suis généreux, j'ai résolu de t'affranchir des liens qui nous enchaînent.

— Ciel ! s'écria la reine en frissonnant, que m'annoncez-vous ? quelle nouvelle cruauté avez-vous imaginée ?

— Eh ! pourquoi trembler ? reprit Boabdil. Pouvez-vous désirer une félicité plus précieuse que de mourir, puisque la mort pourra vous réunir à celui que vous aimez, que vous m'avez préféré ? J'aurai soin que cette mort soit un symbole ardent de la passion qui vous consume. Vous brûlez d'amour pour Ali Hamed ; vous brûlerez bientôt d'un autre feu sur la place Nueva.....

La reine se tordait dans les convulsions du désespoir. Boabdil la repoussa du pied et continua ses imprécations :

— Oui, femme perfide, tel est le sort que je te réserve, pour prix de la flétrissure dont tu as souillé mon alliance ; si dans le délai de trois journées tu n'as pu trouver des défenseurs assez dévoués pour soutenir ton innocence en champ clos contre tes accusateurs, le bûcher de la place Nueva fera justice de ta vie maudite !

A ces mots, Boabdil s'éloigna, en lui jetant un dernier regard de haine et de vengeance. La reine, restée seule, mesurait avec horreur l'étendue de son infortune : depuis le départ des Abencerrages, elle n'avait aucun appui sur lequel elle pût compter. Il ne lui restait, dans un si prochain

avenir, que la perspective de la torture. Dans cette effroyable extrémité, une jeune esclave chrétienne qu'elle affectionnait lui proposa d'envoyer un message secret au camp des chrétiens, pour implorer le secours de don Juan Chacon, le plus brave chevalier de Castille. Malgré le peu de chances de salut que paraissait offrir cet expédient, la reine voulut le tenter pour échapper à ses bourreaux; elle écrivit une lettre pleine de dignité à don Juan. La jeune esclave se chargea de la faire parvenir entre ses mains.

Cependant l'arrivée de la brillante tribu des Abencerrages au camp des Espagnols avait causé la plus grande joie dans toute l'armée. Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille voyaient dans leur concours un gage assuré de triomphe pour la cause chrétienne : Grenade, abandonnée de ses plus illustres défenseurs, livrée aux querelles intestines et aux farouches violences d'un roi faible et haï, ne pouvait résister longtemps à des efforts soutenus. Les chevaliers espagnols accueillirent comme des frères les chefs abencerrages.

Ponce de Léon, Aguilar, Gonzalve de Cordoue, l'alcade de Los Douceles, Juan Chacon, le grand-maître de Calatrava, Anigo de Mendoza, et une foule d'autres héros déjà célèbres par leurs exploits, assiégeaient la capitale des Maures, et la terreur qu'inspirait le récit des actions de ces guerriers augmentait à chaque instant le découragement des assiégés.

Un soir que don Juan reposait dans sa tente, un homme d'armes vint l'éveiller pour lui remettre un message pressé. Grande fut la surprise du héros en voyant que cette missive inattendue lui était adressée par la reine de Grenade, qui le suppliait, au nom de ce dévouement dont les chevaliers chrétiens ont fait vœu en faveur de tout ce qui souffre, de venir défendre son innocence en champ clos. Une femme réclamant appui et vengeur ne pouvait trouver des cœurs indifférents pour son malheur. Don Juan n'hésita pas un seul

instant : il répondit au messager qu'au jour et à l'heure fixés par la reine de Grenade, il serait fidèle au rendez-vous de l'honneur, et qu'il entrerait en lice avec trois des plus vaillants guerriers de l'Espagne pour combattre et vaincre corps à corps les calomniateurs de la reine.

Dès que le messager se fut retiré, don Juan s'occupa du choix des compagnons qu'il s'adjoindrait pour ce bizarre duel : c'était un choix difficile à fixer au milieu d'une armée de héros, tous rivaux de gloire et de vertus. Cependant il parvint, après bien des méditations, à désigner dans son esprit ceux qu'il lui conviendrait le plus d'associer à son entreprise, et dès l'aube du jour suivant il leur communiqua son projet.

— Ce serait, leur dit-il, un éternel déshonneur pour la chevalerie, si sur le sol d'Espagne une femme innocente et malheureuse périssait victime d'infâmes calomnies, sans avoir trouvé de défenseurs. J'ai reçu cette nuit même un message de la main de la reine, qui remet son sort à mon courage et à ma générosité. J'ai besoin de trois frères d'armes pour m'assister de leur épée.

— Je veux être l'un d'eux, s'écria Ponce de Léon.

— Moi le second, ajouta Aguilar. Mais il reste à savoir par quels moyens nous mènerons à bout cette singulière entreprise.

— Les moyens ? s'écria don Juan. Et quels obstacles seraient capables de nous arrêter, quand il s'agit de défendre une si belle, une si noble cause ?.... Qui oserait hésiter, sans risquer son honneur pour enjeu de sa faiblesse ?

— Personne, dit froidement l'alcade de Los Donceles. Il n'y a ni crainte ni raison politique qui puisse autoriser un refus. Mais la reine de Grenade appartient à la religion des infidèles.....

— Arrêtez ! interrompit don Juan : ce n'est plus ni la reine de Grenade, ni une chrétienne, ni une Mauresque, qui

réclame le secours de nos bras; c'est une femme opprimée, une femme vouée aux bourreaux qui vous demande justice.

— C'est bien dit ! reprit Aguilar avec entraînement. J'approuve l'élan généreux de don Juan. Mais, mes amis, nous sommes ici les vassaux du roi d'Espagne, armés pour combattre sous sa bannière; avons-nous le droit de tenter sans son aveu une entreprise particulière, dont l'issue, si elle nous est fatale, le priverait de quatre chefs de son armée? pensez-vous que nous soyons à l'abri de toute trahison sur la foi des Maures? — Je demande à m'éclairer sur tout cela, mais je ne recule pas; disposez de mon épée, pourvu que mon dévouement n'offense ni Dieu ni le roi.

— C'est vrai, dit Ponce de Léon, je n'avais pas songé à cet obstacle.

— Et moi, ajouta l'alcadé de Los Donceles, j'ai une meilleure objection à vous soumettre. Croyez-vous donc que les Maures permettent à quatre chrétiens d'entrer librement dans Grenade pour défendre une femme que leur roi veut faire périr.....

— Trêve d'objections ! s'écria don Juan. C'est retarder inutilement le succès de notre dessein; l'honneur parle quelquefois plus haut que le devoir : j'ai fait serment de consacrer mon épée à la défense de la reine de Grenade, et je tiendrai à tout prix mon serment. Si vous voulez me secourir, j'ai le moyen d'entrer à Grenade sans être reconnu ni soupçonné; partons sans donner à qui que ce soit avis de notre absence; paraissions dans la ville assiégée sous des costumes musulmans, et pour mettre en défaut toute défiance, faisons le tour des remparts, afin d'entrer par une porte opposée à celle qui regarde le camp.

Ce projet réunit tous les suffrages; et les guerriers se séparèrent pour mettre ordre à leurs préparatifs. Bientôt ils quittèrent le camp, et après avoir revêtu leurs déguisements



dans un bois d'oliviers, ils s'acheminèrent vers la ville et firent leur entrée par la porte méridionale.

Une violente agitation régnait dans Grenade; car le jour fatal du triomphe ou du supplice de la reine était venu: le bûcher s'élevait sur la place Nueva, les bourreaux étaient prêts, et nul champion ne s'était encore présenté pour combattre les accusateurs de la victime. Le lieu du combat avait été fixé sur la place de Bivarrambla, que garnissait une triple enceinte d'hommes armés. Au milieu du terrain surgissait un échafaud tendu de noir, où la reine devait s'asseoir pour attendre l'issue de cet étrange procès. Dès l'aurore, une foule immense de spectateurs avait envahi tous les environs. — Les habitants de Grenade attendaient avec impatience le dénouement du drame lugubre qui leur était offert. Un grand nombre de ceux même qui la veille encore ne croyaient pas à la vertu de la reine se sentaient émus d'une pitié singulière et faisaient des vœux pour elle.

A l'heure marquée, le cortège sortit de l'Alhambra; la reine fut portée dans une litière jusqu'au lieu fatal. Les terrasses de la ville étaient couvertes de femmes éplorées qui maudissaient tout bas Boabdil, et les hommes s'attendrissaient devant l'affreux malheur qui allait dévorer une si belle reine; tous faisaient des vœux secrets pour qu'un secours inespéré éclatât en sa faveur. Déjà même un bruit sourd circulait dans la foule: on disait que la tribu des Gommères prenait les armes, qu'elle allait tenter une attaque furieuse; et chacun tremblait qu'au milieu de la lutte qui s'engagerait, Grenade ne fût surprise par l'ennemi.

La reine et son cortège parvinrent au milieu d'un silence effrayant jusqu'à la place de Bivarrambla; elle monta lentement sur l'échafaud, vêtue de deuil, et promena au loin sur le peuple un triste regard. Alors Mohamed, son accusateur, entra dans la lice, accompagné de trois Zégris armés de pied en cap. Des fanfares accueillirent leur arrivée;

le peuple se taisait, et les quatre calomnieux firent lentement le tour de l'enceinte, en jetant autour d'eux des regards d'insolent défi. Personne ne paraissait; la reine tremblait, et le silence devenait effrayant.

L'attente générale durait depuis une heure, et le terme fixé pour l'épreuve allait finir, lorsqu'on entendit retentir les sons de la trompette, et quatre musulmans masqués se présentèrent à l'entrée de la lice. Ils portaient des costumes de la plus grande richesse; leur armure étincelante, et leur noble contenance inspiraient l'étonnement et le respect. L'un d'eux s'avança jusqu'au pied de l'échafaud et salua la reine.

Le signal du combat fut donné. Les quatre couples d'adversaires fondirent les uns sur les autres avec une impétuosité furieuse : ce fut une lutte à outrance. Les chrétiens, forts de la justice de leur cause, firent des prodiges de valeur. Deux Zégris furent égorgés en un clin d'œil; un troisième les suivit de près; et Mohamed, le dernier, mortellement blessé par don Juan de Chacon, demanda avant d'expirer qu'on fit approcher Muza; il porta témoignage entre ses mains de l'innocence de la reine, et mourut. Muza répéta à haute voix devant le peuple cette déclaration.

Une musique joyeuse célébra aussitôt la gloire des vainqueurs, et la reine fut emportée en triomphe au palais, tandis que les chevaliers chrétiens sortaient de Grenade sans avoir consenti à se démasquer et reprenaient la route du camp.

Cette expédition secrète fut bientôt divulguée; les récits qu'on en fit croissaient de bouche en bouche, et devinrent l'occupation de toute la contrée. Les Espagnols se paraient orgueilleusement de la victoire de leurs compatriotes, et les Maures conçurent encore plus de crainte de la valeur des guerriers chrétiens. Boabdil continuait de se faire haïr du peuple et de l'armée. Peu de jours après la justification de

son épouse, il tenta de l'empoisonner pour se délivrer d'une présence qui était pour lui un reproche perpétuel de sa cruauté; mais la reine avertie à temps, prit la fuite, et se réfugia, suivie de nombreux partisans, au sein de l'armée espagnole.

Désespéré de ce nouvel échec, Boabdil fit appeler Muza, le seul homme sur le bras duquel il osât se reposer encore; mais ce chef n'avait plus à lui offrir que de vulgaires consolations: — Prince, lui dit-il, vous reconnaissez trop tard l'odieux de votre règne. Vous vous êtes aliéné les cœurs de tous vos sujets. Votre intérêt a cessé d'être le leur; cette défection vous livre à vos ennemis; et moi, je ne sais plus que faire pour vous le sacrifice de ma vie. Je serai du moins fidèle jusqu'au dernier moment, et demain les plaines de la Vega me verront mourir pour le salut de Grenade.

Muza tint parole: il réunit les Grenadins découragés, gourmanda leur faiblesse par une éloquente proclamation et leur promit le secours du prophète. Cette tentative ne fut pas vaine: un dernier effort s'organisa pour la défense publique, et le jour suivant vit une troupe nombreuse sortir des murs de la ville et s'avancer contre les ennemis. Les chrétiens, à cet aspect, poussèrent des cris de joie pour saluer l'approche d'un combat décisif. L'enthousiasme était égal des deux côtés; et il était facile de prévoir que la victoire serait chèrement disputée.

La lutte s'engagea de part et d'autre. Les Maures, animés d'une furie sauvage, se ruèrent à la suite de Muza, qui courait au plus épais des rangs ennemis. Mais tant de valeur devait rester inutile: le terme marqué pour la chute de la domination arabe en Espagne était arrivée; et il n'y avait plus de force capable d'en retarder la ruine. La troupe des Maures perdit peu à peu du terrain; don Manuel Ponce de Léon, par une habile disposition de ses lignes de bataille, parvint à l'envelopper. Muza, qui voulait tenter un effort sur-

umain pour lui arracher la victoire, l'attaqua corps à corps, mais ne put trouver qu'un glorieux trépas dans cette lutte suprême. Les Maures, en le voyant tomber, se dispersèrent et fuirent; poursuivis avec un grand carnage, jusqu'aux remparts, où ils ne trouvèrent qu'un sanglant asile parmi des décombres et des tas de cadavres.

Boabdil, ayant perdu tout espoir de résister plus longtemps, chercha son salut dans les chances d'une capitulation, quelle qu'elle fût : c'était la première fois qu'il se décidait pour une sage mesure. Des transactions suspendirent les hostilités, et il fut décidé que dans le délai de six jours Grenade ouvrirait ses portes à la conquête. Ces derniers jours furent un deuil public pour les derniers habitants de Grenade : on les voyait errer çà et là, mornes et farouches comme des bêtes fauves chassées de leurs repaires; enfin le jour fatal de l'exil se leva sur eux; et l'armée espagnole, debout dès l'aurore, s'avança solennellement pour prendre possession de cette puissance déchuë.

Boabdil, suivi d'une faible escorte, vint à la rencontre de Ferdinand et d'Isabelle : il leur livra les clefs de sa capitale, puis il s'éloigna, la honte au front, l'âme bourrelée de regrets; sa famille et ses serviteurs l'attendaient dans un village voisin, d'où ils partirent pour l'Afrique. Boabdil était plein d'une vive émotion, et des larmes coulèrent le long de ses joues. C'est alors que sa mère lui adressa ces paroles que j'ai citées ailleurs : — Vous avez raison de pleurer comme une faible femme l'empire que vous n'avez pas su défendre comme un roi.

La prise de Grenade par les Espagnols eut lieu le 6 janvier 1492 : elle marqua la ruine totale d'une puissance qui avait duré huit siècles. L'histoire offre peu d'exemples d'une lutte aussi longue, aussi acharnée, entre deux grands peuples; la chronique, la légende et le roman ont exploité tour à tour cette mine féconde en récits héroïques. L'Espagne

prit un magnifique accroissement par cette vaste conquête; elle s'acheminait par la gloire des armes vers cette époque de grandeur qui signala le règne d'Isabelle-la-Catholique.

CHAPITRE XVII.

Nina Carmen.

Une saison toute entière s'est écoulée depuis que j'ai déposé sous les portiques de l'Alhambra mon bâton de voyageur. A mon arrivée, le printemps était dans toute sa sève; la végétation préparait toutes ses merveilles; les rivages du Darro et du Xenil s'embaumaient de parfums naissants; les rochers et les collines d'alentour se diapraient de plantes vivaces et de bruyères aux mille reflets; Grenade se levait au milieu de sa campagne ravissante comme une sultane d'Orient parmi les roses du harem.

Puis l'été brûlant dessécha du même souffle l'herbe des champs et la fleur des jardins; il ne resta plus autour de la ville, embrasée par le soleil du midi, que de rares bouquets cachés dans les plis des vallées; mais, pendant les jours les plus ardents de la canicule, l'Alhambra conservait dans sa vaste enceinte plus d'un asile dont la chaleur respectait le mystère.

On y remarque, entre autres, une salle de bains presque souterraine dont l'architecture a conservé le cachet du vieux style mauresque. On arrive à ces bains en traversant une petite cour, qui servait autrefois de jardin, puis on entre tout d'abord dans une pièce de médiocre étendue, mais construite avec une exquise élégance. Autour de cette salle court

une galerie soutenue par des pilastres de marbre ; au milieu s'éleva un bassin d'albâtre d'où jaillit une gerbe d'eau vive. Des niches demi-circulaires creusées dans les parois de la salle étaient destinées à recevoir des estrades sur lesquelles on se reposait après le bain. La clarté d'un jour mystérieux y répandait une teinte vague de douce mélancolie. Il ne reste plus de ces bains que des ruines chargées de mousses et de plantes grimpantes. Le silence et l'obscurité qui y règnent aujourd'hui en font l'asile des oiseaux nocturnes, un séjour où tout respire la tristesse et l'abandon.

J'allais souvent rêver dans cette solitude pendant les dernières heures les plus chaudes du jour : il me semblait alors que j'étais le souverain de ces nobles débris, et que j'avais le pouvoir d'évoquer autour de moi l'ombre des trépassés auxquels ils servent de tombeau. Un de ces jours, je fus tiré soudainement de ma méditation par le bruit d'un coup de feu que les échos répétèrent en grondant. Je sortis de la grotte des bains, et je trouvai dans la salle des Ambassadeurs un vieux gentilhomme escorté de nombreux valets qui avait quitté son palais de Grenade pour venir gagner de l'appétit en chassant les corbeaux de l'Alhambra.

Je remarquai tout d'abord que malgré l'activité de ses gens à charger les carabines, ce qui lui permettait de faire un feu bien nourri, il n'eut pas à se reprocher la mort de la moindre hirondelle. Sa maladresse était si complète, que les oisillons, effarés par le bruit, venaient caqueter jusque sur ses épaules. Une sorte d'accord tacite partagea entre nous la souveraineté des ruines de l'Alhambra. Le comte affectionnait la cour des Lions et les dépendances qui l'avoisinent. Je m'étais réservé plus particulièrement les bains et le parterre de Lindaraja. Mais l'heure des repas nous réunissait sous les galeries que rafraîchissent les fontaines et les ruisseaux qui coulent sous des rigoles de marbre. Le soir, on faisait le cercle autour du vieux seigneur. Sa femme et sa

filles, adorable vierge de seize ans, montaient souvent de Grenade pour compléter le charme de ces soirées de famille, où serviteurs et maîtres, intendant, secrétaires et chapelain, causaient pêle-mêle comme une vraie tribu de patriarches. Chez aucun peuple, les relations intimes ne sont plus cordiales qu'en Espagne, nulle part il n'existe plus de franchise et de bienveillance entre les maîtres et les serviteurs.

La fleur de cette famille est la fille du comte, la jolie Nina Carmen. A peine sortie de l'enfance, elle a-déjà reçu de la nature toutes les perfections qui résument la beauté espagnole; et son esprit rivalise de grâce avec les attraits de sa personne.

Peu de jours après notre rencontre à l'Alhambra, le gentilhomme grenadin célébra son jour de naissance par un banquet où vinrent s'asseoir tous les siens. J'observai, à cette occasion, que si les vieilles mœurs de l'Espagne se sont effacées en beaucoup d'endroits, elles ont été religieusement conservées par quelques familles de souche antique, dont l'orgueil se complait au milieu d'une peuplade de serviteurs inutiles qui encomrent leurs terres et rongent leur patrimoine; l'ancienne grandesse espagnole, à laquelle se joignait un mélange d'orgueil et de bonté, ne permettait point qu'un vieux serviteur hors de service fût renvoyé de la maison; mais il devenait une charge de la terre sur laquelle il avait travaillé; et bien souvent, ses enfants et jusqu'à ses petits-enfants, s'il en avait, s'appropriaient le même privilège et vivaient sur les biens de la famille du maître. C'est à cette coutume que l'on doit les vastes habitations des moindres hobereaux espagnols, qui, par la médiocrité de leur mobilier, ont une physionomie d'arrogante pauvreté qui blesse les regards habitués au confortable des pays du Nord. Au reste, ces vastes demeures suffisaient à peine, au temps de la magnificence de la vieille Espagne,

pour héberger tous ceux que l'hospitalité ou les usages de la vie patriarcale groupaient autour du seigneur. Le respectable gentilhomme avec lequel je venais de me lier, et qui possédait des terres considérables dans toutes les parties du royaume, m'affirmait que quelques-uns de ses domaines ne suffisaient pas à alimenter les hordes de dépendant qui y avaient fait leur nid, de père en fils.

Le festin de la fête de famille fut servi dans la *salle des deux Sœurs* (la sala de las dos Hermanas). Une gaieté franche animait les convives, et pour ma part, je considérai comme un des plus piquants spectacles qui se pût voir, cette fête donnée par un vieux noble chrétien sous les arceaux du palais des rois maures. Le banquet fini, la société rentra dans la salle des Ambassadeurs, où chacun dut faire contribuer ses talents à l'amusement de tout le monde. Le chant et la musique alternèrent avec des contes merveilleux, puis on dansa le *fandango* national. L'âme de cette fête était la jolie Carmen, qui nous débita des tirades des vieux auteurs avec un aplomb et un esprit que beaucoup de comédiens ne possèdent pas. Puis elle se mit à contrefaire les danses et les jeux populaires du pays, et les ballades des gitanos tout cela sans prétention, sans envie de briller et de se faire applaudir, mais avec la plus désopilante naïveté. Je ne me souviendrai jamais de mon séjour à l'Alhambra, sans me rappeler cette délicieuse jeune fille.

J'ai promis des contes au lecteur; c'est ici le lieu de faire payer tribut à ma mémoire. Voici quelques traditions curieuses que j'ai recueillies dans nos longues causeries avec mon gentilhomme grenadin, descendant en droite ligne, s'il vous plaît, du grand Gonzalve de Cordoue, et qui, s'il n'était pas aussi belliqueux que son illustre aïeul, possédait en revanche la bonne épée du vainqueur des Maures dans la salle d'honneur de son palais de Grenade.

CHAPITRE XVIII.

• Les Oiseaux d'Ahmed-le-Parfait.

Il y avait, au temps des Maures, un souverain de Grenade à qui le Ciel n'avait donné qu'un fils. Cet unique héritier du plus beau trône du monde s'appelait Ahmed, et les courtisans du roi l'avaient surnommé *Al Kamel*, c'est-à-dire *le parfait*, à cause des germes de hautes qualités qui s'annonçaient en lui dès sa plus tendre enfance. Les astrologues, consultés sur son avenir, ne prédisaient que d'heureuses choses; et les astres s'accordaient à promettre au futur souverain toutes les merveilles d'un règne heureux et florissant. Un seul danger devait le menacer, et ce danger se cachait sous les roses de la vie : c'était l'amour.

Le roi de Grenade, pour obvier aux périls que la passion d'amour pouvait faire encourir à son fils unique, avait voulu qu'on l'élevât dans une retraite absolue, où nulle femme, de quelque âge qu'elle fût, ne paraîtrait jamais à ses regards, et où le nom de l'amour même ne viendrait jamais frapper son oreille. Pour atteindre ce but difficile, il avait fait construire pour le prince Ahmed un magnifique palais, isolé sur la plate-forme d'une colline qui domine l'Alhambra, au milieu de jardins délicieux.

C'est ce palais qui porte encore aujourd'hui le nom de Généralife. Le fils du roi fut enfermé dans cet asile, et confié à la garde et aux soins d'Eben Bonabben, philosophe arabe doué d'une haute science, mais d'un esprit austère et grave, nourri de l'étude des choses occultes et des mystères de l'Égypte.

— Prenez, lui avait dit le roi, tous les moyens que la

prudence vous suggérera, pour que mon fils ignore pendant toute sa jeunesse jusqu'au nom même de l'amour; et souvenez-vous que, si mes recommandations venaient à être négligées, votre tête me répondrait des suites fatales de votre désobéissance.

Le visage ridé d'Eben Bonabben se colora d'un pâle sourire.

— Prince, répondit-il, reposez-vous sur moi de la rigide exécution de vos volontés; voyez mon âge et ma figure; je ne suis pas fait pour encourager l'approche de l'amour, ni pour donner aux autres ses dangereuses leçons.

Pendant le prince Ahmed grandissait et étudiait sous l'active surveillance de son gardien; des esclaves noirs, d'une affreuse laideur, étaient seuls admis à le servir, ces esclaves étaient muets. Nul autre qu'Eben Bonabben ne pouvait converser avec le prince et répondre à ses questions. Il parvint dans sa triste solitude jusqu'à l'âge de vingt ans. Tout le temps qui avait précédé cet âge s'était écoulé pour lui dans la méditation de la science des vieux sages. Ahmed était devenu l'homme du monde le plus instruit; mais il ignorait jusqu'au nom de l'amour.

Mais lorsqu'il eut vingt ans, un changement subit s'opéra dans sa manière de vivre: il abandonna tout-à-coup l'étude pour passer des journées entières à rêver à travers les jardins de son palais. Le sage Eben Bonabben, surpris et alarmé de ce caprice, voulut en distraire son élève en appliquant à des travaux mathématiques les facultés de son esprit; mais le prince Ahmed avait les chiffres en horreur: — Apprenez-moi, dit-il à son maître, quelque chose qui parle à mon cœur.

— Bon! pensa tristement le sage d'Arabie, me voilà en belle position. Par quelle fatalité le prince s'est-il avisé de découvrir qu'il a un cœur!

Sa surveillance redoubla de rigueur autour de son royal élève; mais il ne pouvait l'empêcher de continuer sa vie

rêveuse et mélancolique. La nature résistait aux entraves qu'on voulait opposer à son développement. Les dispositions aimantes du prince Ahmed se concentrèrent d'abord sur des fleurs et des arbres dont la forme gracieuse, les riches couleurs ou les suaves parfums faisaient naître en lui un doux émoi et le plongeaient durant de longues heures en des contemplations pleines de charmes. Le sage Eben Bonabben, fort inquiet des progrès de ce mal, tremblait pour sa tête ; fort de l'autorité du roi, il prit sur lui de confiner Ahmed dans le donjon le plus élevé du Généralife. De cette prison le regard s'étendait au loin sur le pays ; mais l'on ne pouvait de sa hauteur distinguer que des formes confuses, et les parfums qui nous excitent à l'amour à notre insu ne s'élevaient pas jusqu'à cette région.

Eben Bonabben dut s'occuper alors de chercher pour le prince quelques distractions qui lui fissent prendre en patience les derniers temps de sa captivité. Il se souvint, en y rêvant, qu'il avait autrefois étudié en Egypte la langue des oiseaux auprès d'un rabbin juif qui en possédait les secrets transmis de génération en génération jusqu'à lui par le grand roi Salomon, qui savait tout. Le prince Ahmed accueillit avec une joie singulière la proposition qui lui fit son gouverneur de lui apprendre la langue des oiseaux.

En peu de temps il excella dans cette étude, qui devint pour lui une source de curieux plaisirs. Il ne pouvait plus dès-lors manquer de trouver à qui parler.

Son premier interlocuteur fut un faucon qui avait bâti son aire dans les crevasses du donjon, et qui de là guettait au loin sa proie. Ce faucon ne plut pas longtemps au prince Ahmed, parce qu'il ne savait l'entretenir que de piraterie et de meurtres commis sur les pauvres habitants de l'air plus faibles ou moins courageux que lui.

La seconde liaison que le prince voulut bien former avec la gent volatile eut pour objet un hibou, personnage grave

et taciturne, qui dormait ou méditait tout le jour, et ne sortait que la nuit pour ménager ses yeux. Ce maître hibou était, du reste, un grand hâbleur, fort entêté de son petit savoir, dont il faisait grande vanité. Ahmed trouva que les bavardages du hibou étaient encore plus insupportables que les sermons du sage Eben Bonabben.

De temps à autre, le jeune prince s'entretenait avec une chauve-souris qui venait s'accrocher dans un angle obscur de sa chambre à coucher, et ne sortait qu'à la tombée de la nuit, pour aller chercher sa pâture aux environs. Cette bête-là était demi-savante, comme le hibou, et parlait sur toute chose sans presque rien savoir de positif et d'exact.

Enfin, une hirondelle complétait cette petite cour que le prince avait pris plaisir à se créer. L'hirondelle était fort babillarde, elle se trémoussait beaucoup, changeait de place à chaque instant, et ne pouvait pas lier avec suite deux idées dans la causerie.

Le donjon du Généralife se trouvait trop élevé pour que d'autres oiseaux pussent venir en visiter le faite. Aussi, le prince Ahmed finit par s'ennuyer de la monotone loquacité de ses courtisans emplumés.

L'hiver passa ; le printemps revint avec sa verdure, ses parfums et sa sève imprégnée de vie nouvelle. Un beau jour, des chants joyeux s'élevèrent des bosquets qui entourèrent le Généralife. Des myriades d'oiseaux accouplés deux à deux venaient de former sous les ombrages leurs nids d'amour, et toutes leurs voix en concert chantaient l'amour.

Le prince Ahmed, initié à la langue de ces petites créatures, fut d'abord très-surpris d'entendre ce mot dont il ne comprenait pas le sens.

— Qu'est-ce que l'*amour* ? se dit-il. Qui me dira ce que signifie ce mot répété si joyeusement par tant d'êtres à la fois?....

Dans sa perplexité, il alla consulter son ami le faucon.

— Ma foi, monseigneur, lui répondit l'oiseau pillard d'un ton moqueur, adressez-vous aux petits oisillons du bas pays dont je fais ma pâture. Quant à moi, je ne m'occupe que de guerre, et je n'ai guère le temps de songer à ce que c'est que l'amour.

Du faucon le prince alla vers le hibou.

— Celui-là, se disait-il, est plein de sens et de gravité; c'est un oiseau qui me paraît assez instruit pour m'apprendre au moins la signification d'un mot que tout le monde sait, excepté moi.

Mais la question d'Ahmed vexa le hibou.

— A d'autres, s'écria-t-il en agitant ses ailes avec colère, à d'autres, mon prince! que m'importent les colifichets qui vous occupent? Je passe les nuits à faire des recherches à travers le monde, et les jours à méditer dans un creux de muraille sur les objets de mes savantes investigations. Quant à ces oisillons gazouilleurs et bavards dont vous me parlez, je ne prends nul souci de ce qui les concerne; je les méprise, eux et leurs chansons. Je suis un philosophe, et les gens de ma sorte n'ont rien de commun avec l'amour.

De chez le hibou le prince se rendit en diligence auprès de la chauve-souris, qu'il trouva blottie à sa place accoutumée. Dame chauve-souris fit une de ses plus laides grimaces, et dit au prince avec une expression de mauvaise humeur très-prononcée :

— Pourquoi venez-vous troubler mon sommeil par des questions aussi saugrenues? Je ne sors d'ici qu'au déclin du jour, à l'heure où les autres oiseaux s'endorment, et je ne me mêle jamais de leurs affaires. D'ailleurs, je ne compte, Dieu merci, ni parmi les oiseaux ni parmi les quadrupèdes. La nature a fait de moi un être à part, étranger aux vices des uns et des autres. Je hais tout ce qui n'est pas chauve-souris; et je ne sais ce que c'est que l'amour.

Il ne restait à consulter que l'hirondelle. Le prince l'ap-

pela comme elle passait à tire l'aile en face de sa fenêtre.

— Diable ! fit-elle, j'ai en vérité bien d'autres choses plus sérieuses à étudier, et qui ne me laissent guère le loisir de tuer le temps à rechercher de si petites énigmes. Je vais, je viens à travers la nature, observant tout, me moquant de tout, et fort peu curieuse de demander à qui que ce soit ce que c'est que l'amour.

Le pauvre prince était fort désorienté. Tandis qu'il se creusait la tête pour deviner ce que pouvait être cet amour dont tous les oiseaux parlaient, son gouverneur entra dans sa chambre. Il courut au-devant de lui, en s'écriant :

— Sage Eben Bonabben, vous m'avez enseigné des choses merveilleuses ; mais il y en a encore une que j'ignore, et qu'à tout prix je veux connaître sur-le-champ.

— Parlez, prince, dit Eben Bonabben. Votre serviteur est aux ordres de votre intelligence.

— Dites-moi donc, ô mon maître, reprit le jeune homme, ce que c'est que l'amour.

Le grand Eben Bonabben faillit tomber à la renverse, comme s'il eût été frappé de la foudre. Il changea plusieurs fois de couleur, et sa tête frissonnait sur ses épaules, comme si elle avait senti le froid de la hache du bourreau.

— Pour Dieu ! s'écria-t-il d'une voix pleine d'émotion, qui aura pu prononcer ce mot fatal devant vous ?

Le prince, sans répondre une seule parole, prit le sage Eben Bonabben, et le conduisit auprès de la fenêtre du donjon qui était ouverte.

— Ecoutez, lui dit-il. Le vieillard prêta l'oreille : un oiseau chanteur gazouillait délicieusement sous les ombrages parfumés des jardins du Généralife. De tous les buissons fleuris s'élevaient des concerts pour lui répondre, et les mille voix des petits hôtes de la feuillée ne répétaient que le même mot : « Amour ! Amour ! Amour ! »

— Allah Akbar ! Dieu est grand et Mohamed est son

prophète ! se dit le sage Eben Bonabben , qui se repentit trop tard d'avoir appris à son élève le langage des oiseaux.

— O mon prince , dit-il ensuite , n'écoutez pas ainsi ces chansons, qui n'ont aucun sens raisonnable; et puisque la volonté du Ciel a permis que ce fatal mot d'AMOUR vous fût révélé, sachez donc qu'il désigne le plus cruel de tous les fléaux qui peuvent affliger notre pauvre humanité. C'est l'amour qui allume entre les frères et les amis les flambeaux de la discorde et des haines qui la suivent ; son souffle pernicieux flétrit la jeunesse en sa fleur et la soumet à toutes les infirmités d'une décrépitude précoce. Dieu vous garde , cher prince , des cruelles atteintes d'un mal si redoutable !

En achevant cette mercuriale, le sage Eben Bonabben se hâta de sortir, laissant son élève en proie à la plus singulière inquiétude.

— Comment, se disait-il à lui-même, comment pourrais-je ajouter foi aux lugubres explications que me donne mon gouverneur ? et comment se fait-il que les oiseaux célèbrent si joyeusement l'amour, si l'amour est un fléau ? S'il cause tant de malheurs, pourquoi tous ces oiseaux, au lieu de se becqueter, ne se livrent-ils pas des combats furieux ? Décidément, je crois que le sage Eben Bonabben a voulu se moquer de moi.

Quelques jours plus tard, le prince Ahmed, étendu sur un sofa, rêvait au mystère dont on lui refusait l'explication. La fenêtre de la tour était encore ouverte ; les parfums des orangers qui bordent le Darro montaient lentement dans les airs avec les chants des oiseaux.

Tandis que le prince se laissait aller aux préoccupations d'une rêverie pleine de tristesse, il entendit près de lui le frolement des ailes d'un oiseau, et, relevant la tête, il vit une colombe, poursuivie par un faucon, se réfugier, à demi morte de frayeur et de lassitude, dans un coin de la chambre. L'oiseau de proie n'osa la suivre en cet asile, et reprit, à

tire-d'aile son vol vers les montagnes. Le prince ramassa la pauvre colombe, et après l'avoir réchauffée doucement dans son sein, il lui ouvrit une cage de cèdre toute grillagée de petites baguettes d'or; mais la colombe refusait toute nourriture, et sa petite tête penchée exprimait une vive affliction.

— Que puis-je faire pour te rassurer, pauvre oiseau? lui dit le prince Ahmed.

— Hélas! répondit la colombe, j'ai perdu mon pigeon chéri, au moment même où nous étions tout à l'amour!

— A l'amour! toujours l'amour! s'écria le prince Ahmed; eh! mais, cher oiseau, pourrais-tu bien m'apprendre ce que c'est que l'amour?

— L'amour, reprit la colombe, fait le supplice d'un être isolé; c'est le bonheur de deux êtres faits l'un pour l'autre; c'est le plus cruel ennemi de trois êtres qu'il met aux prises avec la jalousie. L'amour, c'est aussi un doux lien qui rattache deux êtres par le besoin qu'ils éprouvent de vivre l'un à côté de l'autre; mais, dès qu'un accident les sépare, le lien brisé cause leur mort.

— Je ne comprends pas, encore cela bien clairement, répliqua le prince Ahmed. J'ai ici un vieux gouverneur, bien savant et bien ennuyeux; et je sais à chaque minute que si je m'en voyais séparé, fût-ce pour toujours, sa perte ne me laisserait pas un seul regret.

— Prince, dit la colombe, c'est qu'entre ce vieillard et vous l'amour ne peut pas exister. Regardez autour de vous: vous ne voyez d'êtres vivants que les oiseaux; mais observez que chacun d'eux a sa compagne qui partage ses jeux et qui lui prodigue ses plus tendres caresses en retour de sa protection. Je vous trouve, en vérité, bien malheureux de vivre au sein de l'isolement, et je m'étonne que vous ne soyez point mort de dégoût et d'ennui dans cette solitude.

— Hélas! s'écria le prince, je commence à m'expliquer

ces mystérieuses sensations qui m'ont déjà souvent causé de vives angoisses. Je comprends le malheur de ma solitude, et je la hais de toute mon âme. Dieu est puissant ! mais voudra-t-il jamais m'accorder les moyens de m'affranchir de l'esclavage où je languis !... Hélas ! pauvre colombe, je vois, à présent, combien je suis malheureux ! Je ne veux pas te faire souffrir la moitié de mes maux. Va donc, et tâche de retrouver la santé, ton nid moelleux et ton petit compagnon !...

A ces mots, le prince lâcha la colombe, qui agita ses ailes en signe de joie de sa délivrance, et redescendit, en tournoyant dans l'espace, jusque vers les ombrages fleuris du Darro.

Ahmed, resté seul, retomba dans une rêverie plus douloureuse ; et lorsque, plus tard, il revit Eben-Bonabben, il n'eut pour son sage instituteur que des paroles dures et des regards pleins de haine.

— Pourquoi, lui dit-il, m'avez-vous laissé si longtemps dans l'ignorance du plus beau mystère de la nature. Tous les êtres ont une compagne qu'ils aiment, et dont ils sont aimés ; moi seul, je vis comme un maudit au fond de cette prison. Je suis las de cette existence, et je veux qu'à tout prix elle finisse.

Le sage Eben-Bonabben était consterné. Mais il n'y avait pas de remède.

— Prince, dit-il à son élève, si le roi votre père vient à savoir que vous avez découvert, malgré ma surveillance, ce que c'est que l'amour, il fera tomber ma tête, et vous aurez causé la perte d'un vieillard qui ne vous a jamais fait de mal.

Le prince Ahmed était bon ; il lui répugnait extrêmement de compromettre la sûreté de son vieux gouverneur, pour lequel il avait toujours, malgré sa captivité si rigoureuse, gardé quelque attachement : il promit donc à Eben-Bonabben de lui garder un secret fidèle.

Mais peu de jours venaient à peine de s'écouler, lorsqu'il se vit tout-à-coup ressaisi d'un violent accès de curiosité. La colombe à laquelle il avait naguère rendu la liberté revint, un beau matin plein de soleil et de parfums, se percher sur son épaule.

—Heureux oiseau, s'écria tristement le prince Ahmed, tu jouis d'une liberté sans autres bornes que l'espace : quelles contrées lointaines as-tu visitées depuis notre séparation?

— J'arrive, dit la colombe, d'un pays fort éloigné, mais d'où je vous apporte une bonne nouvelle pour prix de la liberté que je vous dois. J'ai découvert dans mon voyage un jardin décoré de toutes les merveilles de la féerie ; au milieu de ce jardin s'élève un magnifique palais d'où je vis sortir une belle princesse qui me semblait captive dans cette admirable solitude. Alors je me suis souvenue de vous, et j'ai pensé que le Ciel, en vous faisant des destinées semblables, vous avait peut-être créés l'un pour l'autre.

En écoutant parler ainsi la colombe voyageuse, le prince Ahmed se sentait tout ému. Il lui sembla qu'une perspective immense de félicité se déroulait à ses regards à travers un avenir infini. Il se hâta d'écrire une lettre pleine de passion pour la belle princesse inconnue, et l'attachant sous l'aile de la colombe :

— Pars, lui dit-il, hâte-toi, ô ma charmante messagère, et ne t'arrête qu'auprès de la princesse des pays enchantés d'où tu reviens !

La colombe prit aussitôt son vol dans les nues, et disparut en quelques instants.

Le prince Ahmed attendit longtemps son retour, et déjà, dans sa vive impatience, il était près de l'accuser d'oubli, quand un soir, à l'heure où le soleil se couche, il vit le pauvre oiseau glisser dans l'air en tournoyant, et venir tomber, percé d'une flèche cruelle, sur les dalles de marbre de sa chambre. Ahmed, tout désolé de ce malheur, ramassa

l'infortunée colombe, mais tous ses soins ne purent la rappeler à la vie. En examinant son petit cadavre, il aperçut à son cou un collier de perles auquel était suspendu un délicieux portrait de femme, peint sur émail. C'était là, sans nul doute, la merveilleuse inconnue du jardin magique; mais la mort de la pauvre colombe faisait retomber dans le néant toutes les espérances du jeune prince.

Il passait des journées entières, le cœur gros d'angoisses, à regarder ce petit portrait d'une beauté toute céleste, et à regretter le fâcheux accident qui le privait de toute possibilité de jamais apprendre en quels lieux il pourrait retrouver l'original.

Après avoir longtemps lutté avec lui-même, et avec les mille appréhensions que faisait naître en lui l'idée d'aborder un monde inconnu, il prit tout-à-coup une résolution courageuse.

— Brisons mes fers, se dit-il en lui-même; fuyons cette tour solitaire où les meilleures années de ma vie s'épuisent au milieu d'une honteuse captivité; allons, à travers le monde, chercher à retrouver l'adorable princesse qui est l'original du portrait que je possède, et qui doit me venir d'elle.

Cependant, les moyens de fuir étaient difficiles à trouver; le prince Ahmed ne connaissait aucunement la contrée qui entourait sa prison. Il se rendit sur la terrasse du donjon pour consulter le hibou.

— Prince, lui dit ce sage philosophe emplumé, les hiboux sont les plus nobles d'entre tous les oiseaux : ils possèdent des palais, des châteaux et des citadelles sur tous les points du monde habité. Mais je suis trop occupé de sérieuses méditations pour user mon temps à chercher par monts et par vaux, et d'une contrée à l'autre, l'objet inconnu de votre amour.

Le prince Ahmed fit alors au hibou toutes sortes de cajou-

leries pour le décider à lui être utile. Il lui promit des richesses et une nourriture des plus délicates.

— Des richesses ! s'écria le hibou ; allons donc, mon prince, vous n'y pensez pas ! des mets délicats ! Croyez-vous que je manque du suffisant et que je tienne au superflu ? J'ai mille trous de mur, à l'abri du soleil et des orages, pour y cacher mon domicile et méditer à loisir, et je trouve sans peine, pour ma nourriture, des souris à foison.

Le prince Ahmed lui promit alors de lui faire bâtir un palais où lui seul aurait droit d'habiter. L'orgueil du hibou fut agréablement caressé par cette proposition, et il devint tout-à-coup infiniment plus affable.

— Prince, lui dit-il, il me semble que vous feriez bien de vous rendre à Séville. Vous y trouveriez, dans les ruines du vieil Alcazar, un hibou de mes parents, voisin d'un magicien âgé de plusieurs siècles qui vivait là dans une tour délabrée, en compagnie d'un corbeau non moins âgé que son maître. J'ai appris que le magicien était mort ; mais son ami le corbeau vit toujours ; et le hibou, mon parent, pourrait vous présenter à lui, et vous en apprendriez, à coup sûr, des choses merveilleuses qui seraient très-profitables au dessein que vous avez formé. Je vous conseille d'y aller sans perdre de temps.

Le prince Ahmed parvint à s'échapper furtivement de la tour du Généralife, et ne voyageant que de nuit pour se soustraire aux poursuites dont il devait être l'objet, il arriva à Séville conduit par le hibou, qui lui servait de guide. Son compagnon, qui redoutait le grand jour, lui donna pour lors des instructions fort détaillées et s'arrêta chez un oiseau nocturne de sa connaissance qui perchait dans une mesure, à l'entrée du faubourg.

Ahmed n'eut pas de peine à se faire indiquer l'Alcazar, et il trouva la tour qui avait servi de laboratoire et d'asile

au vieux magicien. Cette tour existe encore de nos jours; elle porte le nom de Giralda.

Le prince monta au sommet par une rampe difficile et en débris; il ne tarda pas à y trouver le corbeau : c'était un vieil oiseau fort âgé, tout grisonnant, n'ayant plus guères de plumes, et presque aveugle. Il se tenait debout sur une seule patte, et tenait ses yeux fixés à terre sur des caractères cabalistiques.

Le prince aborda l'habitant de la tour en ruines avec toutes les formes du plus grand respect, et lui exposa le motif de sa visite.

— Fort bien ! dit le corbeau, vous voulez que je vous tire votre horoscope ? Montrez-moi les lignes de votre main.

— Monsieur le corbeau, reprit le prince Ahmed, je suis venu vous prier seulement de me donner un guide pour m'aider à parcourir les contrées inconnues au sein desquelles j'espère trouver l'objet de mon affection.

— Seigneur, reprit l'oiseau, je ne puis vous donner par moi-même aucun renseignement, car je suis fort étranger, par goût et par habitude, aux frivolités de ce monde. Voici seulement ce que je puis vous apprendre. Allez à Cordoue, cherchez le palmier du sage Abdérame, vous le trouverez dans la cour de la grande mosquée. Vous verrez un vieillard assis au pied de cet arbre; c'est lui qui pourra répondre d'une manière satisfaisante à toutes vos questions.

Le prince Ahmed se hâta de quitter Séville; il retrouva son compagnon le hibou dans les faubourgs, et tous deux s'acheminèrent du côté de Cordoue, en longeant la belle route du Guadalquivir.

En arrivant aux portes de la ville, le hibou se logea dans une crevasse des remparts, tandis que le jeune prince voyageur se faisait indiquer la grande mosquée dans l'enceinte de laquelle il trouverait le palmier mystérieux du sage Ab-

dérame. Cet arbre superbe s'élevait à une hauteur prodigieuse, au-dessus des orangers, des citronniers et des autres palmiers. Des religieux musulmans assis sous les portiques de la mosquée faisaient leurs dévotions, car c'était l'heure de la prière.

Au pied de l'arbre, un grand nombre de personnes debout écoutaient avec beaucoup d'attention le vieillard dont le corbeau avait parlé au prince. Mais ce qui surprit étrangement notre héros, ce fut de trouver, au lieu d'un vieillard de l'espèce humaine, un perroquet aux couleurs éclatantes, qui se rengorgeait en babillant, et paraissait fort content de lui-même.

— Ce perroquet, lui dit un des assistants, connaît toutes les sciences de l'Orient ; il a parcouru durant sa longue vie une infinité de pays, et il jouit d'une renommée aussi grande que les oiseaux de Salomon.

Le prince sollicita aussitôt une audience particulière pour exposer à cet oiseau merveilleux le but de son voyage à Cordoue. Mais au mot d'*amour* que pronouça le jeune Ahmed, le perroquet se mit à rire aux éclats. Le prince, mystifié de cette gaîté singulière, lui demanda si l'amour n'était donc pas le plus sublime des mystères de la nature ?

— Allons donc ! êtes-vous fou ? lui répondit le perroquet ; l'amour est un mot suranné que les gens sensés ne s'avisent plus d'employer ?

Cependant le prince, qui ne voulait pas avoir cheminé si longtemps et si loin en pure perte, tira de son sein le portrait de sa chère inconnue, et le présenta au perroquet.

Maître Papegai prit le portrait dans ses griffes et le tourna en tous sens.

— Ma foi, dit-il, voilà vraiment un fort joli visage. Ces traits-là ne me sont point étrangers ; et je suis persuadé que c'est là la princesse Aldégonde, une de mes meilleures amies ;

la fille unique du roi de Tolède ; elle est chrétienne. Je sais aussi que les tireurs d'horoscope l'ont condamnée à vivre dans la plus étroite solitude jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Aucun homme ne pourrait approcher du château dans lequel son père la tient soigneusement cachée à tous les regards. J'ai passé plusieurs années auprès d'elle pour la distraire des ennuis de sa captivité, et je puis assurer qu'il n'y a aucune personne au monde qui puisse égaler sa gentillesse.

— Cher perroquet, dit le prince, je suis ravi de ce que vous m'apprenez là. Veuillez m'accompagner, et si j'ai le bonheur de réussir dans cette grande entreprise, je vous récompenserai royalement.

Le prince et le perroquet furent bientôt d'accord. Ahmed sortit de Cordoue avec son nouveau compagnon de voyage ; mais la route devint dès les premiers pas fort ennuyeuse pour le pauvre Ahmed. Le perroquet, fainéant par nature, ne pouvait se résoudre à se lever de bonne heure ; puis le hibou voulait absolument dormir le long du jour : cela faisait perdre un temps précieux. Ce fut à force de peines qu'il parvint à les mettre d'accord et à les amener, à travers les gorges de la Sierra-Morena, jusque dans les plaines arides de la Manche et de la Castille. Ils arrivèrent enfin en face d'une ville fortifiée que le Tage entourait de ses eaux écumantes.

— Voilà, s'écria le hibou, l'antique et fameuse ville de Tolède.

— Prince, ajouta le perroquet, c'est tout près d'ici qu'habite la belle princesse que vous cherchez. Tournez vos regards vers cette splendide habitation qui s'élève aux bords du Tage.

Le prince aperçut aussitôt un des palais les plus merveilleux qu'il fût possible de voir. Ce palais s'élevait au milieu d'une plaine délicieuse ; il était entouré de jardins pour l'ornement desquels l'art n'avait rien épargné.

— O le plus sage des oiseaux, dit Ahmed au perroquet, puisque la nature t'a doué de la parole, pénètre donc dans cet asile de l'amour, et va dire à la beauté qui y réside que le prince Ahmed, le fils du grand roi de Grenade, est venu aux rives du Tage pour mettre son cœur et sa couronne à ses pieds.

Maitre Papegai, tout fier de sa mission d'ambassadeur, prit à tire-d'ailes son vol par-dessus les hautes murailles des jardins, et ne tarda guère à s'abattre sur le toit d'un pavillon des plus élégants. Delà, en regardant avec attention à travers une fenêtre entr'ouverte, il aperçut la belle princesse étendue sur un divan bleu. Elle tenait à sa main un parchemin déplié qui ressemblait à une lettre et qu'elle arrosait de ses larmes.

Le perroquet se hâta de faire sa toilette, pour paraître en sa présence avec tous ses avantages; puis il alla se percher sur une console à côté de la princesse, et lui dit de la voix la moins rauque qu'il pût se donner :

— Belle fille de roi, sèche tes pleurs, car voici que je t'apporte la consolation et l'amour.

La princesse eut grand'peur d'entendre une voix si près d'elle dans un appartement où elle était seule. Mais s'étant tournée et n'ayant vu que l'oiseau vert qui coquetait et lui faisait mille agaceries galantes, elle lui dit :

— Hélas ! quelle consolation serait-il en ton pouvoir de me procurer, et comment l'amour saurait-il pénétrer dans cette solitude où je ne vois personne ?

— Princesse, reprit le perroquet, j'ai fait dans ma vie une foule de choses plus merveilleuses que de consoler une jeune fille. Et aujourd'hui je suis auprès de toi l'ambassadeur d'un beau prince qui est le fils d'un roi puissant. Je viens t'annoncer que le prince Ahmed-al-Kamel, fils du roi de Grenade, a traversé d'immenses contrées pour venir t'offrir son cœur et sa main.

En écoutant ces douces paroles, la princesse rougit et ses yeux s'animent d'une flamme ardente.

— Grâces te soient donc rendues, dit-elle au perroquet, pour les ravissantes nouvelles que tu m'apportes ! Il me semblait que j'allais expirer de douleur dans mon isolement. Retourne auprès de celui qui t'envoie. Dis-lui que j'ai reçu sa lettre, et que je l'ai apprise par cœur à force de la relire. Dis-lui aussi que s'il m'aime, il doit se préparer à m'en donner la preuve en se faisant dès demain mon champion et mon chevalier. Car demain j'aurai dix-sept ans accomplis, et le roi mon père donne un grand tournoi dont ma main doit être le prix, et auquel il a convié tous les jeunes princes de l'Espagne.

A ces mots, le perroquet prit de nouveau son vol pour aller rejoindre le prince Ahmed. Le ravissement du jeune homme serait impossible à décrire, mais ses préparatifs étaient difficiles à faire pour se présenter au tournoi donné par le roi de Tolède. Le pauvre Ahmed n'avait ni coursier ni armure, et s'il en avait eu, la science des armes lui manquait ; qu'aurait-il pu faire ?

Le hibou, le voyant pleurer et se désespérer, prit la parole et dit :

— Mon ami le perroquet a fait tout ce qu'il pouvait, cher prince, en vous amenant jusqu'aux lieux où habite l'objet de vos adorations. Moi qui n'ai rien fait, jusqu'ici, que vous suivre, j'ai maintenant à remplir auprès de vous un rôle bien plus important et plus glorieux ; car c'est à moi que vous devrez la conquête et la possession de la princesse de Tolède. Cette contrée a été habitée dans les temps anciens par des sages versés dans tous les mystères de la magie. Il existe dans les montagnes voisines une profonde caverne dans laquelle se trouve une table de fer, et sur cette table il y a une armure magique ; dans la même caverne il y a aussi un cheval enchanté dont nul coursier mortel ne saurait

égaler la force et l'adresse. Ces merveilles sont cachées dans la caverne depuis plusieurs siècles.

Le prince Ahmed fut saisi d'étonnement, et il commençait à reprendre un peu d'espoir et de courage. Son ami le hibou continua :

— Cette armure, dit-il, appartenait à un magicien maure qui se réfugia dans cette caverne après la prise de Tolède par les troupes chrétiennes ; il y mourut solitaire, en laissant ses armes et son coursier qu'il couvrit d'un charme qui empêche qu'ils puissent servir à un autre homme qu'à un enfant de Mahomet. De plus, un musulman ne peut s'en servir que depuis le lever du soleil jusqu'à l'heure de midi. Dans cet espace de temps, revêtu de cette armure et monté sur ce cheval, il peut défier et vaincre une armée tout entière.

— Courons vite à cette caverne ! s'écria le prince Ahmed transporté d'enthousiasme.

Le voyage, cette fois, ne fut pas long. Ahmed trouva la caverne dans la partie la plus sauvage des montagnes qui avoisinent Tolède. Une lampe de fer suspendue à la voûte du rocher semblait y brûler depuis le commencement du monde, et jetait une lueur sinistre sur la table merveilleuse qui s'élevait au centre de la caverne. La table était effectivement couverte d'une armure complète, et tout près se tenait le coursier bardé de fer, immobile comme une statue de marbre. Les armes étaient aussi brillantes que si elles venaient de sortir des mains de l'ouvrier ; et le cheval paraissait vigoureux et dispos comme s'il avait été nourri avec le plus grand soin. Ahmed ne perdit point de temps pour revêtir l'armure, et quand il s'élança sur le cheval, un hennissement prolongé fit retentir tous les échos des montagnes.

Ainsi équipé, il reprit joyeusement le chemin de Tolède. Quand il arriva dans la ville, les trompettes sonnaient de brillantes fanfares, et la lice était ouverte aux chevaliers.

qui se présenteraient pour disputer, la lance et la dague au poing, la main de la belle princesse. Des gradins splendidement ornés entouraient l'arène où la lutte devait avoir lieu. Le pavillon du roi de Tolède dominait toute la foule qui accourait à ce spectacle ; et quand le roi parut et vint prendre place sur le trône avec sa fille, un murmure d'admiration, bientôt suivi d'unanimes applaudissements, éclata dans les airs pour les saluer.

Il y avait à l'entrée de la lice un grand nombre de chevaliers et de princes, magnifiquement équipés, et suivis d'écuyers portant leurs armes. Ils se préparaient à courir la première lance, quand un héraut sonna du cor pour annoncer l'arrivée d'un prince étranger.

Ahmed parut sous son riche costume musulman : son turban, enrichi de pierreries, était protégé par des lames d'acier à l'épreuve du glaive ; sa cuirasse lançait des éclairs dorés ; son cimenterre et son poignard étaient enrichis de diamants ; d'une main il portait un petit bouclier rond, tout couvert de signes cabalistiques, et l'autre brandissait la lance enchantée. La housse de son coursier, toute brodée d'or, traînait jusqu'à terre, et le noble animal entra dans la lice en hennissant et en caracolant de la manière la plus élégante.

Mais quand il déclina son nom et qu'il s'annonça pour être musulman, un murmure de dédain l'accueillit : la belle princesse ne pouvait être donnée pour épouse qu'à un prince chrétien. Les princes qui se trouvaient là disaient autour d'Ahmed une foule de choses désobligeantes ; le prince furieux les défia hautement.

Le plus hardi accepta. Ils prirent tous deux de l'espace, et fondirent l'un sur l'autre ; Ahmed renversa son adversaire comme il eût fait d'un faible enfant. Le premier exploit obtenu par les armes et le coursier magique, ne pouvait suffire : le coursier se rua sur les princes et les chevaliers ;

la lance enchantée, s'agitant d'elle-même dans la main d'Ahmed, frappait à chaque minute un coup sûr; les cavaliers roulaient pêle-mêle autour de lui et se culbutaient les uns par-dessus les autres.

Le roi de Tolède, effrayé de ce spectacle, et comprenant qu'il avait affaire à quelque sortilège, ordonna à ses gardes de se jeter par-derrière sur le prince étranger, de le renverser et de l'enchaîner étroitement; mais les gardes furent mis en déroute par les ruades meurtrières du coursier d'Ahmed. Le roi lui-même, jetant alors sa longue robe, et saisissant ses armes, descendit dans la lice, en faisant le signe de la croix, pour triompher de ce démon. Ahmed, par respect pour le père de la belle princesse qu'il adorait, eût bien voulu ne point le combattre; mais la lance allait son train malgré lui, et son coursier, devenu indomptable, courait sus à tout ce qui se présentait. Le pauvre roi de Tolède fut culbuté comme les autres.....

Mais, en ce moment, le soleil touchait à la moitié de sa course. Tout-à-coup le cheval arabe s'emporta vers l'entrée de la lice, et traversant toute la ville ventre à terre, franchit le Tage d'un saut, et galopa sans s'arrêter jusqu'à la caverne.

Ahmed, trop heureux de ne pas avoir été désarçonné par cette course infernale, descendit du cheval, qui avait repris son immobilité de statue; il reposa les pièces de l'armure sur la table de fer, et s'assit par terre pour songer à tout ce qui venait de lui arriver: oserait-il maintenant rentrer dans Tolède, après tout ce qui s'était passé?

Dans l'horrible anxiété qui le tourmentait, il eut recours à ses fidèles amis, le hibou et le perroquet. Le perroquet s'en alla chercher des nouvelles; il parcourut toutes les rues et toutes les places et recueillit tout ce qu'il avait ouï dire. La ville était plongée dans la stupeur. La princesse, en voyant le roi son père rouler dans la poussière, avait poussé un

cri ; on l'avait emportée sans connaissance. Le tournoi avait fini au milieu de la plus affreuse confusion. Tout le monde s'accordait à dire que le chevalier musulman qui venait de causer tant de désordre était un magicien maure ; chacun racontait ce qu'il savait de plus extraordinaire parmi les traditions du pays. On était unanime pour déclarer qu'un simple mortel, quelque fort et quelque vaillant qu'on pût le supposer, ne serait jamais parvenu , sans le secours de l'enfer, à accomplir un pareil dessein.

Le hibou fit à son tour une ronde nocturne. Il alla visiter la princesse dans son palais solitaire, où elle avait été reconduite.

— Je l'ai vue, dit-il au prince Ahmed , couchée sur un lit de parade, entourée de médecins et des femmes qui la servent ; mais elle ne voulait ni répondre aux questions qu'on lui faisait, ni accepter les remèdes qu'on lui présentait. Quand tout ce monde importun fut sorti de sa chambre, elle tira de son sein votre lettre, qui ne la quitte jamais, et se mit à la couvrir de baisers et de larmes.

— Hélas ! pensa le prince Ahmed, le sage Eben Bonabben avait bien raison de dire que l'amour est la cause de la plupart des maux qui nous affligent. Pauvre princesse ! Dieu veuille, du moins, t'épargner une partie des chagrins que je me suis déjà attirés par mes folies !.....

Cependant la princesse était gravement malade ; et l'on finit par croire aussi, dans Tolède, qu'elle était au pouvoir de quelque enchantement. Le roi fit alors publier, à son de trompe, dans tout le royaume, que quiconque pourrait la guérir obtiendrait de sa munificence le plus riche prix qu'il pourrait demander.

Ce fut le hibou qui apprit cette nouvelle.

— Prince, dit-il à Ahmed, le destin se déclare pour vous, et si vous voulez suivre de point en point mes conseils, je vous réponds du succès. Dans la grande tour où le trésor royal

est déposé, j'ai trouvé dans mes courses une société de hiboux savants qui m'ont raconté de bien merveilleuses choses. Parmi les rares objets qui sont gardés dans cette tour, il y a plusieurs talismans qui sont inconnus des chrétiens ; entre autres, il y a un coffre de bois de sandal garni de bandes de fer, et couvert de signes hiéroglyphiques dont quelques magiciens possèdent seuls le secret. Un des hiboux de la tour, qui en sait plus que tous les savants du monde, m'a confié que ce coffre renferme le tapis du trône de Salomon, présent de la reine de Saba ; ce tapis fut apporté à Tolède par les juifs qui s'y réfugièrent après la prise de Jérusalem. Si nous pouvons nous procurer ce coffre, nous obtiendrons tout ce qu'il est possible à un homme de désirer.

Dès le lendemain, le prince Ahmed se déguisa en simple Arabe du désert. Le bâton à la main, il s'en alla à Tolède, et se présenta à la porte du palais, s'annonçant comme un homme qui avait le pouvoir de guérir la princesse. Les gardes du roi voulaient le chasser, mais il insista si énergiquement, qu'un officier alla en référer au roi, qui ordonna qu'on le fit entrer.

— Roi puissant, lui dit Ahmed, vous voyez devant vous un Arabe des déserts de sable, qui a reçu en héritage de ses pères une foule de secrets merveilleux. Parmi ces secrets il y en a un qui peut guérir le mal de la princesse votre fille, quel qu'il soit, faites-moi donc sans retard conduire auprès d'elle.

Le roi de Tolède était un homme fort instruit, et qui n'ignorait pas une foule de choses merveilleuses qui s'accomplissent chez les mahométans. Il accompagna lui-même le faux Arabe jusqu'au palais de la princesse.

Ahmed ne voulut pas entrer dans sa chambre ; il s'assit sur la terrasse et se mit à chanter des airs arabes. La princesse ne fit pas le moindre mouvement, et les médecins que le roi avait appelés hochaient la tête en signe de mépris pour le pauvre Arabe.

Alors Ahmed se mit à chanter les paroles qu'il avait écrites dans sa lettre à la princesse. A ses premiers accents, Aldégonde leva la tête et tressaillit ; elle demanda que le chanteur lui fût montré. Le roi fit un signe, et Ahmed parut devant elle. La légende ne dit point qu'ils se soient immédiatement devinés, car le visage d'Ahmed était fort enlaidi par les drogues sous lesquelles il avait caché son teint ; mais il est probable que la princesse jugea qu'elle apprendrait par le moyen de l'Arabe quelque chose de ce qu'elle brûlait de savoir. Elle se trouva mieux sur-le-champ, et parut si réconfortée, que le roi, son père, transporté de joie, se tourna vers Ahmed, et lui dit :

— Arabe, je veux que tu sois mon premier médecin, car tu opères des cures incroyables par le seul pouvoir de ta parole, et tous mes médecins ne sont que des ânes à côté de toi. Mais je veux, en outre, t'accorder la récompense promise. Choisis donc le bijou le plus précieux de mon trésor ; il te sera donné sur-le-champ.

— Roi de Tolède, dit le fils du roi de Grenade, l'or, l'argent et les pierreries n'ont point de valeur à mes yeux. Mais il y a dans ton trésor, un coffre de bois de sandal qui renferme un tapis de soie : donne-moi ce coffre, et je serai satisfait.

Tous les assistants qui ignoraient la vertu du coffre en question s'étonnaient d'une demande si modique. Le roi ordonna que le coffre fût apporté et ouvert devant le faux Arabe. On y trouva un tapis de soie verte, et tout couvert de caractères en langue hébraïque et chaldéenne.

— Ce tapis, dit Ahmed, a servi de marchepied au grand roi Salomon ; il est digne d'être foulé par les pieds de la beauté. En disant cela, il déployait le tapis sur la terrasse, on y plaça des coussins sur lesquels il pria la princesse de s'asseoir, puis, debout sur le tapis :

— Roi, s'écria-t-il, et vous nobles, de Tolède, les arrêts

du destin sont plus puissants que la volonté de l'homme. Les prédictions des astrologues sont remplies. Je suis le fils du roi de Grenade : c'est moi qui ai triomphé de tous les chevaliers chrétiens et conquis ma belle fiancée. Adieu.....

Comme il achevait ces mots, le tapis s'éleva en l'air, aux yeux du roi et de sa cour, frappés de stupeur. Leurs yeux restèrent longtemps fixés sur les deux fugitifs, qui parurent au bout de quelques instants, comme un point noir dans l'étendue des cieux.

Le roi de Tolède, outré de fureur et de désespoir, fit appeler le gardien du trésor :

— Pourquoi, misérable, lui dit-il, as-tu laissé tomber au pouvoir d'un infidèle un talisman d'aussi grand prix ?

— Sire, reprit le pauvre homme, nous ignorions les secrets attachés à sa possession. Si c'est réellement le tapis du trône de Salomon, il doit être doué du pouvoir de transporter son possesseur, à travers les airs, partout où il lui plait.

Le roi de Tolède ne fit point mourir le gardien de son trésor ; parce que cette cruauté ne lui aurait pas rendu sa fille ; mais il rassembla une grande armée et se mit en route pour aller attaquer Grenade.

Ahmed, devenu l'héritier du trône de son père, marcha au-devant de lui, accompagné d'Aldégonde, qui était devenue sultane des Maures. Le roi chrétien ne put se résoudre à faire la guerre à l'époux de sa fille, car Aldégonde était heureuse, et on respectait sa religion ; après des fêtes brillantes il s'en retourna dans son pays. Le roi Ahmed-al-Kamel régna glorieusement durant de longues années, et sa femme bien-aimée était l'ornement de l'Alhambra.

Le hibou fut fait premier ministre, et le perroquet introducteur des ambassadeurs. Ils avaient bien mérité l'un et l'autre ce témoignage de la reconnaissance du jeune prince, qui ne cessa jamais d'être leur ami.

CHAPITRE XIX.

Là Porte de Fer (1).

Après avoir longé l'Alhambra et passé sous la porte *del Juizio*, l'on ne tarde pas à arriver sur la vaste et solitaire place que forme la plus grande partie de l'espace contenu entre le mur d'enceinte de l'Alhambra.

Il faut remarquer que l'Alhambra est à peu près le seul lieu de toute l'Espagne où l'on prétende qu'il se passe des choses surnaturelles. Presque tous les voyageurs, et les dames surtout, connaissent l'histoire du cheval sans tête, du monstre velu, du taureau flamboyant, et bien des gens assurent avoir vu les ombres des Abencerrages assassinés....

Voici encore une anecdote qu'on peut mettre avec toutes celles qui se racontent sur les hôtes surnaturels de l'Alhambra. Celui de qui je la tiens était un vieux militaire, nommé Barruga, et je l'ai toujours connu pour un homme d'honneur, incapable de mensonge et de folle raillerie.

Or donc il me conta, lors de sa dernière maladie (car il est mort et depuis longtemps), qu'un soir du mois de juillet, se promenant le long du Darro, et près d'arriver au pont qui conduit à l'Albayzim, il aperçut en face de lui un guerrier en costume oriental, le sabre au côté et la lance à la main. Sa taille était fort haute, mais bien prise; sa physionomie avait quelque chose de cadavéreux, mais non pas cependant au point d'inspirer la terreur; sa voix était fort douce.

Ce guerrier le salua et lui dit que s'il voulait faire fortune, il eût à le suivre; Barruga lui demanda s'il y avait à aller bien loin, et sur la réponse que c'était à deux pas, il se

(1) Cette légende manque aux récits de Washington. Elle est traduite de Huber (*Esquisses sur l'Espagne*), par M. Louis Levrault.

décida à le suivre en effet. Cependant ce ne fut pas d'abord sans quelque crainte ; mais il se rassura lorsque le guerrier lui eut remis sa lance.

Ils s'engagèrent alors dans le chemin creux pratiqué entre l'Alhambra et le Généralife. Le poids de la lance paraissait à Barruga extraordinaire , et il ne pouvait qu'avec peine la traîner après lui. Depuis il a souvent pensé que cette lance l'avait rendu invisible : car il rencontra en chemin plusieurs de ses connaissances , qui toutes passèrent à côté de lui sans paraître l'apercevoir ; mais dans le moment, préoccupé par l'idée de sa future fortune, il n'y fit pas attention.

En approchant des bâtiments, son guide, silencieux jusqu'alors , lui donna l'étrange avis que lorsqu'ils seraient arrivés, et qu'il l'entendrait lui recommander de frapper avec sa lance contre la muraille, il se gardât d'en rien faire ; que lorsqu'au contraire lui, son guide, le prierait de ne point frapper , il eût à s'y mettre de toutes ses forces. Ils montèrent ainsi jusqu'à cette saillie du mur d'enceinte de l'Alhambra où une porte de fer conduit au Généralife.

Au centre de cette espèce de bastion est une petite tour. Le guerrier inconnu pria plusieurs fois Barruga de frapper de sa lance contre la partie de la muraille qui joint la tour au bastion ; mais Barruga , d'après l'avertissement qu'il avait reçu, se garda d'en rien faire ; au contraire, frappant à tour de bras à une place où son guide lui avait défendu de toucher, il vit le mur s'ouvrir du haut en bas.

Ils entrèrent aussitôt tous deux par cette brèche, et se trouvèrent dans un pièce étroite, où pour tout meuble l'on voyait quelques vases à moitié enterrés ; chacun d'eux avait un couvercle de fer. Au milieu de cet appartement était en outre une large pierre, sur laquelle son guide et lui s'agenouillèrent. Le guerrier se mit alors à lui conter qu'une force surnaturelle le retenait enchaîné à cette pierre depuis la prise de la ville par les chrétiens. Il ne lui était permis

de s'en écarter que tous les trois ans une fois pour chercher la délivrance ; mais jusqu'alors il n'avait pu jamais y réussir, à cause de la lâcheté ou de l'insouciance de tous ceux à qui il s'était adressé.

Là-dessus le fantôme se leva , et , comme pour exciter davantage le zèle de Barruga, il ôta le couvercle de chacun des vases, tirant des uns des poignées de fine poudre d'or , des autres des lingots du même métal, sur lesquels était marquée par des traits leur valeur en onces , de sorte que chaque lingot avait autant de traits qu'il valait d'onces. Du côté opposé était gravé un écusson ou emblème.

— Tout cela, lui dit le guerrier, est pour toi, si tu parviens à mettre heureusement à fin ton entreprise. Je me charge même de déposer le trésor hors de la tour, pourvu que de ton côté tu aies soin qu'on ne le prenne pas ; mais *au nom de Dieu*, achève ma délivrance ! Barruga, touché de compassion pour la longue peine de son mystérieux solliciteur, rassuré d'ailleurs de s'entendre supplier au nom de Dieu , promit tout ce qu'on lui demandait.

Le fantôme lui fit aussitôt de grands remerciements et lui donna rendez-vous pour le lendemain au même lieu , en le prevenant de ficher en terre une raquette en face du mur , moyennant quoi il le trouverait chaque fois ouvert. Là-dessus ils se séparèrent, et à peine Barruga fut-il en plein air , qu'en se retournant il chercha vainement derrière lui l'ouverture par laquelle il avait passé.

Le jour suivant, Barruga retourna de grand matin au même lieu et ficha en terre sa raquette , ainsi qu'on le lui avait recommandé. Le mur s'ouvrit aussitôt comme la veille , et il se retrouva dans le même appartement.

Le fantôme lui apparut encore ; mais cette fois la simplicité guerrière de ses vêtements de la veille avait été remplacée par le luxe des costumes de fête de l'Orient. Ils s'assirent de nouveau ensemble sur la pierre , et après différents

propos, ils commencèrent enfin à s'entretenir de la manière dont la délivrance devait être opérée. Le fantôme lui recommanda de se procurer d'abord trois *pensées* et trois *doubles* (*pensadas y dobladas*), et comme Barruga lui demandait ce qu'il entendait par là :— Des monnaies pensées, lui dit-on, signifient que la personne à qui vous les emprunterez doit ignorer leur destination, mais, au contraire, croire que c'est pour votre propre usage; monnaies doubles, veulent dire que chaque pièce doit être doublée : ainsi la première valant cinq réaux, la seconde doit en valoir dix, la troisième vingt.

Avec ces trois pièces de monnaie Barruga devait acheter différents objets et les apporter ensuite dans la tour; alors seulement on lui dirait ce qu'il lui faudrait faire encore. Quels étaient ces objets? c'est ce que Barruga ne voulut ou ne put pas dire. Le fantôme lui avait donné la permission de parler de tout cela à son confesseur, mais d'une manière générale et sans entrer surtout dans les derniers détails.

Là-dessus Barruga s'éloigna comme la veille, et le jour suivant il alla prier un ami de lui prêter les trois pièces de monnaie indiquées. Cet ami n'avait par hasard que deux sortes de ces pièces au lieu de trois; mais Barruga, pensant que cela revenait au même, acheta les différents objets nécessaires, tant avec les deux piécettes prêtées par son ami qu'avec une troisième pièce à lui, et se rendit au rendez-vous.

Il ficha sa raquette en terre, et se retrouva aussitôt dans l'intérieur de la tour. Le fantôme vint à lui d'un air triste, et lui dit : Je sais tout; je sais que tu n'as pas erré volontairement, mais enfin tu as erré, et à cause de cette troisième pièce de monnaie qui manque, tout ce que tu as fait d'ailleurs est inutile. Vois : tout cet or est devenu charbon, ainsi que le joyau qu'afin de te faire plaisir j'avais mis de plus dans chaque vase.

Le pauvre Barruga vit, en effet, les vases remplis de char-

bon au lieu de poudre d'or : mais dans un coin obscur de l'appartement il discerna en même temps une petite niche, couverte d'un rideau de taffetas rouge, et où apparaissaient encore deux vases de la même forme que les autres, mais plus petits : ils étaient blancs et marqués chacun d'une croix rouge, comme en portent les frères de la Trinité.

Le fantôme lui dit alors que tout n'était pas perdu, et que dans trois ans, s'il voulait de nouveau tenter l'aventure, il serait peut-être plus heureux ; il le pria en même temps avec tant d'instance de lui faire cette promesse, et toujours *au nom de Dieu*, que le bon Barruga le promit : là-dessus ils se séparèrent.

Mais, trois ans après, le pauvre Barruga ne revint pas au rendez-vous : car il était mort dans le courant de la troisième année ; et il a emporté dans sa tombe le secret du trésor dont la conquête lui avait échappé.

CHAPITRE XX.

Pérégil le Galicien.

Sur la terrasse appelée place des Citernes, au centre des terrains de l'Alhambra, on remarque un puits profond creusé dans la roche vive. Son eau est si froide et si pure, qu'on vient de fort loin la puiser dans de grandes jarres pour le service des plus riches habitants de Grenade, qui sont très-jaloux de se procurer toutes leurs commodités.

Ce puits est le rendez-vous de tous les médisants et de tous les babillards : on y voit, du soir au matin, des vieilles femmes, des soldats, des mendiants, et des oisifs, dont il y a en Espagne plus que partout ailleurs. Les flâneurs d'habitude prennent place sur des bancs de pierre, à l'ombre d'une tente qu'on a élevée au-dessus du puits. Parmi les

chercheurs d'eau qui fréquentent cet endroit, il y avait un petit homme tout rond, aux larges épaules et aux jambes arquées : on le nommait Pedro Gil, et par abréviation Pérégil; ce personnage était originaire de Galice. Les porteurs d'eau en Espagne sont ordinairement galiciens, comme en France les décrotteurs sont savoyards, les maçons limousins, les porteurs d'eau viennent d'Auvergne, et les concierges aristocrates de la Suisse.

Personne ne dit en Espagne : « Envoyez-moi un portefaix, mais bien, envoyez-moi un *Gallego*, un Galicien.

Pérégil avait commencé son état avec une jarre unique dont il était forcé de se charger ; mais, plus tard, son activité et son économie lui avaient permis de s'adjoindre un âne gris qui portait sur l'un et l'autre flanc deux jarres énormes couvertes de feuilles de vigne, pour préserver l'eau de la chaleur du jour.

Il n'y avait pas dans tout Grenade un homme plus laborieux et en même temps plus jovial ; quand il donnait, chemin faisant, un verre de son eau à quelque passant altéré, il ajoutait toujours à sa complaisance un bon mot ou une malice. Bref, chacun croyait que maître Pérégil était l'homme du monde le plus heureux dans sa modeste condition ; et pourtant le pauvre diable passait, à l'insu d'un chacun, bien des nuits sans sommeil.

Pérégil avait une femme à nourrir et de nombreux enfants à élever ; et bien souvent il n'avait pas gagné dans sa journée assez de pain pour désaffamer toute cette couvée, qui criait le soir, à sa rentrée, comme une nichée d'hirondelles.

Sa femme ne l'aidait point à gagner la vie du ménage. Elle avait été, dans sa jeunesse, la perle de beauté de son village ; mais elle était si coquette, que toutes les pièces de monnaie amassées par son mari à la sueur de son front s'en allaient en chiffons et en eau de senteur. Elle se pava-



nait toute la journée et ne travaillait jamais. Le pauvre Pérégil, qui l'avait épousée par amour, prenait son mal en patience, et si parfois il lui arrivait de châtier la coquette en secret, il ne manquait jamais, néanmoins, de faire son éloge à tout venant.

Il aimait ses enfants comme le hibou aime ses petits, parce que ses enfants lui ressemblaient. Son unique plaisir, quand il pouvait, par hasard, se permettre un moment de répit, était de traîner après lui toute cette famille de nains cagneux, tortus et bosselés : car sa femme, malgré sa beauté, n'avait réussi à mettre au monde qu'un tas de laiderons. Ainsi donc, aux jours de repos, Pérégil faisait la nourrice, tandis que sa femme allait danser avec les galants sous les orangers du Darro.

Par une tiède nuit d'été, le pauvre porteur d'eau ne se sentant nulle envie de dormir, et pensant que les promeneurs de Grenade devaient largement mettre à profit les charmes d'un clair de lune superbe, chargea son âne pour faire encore une visite au puits de l'Alhambra. Tout en cheminant, il chantait pour tuer le temps et rossait sa bourrique.

Arrivé au puits, il n'y trouva point de causeurs, mais un étranger vêtu du costume mauresque, assis sur un des bancs de pierre.

Pérégil s'arrêta, frappé d'une craintive surprise ; le Maure lui fit signe d'approcher.

— Ami, lui dit-il, je suis faible et accablé par la souffrance ; laissez-moi monter sur votre âne pour gagner la ville, et je vous donnerai le double de ce que vous auriez amassé avec peine en vendant de l'eau tout un jour.

Pérégil avait un bon cœur ; et sa frayeur s'effaça devant l'idée de rendre service même à un inconnu.

— Venez, dit-il au Maure, je vous conduirai jusqu'à la ville ; mais Dieu me garde d'accepter de vous la moindre

récompense pour un acte d'humanité. Tous les hommes ne doivent-ils pas s'entr'aider comme des frères?

A ces mots, il fit monter le Maure sur son âne, et tous deux reprirent à pas lents le chemin de Grenade. Le Maure était si faible que Pérégil était obligé de le soutenir à chaque instant, pour l'empêcher de tomber. En arrivant à la porte de la ville, il demanda au voyageur où il fallait le conduire.

— Hélas ! dit le Maure, d'une voix brisée, je n'ai ni maison, ni patrie, ni abri où reposer ma tête. Accordez-moi l'hospitalité pour une seule nuit ; vous n'aurez pas à vous en repentir.

Le bon Pérégil ne pouvait se refuser à la prière de l'étranger ; et malgré sa frayeur de donner asile sous son toit à un hôte musulman, il consentit à le mener chez lui. Ses enfants, quand il ouvrit la porte, reculèrent en poussant des cris d'épouvante à l'aspect de l'étranger à turban et à grande barbe ; ils coururent se réfugier derrière leur mère.

La femme de Pérégil se leva tout en colère.

— Où avez-vous, dit-elle, été découvrir un pareil hôte ? Avez-vous envie d'attirer ici les archers de l'Inquisition ?

— Allons, femme, allons ! répondit Pérégil, Dieu est miséricordieux pour tout le monde : il n'est pas permis à un chrétien de laisser un pauvre étranger mourir de faim et de froid sur le pavé.

La femme du porteur d'eau ne se serait pas privée de pousser beaucoup plus loin, sans la crainte qu'elle avait du gourdin de son bien-aimé mari. Pérégil prépara de ses mains un lit pour son hôte, avec des nattes de jonc et des peaux d'agneau.

Mais à peine le Maure fut-il étendu sur ce pauvre grabat, qu'il se trouva saisi de violentes convulsions ; le porteur d'eau ne pouvait lui donner que des secours très-inefficaces ; sa courte science fut bientôt épuisée ; et le mal de son hôte

empirait à chaque minute. Cependant il y avait dans son regard abattu une vive reconnaissance pour son hôte.

Comme il se sentait près de mourir, il tira, d'une main défaillante, un petit coffre en bois de sandal caché sous son bournous ; il ouvrit la bouche pour parler, mais ce dernier effort lui fut fatal, et il retomba mort sur le grabat.

La femme de Pérégil se désespérait d'avoir chez elle le cadavre d'un infidèle. Elle s'en prit à son mari.

— Dans quel embarras, lui dit-elle, vient de nous plonger votre sottie manie de bienfaisance ! Le moins qui puisse nous arriver sera d'être mis en prison, et si nous avons la vie sauve les gens de justice nous ruineront.

Pérégil n'était guère éloigné de partager les inquiétudes de sa femme, et il regrettait en lui-même de s'être chargé d'un fardeau si dangereux ; mais il était homme de résolution.

— Ma foi, dit-il après longue réflexion, il ne fait pas jour ; j'ai le temps de porter ce cadavre hors de la ville, et de l'enterrer dans le sable sur les bords du Xenil. Personne n'a vu entrer le Maure dans ma maison. Personne ne saura ce qui s'y est passé cette nuit.

Il fallut peu de temps pour tout disposer. La femme roula le cadavre dans un vieux morceau de toile, le mari le chargea sur son âne et prit le chemin de la rivière.

Mais le diable avait voulu qu'en face du taudis de Pérégil logeât un barbier des plus curieux et des plus bavards, nommé Pédrago Pédrillo. Ce gaillard-là eût rendu des point en malice au célèbre Figaro de Séville. Il était, à lui seul, la gazette de Grenade ; on savait par lui tous les tripotages et toutes les anecdotes scandaleuses ; il était à la piste de tout ce qui pouvait fournir matière aux cancans.

Or donc, il avait entendu Pérégil rentrer dans la nuit assez tard, puis les cris des enfants et les péroraisons de la femme. Sa curiosité s'en émut : il courut à une lucarne

donnant sur la rue, et fut témoin de l'entrée du Maure dans la maison de son voisin. Plus tard, comme il était resté à l'affût, il vit sortir Pérégil conduisant son âne d'un fardeau singulier.

Flairant une aventure, notre barbier s'habille, et suit de loin Pérégil, le voit creuser une fosse au bord du Xenil, et y déposer quelque chose qui ressemblait à un corps mort.

Là-dessus sa tête fermente; il revient chez lui rapidement, et dès que le jour paraît, il se rend, son plat à barbe sous le bras, chez l'alcade du quartier, qu'il rasait chaque matin.

En faisant sa besogne, il conta mystérieusement l'affaire à sa pratique judiciaire.

L'alcade était cupide et cruel: il vit dans l'histoire du barbier un gros trésor à mettre sous sa griffe. Il fait venir le plus habile de ses alguazils, et le jette aux troussees du pauvre Pérégil, qu'il saisit avec son âne au moment où il rentrait chez lui.

— Inutile de nier, dit l'alcade au porteur d'eau traîné devant son tribunal. Je sais ton crime, et j'en tiens la preuve. Tu devrais être pendu; mais je suis un magistrat éclairé, et quelquefois, quand je le puis, j'use d'indulgence envers les misérables que ma justice devrait frapper. L'homme que tu as tué et enterré cette nuit au bord du Xenil n'est qu'un mahométan, race impie et indigne d'égards; tu l'as tué pour lui prendre ses trésors; la cupidité t'a poussé au crime. Rends tout ce que tu lui as volé; à cette condition, je pourrai n'être pas aussi rigoureux.

Le pauvre Pérégil protestait vainement de son innocence; il raconta en pure perte tout ce qui lui était arrivé dans cette fatale nuit. L'alcade était impassible et menaçait du gibet. Puis, lorsque le pauvre homme confessa qu'il n'avait gardé de l'héritage du Maure qu'un petit coffre en bois de sandal, le magistrat se hâta d'envoyer son alguazil opérer la saisie de l'objet indiqué.

Quand on ouvrit le coffre on n'y trouva qu'un parchemin couvert de caractères arabes indéchiffrables et une chandelle de cire.

Frustré dans son attente, l'alcade parut croire à l'innocence de Pérégil et lui permit de garder le coffre et son contenu ; mais il retint l'âne et ordonna qu'il fût vendu pour payer les frais du procès.

Le malheureux porteur d'eau se vit donc réduit au plus complet dénuement, et obligé de recommencer son pénible état, en portant sa jarre sur le dos.

Un jour qu'il revenait tout haletant sous le soleil de la colline de l'Alhambra, sans avoir à peine gagné de quoi faire le chétif souper du soir, il aperçut sur une table le coffre de bois de sandal. Cet objet lui rappelant la cause de sa ruine et de sa misère désormais irréparable, il le saisit et le jeta contre le pavé avec colère.

Le coffre fut brisé, et le parchemin couvert de mots arabes s'en échappa en roulant.

Pérégil le ramassa et le considéra longtemps avec attention. — Qui sait, dit-il au bout de quelques instants, si cet écrit n'est pas de quelque importance ? ce Maure le conservait avec tant de soin !.....

Il le serra dans son sein, et le lendemain, en portant son eau dans les rues, il passa devant la boutique d'un Maure qui vendait des parfums, et le pria de déchiffrer les caractères arabes.

Le Maure examina le rouleau avec curiosité, se prit la barbe à plusieurs reprises, et dit à Pérégil :

— Ce manuscrit contient des enchantements au moyen desquels on peut découvrir des trésors cachés, ou mettre ceux qu'on possède à l'abri des voleurs.

— Ce n'est que cela, dit le Galicien. Au diable donc ! Je ne suis pas magicien et n'ai nulle envie de l'être, et je ne sais pas où il y a des trésors cachés.

Cela dit, il remit sa jarre sur son épaule, et s'en alla laissant le parchemin dans les mains du Maure.

Cependant, le soir de ce même jour, comme il se trouvait au bord du puits de l'Alhambra, il entendit raconter une foule de contes merveilleux, à propos des trésors que les anciens Maures avaient, disait-on, cachés dans diverses parties de l'Alhambra avant de quitter le pays de Grenade; son parchemin lui revint en mémoire, et il retourna à la boutique du Maure afin de le réclamer, et de lui proposer de partager ce qu'ils trouveraient à frais communs.

— J'accepterais vos offres avec reconnaissance, dit le Maure, mais ce parchemin ne peut nous être d'aucune utilité: car il faudrait, pour le déchiffrer, le lire à l'heure de minuit, à la lueur d'une chandelle de cire composée de diverses matières qu'on ne trouve pas en ce pays.

— Attendez! s'écria Pérégil, j'ai chez moi la chandelle que vous dites, et je cours la chercher.

Pérégil revint bientôt avec la chandelle désirée. Le Maure, après l'avoir considérée et flairée, dit :

— C'est bien cela. Devant sa lumière les murailles tombent, les grilles et les verroux se brisent; mais malheur à qui se trouverait auprès d'elle au moment où le vent l'éteindrait!

Tous deux convinrent de faire la nuit suivante l'essai de la chandelle magique.

Ils montèrent à l'Alhambra, s'enfoncèrent dans les ruines et parvinrent, au clair de lune, jusqu'au pied d'une vieille tour dans laquelle était pratiquée une porte de fer.

Ils parvinrent, en descendant un escalier humide et délabré, jusque dans une chambre obscure, d'où l'on communiquait par un nouvel escalier, plus étroit et plus difficile, avec un autre caveau; de là ils arrivèrent dans un troisième caveau, et de là dans un quatrième qui n'avait plus d'issue.

Le Maure et Pérégil s'arrêtèrent pour attendre l'heure de

minuit, et dès qu'elle sonna, au-dessus d'eux, à l'horloge de la tour, ils allumèrent la chandelle de cire, qui exhala des parfums célestes. Le Maure se mit à lire le manuscrit, à peine avait-il achevé, qu'un bruit semblable au tonnerre gronda sous la terre. Le sol trembla et s'ouvrit : ils aperçurent alors un dernier escalier qu'ils descendirent avec peine ; cet escalier aboutissait dans un caveau au milieu duquel il y avait un grand coffre scellé par des bandes d'acier. A chaque coin du coffre, un Maure, armé de toutes pièces, faisait sentinelle, dans un état d'immobilité parfaite.

Pérégil et son compagnon ouvrirent le coffre et se chargèrent de pièces d'or mauresques et de pierreries de toute espèce. Enfin, s'étant chargés à rompre sous le poids de leurs richesses, ils s'enfuirent du caveau, en se poussant l'un et l'autre avec frayeur ; dès qu'ils en furent sortis, le sol se referma avec un bruit effroyable.

Parvenus hors de la tour, ils s'assirent sur l'herbe, et se partagèrent les trésors qu'ils venaient de découvrir ; puis, pour s'assurer de leur bonne foi mutuelle, ils se partagèrent aussi le talisman : le Maure garda le parchemin, et Pérégil emporta la chandelle de cire parfumée ; puis ils reprirent tous deux, d'un pas leste et joyeux, le chemin de Grenade.

— Ami, dit le Maure à Pérégil avant de le quitter, conserve avec soin le secret de notre aventure, que surtout l'alcade l'ignore, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à déménager tout le trésor : la moindre indiscretion nous perdrait tous deux.

Pérégil promit tout ce que voulut son associé ; leur intérêt, d'ailleurs, était mutuel. Quand il arriva chez lui, sa femme ne savait que penser de son absence, malheureusement, le porteur d'eau ne sut pas lui cacher son secret, et quelle femme sut jamais, je vous le demande, tenir caché le secret ?

Comme elle lui faisait les plus durs reproches de sa con-

duite et de sa fainéantise, lui demandant s'il voulait les réduire, elle et ses enfants, à la mendicité, Pérégil vida ses poches devant elle.

A l'aspect de tant de richesses, la pauvre femme, qui n'avait jamais vu tant d'or et de pierreries, crut voir déjà la potence se dresser pour toute la famille.

— Seigneur Jésus ! s'écria-t-elle, il s'est fait brigand ! O mes enfants, qu'allons-nous devenir?.....

Pérégil n'y put tenir, et après avoir fait prêter à sa femme le serment le plus solennel, il lui confia tout ce qui lui était arrivé dans le souterrain de l'Alhambra.

— Et, maintenant femme, lui dit-il, que pensez-vous de l'héritage que le Maure nous a laissé en mourant ? Ai-je donc eu si grand tort d'exercer en sa faveur les devoirs de l'hospitalité ?

Là-dessus, le Gallego se coucha sur ses peaux d'agneau, et fit en dormant des rêves magnifiques sur la vie qu'il allait mener à l'avenir.

Pendant son sommeil, sa femme se mit à compter toutes les richesses qu'il avait rapportées ; elle essaya les colliers et les pendants d'oreilles en pierreries, et se réjouit d'avance de la figure qu'elle allait faire dans Grenade.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Pérégil porta une de ses pièces d'or chez un joaillier du Zacatin, en lui disant qu'il l'avait ramassée dans les ruines de l'Alhambra. Le rusé marchand reconnut que c'était une monnaie arabe d'un or très-pur ; mais il n'offrit pas la moitié de ce qu'elle valait, cependant le porteur d'eau fut très-satisfait du prix qu'il reçut, et s'empressa d'en acheter des vêtements neufs pour toute sa famille, et des provisions pour faire un bon repas.

Sa femme garda son secret assez fidèlement pendant trois jours, après quoi elle ne put se contenir davantage : la vanité la perdit, et Pédrillo Pédrugo, le madré barbier, s'étant de nouveau mis à l'affût, vit un jour la femme de Pérégil se

parer avec des diamants et des costumes de princesse dans son misérable taudis. Il alla raconter à l'alcade tout ce qu'il avait vu.

Le magistrat, furieux, fit venir Pérégil.

— Coquin, lui dit-il, tu m'as affirmé que le mahométan qui est mort dans ta maison n'avait rien laissé qu'un mauvais coffre de bois de sandal, et l'on a vu pourtant ta femme remuer des diamants, de riches habits et des tas d'or ! Rends sur-le-champ tous ces objets, qui ne t'appartiennent pas, ou, sur l'heure, je te fais conduire au gibet !

Le pauvre diable, fort effrayé, et ne sachant qui pouvait lui avoir joué un si mauvais tour, raconta les détails de ce qui lui était arrivés. Le Maure, marchand de parfumerie, fut bientôt traqué et amené par les archers du magistrat ; cet homme, non moins épouvanté que Pérégil, comprit qu'il n'y avait qu'un seul moyen de se tirer de là, et qu'il fallait, bon gré, malgré, partager le butin avec l'alcade.

Le juge, après s'être fait tirer l'oreille, parut se rendre aux offres du Maure, et lui proposa de se rendre, la nuit prochaine au souterrain de l'Alhambra, dans le seul but, disait-il, de vérifier la vérité de ses allégations, et d'acquiescer ainsi la preuve de son innocence de tout crime.

Cette résolution fut aussitôt exécutée que prise ; l'alcade, le Maure et Pérégil se rendirent à l'Alhambra, avec un mulet pour porter les richesses qu'ils espéraient rapporter.

Tout se passa comme à la première visite ; l'alcade eut grand'peur, mais il s'enhardit à la vue des richesses qui apparurent tout-à-coup devant lui.

Lorsqu'ils eurent transporté hors du caveau assez de choses précieuses pour charger suffisamment le mulet, le Maure jugea qu'il était prudent de se retirer ; mais l'alcade voulait qu'on emportât le coffre garni de bandes d'acier que gardaient les guerriers maures.

— C'est une folie, dit le Maure ! ce serait courir un dan-

ger inutile, et pour ma part je ne descendrai plus dans le souterrain.

L'alcade voulut alors descendre lui-même, en se moquant de ce qu'il appelait la poltronnerie du Maure et de Pérégil. Mais à peine eut-il descendu quelques degrés, que le Maure éteignit la chandelle magique ; le souterrain se referma aussitôt avec un bruit épouvantable, et l'alcade s'y trouva enseveli tout vivant.

Les deux compagnons prirent la fuite avec les nouveaux trésors qu'ils se partagèrent, mais comme il était dangereux de rester à Grenade après une telle aventure et la disparition de l'alcade, le Maure prit la route de l'Afrique, et Pérégil, ayant pris sa femme et ses enfants, se réfugia secrètement en Portugal.

Il y mena, le reste de ses jours, une vie de grand seigneur, et le pauvre porteur d'eau Pérégil devint le seigneur don Pedro Gil. Les enfants continuèrent de s'enlaidir en grandissant, mais comme ils étaient riches, ils se marièrent avantageusement et prirent de très-jolies femmes.

L'alcade est resté enfermé dans les souterrains de la tour des *Sept Etages*. Il risque fort d'y demeurer enchanté jusqu'au jour où la trompette de l'ange appellera tous les humains dans la vallée de Josaphat.

CHAPITRE XX.

Le Luth d'argent.

Quand les chrétiens se furent emparés de Grenade, des tremblements de terre fréquents vinrent troubler, pendant plusieurs années, la paisible possession de leur conquête. L'effroi causé par ces redoutables commotions en éloigna longtemps le séjour des rois, et l'Alhambra resta solitaire

au milieu de toutes ses magnificences. La tour des Infantes était devenue le domaine des araignées et des oiseaux de nuit ; et la superstition racontait d'étranges choses à propos de l'habitation délaissée des trois belles filles du vieux roi de Grenade. C'était une croyance populaire, que l'*esprit* de la jeune et belle Zorabayda, qui avait péri dans la tour, apparaissait souvent, au clair de la lune, tantôt assise au bord des fontaines de marbre ; tantôt échevelée et se penchant sur les créneaux. On disait encore que beaucoup de voyageurs, en passant de nuit à peu de distance aux environs de la tour, avaient ouï les mélancoliques accords de son luth d'argent.

Lorsque Grenade rouvrit ses murailles aux princes chrétiens, Philippe V fut le premier roi de la race de Bourbon qui y fixa le siège de son gouvernement. On sait que ce prince épousa en secondes noces Elisabeth de Parme, et que les illustres époux vinrent s'installer à l'Alhambra, avec des fêtes magnifiques.

Parmi les gentilshommes de la cour de Philippe V, on remarquait surtout don Ruys de Alazcon. Ce jeune seigneur était l'écuyer favori de la reine.

Un matin qu'il parcourait les bosquets du Généralife, en compagnie d'un faucon dressé pour la chasse, suivant l'usage de ce temps-là, il vit un oiseau singulier perché au faite d'un grand arbre. Décapuchonner son faucon et le lancer aussitôt sur cette proie fut pour Ruyz l'affaire d'un moment.

Le faucon prit son vol au plus haut des airs, et de là plongea comme un trait sur sa proie ; mais il avait mal mesuré ses distances, et, comme honteux de sa maladresse, il ne revint pas auprès de don Ruyz et se mit à voltiger au-dessus des arbres des bosquets. Enfin, après bien des cercles et des détours, l'oiseau pillard alla s'abattre sur les créneaux d'une des tours extérieures de l'Alhambra, qui s'éle-

vait au bord du ravin qui sépare ce château de la coline du Généralife. Cette tour était celle des trois Infantes dont j'ai ailleurs raconté l'histoire.

Don Ruyz se laissa glisser jusqu'au fond du ravins, et s'approcha de la tour. Mais il remarqua tout d'abord qu'elle n'avait aucune issue de ce côté, et qu'il était impossible de l'escalader. Il fut obligé de longer le circuit des remparts, pour arriver à la porte de cette tour qui donnait sur l'enceinte intérieure.

En arrivant auprès de cette porte, il la trouva soigneusement fermée par des verroux qui semblaient rouillés depuis des siècles; toute sa vigueur de jeune homme ne put réussir à l'ébranler. En cherchant quelque moyen d'y pénétrer autrement, il découvrit dans les flancs de la muraille une crevasse assez large. Il plongea des regards curieux à travers cette ouverture, qui laissait pénétrer quelque lumière dans une salle mauresque décorée de sculptures fort délicates.

Au milieu de cette pièce, il y avait une cage dorée dans laquelle gazouillait un oiseau brillant des plus vives couleurs. Sous la cage était accroupi un énorme chat parmi des vêtements de femme et des tapisseries à demi achevées. Dans un coin de la salle coulait à petit bruit une source fraîche dans un bassin de marbre contre lequel s'appuyait un luth qui paraissait abandonné depuis peu de temps.

Don Ruyz de Alazcon, fort étonné d'une pareille découverte, qui était si bien faite pour exciter au plus haut point sa curiosité, frappa doucement à la porte de la tour pour continuer cette piquante aventure.

Une ravissante figure de femme se montra à la fenêtre qui dominait la petite porte; mais personne ne répondit de l'intérieur de la tour. Don Ruyz, qui avait bien vu la blanche et céleste figure qui s'était montrée à la fenêtre, ne savait que penser de ce silence. Les histoires merveilleuses de l'Al-



hambra lui revinrent en mémoire; la mystérieuse habitante de la tour solitaire était-elle une fée, une périe, ou bien le fantôme de quelque sultane mauresque ensevelie dans cette partie du château.

Bien qu'il ne pût se défendre d'un peu de frayeur, don Ruyz frappa de nouveau, et cette fois de manière à se faire bien entendre. Le beau visage de femme se montra de nouveau.

Don Ruyz ôta sa toque pour saluer la ravissante inconnue, et lui demanda fort galamment la permission de monter dans la tour pour reprendre son faucon qui s'obstinait à ne point quitter les créneaux.

— Je ne puis, seigneur, répondit la voix de l'apparition; ma tante m'a défendu d'ouvrir à qui que ce soit.

— Oh! je vous en conjure, s'écria don Ruyz, ne me refusez pas une si légère faveur. Je ne vous demande que le temps de monter et de redescendre. Le faucon que j'ai perdu est l'oiseau favori de la reine, et sa perte causerait assurément ma disgrâce.

— Ah! fit la jeune femme, êtes-vous donc un des seigneurs de la cour du roi?

— Oui, ma toute-belle, reprit don Ruyz, qui commençait à s'impatienter de la sottise figure qu'il faisait au pied de la tour; et si je ne rapporte pas tout à l'heure le faucon au palais, c'est à vous que je devrai ma ruine.

— Ce serait en vérité bien dommage, répliqua la belle jeune fille; mais comment faire? car c'est surtout aux cavaliers de la suite du roi ou de la reine que ma tante m'a recommandé de ne pas ouvrir la porte.

— Et vous avez parfaitement raison, dit don Ruyz, de la tenir close aux méchants qui pourraient vous causer quelque chagrin; mais vous devez bien voir que je ne suis pas de ceux-là; je ne suis qu'un pauvre jeune écuyer, fort triste de sa mésaventure, et qui sera chassé aujourd'hui même si ses prières ne vous touchent pas.

Le cœur de la pauvre fille ne put résister à la feinte douleur de don Ruyz de Alarcon, le bel écuyer favori de la reine. Elle se dit en un clin-d'œil à elle-même tout ce qui pouvait faire excuser un petit moment de désobéissance aux ordres de sa tante. On lui avait dit que les jeunes gens beaux, bien faits et galants, sont des loups dévorants qui se jettent sur les jeunes filles. Or, ce portrait-là ne paraissait guère convenir à don Ruyz, qui avait dans toute sa personne un air de grâce et de douceur tout-à-fait propre à rassurer la fillette la plus timorée.

Après une très-courte lutte avec les remontrances de sa vieille tante, la jeune gardienne de la tour des Infantes descendit d'un pied léger et ouvrit la porte en tremblant.

Don Ruyz fut émerveillé de sa beauté; il balbutia, en rougissant d'émotion, quelques paroles d'excuses, franchit en courant les escaliers qui montaient au sommet de la tour et reprit son faucon, qu'il recoiffa soigneusement, pour lui ôter la fantaisie d'une nouvelle promenade aérienne.

Avant de quitter la tour, il prit la main de la jeune fille, et y déposa, malgré sa pudique résistance, un baiser brûlant qui la fit tressaillir.

— Ave Maria, señor! s'écria la jeune fille, tout effrayée de cette liberté, que personne ne s'était jamais permise avec elle.

Le bel écuyer renouvela le plus gracieusement du monde toutes ses douces excuses, et l'assura qu'à la Cour on baisait ainsi la main des dames, en signe de respect.

Cette simple assurance calma sur-le-champ le petit mécontentement de la jeune fille; mais elle rougit davantage, et sa contenance embarrassée semblait dire au jeune homme :

— Mais partez donc au plus vite, car si ma tante arrivait, que dirait-elle ?

Don Ruyz, malgré toutes ses roueries galantes auprès des

dames de la brillante cour d'Elisabeth de Parme, sentait son audace s'évanouir en face de cette simple jeune fille, dont la confusion le gagnait lui-même. Il comprenait, pour la première fois de sa vie, qu'une jeune fille trouve une plus puissante défense dans sa pudeur et ses craintes naïves que sous des portes garnies de triples verroux. Mais le cœur des jeunes filles est, malgré les plus sévères précautions, toujours prêt à subir les premières lois de l'amour. La jeune fille ne pouvait se défendre d'un sentiment favorable au bel écuyer, et quand elle vit le beau don Ruyz, un seigneur de la Cour, à ses pieds, elle perdit toute sa force contre lui.

Je ne sais ce qui serait arrivé si, en ce moment-là, une voix aigre et chevrotante ne se fût fait entendre à peu de distance au-dehors.

— Jésus, Maria! s'écria la jeune fille en reculant avec effroi, c'est ma tante qui revient de la messe. Partez, au nom du Ciel, fuyez! je vous en conjure, car je serais perdue si l'on vous voyait ici.

— Non, fille adorable, s'écria don Ruyz; quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné pour souvenir cette rose épanouie qui orne vos noirs cheveux!

La jeune fille se hâta de détacher la rose :

— Tenez, dit-elle; mais partez, s'il est vrai que vous m'aimiez!

Don Ruyz attacha la rose à sa toque, prit son faucon sur le poing et s'élança hors de la tour, en envoyant un dernier baiser à la charmante Jacinta.

La tante ne tarda guère à rentrer. Son premier regard fut pour sa nièce, qu'elle trouva bien rouge et bien agitée; elle ne manqua pas non plus de remarquer le singulier désordre qui régnait dans la salle. La jeune fille, interrogée, trouva dans son amour naissant le courage de risquer son premier mensonge. Elle raconta à sa tante qu'un faucon avait poursuivi sa proie jusqu'auprès d'elle, et qu'elle était encore

toute saisie d'épouvante. La vieille tante crut ou feignit de croire.

Dame Frédégonda (c'était son nom) avait professé toute sa vie une antipathie décidée pour le mariage. Tous les hommes, à ses yeux, passaient pour des séducteurs et pour des scélérats consommés en fait de trahison contre les pauvres femmes. Toutefois, elle ne devait cette manière de les juger à aucun motif de récrimination personnelle. Dame Frédégonda avait constamment joui d'une figure extrêmement laide, et c'est peut-être la jalousie des succès qu'obtenaient à ses yeux les autres femmes qui la rendait si acariâtre et si ennemie de tout ce qui ressemblait à l'amour.

Sa nièce Jacinta était la fille d'un militaire mort sur le champ de bataille. Elle avait été élevée dans un couvent; au sortir du cloître, sa tante l'avait prise sous ses ailes. Sa beauté était célèbre dans tout le pays qui avoisine l'Alhambra. Aussi dame Frédégonda veillait-elle sur ce trésor avec une rigueur de surveillance qui allait souvent jusqu'à la plus extrême dureté. Tout son bonheur était de faire sentinelle autour de Jacinta.

Grande fut sa joie le jour où Philippe V quitta le séjour de l'Alhambra avec toute sa cour. Il lui sembla qu'elle se trouvait déchargée d'un poids énorme. Plus de courtisans! plus de pages effrontés! plus de roués seigneurs, toujours prêts à mal faire, et presque toujours sûrs de l'impunité!

Elle avait vu défiler le cortège, et s'en retournait triomphante à sa tour, quand tout-à-coup elle fut comme frappée de la foudre en voyant piaffer à sa porte un cheval richement équipé; et en ouvrant la porte, quel spectacle s'offrit à ses yeux? Un brillant cavalier était aux genoux de sa nièce.

C'était don Ruyz, qui, peu soucieux d'essuyer une scène de famille, se leva brusquement dès qu'il aperçut dame

Frédégonda, gagna la porte, s'élança sur son coursier et disparut comme un éclair.

La pauvre Jacinta, toute désolée de ce contretemps, se mit à pleurer à chaudes larmes, sans écouter les remontrances de la vieille tante.

— Malheureuse que je suis, disait-elle, il ne reviendra plus! J'en mourrai de désespoir!

— Ah! vraiment, dit Frédégonda, vous regrettez ce bel oiseau de passage? Un beau seigneur, ma foi! Et depuis quand, s'il vous plaît, a-t-il obtenu vos bonnes grâces?

— Le jour que le faucon vint dans la tour, répondit Jacinta, en redoublant ses pleurs. Le faucon appartenait à la reine, et ce seigneur, en venant le chercher, m'a vue et m'a dit qu'il m'aimait.

— Folle que vous êtes! reprit la vieille tante avec un rire de pitié. N'allez-vous pas vous imaginer qu'un grand seigneur va s'énamourer d'une petite fille du commun au point d'en faire sa femme? Vraiment, ces godelureaux ont bien mieux à faire!...

Cependant, quelques questions adroites persuadèrent bien vite à la tante que l'innocence de sa nièce n'avait encore subi aucun dommage, et elle se consola de cette équipée en se promettant bien de redoubler de vigilance.

De son côté, Jacinta songeait du matin au soir au beau don Ruyz; elle en perdait le sommeil et l'appétit. Les jours, les semaines, les mois, s'écoulaient, et le galant seigneur ne revenait pas; une année, puis deux se passèrent ainsi sans nouvelles.

Jacinta perdit ses couleurs de rose, et devint triste et taciturne. Elle finit par tomber en langueur, au point que la vieille tante Frédégonda ne savait plus à quelle neuvaine recourir pour obtenir du Ciel la guérison de sa pauvre nièce.

Toutes les observations qu'elle faisait à Jacinta sur la

folie de son amour ne parvenaient qu'à aigrir davantage le chagrin de la malheureuse enfant.

Une nuit d'été, tandis que tout reposait dans l'Alhambra, Jacinta était restée seule dans la salle basse de la tour, assise auprès de la fontaine de marbre, à la place où elle avait vu le beau Ruyz à ses genoux. Les parfums de la nuit embaumaient les airs, toute la nature était pleine de silence; Jacinta écoutait les battements de son pauvre cœur, et ses larmes tombaient goutte à goutte dans la fontaine.

Tout-à-coup l'eau pure et fraîche de la source parut s'agiter dans le bassin de marbre; peu à peu elle se mit à bouillonner; puis il s'éleva du sein de ces poites vagues une figure de femme vêtue à la mauresque, et d'une merveilleuse beauté.

Jacinta, épouvantée de ce prodige, s'enfuit de la salle.

Le lendemain, elle raconta à sa tante ce qu'elle avait vu. Frédégonda lui répondit que ces fantômes provenaient uniquement du trouble de son esprit: — Ou bien tu te seras endormie auprès de la fontaine en songeant à l'histoire des trois Infantes que je t'ai si souvent racontée.

— Ah! oui, ma tante, dit Jacinta, j'y pensais hier; et je me rappelais surtout avec une douce mélancolie, qui me faisait un peu de bien, cette pauvre Zorahayda qui mourut de tristesse et d'isolement dans cette tour.

— Le chevalier qui aimait Zorahayda, reprit la tante, est un de tes ancêtres. Il se consola fort vite de la perte de celle qu'il avait aimée, et il épousa une autre femme qui est devenue la souche de ta famille.

Pendant que la tante parlait, Jacinta rêvait à l'apparition de la veille.

— Je suis pourtant bien sûre, se disait-elle, que je ne dormais pas; car je pleurais à chaudes larmes. Pourquoi donc ai-je eu si grand'peur? Si le fantôme que j'ai vu est l'âme de la belle princesse Zorahayda, je n'ai rien à craindre, et

je veux, la nuit prochaine, retourner m'asseoir auprès de la fontaine.

La nuit suivante, elle se leva sans bruit, pour ne point troubler le sommeil de sa tante, et vint tout doucement à la fontaine.

Lorsque la grosse cloche de l'Alhambra sonna le premier coup de minuit, l'eau s'agita comme la veille; puis le même bouillonnement se fit entendre, et enfin la femme mauresque s'éleva de nouveau du sein de la fontaine.

Jacinta tremblait de tous ses membres; mais le fantôme avait dans tous ses traits quelque chose de si doux et de si triste, que Jacinta reprit bientôt son assurance.

— Fille de la terre, lui dit le fantôme, d'une voix dont l'harmonie mystérieuse semblait un écho du ciel, fille de la terre, pourquoi pleures-tu? Pourquoi troubler ma fontaine par l'amertume de tes larmes? Pourquoi déchirer le silence de mes nuits solitaires par tes sanglots et tes gémissements?

— Hélas! dit Jacinta, je pleure l'abandon de celui qui m'aimait, et qui n'est plus revenu.

— Prends courage, continua le fantôme; j'ai été malheureuse comme toi, j'ai pleuré comme tu pleures: car je suis Zorahayda. J'étais aimée d'un chevalier chrétien qui voulut m'emmener dans sa patrie et me convertir à la foi de ses pères. Je sentais au fond de mon cœur la voix de Dieu qui m'engageait à fuir la terre des infidèles avec celui qui m'avait juré, au nom de son Dieu, un éternel amour. Au moment de partir, j'ai manqué de courage. Pour me punir de cette faiblesse, Dieu m'a soumis au pouvoir des mauvais génies, jusqu'à ce qu'une main chrétienne vienne briser le charme qui m'attache à cette tour. Fille chrétienne, as-tu assez de courage pour devenir ma libératrice?

— Je le ferai, dit Jacinta.

— Viens donc à moi, reprit le fantôme de Zorahayda; ne

crains rien. Plonge ta main dans la fontaine, jette de l'eau sur moi en prononçant les paroles du baptême des chrétiens, je serai aussitôt délivrée du sortilège qui me retient ici, et mon âme consolée retournera au sein de Dieu.

La tremblante Jacinta se recommanda à tous les saints du ciel, puis elle s'approcha de la fontaine, puisa de l'eau dans le creux de sa main, et en aspergea le pâle visage de l'apparition.

L'âme de Zorahayda sourit avec un charme ineffable, laissa tomber un luth d'argent aux pieds de la jeune fille chrétienne, croisa ses blanches mains comme deux ailes sur son sein, et s'évanouit dans l'espace comme un jet de pluie.

Jacinta sortit sans bruit de la salle basse, et se rendit dans sa petite chambre. Elle dormit pendant plusieurs heures d'un sommeil pénible et agité; à son réveil elle crut avoir fait un mauvais rêve, et ne fut détrompée qu'en retrouvant auprès d'elle le luth d'argent.

Elle se hâta d'aller raconter à sa vieille tante sa merveilleuse aventure, dont, cette fois, il n'était plus possible de contester la réalité.

Le luth d'argent rendait des sons divins. La dame Frédégonde, malgré sa rudesse habituelle, en fut elle-même touchée jusqu'aux larmes.

Il y avait dans cet instrument une puissance cachée et surnaturelle qui s'exerçait invinciblement sur tous les êtres. Les voyageurs, en passant sur le chemin qui côtoie la tour des Infantes, s'arrêtaient malgré eux pour écouter ses accords; les oiseaux eux-mêmes cessaient leurs chants sous la feuillée.

Bientôt le bruit de cette merveille se répandit dans tout le pays d'alentour. Les habitants de Grenade affluèrent à l'Alhambra pour prêter l'oreille à la musique enchanteresse de Jacinta. La réputation de la merveilleuse artiste au luth d'argent ne tarda pas à s'étendre au loin. Malaga, Séville et

Cordoue n'avaient guère, dans la plus haute société, d'autres sujets de conversation.

Pendant que ces choses se passaient, Philippe V, en proie à une maladie inconnue, faisait appeler auprès de lui sans succès, et même sans soulagement, les plus habiles médecins de l'Europe. Ce malheureux prince passait des semaines entières cloué sur un lit de douleur, et tourmenté par des souffrances dont nul ne pouvait découvrir le secret.

Le dernier médecin qui fut admis auprès de lui, informé du peu de réussite de tous les secours de l'art, ordonna d'essayer le traitement du roi par la musique. La reine Elisabeth s'occupa immédiatement de faire rechercher, à prix d'or, les plus habiles artistes.

A cette époque, la maladie de Philippe V se compliqua d'une des plus étranges manies qu'ait jamais enfantées une cervelle humaine : il s'imagina un beau jour, à la suite d'un violent accès d'hypocondrie, qu'il était mort. Il ordonna en conséquence (fantaisie assez bizarre chez un défunt) qu'on préparât pour son inhumation les cérémonies les plus solennelles.

L'embarras de la Cour fut extrême. Philippe V se plaignait, à chaque instant, de n'être pas encore enterré, et reprochait à tout le monde la coupable négligence dont il se croyait l'objet.

On ne pouvait se résoudre à se moquer ouvertement de ses volontés ; et, d'un autre côté, l'enterrer tout vif eût constitué un véritable régicide.

Dans cette perplexité, la reine entendit parler de Jacinta, et donna l'ordre que la jeune fille fût amenée avec son luth d'argent au château de Saint-Ildéphonse, où se trouvait le roi.

La vieille Frédégonda voulut accompagner sa nièce à la Cour et la présenter elle-même à la reine.

— Jeune fille, dit Elisabeth à Jacinta, si tu parviens, par tes accords, à chasser le mauvais génie qui tourmente le roi

d'Espagne, je me chargerai de ta fortune, et tous tes vœux, quels qu'ils soient, seront remplis, s'il est au pouvoir des hommes de les exaucer.

Jacinta fut conduite dans la chambre où Philippe V se tenait immobile, comme un cadavre, sur son lit de mort.

L'appartement était tendu de noir, et une infinité de cierges brûlaient dans des candelabres d'argent autour du lit royal. Sur une estrade, et dans un cercueil ouvert, gisait le mort volontaire, les bras croisés sur sa poitrine, et couvert d'un linceul qui lui laissait à peine l'usage de la respiration. Des gardes se tenaient immobiles autour de cette chapelle ardente, et les courtisans, en grand deuil, affectaient tous les dehors d'une tristesse profonde.

La reine montra du doigt à Jacinta un siège placé pour elle dans un coin de la chambre, et lui fit signe de commencer.

Jacinta préluda faiblement d'abord : son émotion était extrême en présence d'un spectacle si nouveau pour elle. Mais peu à peu elle s'enhardit ; ses doigts reprirent, avec la chaleur, toute leur flexibilité, et bientôt elle improvisa les airs des vieux romanceros populaires connus de toute l'Espagne : toute son âme se fondit dans son chant et sa musique. Le roi, lui-même, fut pénétré d'une sensation inexplicable et tout-à-fait irrésistible ; il leva la tête, sortit de son immobilité comme d'un rêve, et se levant debout, au refrain d'un chant national et guerrier, il demanda ses armes. Le démon de l'hypocondrie venait de perdre son pouvoir sur les sens du malheureux monarque. Le prodige fut complet, et le mort ressuscité.

Alors, comme par enchantement, les tentures noires de la chambre et les cierges disparurent enlevés par des mains agiles ; le chaud soleil d'Espagne inonda cette scène de clartés étincelantes. Tous les yeux de la Cour se portèrent sur la jeune fille qui avait opéré cette guérison miraculeuse.

Jacinta venait de tomber sans connaissance aux pieds de la reine.

Elle fut relevée et secourue par don Ruyz de Alarcon.

Le roi voulut doter lui-même les deux jeunes époux, dont les noces se firent au palais de Saint-Ildéphonse avec une magnificence incroyable.

Le luth enchanté fut longtemps conservé dans la famille d'Alarcon. Le célèbre chanteur Farinelli le déroba plus tard, et l'emporta en Italie.

À la mort de ce grand artiste, l'instrument merveilleux tomba entre les mains d'ignorants qui le vendirent à des juifs; les juifs firent fondre l'argent et se servirent des cordes pour remonter un vieux violon de Crémone. Ces cordes avaient conservé quelque chose de leur vertu primitive; ce vieux violon de Crémone a, plus tard, étonné le monde musical sous l'archet de Paganini.

CHAPITRE XXI.

L'Escrignano et le Soldat.

J'ai fait connaissance pendant mon séjour à l'Alhambra d'un vieux colonel invalide, dont la vie serait aussi curieuse à raconter que celle de Gil Blas.

Ce colonel avait passé en Amérique à l'âge de douze ans, et il aimait à se souvenir de ses entrevues avec le célèbre Washington; plus tard, il prit part à toutes les guerres de son pays contre les nations étrangères. Dans cette vie d'aventures et de périls, il a laissé une jambe sur je ne sais plus quel champ de bataille; il est perclus des doigts de chaque main; et ce n'est plus aujourd'hui qu'un monument délabré des misères du métier de guerroyeur.

J'allais souvent visiter dans sa retraite ce vétéran de Bellone. Il avait établi son modeste domicile à l'étage le plus élevé de la *torre del Vino* (tour du Vin). Sa chambre, meublée et tenue avec une régularité militaire, prenait jour sur la Véga. Deux ou trois vieilles carabines et une paire de pistolets brillantés par un polissage fréquent faisaient tout l'ornement de cet asile. Quelques étagères, chargées d'un petit nombre de livres philosophiques, formaient la bibliothèque du vieux soldat.

Cet excellent homme, doué d'une franchise brusque et naïve, m'a raconté quelques anecdotes dont je veux faire part au lecteur.

Dans les temps anciens de la conquête de Grenade par les chrétiens, me disait un jour le colonel, le commandement du château de l'Alhambra fut confié à un vieux routier qui n'avait plus qu'un bras; le bonhomme ne jurait que par sa moustache grise, ses bottes de chevauchée et sa fine lame de Tolède, qui était aussi longue qu'une hallebarde.

Il était d'une rigueur extrême à propos de l'observance exacte de toutes les minuties de l'étiquette. Sous son gouvernement, l'Alhambra vit remettre à flot ses anciens privilèges de résidence princière. Il n'était, par exemple, permis qu'aux gens d'un certain rang de pénétrer dans la forteresse avec des armes à feu, ou même avec une simple épée; et les cavaliers étaient obligés de descendre de cheval devant la grande porte, et d'entrer à pied dans l'enceinte. Le vieux gouverneur tenait sévèrement à ces petits détails, et son château-fort était pour lui comme un sanctuaire inviolable, grâce aux prérogatives de sa charge, qui le rendaient indépendant du capitaine de Grenade.

Tous deux vivaient ainsi dans un état d'hostilité presque perpétuel; mais le gouverneur de l'Alhambra était surtout le plus mécontent des deux, et toutes les fois qu'il pouvait

ressaisir une occasion de vexer l'amour-propre du capitaine de Grenade, il ne s'en faisait point faute.

Le palais du commandant de l'Alhambra est situé sur la Plaza Nueva, au pied de la colline. On y voit sans cesse une foule turbulente de valets, de soldats, d'employés, de voyageurs ou de curieux. La forteresse domine cette habitation.

Une des causes les plus fréquentes de rivalités entre le gouverneur de l'Alhambra et le capitaine de Grenade était le droit prétendu par le premier de faire passer dans la ville, sans impôts, tous les objets nécessaires à son usage ou à l'approvisionnement de la garnison. Ce privilège couvrait de son autorité une contrebande nombreuse et largement organisée. Les chaumières qui avoisinent la partie délabrée de l'Alhambra et les casemates creusées dans le rocher servaient d'asile à des malfaiteurs qui s'accordaient fort bien avec les soldats de la garnison.

Lorsque le capitaine de Grenade fut informé du scandale qui résultait de ce commerce, il fit venir l'escribano dont les conseils le dirigeaient en toute affaire de procédure.

L'escribano conseilla à M. le capitaine-général de faire valoir son droit de contrôle sur tout ce qui traversait la ville. On rédigea, en conséquence, un long mémoire sur cette matière.

Le manchot de l'Alhambra, qui ne savait que marcher tête baissée contre tous les obstacles, et qui détestait les gens de loi à l'égal du diable, prit une vieille et archimauvaise plume, en maugréant de toute son âme contre le capitaine de Grenade et son conseiller intime.

Il se mit à griffonner un factum énergique en réponse aux vexations dont il se croyait l'objet. Il déclara, court et net, qu'il ferait main basse sur le premier homme de douane qui s'aviserait d'arrêter un convoi marchant sous le pavillon indépendant de l'Alhambra.

Or, et sur ces entrefaites, il advint qu'une mule chargée

de provisions pour les habitants du château se présenta pour sortir de Grenade par la porte du Xenil, qui conduit à la colline de l'Alhambra.

Cette mule était escortée et conduite par un vieux soldat, qui n'était rien moins que l'homme de confiance du gouverneur, et qui ne connaissait, en fait de raisons valables, que l'estoc de sa rapière.

En approchant de la porte du Xenil, le soldat arbora sur sa mule le pavillon de l'Alhambra, et marcha droit et raide à côté, l'œil au guet, la main prête à repousser toute offense.

— Halte ! cria la sentinelle de la porte.

— Au diable, dit le vieux soldat, je suis de l'Alhambra ! J'en viens et j'y retourne.

— Que portez-vous là ? cria de nouveau la sentinelle.

— Des légumes et du pain pour la garnison du château.

— Passez ! reprit l'homme d'armes.

La mule franchit la porte avec son conducteur ; mais à peine avaient-ils fait vingt pas, qu'une troupe de gens de la douane fondit comme un essaim de vautours sur l'humble convoi.

— Halte ! cria le chef, et toi, muletier, ouvre-nous tes paquets.

Le soldat de l'Alhambra répondit à cette injonction en dégainant sa lame de Tolède.

— Respect à ma personne sacrée ! s'écria-t-il ; j'appartiens avec cette mule au gouverneur de l'Alhambra, dont voilà le pavillon.

— Au diable ton gouverneur, son pavillon, sa mule et toi ! reprit le chef de la douane ; jette à bas tes paquets, et dépêche ; qu'on ne te le dise pas deux fois.

— En ce cas, s'écria le vieux soldat, tâchez de nous arrêter si vous le pouvez.

En même temps, il arma sa carabine.

Le chef des douaniers voulut se jeter sur la mule.

Le soldat lança un coup de fouet à la mule, qui prit le petit galop.

Le douanier voulut alors sauter sur le soldat, mais celui-ci l'étendit raide mort d'un coup de feu.

Au bruit de l'explosion, la populace s'ameuta; le pauvre défenseur des droits et prérogatives de l'Alhambra fut rudement et longtemps maltraité; puis on le chargea de fers, et il fut traîné jusqu'à la prison.

Quand le gouverneur de l'Alhambra fut informé de ce qui venait d'arriver, il entra dans une bouillante colère contre ceux qui avaient méconnu son pavillon et maltraité son homme de confiance. Certes, une telle injure était des plus graves et méritait prompte et vive réparation.

Il députa un parlementaire au capitaine-général de Grenade pour réclamer la personne de son soldat, sur qui lui seul, disait-il, avait droit de juridiction.

Le capitaine-général fit appeler de nouveau l'escribano, son conseil, et répondit prolixement au gouverneur de l'Alhambra que le crime ayant été commis dans la ville, et contre un homme employé par les autorités de Grenade, le coupable devait être jugé par le tribunal de la ville.

Le gouverneur s'emporta plus que jamais en lisant cette réponse. Il expédia sur-le-champ son ultimatum, qui réclamait très-impérieusement ses privilèges.

Le capitaine-général, qui ne se lassait pas d'écrire par la main du fidèle et bavard escribano, continua de patauger dans les arguties de la procédure.

Le vieux manchot, devenu plus furieux, menaçait de mettre une armée en campagne, tandis qu'on faisait tranquillement le procès à son homme de confiance, qui gisait, les fers aux pieds et aux mains, dans un obscur cachot, et sans pouvoir communiquer avec qui que ce fût.

On accumula en cette affaire une masse énorme de témoi-

gnages contre l'accusé ; l'escribano se livrait à ce travail avec une infatigable ardeur : le résultat de tout ce grimoire amena la condamnation à mort du pauvre diable.

A cette nouvelle foudroyante , le gouverneur de l'Alhambra mit en avant les dernières ressources de son artillerie pacifique , afin de sauver son homme de confiance ; mais toutes les peines qu'il se donna furent en pure perte.

Le jour de l'exécution arriva. On mit le soldat en chapelle pour le préparer à subir son jugement.

A cette extrémité , le gouverneur sentit qu'il ne pouvait rester manchot sans s'exposer, pour l'avenir, à toutes sortes de vexations. Il prit son habit de grande tenue, monta à cheval et descendit à Grenade avec une escorte nombreuse et bien armée.

Il se fit conduire au logis de l'escribano, et le fit appeler.

— Qu'ai-je appris, méchant brouillon ? lui dit-il ; osez-vous bien mettre à mort un des soldats de ma garnison ?

— La justice le veut ainsi, monseigneur , répondit humblement l'escribano. Le procès a été fait très-régulièrement, et la sentence prononcée contre le coupable est sans appel.

— Allez me chercher tout ce fatras de parchemin gâté , s'écria le gouverneur écumant de colère.

L'escribano, tremblant, se hâta d'obéir. Il revint bientôt pliant sous le poids d'un énorme dossier dont il se préparait malicieusement à donner lecture.

La foule se pressait à ce spectacle singulier, dont nul ne pouvait deviner l'issue probable.

— Escribano, dit le gouverneur, vous parlez trop bas, et je n'aime point à me pencher pour écouter. Montez en croupe derrière un de mes gardes et continuez votre lecture d'une voix plus claire et plus intelligible.

Quoique le pauvre escribano n'eût jamais enfourché un

cheval de sa vie, force lui fut d'obéir, car le gouverneur ne paraissait pas d'humeur à répéter son invitation.

Il monta derrière un cavalier, avec beaucoup de peine et de mauvaise grâce.

Les curieux riaient.

A peine fut-il à califourchon que le gouverneur de l'Alhambra tournant bride reprit ventre à terre, avec son escorte, le chemin de la forteresse, emmenant le pauvre escribano, qui s'attendait à être écorché vif par une légion de diables.

La foule resta là tout ébahie.

L'escribano fut enfermé dans un souterrain, pieds et poings liés.

Aussitôt un parlementaire fut expédié au capitaine-général de Grenade, pour lui signifier que si l'échange des deux prisonniers était refusé, l'escribano allait danser en l'air sur la plus haute tour de l'Alhambra.

L'orgueil du capitaine-général était trop vivement blessé pour qu'il cédât. Il ne répondit qu'en donnant l'ordre d'ériger sur la Plaza Nueva une potence gigantesque, qu'on pût apercevoir des hauteurs de l'Alhambra.

— Bon ! s'écria le gouverneur du château. C'est ainsi qu'il veut jouer sa partie ? Je gage qu'il va la perdre rudement.

Une potence fut érigée sur une tour de l'Alhambra, du côté qui regarde la ville.

Cependant, à Grenade, les troupes étaient rangées en bataille sur la Plaza Nueva ; les cloches sonnaient l'agonie du condamné, et la foule, avide de ce genre de spectacle, se répandait tumultueusement dans les rues pour assiéger le lieu de l'exécution.

Le gouverneur manchot avait fait ranger ses soldats invalides en grande tenue sur les remparts du château, et donna ordre de sonner la cloche du beffroi, pour répondre aux cloches de Grenade.

La femme du pauvre escribano ̄tait accourue au palais tout ̄plorée, et suivie de ses pauvres enfants ; elle se traîna aux pieds du capitaine-général, en criant grâce pour son mari, qui ̄tait innocent de toute cette affaire. Le capitaine-général, touché des lamentations de ces infortunés, renvoya le soldat, sous escorte, à l'Alhambra, mais revêtu du costume des condamnés à mort ; il réclamait en échange l'escribano.

On alla tirer celui-ci de son cachot. Sa terreur avait été si grande, que ses cheveux avaient blanchi dans une seule nuit.

— Une autre fois, lui dit le gouverneur, soyez moins prompt à envoyer les gens au gibet ; car vous ne me trouverez pas manchot, je vous le jure, dès qu'il s'agira d'aller les arracher de vos griffes.

CHAPITRE XXII.

Le Prisonnier de la tour Vermeille.

Quelque temps après ce petit évènement, le digne gouverneur se lassa d'ouïr les plaintes continuelles qui lui étaient adressées de toutes parts contre les vagabonds et les contrebandiers auxquels les débris du vieil Alhambra servaient d'asile. Il voulut un beau jour nettoyer ce cloaque ; et avec un homme expéditif comme lui, la besogne ne devait pas traîner en longueur.

Il organisa des patrouilles chargées d'un service régulier et sans interruption pour battre les sentiers de la colline, fouiller les ravins et éclairer les environs.

Or, certain jour d'été, qu'une de ces patrouilles cheminait paisiblement sous les ordres d'un caporal fort énergiquement doué pour ces sortes d'expéditions, elle entendit le pas d'un

cheval dans un taillis voisin et la voix mâle d'un homme qui chantait un vieux romancero national.

Bientôt parut ce voyageur. C'était un homme robuste et bien fait, tout hâlé par le soleil. Il était vêtu d'un habit militaire, et conduisait par la bride un beau cheval arabe équipé à la mauresque.

Grande fut la surprise des soldats, en voyant un homme vêtu de leur costume, mais inconnu d'eux tous, descendre la colline de l'Alhambra, avec un superbe coursier qui semblait venir de l'autre monde.

— Halte ! cria le caporal, qui êtes-vous ?

— Ami, répondit le voyageur.

— Cela ne suffit pas, reprit le caporal ; d'où venez-vous ? et où allez-vous ?

— Je suis un pauvre soldat qui revient de l'armée, rapportant pour tout avoir ma tête fort endommagée et ma bourse vide.

En effet, il portait un large bandeau d'étoffe noire qui lui cachait la moitié du visage.

— Ah ça, mes amis, continua ce singulier soldat, pourrai-je à mon tour vous demander quelle est la ville assise au bas de cette montagne ?

En disant cela, l'inconnu jouait des prunelles d'une façon fantastique.

— D'où diable arrivez-vous, s'écria le caporal, que vous ne sachiez aussi bien que nous que c'est Grenade ?

— Quoi ! c'est Grenade ? *Madre de Dios !* est-il vrai que c'est la fameuse Grenade ?

— Aussi vrai, reprit le caporal, que vous me semblez descendre de l'Alhambra. Et de peur que vous ne vous égariez en chemin, nous allons vous présenter au gouverneur, à qui vous aurez sûrement de curieuses choses à révéler.

A ces mots, les soldats entourèrent l'inconnu, et l'on se mit en marche.

En arrivant dans l'enceinte du château, tous les passants se mirent à conjecturer à propos du soldat déguenillé et du magnifique cheval qu'on avait pris avec lui.

— C'est quelque déserteur, disait l'un.

— Eh non ! disait l'autre, c'est un contrebandier.

— Allons donc ! criait un troisième, c'est un bandit de la montagne.

Il y en eut qui soutinrent que c'était le chef d'une bande qui désolait depuis plusieurs mois la contrée. On criait : Vive le caporal ! Vivent ses braves compagnons !

Le gouverneur de l'Alhambra prenait son chocolat en compagnie d'un gros franciscain, son confesseur. Une jeune fille fort belle quoique très-simplement vêtue, servait les deux convives; la chronique scandaleuse affirmait que cette piquante créature avait trouvé le faible du gouverneur, et qu'elle avait le privilège de le mener par le bout du nez. Mais les affaires privées ne sont pas de mon domaine, et je n'ai point cherché à vérifier la chronique.

Lorsqu'on informa monsieur le gouverneur de l'arrestation qui venait d'être faite par le rigide caporal de service, Son Excellence fut saisie d'une extrême joie : c'était une distraction momentanée qui s'offrait à son ennui quotidien. Il posa sa tasse à demi pleine sur la petite table, se fit apporter sa longue épée, tordit sa moustache grise et s'établit carrément dans son grand fauteuil, en prenant sa mine la plus rébarbative; puis il ordonna qu'on fit approcher le prisonnier.

Ce gaillard ne paraissait guère se soucier des embarras de sa situation; il ne prenait pas garde aux archers qui le serraient de près, et promenait sur tous les objets d'alentour un regard indifférent ou goguenard.

— Vagabond, lui dit le gouverneur après un moment de silence consacré à l'examen de sa personne, qu'avez-vous à dire pour mériter qu'on vous remette en liberté? Et d'abord, qui êtes-vous?

— Je suis un ancien soldat qui revient du champ de bataille, tout chargé de contusions et criblé de coups.

— Ah ! vous êtes soldat ? Mais, si j'en juge par les lambeaux de votre habit, vous n'êtes point cavalier. D'où provient le cheval qu'on a pris avec vous ? Je suppose qu'il arrive, comme vous, du champ de bataille. Est-il aussi, comme vous, chargé de contusions et criblé de blessures ?

— Ceci est toute une histoire qui pourrait fort vous étonner, monseigneur, si je m'avisais de vous la raconter de point en point. Je sais, à propos de ce cheval, des choses merveilleuses, des choses qui intéressent au plus haut degré la sûreté de l'Alhambra, celle de Grenade et de toute la contrée. Mais je ne puis vous parler de tout cela qu'en secret, ou tout au plus devant un témoin qui possède exclusivement toute votre confiance.

Le gouverneur resta quelques moments absorbé dans ses réflexions. Puis il commanda au caporal et à la patrouille de sortir de la chambre, mais de rester à portée d'entendre sa voix, afin d'être prêts à lui prêter main-forte, au premier appel.

Cela fait, il dit à l'étranger :

— Ce moine que vous voyez est mon confesseur, je ne puis rien avoir de caché pour lui ; et quant à cette jeune fille, elle est incapable de la moindre indiscretion. Vous convient-il de vous expliquer devant nous ?

— Soit, dit l'étranger, écoutez-moi bien. Je suis, comme je vous l'ai déjà dit, un pauvre soldat mutilé. J'ai été licencié dernièrement à Valladolid, et je suis parti de cette ville pour regagner mon village en Andalousie. Hier, au coucher du soleil, je traversais les plaines desséchées de la Vieille-Castille.

— Je t'arrête, imposteur ! s'écria le gouverneur : il y a cent lieues d'ici à la Vieille-Castille.

— C'est vrai, reprit le soldat sans sourciller devant cette

chaude apostrophe. Mais je crois avoir averti Monseigneur que j'avais de bien étranges choses à lui révéler. Il faudrait tâcher de m'écouter avec un peu de patience, ou sinon je serai forcé de me taire.

— Continuez, fit le gouverneur en tirillant sa moustache.

— Or donc, poursuivit le soldat, comme la nuit approchait, je jetais les yeux autour de moi pour chercher un abri. Mais partout c'était l'espace et le désert, il n'y avait pas le moindre vestige de lieux habités; il fallut bien me résoudre à faire mon lit par terre, avec mon bissac pour oreiller; mais quand on a longtemps et rudement guerroyé, on peut bien passer une mauvaise nuit en temps de paix.

Le gouverneur hocha la tête, en signe d'assentiment; le soldat continua son récit.

— Pour arriver au but et ne point vous fatiguer, imaginez-vous que je marchai encore pendant une heure, jusqu'à ce que j'arrivai auprès d'un pont jeté sur un large ravin au fond duquel ruisselait un filet d'eau vive. Une tour mauresque, debout à l'une des extrémités du pont, était tout échancrée au sommet par l'usure du temps; la partie inférieure subsistait encore tout entière.

— Bon! me dis-je, voici un fameux abri. Je descendis au bord du petit courant d'eau pour me désaltérer; puis, ouvrant mon bissac, j'y trouvai un oignon et quelques fragments de pain dur, qui me fournirent en ce moment-là un excellent souper; tandis que j'apaisais ma faim, j'entendis un léger bruit au-dessus de moi, et qui semblait provenir de l'intérieur de la vieille tour; je prêtai l'oreille, et j'entendis fort distinctement le pas d'un cheval.

Au même instant, un homme sortit d'une petite porte pratiquée au pied de la tour; il conduisait par la bride un fort beau cheval. Comme il faisait très-nuit, j'avais peine à distinguer sa figure à la lueur des étoiles; mais l'idée me vint



qu'un homme rôdant à pareille heure en un lieu aussi solitaire pouvait, à bon droit, exciter ma défiance et mes soupçons. Ce pouvait être, il est vrai, un voyageur; mais rien n'empêchait que ce fût un bandit; au reste, je n'avais rien à perdre, et je restai à la même place, achevant mon frugal souper, qui n'eût tenté qu'un chien bien affamé.

L'homme en question fit descendre son cheval au bord du ruisseau, à peu de distance de moi, et je pus alors l'examiner à loisir. Je reconnus, avec une surprise mêlée d'effroi, qu'il portait le costume des anciens Maures, recouvert d'une cuirasse et d'un casque d'acier; le cheval était lui-même harnaché à la mauresque; il pencha sa tête dans l'eau, et but pendant fort longtemps.

— Ami, dis-je à ce Maure, votre cheval avait une fière soif : c'est signe de bonne santé.

— Il a le droit de boire, répondit le Maure, car voilà un an que ses naseaux n'ont aspiré une seule goutte d'eau.

— Par Sant Iago ! m'écriai-je, cela passe la sobriété des chameaux d'Afrique. Au fait, vous m'avez l'air d'un soldat comme moi, et je me sens assez porté, par communauté de métier, à fraterniser un moment avec un infidèle. Les soldats de tous les pays ne se demandent pas leur religion, quand ils profitent d'un jour de trêve pour boire ensemble à leur gloire future.

J'invitai donc le Maure à prendre sa part de mes oignons et de mes croûtes de pain. Mais il me répondit qu'il n'avait pas le temps de s'arrêter pour manger ni boire, et qu'il avait une longue route à faire avant le lever du soleil.

— De quel côté, lui dis-je, irez-vous ?

— Du côté de l'Andalousie.

— Vraiment ! mais c'est aussi mon chemin ; et puisque vous ne voulez pas vous arrêter pour partager mon pauvre souper, vous serez peut-être assez bon pour permettre que

je monte en croupe derrière vous. Votre coursier me semble assez fort pour porter double fardeau.

— Je le veux bien, reprit le cavalier maure.

Je montai derrière lui, et nous prîmes le chemin de l'Andalousie.

— Tenez-vous solidement, me dit le Maure; mon cheval s'emporte et va comme l'éclair.

— Ne craignez rien, lui dis-je en prenant de mon mieux position.

Le cheval prit successivement ses allures : du pas au trot, du trot au galop, et du galop à une vraie course infernale. Je n'y voyais plus.

Nous arrivâmes aux portes d'une ville.

— Quelle est cette ville? dis-je à mon guide.

Mais avant qu'il m'eût répondu Ségovie, le cheval nous avait emmenés bien loin. Nous franchîmes de ce train-là les montagnes de Guadarrama, et nous redescendîmes du côté de l'Escorial.

Nous passâmes comme la foudre devant Madrid, et les plaines de la Manche ne furent pour nous qu'une chevauchée d'enfants.

Cependant la nuit n'avancait guère. Partout où nous arrivions, nous ne trouvions que le sommeil et le silence.

Enfin mon compagnon arrêta son cheval sur le plateau d'une colline.

— Nous sommes arrivés, me dit-il.

Je jetai les yeux autour de moi. Il n'y avait nulle part le moindre vestige d'habitation; je n'aperçus que l'étroite ouverture d'une caverne.

Tandis que je réfléchissais un peu à l'étrangeté de ma situation, une foule de gens, costumés à la mauresque, les uns à pied, les autres à cheval, accouraient de tous les coins de l'horizon, et se précipitèrent pêle-mêle dans la caverne, comme des abeilles qui rentrent dans la ruche.

Avant que j'eusse pu lui adresser la moindre question, mon compagnon éperonna son cheval et le lança dans cette foule.

Nous suivîmes de la sorte une rampe étroite et tortueuse qui se creusait jusqu'au cœur de la montagne. A mesure que nous avançons, une lumière fantastique étincelait au-dessus de nos têtes; mais je ne pouvais rien distinguer jusqu'à ce qu'elle devint plus brillante. Je vis alors, à droite et à gauche du chemin, des cavernes latérales qui ressemblaient à un arsenal, qui étaient toutes pleines d'armes suspendues aux parois.

Plus loin, d'autres cavernes encore plus spacieuses étaient pleines de cavaliers rangés en bataille, la lance au poing, et immobiles comme des statues de marbre.

Dans d'autres cavernes, encore plus loin, je vis des soldats endormis auprès de leurs coursiers; ceux-là semblaient faire partie du corps de réserve. Ils étaient tous vêtus du costume des anciens Maures.

Le chemin que nous parcourions depuis longtemps aboutissait à un palais souterrain dont les murs étaient couverts de lames d'or et d'argent, et resplendissaient des reflets de pierreries magnifiques.

Au fond de ce palais, s'élevait un trône sur lequel était assis un roi maure, entouré de gardes africains qui faisaient sentinelle, le cimeterre à la main.

Toute la foule qui nous avait précédés défilait devant le trône du roi. Les murs étaient couverts de splendides armures; d'autres portaient des robes blanches. Un bon nombre étaient en haillons ou traînaient des débris de riches costumes de guerre.

L'étonnement m'avait rendu muet, et je n'osais questionner mon compagnon de voyage. Mais, au moment d'arriver à la suite des autres au pied du trône, je ne pus résister à l'envie de dire un mot à celui dont le hasard m'avait fait un hôte;

— Que se passe-t-il ici ? et que vois-je ? lui demandai-je à voix basse.

— C'est, me répondit-il, un grand et terrible mystère : tu vois là Boabdil, le dernier roi de Grenade.

— Allons donc ! dis-je à mon guide, en ricanant malgré moi. Boabdil et les Maures ont été exilés d'Espagne il y a deux siècles, et sont allés mourir en Afrique.

— Oui, reprit le Maure, c'est ce que prétendent vos chroniques menteuses. Mais ce que vous ignorez, vous autres chrétiens, c'est que Boabdil et les derniers défenseurs de Grenade furent enfermés dans cette montagne par enchantement. Quant au faux Boabdil et à l'armée qui livra Grenade aux chrétiens, ce n'étaient que des fantômes créés par les démons. Toute l'Espagne est un pays enchanté ; elle est partout habitée par des guerriers cachés sous la terre par la volonté d'Allah, jusqu'à ce que le jour de l'affranchissement de ce beau pays soit arrivé. Une seule fois, tous les ans, la veille de la fête de saint Jean, tous les Maures soumis à l'enchantement se voient délivrés depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, et ils profitent de ces heures pour venir saluer leur monarque. Cette foule que tu vois se compose des Maures qui ont été enchantés, à la même heure, sur tous les points du royaume. La tour en ruines du pont de la Vieille-Castille est mon habitation depuis deux siècles ; les soldats à pied et à cheval que tu as aperçus dans les cavernes latérales sont les anciens défenseurs de Grenade. Aussitôt que l'enchantement sera rompu, Boabdil et ses guerriers se réveilleront de leur sommeil ; ils reviendront prendre possession de l'Alhambra, et délivrer Grenade du joug des chrétiens. De là, son armée victorieuse marchera à la conquête de toute l'Espagne.

— Et quand arriveront ces grands événements ? demandai-je à mon guide.

— C'est le secret d'Allah, reprit-il ; nous espérons der-

nièrement voir luire le jour de notre liberté ; mais un vieux soldat couvert de gloire commande à l'Alhambra. Tant que cet habile chef, qui n'a plus qu'un bras au service de son roi, surveillera la défense de la forteresse qui lui est confiée, toute attaque est impossible contre lui.

En écoutant ces paroles, le gouverneur ne put retenir un sourire imperceptible ; il caressa sa moustache grise, et fit résonner le fourreau de son épée sur les dalles.

Le rusé soldat ne parut pas y faire la moindre attention, et poursuivit son récit.

Pour abrégé, dit-il, et ne pas abuser des instants précieux que m'accorde Votre Excellence, j'ajouterai tout de suite, monseigneur, qu'après m'avoir ainsi parlé, mon compagnon de voyage descendit de cheval.

— Attendez-moi ici, me dit-il, et gardez la bride du cheval, jusqu'à ce que j'aie porté mon hommage au pied du trône de Boabdil.

A ces mots, il se perdit dans la foule qui marchait vers le trône.

Je ne savais que faire à la place où il m'avait laissé. Devais-je attendre que mon camarade fantastique vint me reprendre pour continuer une course diabolique, ou bien oserais-je, sans l'attendre, gagner du large et changer de route ?

Ma foi, monseigneur, un brave soldat porte son conseil dans sa tête. Il me parut que le cheval d'un mécréant était de bonne prise pour un chrétien, selon les règles de la guerre et le droit des gens. Je me remis en selle, tournai bride, et enfonçant l'éperon dans les flancs de ma monture, je m'efforçai de gagner l'issue du souterrain.

En repassant devant les cavernes où j'avais vu des escadrons entiers tout prêts pour le combat, je crus entendre un cliquetis menaçant ; puis, comme un tourbillon d'enfer, une masse énorme de cavaliers s'ébranla pour me poursuivre

jusqu'à la sortie de la caverne, où toutes ces ombres se perdirent en fumée bleuâtre.

La frayeur que je venais d'éprouver m'ôta l'usage de mes sens ; et quand, après plusieurs heures, je repris connaissance, je me trouvai gisant sur une colline. Le cheval arabe paissait tranquillement à côté de moi ; sa bride, passée autour de mon bras, ne m'avait point quitté, ce qui seul put l'empêcher (je le suppose) de galoper après son maître légitime jusque dans la Vieille-Castille.

Jugez, monseigneur, de ce qui dut se passer en moi, quand je me vis tout-à-coup transporté dans le midi de l'Espagne, et quand j'aperçus au pied de la colline une ville inconnue.

Je descendais avec précaution, le long d'un sentier rocailleux, en conduisant mon cheval par la bride, car je n'osais plus me fier à le monter, de peur qu'il ne m'envoyât, par une cabriole, au fond de quelque précipice. J'ai rencontré en chemin votre patrouille, et quand j'ai appris que je me trouvais à l'Alhambra, aux portes de Grenade, et prêt à comparaître devant l'illustre gouverneur dont j'avais ouï parler dans la caverne des Maures, je me suis félicité de l'aventure qui me procurait l'honneur insigne de comparaître devant votre personne.

Maintenant, monseigneur, tirez profit de ce que je viens de vous dévoiler, et redoublez de surveillance pour conserver la forteresse dont le sort dépend de vous uniquement.

— Or çà, mon brave, dit alors le gouverneur, que pensez-vous que je puisse et doive faire pour mettre ma forteresse à l'abri d'un coup de main ?

— Je ne suis qu'un obscur soldat, reprit le prisonnier, et je n'ai rien en moi qui puisse engager votre seigneurie à faire le moindre cas de mes conseils. Mais, puisque vous m'ordonnez de parler, je pense qu'il faudrait faire boucher

hermétiquement toutes les crevasses de la colline, afin de fermer toute issue à l'armée de Boabdil. Si ce respectable moine que j'aperçois près de vous se chargeait de ce soin, comme aussi de planter une croix sur chaque barricade, ou d'y placer quelques reliques, toute la puissance des démons se trouverait déconcertée.

— Je crois, interrompit le moine, que ce serait fort sagement fait.

Le gouverneur saisit alors, de l'unique main qui lui restait, le pommeau de sa forte épée, regarda le soldat d'un œil fixe qui le fit reculer et tressaillir, et s'écria du ton de la plus parfaite incrédulité :

— Et moi, je ne suis pas de ceux que l'on dupe effrontément avec des billevesées ; prenez garde à vous, mon gaillard, on ne se rit pas ainsi d'un homme de ma trempe, et je vous jure qu'il pourrait vous en cuire. Holà, mes gardes ! chaussez-moi de bonnes ferrures les pieds de ce rusé coquin.

Le soldat eut beau dire, il n'y avait pas de résistance possible : un des gardes, en le fouillant, trouva dans ses vêtements une longue sacoche bien garnie. Croyant avoir trouvé bonne aubaine, il en renversa sur-le-champ le contenu ; mais on n'y trouva que des colliers, des croix, des rosaires, et de vieilles pièces de monnaie commune.

Le gouverneur restait impassible ; mais le moine ne put se contenir à la vue des croix et des rosaires :

— Brigand, dit-il au soldat, quel cloître ou quelle chapelle as-tu pillée ?

— Je n'ai rien pillé, rien soustrait, répondit le soldat. Ce que vous voyez là, je l'ai trouvé dans la valise du cavalier maure.

— Fort bien ! interrompit le gouverneur ; je ne demande pas mieux que d'ajouter foi à tout ce que tu nous débités là.

Mais, en attendant l'heure plus ou moins éloignée du réveil des Maures, tu vas aller prendre tes quartiers d'hiver dans la tour *Vermeille*.

— Comme il vous plaira, répliqua froidement le soldat. Je suis en votre pouvoir ; usez-en. Un soldat qui a fait la guerre se trouve bien presque partout ; pourvu que j'aie du repos et du pain, je me soucie fort peu de tout le reste. Mais que cela ne vous empêche pas de vous soucier davantage de la sûreté de votre forteresse.

Cette scène finit là.

Le soldat fut écroué dans la tour *Vermeille*. On conduisit le cheval arabe dans les écuries du gouverneur, et les bijoux de la sacoche furent déposés dans son coffre-fort, malgré les objections du franciscain, qui, prétendant que ces objets avaient été profanés par un sacrilège, voulait qu'on les lui remit pour les exorciser. Le gouverneur s'y refusa formellement et sèchement, et le moine rancuneux se promit, sous cape, d'en instruire ses supérieurs.

A l'époque où ces choses se passaient, le pays de Grenade était ravagé par une bande de malfaiteurs, sous les ordres d'un chef redoutable nommé Manuel Borasco. Ce misérable avait plusieurs fois poussé l'audace jusqu'à entrer dans Grenade sous divers déguisements, à la faveur desquels il prenait ses informations sur le passage des voyageurs et des convois de marchandises, qu'il allait ensuite piller dans les gorges des Alpujarras. Ses nombreux attentats à la sûreté publique avaient enfin déterminé le Gouvernement à décréter contre lui les mesures les plus énergiques ; et pour ne pas manquer l'occasion de s'emparer de sa personne, la police et les autorités locales avaient reçu les plus sévères instructions au sujet de l'examen qu'il fallait faire subir à tous les étrangers ou gens suspects.

Le gouverneur de l'Alhambra se comportait dans ces occasions-là avec une rigueur sans pareille. Il eût mieux aimé

tenir sous ses verroux vingt innocents que de manquer la prise d'un coupable.

Cependant l'aventure moitié comique du soldat n'avait pas tardé à se répandre. Le moine mécontent ne s'était pas cru obligé au secret, et de son côté la jeune fille avait aussi quelque peu jasé.

L'exagération se mêle de tout : le bruit public proclama tout bonnement que le trop célèbre Manuel Borasco avait été arrêté dans la montagne par les soins du gouverneur de l'Alhambra, et qu'il était enfermé dans un cachot de la tour Vermeille. Tous ceux que ce bandit avait détroussés affluèrent à l'Alhambra pour se faire confronter avec lui. Il fallut doubler la garde des tours Vermeilles, qui sont, comme je l'ai dit, bâties en briques rouges sur une colline parallèle à celle qui porte l'Alhambra. On plaça aussi de fortes grilles de fer à la chambre du prisonnier, qui prenait jour du côté d'une large esplanade.

Aucun des visiteurs ne put cependant reconnaître Manuel Borasco dans la personne du soldat détenu.

Les vieillards qui avaient entendu conter l'histoire de l'enchantement de Boabdil se souvinrent que le souterrain consacré par cette tradition populaire était creusé dans la montagne de Santa Elena. Des curieux s'y rendirent et trouvèrent l'entrée de la caverne, qui fuyait sous la terre à une si grande profondeur, que nul n'osa s'y aventurer.

Le récit du soldat prit faveur dans le peuple.

Le capitaine-général de Grenade eut l'idée de prendre sa revanche du tour que lui avait joué le gouverneur de l'Alhambra. Il prétendit que le soldat trouvé possesseur d'un cheval et de bijoux qu'on supposait volés, ayant été arrêté hors de l'enceinte de l'Alhambra, appartenait naturellement et de plein droit à sa juridiction. En conséquence, il somma son rival de lui livrer le prisonnier avec les pièces de conviction.

L'inquisition, de son côté, imagina de réclamer le même soldat, comme coupable de sacrilège par la soustraction d'objets pieux qui ne pouvaient se trouver en de telles mains. Les bijoux, disait le saint Office, appartenaient à l'Église, et le coupable au bûcher.

Le gouverneur de l'Alhambra voulait résister ; la collision devint très-vive et prit un caractère menaçant.

Le capitaine-général déclara hautement qu'il enverrait un fort détachement pour enlever le prisonnier de la tour Vermeille et le transférer dans les cachots de Grenade.

Le grand-inquisiteur avait donné la même mission à un nombre suffisant des familiers du saint tribunal.

— Qu'ils viennent, s'ils l'osent ! s'écria le gouverneur. Ils trouveront à qui parler : je ne veux faire de tous ces policiers-là qu'un seul repas.

Il donna en même temps des ordres pour que le prisonnier fût enlevé pendant la nuit de la tour Vermeille, et mis en sûreté dans l'Alhambra.

Mais, le matin qui suivit cet ordre, le caporal chargé de cette commission vint, tout effaré, apprendre au gouverneur que le prisonnier avait disparu.

— Quelle est, s'écria le gouverneur, la dernière personne qui a communiqué avec lui ?

— Mais, reprit le caporal, je suppose que c'est la servante de Monseigneur, qui chaque jour, par ordre de Monseigneur, disait-elle, lui portait à souper.

— Quelle imposture ! hurla le gouverneur, écumant de courroux : qu'on m'amène cette folle !.....

On courut à la chambre de la jeune fille ; son lit n'était point foulé. Plus de doute : elle était devenue amoureuse du soldat, et avait pris la fuite avec lui à la première nouvelle du danger sérieux qui le menaçait.

Une inspection minutieuse motivée par cette escapade apprit encore au gouverneur que son coffre-fort avait reçu

une large saignée pour fournir aux besoins des fugitifs.

On alla visiter l'écurie, le beau cheval arabe ne s'y trouvait plus.

A sa place un bâton de pèlerin était attaché au râtelier, avec cette inscription : « Souvenir d'un vieux soldat, légué au gouverneur manchot de l'Alhambra. »

CHAPITRE XXIII.

Les Femmes d'albâtre.

Il y avait jadis, dans un coin des vastes dépendances de l'Alhambra, un petit homme tout rond et tout jovial. Il se nommait Lope Sanchez, et vivait tranquillement du modique fruit de son labeur de jardinier.

Chaque soir, quand sa besogne était achevée, il allait s'asseoir sur un banc de pierre de la place des Citernes, et jouait de la guitare, en chantant des ballades populaires; ou bien il faisait danser les jeunes filles au son du boléro et du fandango national.

Lope Sanchez, tout petit qu'il se savait, avait épousé une grande et forte femme qui le menait parfois un peu durement. Et à l'encontre des autres pauvres gens de sa classe, qui font des troupes d'enfants, il n'en avait qu'un seul : c'était une petite fille appelée Sanchica; elle avait douze ans à l'époque de cette histoire.

L'enfant n'était jamais en retard pour rire et folâtrer : aussi faisait-elle les délices et les richesses de son bonhomme de père.

Or, la veille de la fête de saint Jean, toute la population de l'Alhambra se rendit en long cortège sur la colline *del Sol*, qui domine le Généralife, pour y faire, selon la coutume du pays, la veillée de la mi-été.

Il faisait, à cette heure, un clair de lune magnifique ; les montagnes lointaines semblaient voilées d'une légère teinte d'argent, et la ville de Grenade, avec ses dômes, ses tours et ses clochers, donnait dans l'ombre, et la vaste plaine de la Véga, illuminée par le crépuscule, resplendissait comme une terre enchantée.

Sur la cime de la colline *del Sol*, on avait allumé un grand feu, suivant un fort vieil usage transmis par les Maures.

Lope Sanchez fit, avec sa guitare, les frais de cette nuitée ; les jeunes filles prirent leurs ébats joyeux durant plusieurs heures parmi les ruines d'un fort mauresque, tapissées aujourd'hui de clématites et de giroflées aux gerbes d'or.

En ramassant des galets dans le lit d'un petit ravin, Sanchica trouva une petite main d'ivoire sculptée fort habilement ; cette petite main avait les doigts fermés et contenus par le pouce. La petite fille, toute ravie de sa découverte, courut la montrer à sa mère, en poussant des cris de joie.

A l'instant, tous les regards se fixèrent là-dessus avec une défiance superstitieuse.

— Jetez cela, disait l'un, c'est un talisman oublié par les Maures et qui cache quelques maléfices.

— Non pās, disait un autre ; gardez-vous de le jeter ; il faut porter cela aux boutiques du Zacatin. Quelque juif pourra bien vous en offrir la moitié d'une vieille pièce de monnaie.

Chacun disait son mot.

Au milieu de la discussion, survint un soldat invalide qui avait fait la guerre en Afrique, et dont la peau était devenue aussi bronzée que le cuir d'un mécréant.

Il prit la main, et la considéra longtemps avec attention.

— J'ai souvent vu, dit-il, chez les Maures de Barbarie des bijoux semblables à celui-ci ; ils ont des vertus magiques d'une efficacité éprouvée contre toute espèce de sortilèges.

Lope Sanchez, ajouta-t-il, félicitez-vous de la trouvaille que votre enfant vient de faire. C'est pour elle un augure de bonheur à venir.

La femme de Lope Sanchez, rassurée par les paroles de l'invalidé, attachâ la main d'ivoire à un cordon de soie et la suspendit au cou de Sanchica.

Ce petit incident avait fait oublier la danse. Tout le monde se rangea en cercle sur le penchant de la colline, et l'on se mit à raconter des histoires merveilleuses.

La colline *del Sol* était elle-même un des points de la contrée de Grenade les plus fameux dans les traditions populaires.

Une vieille femme, à la mine de bohème, décrivit longuement le palais souterrain dans lequel Boabdil et sa cour se trouvent enfermés.

— Parmi les ruines que vous apercevez, dit-elle, sur le versant de ce côté de la colline *del Sol*, il existe encore un puits profond et obscur qui se creuse jusqu'au cœur de la montagne. Eh bien ! voulût-on me donner tout l'or et tout l'argent qu'il serait possible de trouver dans Grenade, je ne voudrais pas, à ce prix, regarder un seul moment au fond de cet abîme.

Il arriva une fois qu'un pauvre paysan qui gardait ses chèvres sur la colline de l'Alhambra descendit dans ce puits pour en retirer une de ses bêtes qui s'y était laissée choir. Il en sortit bientôt pâle et effaré, parlant de choses si étranges qu'on ne savait s'il rêvait ou s'il était devenu fou. Il errait çà et là, avec tous les signes d'une aliénation complète, criant que des fantômes le poursuivaient sans relâche. On ne pouvait plus le décider à mener paître ses chèvres sur la montagne. Une seule fois pourtant, il osa s'y hasarder, mais on ne le revit plus. Les gens du pays retrouvèrent seulement ses chèvres égarées parmi les ruines chargées de plantes grimpantes. Son chapeau et son manteau étaient

jetés négligemment à côté du puits fatal. On n'eut jamais de nouvelles de ce malheureux pâtre.

Sanchica prêtait à ce récit une oreille attentive. Quand la bohémienne eut fini de raconter, l'enfant se sentit pressée d'un vif désir d'aller regarder au fond de ce puits redoutable. Profitant du moment où personne ne faisait attention à elle, elle se glissa parmi les ruines du fort mauresque dont j'ai parlé tout à l'heure, et après un chemin assez court, quoique difficile à suivre, elle parvint auprès d'une espèce de bassin creusé par la nature sur la partie du flanc de la colline qui borde le vallon du Darro.

En jetant les yeux au fond de ce bassin, Sanchica vit un abîme ténébreux qui semblait avoir une profondeur incalculable. Elle eut peur, le frisson la saisit; cependant elle rassembla tout son courage et finit par étudier avec un peu plus de fixité le lieu singulier qui s'offrait à ses regards. Elle ramassa une grosse pierre, qu'elle jeta dans le trou. Cette pierre fut très-longtemps avant de produire le moindre bruit; puis elle frappa un angle de rocher qui la fit rebondir; cette secousse la fit retomber dans des régions plus basses, et l'on n'entendit plus rien.

Cependant ce silence fut de courte durée. Sanchica n'était pas encore revenue de sa surprise, lorsqu'un murmure sourd et assez semblable au roulement d'un tonnerre éloigné agita les profondeurs immenses du puits ténébreux.

A mesure que ce bruit augmentait, il devint plus distinct, et Sanchica put reconnaître qu'il était composé d'une sorte de cliquetis confus de voix étranges mêlé à des frémissements d'armures, à des accords de trompettes et au fracas grossissant d'une armée souterraine.

La pauvre enfant, toute tremblante, prit aussitôt la fuite, et s'efforça de rejoindre, plus morte que vive, la foule rassemblée sur le plateau de la colline *del Sol*. Mais, quand elle arriva, tout le monde avait disparu; le feu de joie de la Saint-Jean,

presque éteint, ne jetait plus que de faibles lueurs, et le silence le plus absolu et le plus sinistre régnait partout.

Sanchica poussa des cris d'effroi en se voyant toute seule ; elle appela ses parents et d'autres personnes qu'elle connaissait, mais nulle voix ne répondit à ses gémissements.

Elle descendit alors, en courant, le sentier tortueux qui devait la ramener aux portes d'enceinte de l'Alhambra. Arrivée en cet endroit, elle se laissa tomber de faiblesse sur un banc de pierre. La cloche de la tour de surveillance se mit alors à sonner minuit.

Tout-à-coup les yeux de la jeune fille furent frappés d'une clarté mystérieuse. Elle vit sur le chemin qu'elle venait de parcourir des files innombrables de guerriers maures, à pied et à cheval, qui descendaient de son côté.

Au milieu d'une escorte revêtue d'armures étincelantes, elle distingua bientôt une jeune femme pâle qui portait un diadème sur sa noire et longue chevelure qu'attachaient des noeuds de pierreries.

Cette femme chevauchait gravement sur un magnifique palefroi harnaché avec un luxe oriental. Elle avait les yeux fixés à terre, et semblait en proie à une profonde douleur.

Derrière elle caracolait, sans bruit, une suite nombreuse de gens revêtus de costumes de cour. Cette suite entourait le roi Boabdil, couvert de son manteau royal, couronne en tête et l'épée à la main.

Sanchica, qui avait plus d'une fois regardé curieusement un portrait de Boabdil conservé dans une des salles du Généralife, n'eut pas de peine à reconnaître les traits caractéristiques du roi maure.

Tandis qu'elle contemplant avec stupeur le spectacle étrange qui défilait à ses regards, la cavalcade prenait le chemin de la porte *del Juyzio*.

Les gardes de cette porte étaient tous plongés dans un

sommeil magique. La troupe muette franchit cette issue sans obstacles, bannières au vent, comme s'il se fût agi d'aller à un carrousel.

Sanchica, conduite par une sorte de force mystérieuse, s'était levée du banc de pierre et avait voulu suivre le cortège fantastique de Boabdil. Mais comme elle approchait de la porte *del Juysio*, elle aperçut sous la voûte une ouverture assez large qui déchirait le sol et qui fuyait apparemment sous les fondations du château. Le courage surnaturel qui tenait ses nerfs dans une exaltation fébrile l'entraîna dans cette espèce de gouffre; elle parvint, après avoir parcouru un long chemin, jusqu'à une galerie voûtée éclairée par une lampe d'argent d'où s'exhalait une odeur suave.

Au bout de cette galerie se trouvait un escalier qui conduisait à une salle souterraine creusée au centre de la montagne, et toute resplendissante de clartés magiques.

Au fond de cette salle, décorée à la mauresque, Sanchica vit un vieillard étendu sur des coussins. Sa tête se balançait d'arrière en avant, comme celle d'un magot de la Chine; il tenait à la main un bâton blanc qui semblait près de lui échapper.

À quelques pas du vieillard, une belle dame, en costume espagnol, jouait d'un luth d'argent.

Sanchica se souvint alors de la légende merveilleuse de la princesse du pays des Goths qu'un vieux magicien tient enchantée dans les souterrains de l'Alhambra depuis un grand nombre d'années.

La belle dame éprouva une extrême surprise en voyant apparaître une pauvre jeune fille du peuple dans le séjour fantastique où le magicien la retenait captive.

— Sommes-nous donc à la veille de la fête de saint Jean ? dit-elle à Sanchica.

— Oui, répondit l'enfant.

— En ce cas, reprit la dame ensorcelée, je suis libre pour une nuit. Approche, enfant ; viens sans crainte de maléfice. Je suis chrétienne comme toi, malgré le sort cruel que m'ont fait les mécréants. Touche mes chaînes d'or avec la main d'ivoire que je vois suspendue à ton cou, et pendant quelques heures, je pourrai jouir d'une entière liberté.

En parlant de la sorte, la belle dame avait entr'ouvert sa tunique de soie, pour montrer à Sanchica une ceinture d'or qui pressait sa taille, et d'où pendait une longue chaîne du même métal, dont l'autre extrémité était attachée aux parois de la muraille.

Sanchica, rassurée par la douce voix de la princesse, prit la main d'ivoire et toucha la chaîne d'or. Au bruit que la chaîne fit en tombant sur le pavé de roche polie, le vieillard s'éveilla de son sommeil ; mais la dame tira aussitôt quelques accords de son luth d'argent, et le magicien retomba dans son engourdissement.

— Jeune fille, reprit-elle, touche avec la main d'ivoire le bâton blanc de ce vieillard.

Sanchica fit ce qui lui était commandé. Le bâton glissa de la main du vieillard, qui ne bougea plus et dont la respiration même s'arrêta. La dame posa sur lui son luth d'argent et fit signe à Sanchica de la suivre hors du souterrain.

En sortant de terre sous la voûte de la porte *del Juyzio*, la belle dame et Sanchica traversèrent l'esplanade des Citernes, qu'elles trouvèrent couverte d'une petite armée de cavaliers maures, le cimenterre au poing, et qui ne bougeaient pas plus que des statues.

Les deux femmes passèrent, sans mot dire, devant le front de bataille de ces cavaliers ; elles entrèrent ensuite dans les galeries du vieil Alhambra. Le clair de lune était resplendissant de blancheur. Les tentures des salles semblaient avoir repris leur fraîcheur et leur éclat primitif.

Des meubles fantastiques garnissaient chaque salle.

Des ombres d'esclaves étaient occupées à préparer des ombres de ragoût et à dresser des tables pour un repas de spectres.

La cour des Lions était remplie de courtisans, de gardes et de grands seigneurs dans toute la splendeur de l'ancien costume des Maures.

Dans la salle principale, Boabdil était assis sur un trône, entouré de sa cour, peuple de fantômes comme lui.

On n'entendait, au milieu du silence de cette nuit mystérieuse, ni voix, ni bruit de pas; rien que la chute monotone du jet d'eau d'une fontaine voisine dans sa coupe de marbre...

La dame du souterrain marchait toujours, et Sanchica la suivait.

Toutes deux arrivèrent enfin, après des détours multipliés, en face d'une porte voûtée qui s'ouvrait sur un passage secret qui conduisait sous la tour de Comarès.

De chaque côté de cette porte, il y avait une statue de femme faite d'albâtre. Chacune de ces deux statues avait la tête tournée vers l'intérieur du passage.

La dame enchantée s'arrêta et dit à Sanchica :

— Il y a ici un trésor que j'ai le pouvoir de te révéler. Sa possession sera le prix du courage que tu viens de montrer. Les statues d'albâtre que tu as vues sont les gardiennes de ce trésor. Va dire à ton père qu'il vienne creuser la terre, à l'endroit même que fixent les deux figures; et il deviendra plus riche que le roi actuel de la vieille Grenade. Toi seule, au reste, dont les mains sont innocentes de toute mauvaise action, toi seule auras le pouvoir d'enlever le trésor de cette place, à l'aide du talisman que tu portes suspendu à ton cou. Tu dois aussi recommander à ton père de garder le secret le plus rigoureux sur cette aventure, et d'user avec une convenable modération de la fortune inespérée que le Ciel lui procure.



Après cette petite allocution, la dame conduisit Sanchica dans le jardin de Lindaraja. Elle y cueillit la fleur d'un myrthe, qu'elle plaça dans les cheveux de l'enfant, en lui disant :

— Garde cette fleur; elle te fera conserver le souvenir exact des révélations que je t'ai confiées cette nuit, et sera en même temps pour toi la preuve de la vérité de tout ce que je t'ai dit. Voici maintenant l'heure à laquelle expire ma liberté. Une force plus puissante que ma volonté m'oblige à rentrer dans le souterrain qui me sert de prison. Ne me suis pas, car il t'arriverait malheur. Fais prier Dieu pour ma délivrance, et souviens-toi de moi. Adieu.

En achevant ces mots, elle s'enfonça sous la terre, et il ne resta pas un seul vestige de son apparition.

A peine avait-elle disparu, que le chant du coq se fit entendre au loin; une barre lumineuse annonça l'aube du jour, et un léger bruit, semblable au vent qui chasse devant lui les feuilles mortes, courut en gémissant le long des galeries solitaires de l'Alhambra.

Lorsque Sanchica retourna sur ses pas, à travers les grandes salles qu'elle venait de parcourir et de trouver peuplées d'une infinité de fantômes, la lune les éclairait en plein; mais le silence et la solitude y régnaient.

La jeune fille franchit d'un pas furtif et léger toute la distance qui la séparait de l'humble logis de ses parents. La porte était ouverte; Lope Sanchez dormait et ne s'était pas inquiétée sérieusement de l'absence de sa fille. Lorsqu'à son réveil elle lui conta son aventure, il la traita de folle; mais quand elle lui montra la branche de myrthe, il faillit tomber de son haut: car la tige était d'or pur, et chaque feuille était une émeraude.

Lope Sanchez devint curieux alors de vérifier l'histoire que sa fille lui avait racontée avec une naïveté si persuasive.

Il se rendit avec elle à la voûte gardée par les deux fi-

gures d'albâtre, tira une ligne qui partait des yeux de chaque statue en obliquant vers la terre, et marqua le point qu'il aurait à creuser pendant la nuit prochaine.

Quand l'heure propice à son expédition fut arrivée, il se rendit à la tour de Comarès avec les outils nécessaires à son travail.

Il se mit à l'œuvre.

Après avoir creusé pendant une heure et déblayé le terrain, en faisant le moins de bruit qu'il lui fut possible, il trouva deux vases de terre pleins de monnaies d'or mauresques et de pierreries de toute espèce. Quoique ces vases fussent gros et lourds, Sanchica les tira de la fosse sans nulle difficulté. Il les emporta dans sa maisonnette et laissa les figures d'albâtre garder la place vide.

Malheureusement pour le pauvre Lope Sanchez, les richesses, auxquelles il était si peu accoutumé, lui causèrent des inquiétudes mortelles. Pour la première fois de sa vie, il eut une peur effroyable des voleurs. Il passait les jours et les nuits à se barricader chez lui, n'osant encore acheter une bonne maison, dans la crainte de trahir le secret de sa fortune : il se trouva ainsi plus à plaindre que jamais. Sa femme partageait ses alarmes, et craignant de tomber quelque jour sous la domination du démon, elle alla confier ce cas de conscience à son confesseur, qui était un gros moine franciscain fort enclin à jouir béatement des richesses et des voluptés de ce bas monde.

Le digne religieux ouvrit de grands yeux lorsque la femme de Lope Sanchez lui révéla, sous le sceau de la confession, une nouvelle aussi surprenante.

— Ma fille, dit-il gravement à sa pénitente, votre mari a commis évidemment en ceci deux péchés mortels, l'un contre le roi d'Espagne, et l'autre au préjudice de la sainte Église, qui est bien plus respectable encore que le roi d'Espagne. Le trésor déterré sous la tour de Comarès a été

trouvé sur un domaine de la couronne, et à ce titre il devrait naturellement appartenir à notre pieux monarque ; mais, d'un autre côté, ce trésor se compose de pièces d'or et de bijoux appartenant aux infidèles qui étaient autrefois les maîtres de l'Alhambra. Or, comme les infidèles sont évidemment damnables et damnés, j'en conclus que leurs trésors doivent être confisqués au profit de l'Église. Malgré l'énorme faute que votre mari a commise, tout peut encore s'arranger. Apportez-moi d'abord la branche de myrthe dont la tige est d'or et dont les feuilles sont faites d'émeraudes.

Quand la femme de Lope Sanchez eut obéi, la convoitise du moine s'éleva au plus haut degré.

— Je vais, dit-il à la bonne femme, emporter ce bijou, et je le suspendrai en manière d'*ex-voto* dans la chapelle de San-Francisco, patron de notre couvent. Ensuite je prierai le Ciel qu'il veuille bien laisser votre mari en paisible possession du trésor qu'il a découvert.

La femme de Lope Sanchez fut émerveillée d'acheter à si bon compte la paix avec le Ciel.

Le moine emporta la branche de myrthe et prit le chemin de son couvent.

Lorsque Lope Sanchez rentra chez lui, sa femme se hâta de lui raconter la fameuse affaire qu'elle avait menée à bien.....

— Malheureuse, lui cria son mari, tu as tout perdu par ton stupide bavardage !

— Eh quoi ! s'écria la femme à son tour, ai-je si grand tort de mettre le Ciel d'accord avec vos intérêts ?

— Que vous importe ma conscience ? reprit avec humeur Lope Sanchez. Confessez vos péchés tant qu'il vous plaira ; mais ne vous mêlez pas des miens, qui ne regardent, à mon avis, que le bon Dieu.

Malgré toutes les représentations de Lope Sanchez, le résultat des indiscrétions de sa femme devait être inévitable.

Il n'y avait de chance de salut pour l'avenir que dans le silence du moine, et ce silence, il fallait l'acheter.

Le jour suivant, tandis que Sanchez réfléchissait à ce qu'il y aurait à faire, on frappa chez lui : — c'était le moine.

La femme alla ouvrir.

— Mon enfant, dit le rusé religieux, j'ai prié pour vous et votre mari ; mais, cette nuit, san Francisco m'est apparu, le visage fort irrité.—Comment, me dit-il, oses-tu me prier d'accorder à qui que ce soit la tranquille possession des trésors des infidèles, lorsque mon église est si pauvre ? Va trouver Lope Sanchez ; qu'il te donne la moitié des richesses qu'il a déterrées, afin qu'on en fasse, pour orner mon autel, deux candelabres à sept branches d'or pur, et je lui laisserai le reste, et je le protégerai pour qu'il en jouisse en paix.

La bonne femme pensa s'évanouir au récit de cette vision, et elle remplit d'or et de pierreries la besace du moine, qui s'en alla d'un air humble et contrit.

Lorsque Lope Sanchez eut appris de quelle façon sa femme s'était laissé duper, il entra dans une violente colère :

— Je serai donc, disait-il, volé pièce à pièce ; en vérité, cela devient insupportable !

Sa femme eut beaucoup de peine à le calmer, en lui promettant de ne rien faire à l'avenir sans le consulter, et en lui représentant combien san Francisco se montrait, après tout, modeste dans ses exigences.

Malheureusement pour le ménage, le confesseur de la moitié de Lope Sanchez avait beaucoup de parents à secourir, et de plus un nombre assez notable de bâtards à pourvoir. Il revint à la curée bien des fois, et sous des prétextes toujours nouveaux, il extorquait aux pauvres gens des sommes successives.

Lope Sanchez, désespéré de se voir en butte à des exigences aussi insatiables, résolut d'aller déterrer secrètement le reste du trésor et de s'expatrier ensuite avec sa famille.



Il acheta en conséquence une forte mule, et l'attacha dans un caveau ténébreux sous la tour des Sept-Étages : c'était le caveau d'où la tradition populaire prétend que sort chaque nuit le *belludo*, cheval sans tête qui s'en va galoper à travers les carrefours de Grenade, poursuivi à outrance par une meute de chiens. Lope Sanchez, qui jouait l'esprit fort et se moquait des légendes, se servait du caveau du *belludo* avec la certitude que ni curieux ni voleurs ne s'aviseraient de lui en disputer l'usage. Il avait gardé fort rigoureusement le secret de son prochain départ. Sa femme seule en avait la confiance ; et soit que la bavarde eût encore parlé cette fois, ou que san Francisco eût fait quelque miracle, le moine confesseur fut informé, à point nommé, des projets de maître Sanchez.

Il quitta de nuit son couvent et se cacha parmi les taillis qui avoisinent la porte *del Juyzio*, pour guetter l'homme au trésor, lui causer une belle et bonne frayeur, et mettre la main sur le restant des richesses.

A minuit sonnant, il entendit le pas d'un cheval sur le sentier qui mène à Grenade. Il sortit de sa cachette, pensant à l'effroi qu'il causerait à Lope Sanchez.

Le cheval passe, il est seul ; le moine s'élançe sur son dos, mais à peine l'a-t-il enfourché, que le sauvage animal se met à ruer avec fureur et emporte son cavalier à travers champs, suivi et excité par les aboiemens féroces d'une meute invisible. Le moine reconnut trop tard qu'il était à califourchon sur le terrible cheval sans tête.

L'animal fantastique volait comme l'éclair ; il traversa la plaza Nueva, le Zacatin, et fit ventre à terre le tour de la place de Bivarrambla. Le moine se recommandait vainement à tous les saints du ciel ; chaque mot sacré qu'il proférait animait comme un coup d'éperon le *belludo*.

Cette course épouvantable dura jusqu'à l'aurore. Le cheval fantôme reprit le chemin de l'Alhambra, et avant d'arriver

à son caveau, il lança bien loin de lui son cavalier, qui se brisa les reins sur le sable. Un paysan qui se rendait à son travail le trouva gisant parmi les épines; il le prit sur son dos par charité et le porta au couvent. Le bruit courut que le révérend père avait été maltraité par des voleurs. Trois mois après, quand il fut en voie de guérison, il voulut, pour se consoler, contempler les richesses que sa cupidité avait extorquées à la femme de Lope Sanchez.

Mais il ne trouva sous le matelas de sa couchette qu'une branche de myrthe desséchée et un sac de cuir plein de cailloux.

Cependant Lope Sanchez avait disparu. Comme c'était un pauvre diable, on s'en occupa fort peu.

Quelques années plus tard, un soldat invalide de l'Alhambra, qui voyageait du côté de Malaga, fut renversé par accident et foulé aux pieds des chevaux d'un riche carrosse. Un gros seigneur en descendit pour secourir le blessé, qui ne fut pas peu surpris de reconnaître son ancienne connaissance de l'Alhambra, aujourd'hui don Sanchez, accompagné de dona Sanchez, et de Sanchica, qui était devenue belle comme une princesse royale. Les richesses n'avaient point gâté le cœur de l'honnête Sanchez, et l'intérêt se joignant à l'humanité, il voulut que le vieux soldat ne le quittât plus.

L'invalide acheva ses jours en priant le Ciel pour le généreux Lope Sanchez.

Celui-ci, qui ne craignait rien tant que d'être poursuivi par l'inquisition, si elle venait à connaître le secret de sa fortune, faisait chaque jour des cadeaux aux églises. Il vécut à Malaga avec la réputation d'un saint.

Depuis cette histoire, il ne s'est plus rien opéré d'extraordinaire dans les ruines de l'Alhambra.

CHAPITRE XXIV.

Le Démon de l'Alhambra.

La veille du jour fixé pour mon départ, fatigué de mon excursion d'adieux à travers les beaux sites de l'Alhambra, je m'endormis, un peu avant minuit, en feuilletant un petit volume relié en parchemin moisi, et qui contenait les élucubrations fantastiques du célèbre caballero don Francisco de Quevedo Villegas. La fenêtre de ma chambre était ouverte, l'air était tiède, le ciel pur, et la brise des nuits m'apportait les senteurs de la terre. Tout-à-coup il me sembla qu'un homme bizarrement vêtu enjambait la margelle de ma fenêtre. Je m'agitais violemment sous l'impression de ce cauchemar, lorsque ce singulier personnage s'approcha de moi, me prit la main, et aussitôt je me sentis emporté dans les airs avec la légèreté d'un oiseau.

— Ne craignez rien, me dit mon compagnon, chaque chose créée a un ange qui la protège et un démon qui travaille à sa ruine. Je suis le démon de l'Alhambra. Je ne vous veux point de mal ; j'ai eu la fantaisie de faire avec vous une promenade nocturne : voilà tout.

Nous franchissions l'espace avec une effrayante rapidité. Je voyais, d'une prodigieuse hauteur, des villes, des forêts, des montagnes, s'enfuir comme des fantômes au-dessous de nous. Nous passâmes en peu de temps assez près de la lune. Puis mon guide infernal me fit descendre des nues comme une flèche vers la Sicile, sur une montagne toute chargée de cendre ardente : il me dit que c'était l'Etna. On a de là une fort belle vue : on découvre toutes les beautés de cette île, et les mers qui l'entourent, et même, dans l'éloignement, les

terres d'Afrique, qui paraissent comme des nuages. Il passait sur la mer une flotte de plus de cinquante voiles qui semblaient être des fourmis blanches ou des mouches qui volaient sur la surface de l'eau.

Après avoir demeuré là près d'une heure, le démon me dit de le suivre. Nous descendîmes au milieu de ce creux par où sortent les flammes et la fumée, quand cette montagne s'allume.

— C'est ici, dit le démon, que Pline tomba quand il eut la témérité de s'approcher trop près de l'ouverture du mont Etna.

Tout le chemin que nous fîmes était de rochers et de terre grasse comme du bitume. On voyait de temps en temps des veines de soufre. On trouvait de petites ouvertures dans le rocher par où sortaient des vapeurs et des exhalaisons soufrées, et quelquefois de petits vents assez frais. Quand nous fûmes descendus pendant une heure, nous trouvâmes une vaste caverne où nous entrâmes, et au bout un grand palais taillé dans le roc et élevé sur des piliers.

— C'est, me dit le démon, le palais de Lucifer. Entrons dans cette grande salle; nous y verrons donner une audience générale aux damnés. Écoutez attentivement tout ce qui se dira, examinez tout ce qui se passera; le tout vous servira d'une grande instruction.

Voici donc une histoire de tout ce que je vis dans ces lieux souterrains.

Depuis longtemps Lucifer, le souverain des Enfers, n'avait point donné audience à ses sujets; et le désordre qui vient ordinairement de la négligence des princes s'était répandu dans tous les états, parmi les démons et parmi les hommes. Les démons demeuraient quelquefois des siècles entiers dans le monde sans revenir rendre compte des âmes qu'ils avaient gagnées, et souvent se laissaient-ils chasser des maisons où ils s'étaient rendus maîtres. L'adresse de quelque

moine ou de quelque prêtre de probité leur enlevait leur conquête. Les hommes en enfer y faisaient l'office des démons, et quelquefois sortant de leurs fers pour aller chercher leurs ennemis, il s'y donnait des batailles aussi nombreuses que celles des anciens Romains contre les Gaulois.

Lucifer, soit par crainte pour sa couronne, soit par ennui de voir tant de combats, résolut un jour de donner une audience générale aux plaintes des damnés et de réformer l'ordre des Démons, afin de rétablir la soumission et l'obéissance due à son sceptre et d'étendre les bornes de son empire par de nouvelles conquêtes : ce qui était facile, s'il donnait pouvoir de parler à tous ses sujets, et s'il faisait rendre aux démons un compte exact de leur gouvernement.

Pour cet effet, il tint conseil secret avec Belzébuth, le prince des démons, Bélial, le gouverneur-général des pays idolâtres, et Astaroth, la princesse de toutes les femmes. En suite de ce conseil, il fit publier des lettres circulaires par lesquelles il ordonnait à tous ceux qui auraient des plaintes à faire et à tous les démons répandus dans le monde de se trouver un certain jour dans la grande salle du palais, où il voulait les écouter.

Le jour marqué étant venu, cette salle fut remplie de gens, et à mesure que les uns avaient été ouïs, il en entra d'autres : ce qui dura trois fois vingt-quatre heures. Lucifer s'assit sur son trône d'or, ayant à ses côtés les princes dont je viens de parler ; et après avoir discouru quelque temps sur les désordres des enfers, auxquels il voulait remédier de tout son cœur, il donna permission de parler aux assistants.

Dès que le signal fut donné, s'éleva un homme déjà âgé, d'une mine fort fière, et ayant sur sa tête une couronne de laurier. Il commença à citer des lois romaines contre les parricides, et s'étendit au long sur l'ingratitude des enfants naturels et des adoptifs envers leurs pères.

— Il faut, dit Belzébuth à Lucifer, ordonner à ces parties de dire leurs noms en commençant de plaider, parce qu'on demeure trop longtemps l'esprit suspendu.

Cela fut ordonné, et cet homme, qui avait déjà parlé une demi-heure, dit qu'il était Jules César, le premier empereur des Romains.

— Sous prétexte de la liberté de la patrie, continua-t-il, Brutus et Cassius me poignardèrent au milieu du sénat pour contenter leur ambition. Ils ne haïssaient pas l'empire et la monarchie, c'est ce qu'ils cherchaient ; mais ils haïssaient l'empereur, qui avait augmenté la puissance des Romains et étendu leurs bornes jusque dans l'Orient et dans le Nord. Le gouvernement était-il mieux entre les mains des sénateurs, eux qui par leurs longueurs et leurs inimitiés particulières gâtaient toutes les affaires de la république, qu'entre les mains d'un dictateur perpétuel qu'ils étaient obligés de faire quelquefois ? Rome, ayant une fois goûté du repos qui règne dans la monarchie, a voulu et a mieux aimé obéir à des Néron, à des Tibère, à des Caligula, à des Héliogabale, que rétablir cette prétendue liberté publique pour laquelle Brutus et Cassius, ces deux traîtres, ont pris les armes contre le père commun de la patrie.

Il continua son discours de cette manière, et il conclut à ce que ces deux assassins fussent traités en enfer comme des parricides et des perturbateurs du repos public, des séditionnaires et des traîtres à leur patrie.

Brutus se leva, et, avec une voix tremblante, il dit en criant :

— Sénateurs, avez-vous ouï César ? son éloquence ne vous a-t-elle point touchés ? oublierez-vous les services que je vous ai rendus ? ne vous souviendrez-vous point des avis que vous me donnâtes en secret pour mieux réussir dans le glorieux dessein que j'avais formé pour votre liberté ? Ré-

pondez donc à César que ce fut par votre ordre que je lui donnai le coup de la mort; que si les lois n'avaient pas été opprimées par la terrible puissance du tyran, vous l'eussiez fait mourir suivant les formes de la justice; et que votre silence, lorsque cette action fut exécutée, fut un témoignage de votre approbation.

Cassius prit la parole, et dit que si Cicéron n'était pas là présent, il entreprendrait de plaider lui-même sa cause.

— Je ne veux pas, dit César, entendre parler cette âme lâche, ce flatteur timide, cet orateur intéressé. Lorsqu'il me craignait, il disait en plein sénat qu'il me servirait de bouclier contre mes ennemis, et en même temps il conspirait contre ma vie, et fut le premier qui parla pour défendre l'action de Brutus et de Cassius. Son intérêt allait si loin, que dans un même jour il était prêt, pour de l'argent, à plaider pour et contre. Sa modération fut si petite, qu'il n'y avait point de soldat à l'armée qui eût voulu dire contre son ennemi les injures atroces qu'on lui entendit dire contre Philippe. Vous vous souvenez, Messieurs, de ses Philip-piques. Son courage ne put supporter le revers de la fortune: il abandonna la cause commune lorsqu'Antoine le fit tuer. Ainsi puissent être punis tous les lâches! Et puis qu'a-t-on à me reprocher? ai-je fait mourir aucun sénateur? ai-je pillé la république? ne lui ai-je pas rendu par testament ce que je conservais pour sa défense? Peut-on m'accuser d'usurpation et de tyrannie, moi qui ai délivré les Romains de l'ambition d'un Pompée? Accuserait-on ma cruauté, moi qui ne pus voir sans pleurer la tête coupée de mon plus grand ennemi? Oui, je puis le dire, ce fut la douleur de voir le triste sort de Pompée qui me fit porter la guerre en Égypte pour venger la mort d'un si grand homme. Il allait se rendre maître de Rome, si je ne l'avais empêché; et parce que je me fis le protecteur de la liberté, je fus assassiné comme un usurpateur. Quelle fureur, quelle manie, quel aveuglement, quelle

perfidie, quelle ingratitude, quelle cruauté! Le sénat reconnut tout cela, lorsqu'après ma mort il éleva en mon honneur des statues et des temples. Justice des enfers, souffrirez-vous devant ce tribunal des impies qui ont fait mourir celui que l'empire devait adorer.

Cicéron voulut parler, craignant que la véhémence ou l'éloquence de César n'eût imposé aux juges. Mais César l'interrompait toujours; et Lucifer, qui était déjà lassé de toutes ces crieries et de la longueur de cette cause, ordonna que l'empereur, en punition de ce qu'il n'avait point profité des avis qu'on lui avait donnés, en allant au sénat le jour qu'il fut tué, rentrerait dans les peines éternelles.

— Hé, hé! dit Cicéron, c'était moi qui lui avais fait donner cet avis.

— Malheureux, perfide, flatteur, lâche, dit César, c'était toi qui m'avais fait donner cet avis? que ne le portais-tu toi-même?

Il fut ordonné encore que Brutus et Cassius, avec tous les sénateurs qui étaient entrés dans cette conspiration, seraient notés d'infamie, comme traîtres à la patrie, et comme le scandale et le reproche des lâches politiques.

Ensuite se leva Alexandre-le-Grand, fort fâché de ce que César avait parlé plus tôt que lui, et prétendant que la cause de cet empereur romain devait passer après la cause de l'empereur de tout le monde; mais ses plaintes cessèrent lorsqu'un gueux se mit à crier qu'aux enfers tous les hommes étaient égaux en condition, et qu'il n'y avait d'autre distinction que celle que les crimes ont entre eux.

— Infâme prince, dit Clitus, qui était derrière Alexandre, oses-tu parler après avoir fait massacrer si cruellement le meilleur de tes amis? Tes grandes conquêtes ne sont-elles pas ternies par cette cruauté? Quelle peine mérites-tu pour avoir dépouillé injustement des princes si éloignés de la Macédoine, qui, bien loin de t'avoir rien pris, ni fait aucune

injure, ne te connaissent pas plus que ceux qui ne sont pas encore nés ?

— Tais-toi, dit Alexandre.

— Comment ! tais-toi ! répondit Clitus ; si Lucifer, le maître de ces lieux, m'impose silence, je dois obéir ; mais à toi, voleur, brigand, cruel, impie, débauché, téméraire, fou, ivrogne, incendiaire, plus diable que les diables mêmes, je t'obéirais ! Non, non, j'aimerais mieux crever.

— Parlez, fils d'Olympias, dit Lucifer à Alexandre.

Il commença ainsi :

— Alexandre, fils de Jupiter Ammon, seigneur du monde, le très-grand empereur, vainqueur de la terre habitable.

— Ah ! ah ! dit Clitus en riant, quel Dieu ! quel seigneur ! quel empereur ! quel vainqueur de la terre habitable ! Je m'oppose à tous ces titres. Premièrement, sa mère n'avait pu commettre un adultère avec Jupiter Ammon. Secondement, il n'était point le seigneur du monde, puisqu'il n'en avait pas conquis la dixième partie. Troisièmement, c'est à faux qu'il se dit le très-grand empereur : car un empereur n'est grand que par les qualités et les vertus héroïques qu'il ne possédait pas. Quatrièmement, il n'était point le vainqueur de la terre habitable, puisqu'il n'avait jamais été dans l'Afrique, ni fort avant dans l'Europe, ni à la Chine. Ainsi, il est seulement Alexandre, comme je suis Clitus.

Alors Lucifer ordonna à ce prince de corriger ses titres, et cependant permit à Clitus de parler. Il commença de cette manière :

— Je fus le premier des favoris de cet Alexandre, qui, voulant vaincre tout le monde, n'avait point d'eunemi plus proche de lui et plus fort que lui-même. Voilà en deux mots mon portrait et celui d'Alexandre : j'étais favori, il était un homme passionné pour le mal aussi bien que pour les belles actions. Pour vous exposer le fait et le grief dont je me plains contre ce conquérant, il faut vous dire que ce

prince, entêté d'une divinité imaginaire dont ses flatteurs l'enchantaient, ne faisait point difficulté de parler mal de son père Philippe; qu'il récompensait un gladiateur, un bon musicien, un bon ivrogne, sans se ressouvenir des travaux de ses plus braves capitaines : témoin Abdolonyme, cureur de puits, à qui il donna le royaume de Sidonie. Sa complaisance pour ses maîtresses allait jusqu'à la folie : un témoignage de cela est le palais des rois de Perse, qu'il fit brûler pour plaire à une courtisane nommée Roxane. Sa barbarie a paru sur les personnes de Parménion, de Philotas et de Callisthène, ses favoris, et d'Aminte, sa cousine; et n'a-t-il pas été plus que barbare, plus que cruel, en mon endroit? J'étais de tous ses favoris le plus fidèle, le plus son ami, celui qui le flattait le moins, celui à qui il devait son honneur et sa réputation, celui qui lui donnait les conseils les plus droits. Pour lui avoir dit mon sentiment dans un festin, il se leva de table comme un furieux, il aurait tué ceux qui se mirent au-devant de lui, n'eût été qu'ils le laissèrent faire pour sauver leur vie. Je demande satisfaction de cette perfidie, ô roi des Enfers : vengez Clitus, punissez Alexandre.

— Il en est, dit ce prince, qui parla ensuite, des favoris à l'égard des souverains comme d'une souris à l'égard d'un chat.

Clitus, ayant ouï ces premières paroles, se mit à rire et à dire :

— Voilà une comparaison digne d'un disciple d'Aristote.

— La souris, continua Alexandre, semble d'abord se divertir avec le chat; mais, à la fin, cet animal plus grand et plus fort mange la souris, et le rat ne peut pas accuser de cruauté le chat qui voulait se divertir de lui. Tel était l'état de Clitus auprès de moi. Mais pour faire voir l'injustice des plaintes de cet ingrat favori, je dirai ici que c'est un principe de la politique des princes d'avoir des favoris qui ne soient ni trop libres avec nous ni trop fiers à notre égard,

ni trop puissants. La liberté qu'ils osent prendre nous fait mépriser ; la fierté qu'ils affectent nous fait passer pour timides , et leur puissance nous donne des soupçons bien fondés : c'était ce qu'avait Clitus. Il parlait quelquefois si librement, qu'il me faisait confusion. Il était si fier que je n'osais lui contredire en rien , sans le faire cabrer comme un cheval indomptable. Il était devenu si puissant par mes faveurs, que c'était lui qui était Alexandre, et moi j'étais Clitus. Il s'en prenait à mes maîtresses et aux officiers de ma maison, dans le particulier. Dans le conseil, il avait toujours raison et j'avais tort. Dans les combats, c'était le victorieux, et moi le lâche et le timide. Si j'ai fait mourir quelqu'un, ç'a été justement pour punir les cabales et les auteurs des murmures dans l'armée. Si j'ai fait brûler le palais des rois de Perse, c'était pour détruire une forteresse dont on aurait pu se servir contre moi. Si j'ai fait quelquefois la débauche, c'était pour faire honneur à mes lieutenants-généraux. Si j'ai fait tuer Clitus, c'était pour arrêter ses mauvais desseins, dont j'étais assez informé : car il n'attendait que l'occasion pour faire soulever une partie de l'armée contre l'autre et m'ôter la vie. Je chantais dans un festin des chansons qu'avaient faites les soldats de l'armée contre tous les officiers et contre moi-même ; je raillais ensuite Clitus sur la peur qu'il avait eue en une action où il avait lâché le pied. Ce furieux commença à déchaîner sa bile et sa rage contre moi ; jamais on n'a dit tant d'injures à un homme qu'il m'en dit pour lors. Son vin joint à sa bile le fit entrer en fureur, et je crus pour lors qu'il était de la prudence de punir une témérité si outrée et d'arrêter dans la source un mal qui était prêt à paraître. Je fis donc tuer un traître, un usurpateur, un insolent, un favori qui s'était rendu indigne de toutes mes faveurs. Voilà, Lucifer, l'état de la chose.

— Après avoir ouï les parties, dit Lucifer, et attendu qu'il est juste qu'un sujet soit fidèle à son prince et qu'un

favori demeure dans les bornes de la reconnaissance et de la complaisance, nous ordonnons qu'Alexandre sera tourmenté par son ambition, et que Clitus sera exposé aux remords de l'ingratitude, de l'imprudence et de la témérité.

En même temps, on entendit Sénèque qui disait à Néron :

— Cruel prince ! sont-ce là les leçons de clémence, de douceur et d'honnêteté que je vous avais données ? Était-ce pour reprendre les biens que vous m'aviez donnés, que vous me fîtes mourir ? Était-ce la récompense de vous avoir élevé à l'Empire ? Cruel ! c'est moi qui vous sauvai de la conspiration de Pison, qu'il avait formée contre vous lorsque vous eûtes mis le feu dans tous les quartiers de Rome. Cruel ! c'est moi qui vous délivrai des embûches que vous aviez dressées les amis de votre mère Agrippine, que vous fîtes tuer. C'est moi qui vous donnais des avis pour votre gloire, lors que, comme un musicien et un comédien, vous paraissiez dans les théâtres, et que, comme un poète, vous disputiez le prix avec Lucain, que vous fîtes mourir.

— Vieux fou ! dit Néron avec une voix grêle, tu te rendis indigne de mes faveurs par ton ambition démesurée, et par le déshonneur que tu portas dans mon palais. Voici, ô grand Lucifer, un homme qui était mon précepteur, et qui, dans les commencements, me donna des leçons dont il ne profita jamais lui-même. Il entretenait un commerce honteux avec ma mère, et c'est pour lui faire plaisir qu'il fit empoisonner mon père l'empereur Claude, s'il n'est lui mon père, comme Rome l'a toujours cru. A la fin, l'amour que ma mère avait pour lui lui fit penser à se mettre à ma place, en me faisant empoisonner. Je fus averti de toute l'intrigue, et j'y avais même pris garde avant les avis qu'on me donna. Je voyais aussi que, par ses grands biens, il se faisait beaucoup d'amis parmi les sénateurs, les chevaliers et les officiers de l'armée : car on doit savoir que cet homme, qui prêchait tant la frugalité et l'amour de la pauvreté, ne pratiquait pas trop sa

philosophie ; on parle à l'aise quand on a douze millions de revenu. Après avoir commencé de punir la tyrannie et l'usurpation dans ma mère, je la punis ensuite dans Sénèque, lui laissant la liberté de choisir tel genre de mort qu'il voudrait.

— Les favoris et les sujets des princes, dit Lucifer, ont toujours tort d'être ingrats et d'avoir d'autre désir que l'agrandissement de leurs maîtres. Il faut qu'ils laissent aux souverains le choix de la récompense et des bienfaits, sans se payer ou se récompenser par leurs propres mains. Ainsi, nous voulons que le philosophe Sénèque, Espagnol de nation, soit puni comme s'il avait porté ses mains sur Néron, et que Néron soit traité aux enfers comme un prince barbare, cruel, etc.

— Cette ordonnance, dit Séjan, ne me regarde point; Tibère me fit tuer mal à propos, et par un des soupçons qui lui étaient ordinaires. La crainte de perdre la vie, plutôt que l'empire, et le pouvoir de ses courtisanes sur son esprit, lui faisaient tourner la cervelle. Pour moi, si j'ai fait mourir du monde, c'étaient les ennemis de Tibère, parce qu'ils étaient les miens : car les ennemis d'un ministre qui gouverne aussi bien que j'ai fait sont sans doute ceux de la patrie et du prince.

Tibère voulait parler, mais Lucifer l'interrompit en disant :

— Qu'on fasse entrer tous les favoris des princes.

Il en parut un bon nombre, entre lesquels on remarquait particulièrement Plautien, favori de Sévère; Faustus, favori de Pyrrhus, roi d'Épire; Pyrène et Cléandre, qui l'ont été de l'empereur Commode; Cincinna, favori de Britillus; Rufus, celui de Domitien; Ampronisius, celui d'Adrien; Bélisaire, celui de Justinien.

— Ecoutez, dit Lucifer : la faveur des princes est comme le vif-argent : son mouvement perpétuel ne peut être arrêté, il s'enfuit à mesure qu'on le presse dans un lieu pour l'y

retenir ; il devient une vapeur lorsqu'on veut le rendre sublime ; et si on le pousse davantage, de favorable qu'il était auparavant, il devient un dangereux ennemi ; si l'on se frotte avec lui, il vous pénètre jusqu'aux nerfs et jusqu'aux os. Celui qui s'applique à le tirer des mines et à le purifier contracte une maladie qui le fait trembler toute sa vie. Voilà le portrait de la faveur des princes ; elle est inconstante, parce qu'elle dépend de l'humeur et des passions d'un souverain qui se plaît à tout ce qui est nouveau et qui peut le divertir pendant un jour. Si vous êtes importun, et que vous soyez impatient ou prudent pour votre établissement, le prince pense moins à vous qu'auparavant. Si vous marquez de l'envie contre un autre ou du dépit contre vous-même, et que vous vous refroidissiez auprès de votre protecteur, il vous soupçonne ; et du soupçon, il passe à la haine et à l'inimitié. Si vous vous opiniâtrez contre la fortune et contre la mauvaise humeur de celui dont vous êtes le favori, vous perdrez vos peines, vos soins, vos années, votre santé et vos biens ; et de là vous serez obligé de retourner dans votre hutte attendre la mort, qui ne vient pas assez tôt vous délivrer de votre repentir et effacer le souvenir de vos folies. Un rien, une bagatelle, une folie, une certaine heure de bonne humeur, une imagination ou du côté du sujet ou du côté du prince, fait un favori ; sa fortune est faite dans cinq ou six ans ; si elle tarde plus, il ne l'attrape jamais : et les mêmes causes qui attirent la faveur l'éloignent ou la retirent. Un favori doit penser à cela quand il est dans la faveur, et ne négliger rien pour la conserver. Jamais de ces libertés qu'on voit entre les égaux, jamais de ces amitiés qui se trouvent entre deux amis ; toujours soumis, toujours plein de respect et de complaisance ; que le prince fasse le premier pas dans la confiance ; toujours secret jusqu'à la mort, quand vous devriez sacrifier femme, enfants, parents, votre liberté, vos biens et votre vie. Qui ne se gouverne pas de cette ma-

nière dans la faveur doit porter les peines de son imprudence. C'est pourquoi nous ordonnons que tous les favoris des princes qui ont encouru l'inimitié de leurs maîtres soient punis à jamais comme des sujets désobéissants.

Lucifer ordonna ensuite qu'on fit avancer un vénérable vieillard qu'il avait aperçu dans la salle d'audience derrière les autres. On vit donc paraître un vieil homme, d'une fort bonne mine, vêtu à la grecque, et suivi d'autres personnes de même habit.

— Je suis Solon, dit cet homme. J'ai donné des lois à Athènes, qu'elle n'a pas suivies avec exactitude. Celui-là qui est près de moi est le philosophe Anaxarque, que le tyran Nicocréon fit broyer dans un mortier. Ce petit bossu que voilà est le fameux Aristote, précepteur du grand Alexandre ; il ne tint pas à ce philosophe que son disciple ne pratiquât la morale qui lui avait été enseignée. Ce camus est le sage Socrate, que ses concitoyens firent mourir avec un verre de ciguë. Ce vieillard est le divin Platon, qui, dans une doctrine sublime, ne laissait pas de revendre des huiles pour pouvoir s'entretenir. Tous ces autres sont des gens de lettres, contre lesquels, aussi bien que contre nous, les princes, les archontes, les tyrans d'Athènes exercèrent leur cruelle envie ; et c'est de ceux-là que nous demandons vengeance.

Alors Denys-le-Tyran, accompagné de quelques princes, commença à crier :

— De quoi se plaignent ces vieux rêveurs ? Entêtés de leurs visions, ils prétendaient donner la loi à tout le monde, et en effet, ils avaient tellement accoutumé nos peuples à certaines coutumes et à certaine jurisprudence, que lorsque, pour le bien de nos états, nous avons voulu faire quelque nouveauté, nous avons vu aussitôt des séditions et des tumultes populaires. Leur vanité, leur présomption, leur orgueil, croyait que personne n'avait ni raison ni bon sens qu'eux ; et, dans le fonds, ils ne savaient pas plus que les

autres que certaines opinions fondées sur des subtilités vaines, sur des imaginations visionnaires, et sur des manières de parler inconnues au commun des hommes. Car, à l'heure qu'il est, je voudrais leur demander quelle est la chose qu'ils ont sue certainement, quelle est l'idée qu'ils ont eue de leur âme, quelle est la raison et l'équité de leurs lois?

— J'ajoute à cela, dit Julien l'Apostat, que ce sont des pédants, qui, sous une austérité de vie affectée, cachent l'ambition la plus démesurée qu'on ait jamais vue. Ils se plaignent du mépris qu'on faisait d'eux, et ils voulaient bien être méprisés par leur façon de vivre. Ils se plaignent de leur pauvreté; mais pourquoi ne travaillaient-ils pas pour vivre? Les gens de lettres se trompent, s'ils croient que les princes et le public doivent en considération de sciences inutiles à la république, doivent, dis-je, les enrichir aux dépens de leur travail; tandis qu'ils sont oisifs dans leur cabinet et qu'ils s'amuse à contempler ou des astres, ou des figures, ou des nombres, ou des météores, ou enfin qu'ils s'appliquent à critiquer l'opinion commune et les préjugés de nos ancêtres.

— Et du moins, dit Caton d'Utique, vous ne pouvez pas dire cela, ni de Cicéron, ni de moi, qui avons possédé les plus hautes magistratures de Rome?

— Vieux renard, dit Julien, je ne le puis pas dire de vous deux, il est vrai : car vous autres ne vous attachiez pas tant aux lettres que vous ne fussiez plus attachés encore à votre fortune. Et de quoi pouvez-vous vous plaindre ici? vous vous êtes tué vous-même, espérant jouir d'une immortalité bienheureuse après la fin de votre vie sur la terre; et vous avez bien voulu passer à cette immortalité pour ne survivre point aux malheurs prétendus de votre patrie. Grand courage d'homme qui, pour ne pas se battre avec les ennemis de sa patrie, se tue par avance! Et n'auriez-vous pas mieux fait, si vous vous fussiez réservé pour la défense de Rome,

de la liberté publique et de tous les biens que vous possédiez?

— Je vous recommande, dit Caton en se retirant, aux Antiochiens : ils vous diront vos vérités mieux que moi ; ils savent toutes vos affaires, vos faiblesses d'esprit, vos vices, votre vanité plus grande encore que votre éloquence et votre savoir. Ne voilà-t-il pas un grand empereur, qui, pour punir Antioche, quitte l'épée pour prendre la plume, comme un rhéteur ou un pédant !

— Je suis Suétone, dit celui qui parla ensuite.

— Oui, c'est Suétone, dit l'empereur Domitien, qui était à côté de lui ; c'est cet insigne faussaire, faiseur d'histoires et de chroniques, semblable à tous les autres historiens, menteur, partisan, flatteur aveugle, qui dit la vérité par caprice et le mensonge avec la médisance par inclination.

— Moi, dit Suétone, je n'ai rien dit que je ne puisse bien prouver par témoins. N'est-il pas vrai que, sur le témoignage des moindres délateurs, vous ôtiez aux vivants les biens des morts qu'on accusait ? N'est-il pas vrai que, par les immenses tributs que vous mettiez sur vos sujets, vous les obligiez à passer sous la domination d'un autre prince ? N'est-il pas vrai que vous ôtâtes aux Juifs tous leurs biens, parce qu'ils étaient Juifs ? est-ce un crime d'être Juif, de n'adorer pas les dieux de l'Empire romain, d'être circoncis dès l'enfance ? N'est-il pas vrai que par vos excessives dépenses pour les théâtres, pour les bâtiments, vous épuisiez les bourses des Romains et faisiez mourir de faim les plus braves soldats de l'armée ? Dans la crainte qu'elle ne se soulevât contre vous, combien de pillages ne fites-vous point faire pour payer les soldats de ce qui leur était dû ? Mais votre orgueil et votre impiété paraissent en ces deux mots que vous mîtes dans une de vos déclarations : *Votre Seigneur et votre Dieu le commande ainsi.*

— Et que veut dire cela ? dit Domitien ; les empereurs ne sont-ils pas dieux, aussi bien pendant la vie qu'après la

mort? Auguste et César ne sont-ils pas adorés dans l'empire? J'étais aussi bien dieu lorsque je le disais, que mes prédécesseurs lorsqu'ils ont été morts. La divinité des hommes n'est qu'une puissance supérieure à celle des autres; comme la divinité d'Auguste n'est présentement qu'une excellence, qu'une éminence, qu'une perfection au-dessus des vertus et des qualités des hommes vivants. Mais qui a jamais cru parmi les bons esprits que les dieux eussent été hommes? Qui est-ce qui n'a pas adoré dans la statue une vertu cachée? Qui s'est imaginé qu'il y eût un nombre de dieux aussi grand que le nombre de leurs noms, de leurs temples et de leurs statues? Non, non, Suétone, vous ne l'avez pas cru, et c'est bien malicieusement que vous m'accusez d'impiété pour m'être dit dieu.

— Et vos injustes vexations? dit Suétone.

— Pour cela, répondit l'empereur, les sujets, qui ne pénétrèrent jamais dans les desseins des souverains, croient toujours injuste le tribut qui leur est imposé. Mais les ennemis étaient prêts à inonder l'empire: si l'empire était menacé d'une ruine prochaine, si l'on craignait les incendies, les pillages des villes frontières, le prince n'avait-il pas raison de se préparer à ces évènements par un amas d'argent et de troupes? Si j'eusse dit aux Romains ce que j'apprenais tous les jours par mes espions, ils se fussent plutôt soulevés contre moi que contre les ennemis communs, tant l'intérêt possède une populace inconstante.

Lucifer interrompit ici l'empereur, et ordonna que tous les historiens, historiographes et auteurs de mémoires et de journaux s'avancassent et écoutassent l'arrêt.

— Il est de l'intérêt public, dit-il, de punir le mensonge aussi bien dans les auteurs que dans ceux qui ne font que le dire sans l'écrire; mais aussi il est du même intérêt de permettre aux écrivains de dire la vérité sans flatterie et sans crainte, afin que la postérité, lisant l'histoire de ses

ancêtres, apprenne à imiter les bons et à s'éloigner de la conduite des méchants. Quoique le crime nous donne beaucoup de sujets, et qu'il grossisse le nombre des habitants de notre empire, nous disons néanmoins que le crime doit être puni dans ces lieux, et c'est ce qui établit la justice des châtimens et des peines qu'on souffre dans les enfers. Un prince se flatte vainement d'une sagesse fine et secrète, si ses sujets sont rendus misérables par les voies que cette sagesse lui prescrit de suivre. Quelque couleur qu'il prenne pour couvrir ses actions et les faire paraître justes, si elles ne le sont pas en effet, comme il se montre par la suite, c'est en vain qu'il demande l'approbation, l'estime et l'amour de ses sujets. Un historien, dès qu'il entreprend d'écrire l'histoire, doit se dépouiller des sentimens naturels, de l'amour et de la haine; il ne doit avoir ni patrie, ni parents, ni amis; il devient juge souverain des affaires qu'il traite et des princes ses maîtres dont il écrit les actions. Ainsi nous ordonnons que Domitien et tous les autres princes suivront le jugement de leurs historiens; en outre, que tous les historiens seront punis de leur flatterie et de leurs mensonges, pour l'examen desquels nous les renvoyons devant le tribunal de la conscience, auquel nous donnons pouvoir de juger souverainement et sans appel de la cause des historiens. Et pour les géographes, astronomes, mathématiciens, dont nous voulons juger aussi la cause, nous voulons que les uns soient condamnés à mesurer par secondes, minutes, degrés, tous les lieux et places des provinces, royaumes et empires de la terre; et que les autres soient renfermés dans les planètes sur lesquelles ils ont prétendu faire des nouvelles observations, afin que les uns et les autres soient instruits par leur propre expérience. Après cela, voulons que lesdits géographes, astronomes et mathématiciens retournent dans l'enfer pour y être punis de leurs téméraires et folles opinions; ainsi soit ordonné et exécuté.

Comme cette audience avait été fort longue, Lucifer commanda qu'on lui apportât à manger au milieu de la salle.

Aussitôt parut un bon nombre de chirurgiens, ce sont les cuisiniers de l'enfer, avec un égal nombre d'apothicaires, qui ont le titre de confiseurs de Lucifer. On apporta une grande table d'or et une grande quantité de vaisselle d'argent : on me dit que ces meubles avaient été faits de l'or et de l'argent volés que les orfèvres, pendant leur vie, avaient achetés dans leurs boutiques. Je n'ai jamais vu une si grande quantité de linges : il provenait des vols que les lingères et blanchisseuses avaient faits au monde, car tout ce qu'on vole sur la terre s'en va en enfer après la seconde ou troisième génération des voleurs.

On servit premièrement un plat en pyramide de tailleurs rôtis à la broche : Lucifer aime fort cette sorte de mets, et ce n'est pas à tort que les tailleurs disent et jurent dans le monde, le diable me mange ! car il en mange beaucoup : et tous les démons, à l'imitation de leur maître, en mangent aussi. Les sujets aiment ordinairement ce que leur prince aime, soit bon ou méchant. Le goût dépend souvent de l'imagination et des passions qui nous possèdent.

Je demandai à un démon pourquoi ce prince infernal mangeait plus de tailleurs que de cuisiniers, ou de boulangers, ou de bouchers, ou de perruquiers, ou de gens d'autre métier.

— C'est, me dit-il, qu'il a le goût ainsi fait ; ou si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est par une raison de politique : car il épuiserait un corps de métier tout autre que celui des tailleurs. Les autres sont assez petits en nombre ; mais celui-ci est si abondant, que quand on les mangerait tous chaque jour, il y en aurait autant demain matin. Ils viennent en troupes comme des étourneaux ; souvent, à les voir venir de loin, nous croyions que c'étaient

des armées entières qui nous venaient assiéger. Que croyez-vous que ce métier vaut à l'enfer ? beaucoup plus que vous ne sauriez croire. On envoie auprès des tailleurs ces jeunes diables qui ne savent rien faire encore. Leurs boutiques sont autant d'académies pour notre jeunesse. Si vous aviez de bons yeux, vous verriez plus de cinquante jeunes démons dans une boutique de tailleur : les uns coupent le drap , les autres le cousent ; ceux-ci ramassent les pièces superflues et les mettent dans un lieu qu'ils appellent la rue ; ceux-là ne font qu'ouvrir et fermer le coffre qu'on appelle l'œil. Il y en a qui portent des pièces à la friperie pour les revendre, d'autres qui font des habits entiers des échantillons qu'on a coupés à la pièce du drap. Enfin il y en a d'autres qui sont auprès de la femme, des filles et des valets du tailleur, pour les aider à voler ou à étendre le galon. Quand ces jeunes démons ont fait leur apprentissage de diablerie, on les envoie chez les marchands : là ils raccourcissent toutes les mesures et se mettent quelquefois dans le bassin de la balance où est la marchandise pour la faire peser davantage. Si vous pouviez voir toutes leurs singeries, vous ririez trop. Mais voilà pourquoi Lucifer ne mange le plus souvent que des tailleurs.

Ce plat ne fut pas enlevé de la table , qu'on en servit un autre de tailleurs cuits sur le gril ; et après celui-là il en parut d'autres de cuits en pâté , d'étouffés dans un pot , de frits à la poêle et d'accommodés de cent autres manières ; avec cette différence seulement que ceux de chaque nation étaient accommodés diversement.

Les tailleurs français étaient à la broche , les anglais sur le gril , les hollandais frits , les allemands étouffés dans un pot , les italiens ragoûtés ; les espagnols bouillis , à cause qu'ils sont ordinairement durs ; les polonais en pâté , les hongrois salés , les tures avec du riz , les grecs cuits avec du vin , les arabes séchés au soleil , les égyptiens avec la sauce

d'oignon ; les algériens frits au lard, car cela les fait enragé, et leur rage leur donne un haut goût ; les portugais confits au sucre ; les danois, les suédois, les moscovites, étaient presque de même, c'est-à-dire cuits dans de l'eau-de-vie ; les tartares bouillis dans la graisse de cheval, les persans accommodés avec le suc de melons, les indiens cuits dans les bananes, les chinois et tous les insulaires assaisonnés de beaucoup d'épiceries et de sucre ; tous les éthiopiens, les nègres de Fez, de Maroc, de Guinée, cuits dans le beurre noir ; les américains cuits dans le lait.

— Voilà bien des tailleurs ! dis-je alors au démon qui était près de moi, et il faut que ces cuisiniers entendent bien leur métier pour faire tant de plats d'une viande qui ne diffère l'une de l'autre que comme les bœufs d'Espagne de ceux d'Irlande.

On servait à Lucifer du vin des cabaretiers du monde.

— Fi au diable ! dis-je au démon, votre maître ne se connaît guère en vin.

— Vous vous trompez, me dit le démon : il est vrai que ce vin a été mélangé d'eau, de sucre, d'épiceries ; mais on oblige ici les cabaretiers à séparer toutes ces drogues, et l'eau du vin, en sorte qu'il reste pur, net et clair ; et si les cabaretiers ne le faisaient pas bien, on les ferait fouler dans un pressoir, et on tirerait de leurs veines tout le vin qu'ils ont jamais bu.

— Peste ! comment vous autres faites ! dis-je au démon ; et vous autres ne vivez donc que de chair humaine ?

— Eh ! de quoi vivre ? répondit-il : pouvons-nous manger des bœufs, des moutons, des perdrix, des poissons, des racines, des légumes ? les animaux ne parviennent ici qu'en fumée, et les herbes ne sauraient croître dans un lieu si chaud.

— Que veut dire cela que les animaux parviennent ici ne fumée ? dis-je au démon.

— C'est, me répondit-il, que les idolâtres sacrifient des animaux au prince des démons. Cette fumée parvient jusqu'à l'enfer, c'est le seul parfum qui soit agréable à notre prince; car pour toutes ces huiles de senteur, ces poudres, ces pommades des hommes et des femmes de l'autre vie, Lucifer en est tant fatigué, que ceux qui s'en sont servis n'oseraient approcher de son appartement.

— Parbleu! dis-je, Lucifer a le nez bien fin: il n'est point chien de chasse qui l'ait meilleur.

— Oui, me dit le démon, il l'a si fin qu'il sent si une fille est pucelle ou ne l'est pas, si elle a été mariée une fois ou plusieurs. Et l'autre jour, il vint ici une menette faisant profession du menettisme: elle en portait l'habit, les couleurs, l'air et le reste; elle voulait faire la sucrée, disant qu'elle n'avait été envoyée dans ces lieux que pour avoir pris la discipline contre la défense de ses directeurs; mais le prince la fit approcher, la sentit, et dit d'abord que cét habit, tout modeste qu'il fut, couvrait beaucoup d'indévotion, de sacrilèges, de galanteries et de tromperies. La pauvre fille se retira toute honteuse, car elle croyait que personne ne savait ce qu'elle avait fait pendant sa vie sous un si bel extérieur. Voyez si Lucifer n'a pas le nez bien fin et l'odorat bien bon.

— Oui, assurément, lui dis-je, son nez est le prince des nez, son odorat l'extrait et l'essence de l'odorat. S'il a tous les autres sens égaux, il mérite de commander aux enfers.

Cependant Lucifer mangeait de très-bon appétit avec les autres seigneurs qui étaient assis à table avec lui.

Outre son conseil, était encore un nombre de gens que j'entendais nommer des noms qu'on donne aux dieux de la Fable: Jupiter, Saturne, Apollon, Mercure; avec des déesses qu'on appelait Junon, Vénus, Diane, Proserpine, et d'autres qu'il serait trop long de nommer ici. Mais je crois qu'il y avait plus de cinquante personnes à table. Ces dieux et ces

déeses étaient des hommes et des femmes comme les autres, et je fis réflexion en moi-même sur ce que j'avais lu dans la Fable que c'étaient des princes et des princesses que les peuples avaient mis au nombre des dieux ; mais ils se sont trompés , ces peuples ignorants, car au lieu du ciel ils sont dans les enfers avec les diables. Ainsi arrive-t-il souvent dans le monde. Tel est cru un honnête homme qu'il est pire que celui qu'on estime un méchant homme ; et souvent on appelle heureux un homme après sa mort qui n'a été qu'un hypocrite , et à la place duquel on serait bien malheureux si l'on y était. C'est le sentiment d'un saint Père, qui dit qu'on croit au ciel plusieurs personnes qui sont en enfer.

Voilà les réflexions qui me vinrent en voyant tous ces prétendus dieux des païens à la table de Lucifer.

Le dessert qu'on servit à ces grands démons était plaisant à voir : c'étaient des hypocrites, des bigots , des moines apostats, le tout confit au sucre.

On servit après cela une maison de campagne au sucre : on y voyait le château avec ses fossés autour, le jardin, le parc, le bois, les prés, les vignes, les viviers, les fontaines, les jets d'eau, le moulin, les écuries, la métairie, le chai ; et tout cela était fait dans tout l'ordre et toute la symétrie de l'architecture. Je fus assez surpris de voir cette forme de dessert, et le démon mon compagnon me dit que cela ne me devait pas surprendre, parce que le diable mangeait ordinairement les biens que les hommes avaient injustement acquis.

— N'avez-vous pas ouï dire que quand un homme a ramassé du bien par des voies illicites, tout s'en va au diable avec le temps, ou tout s'en va je ne sais où ? Cela vient ici ; car, une fois pour toutes , sachez que ce qui se perd dans le monde tombe au fond des enfers. Vous trouveriez dans nos magasins toutes sortes de choses : des boutiques entières de marchands, des amas de grains et des vins, des tonneaux

pleins d'argent, un arsenal rempli d'armes, des cabinets pleins de bijoux et de pierreries, des tablettes couvertes de médailles antiques, une espèce de panthéon rempli de toutes ces idoles d'or, d'argent, de bronze, que vous avez peut-être vues dans les cabinets des antiquaires : car tout cela ayant été mal acquis, par tromperies, par ruses, par larcins, par usure, revient au profit de l'enfer.

Après le dessert, les Juifs avec les Turcs vinrent apporter du café, du thé, du chocolat, du tabac, de l'eau-de-vie, des liqueurs et de l'opium. Les seigneurs burent de tout cela, et Jupiter prit tant d'eau-de-vie et de tabac qu'il s'enivra. Dès qu'il fut un peu ivre, il commença à chanter une chanson infernale.

Vénus l'accompagna de sa voix faisant le dessus et disant :

Quand on est dans le Tartare
On ne revoit jamais le jour.
Amants qui fites l'amour,
La mort vient qui vous sépare
De l'objet de vos vœux, sans espoir de retour.
Quand on est dans le Tartare
On ne revoit jamais le jour.

A l'imitation de Vénus, Jupiter, Mercure et Mars chantèrent aussi. Les deux premiers disaient :

Quand on est dans le Tartare
On ne revoit jamais le jour.
Le bien qui fit notre amour
Se perd, s'éloigne, se sépare,
Et nous l'aimons toujours, sans espoir de retour.

Mars, avec une voix de tonnerre, commença à chanter, et

changeant quelque chose dans les paroles, et disait :

Quand on est dans le Tartare

On ne revoit jamais le jour.

La guerre qui fit notre amour

N'est plus qu'une vaine fanfare.

On n'entend plus ici ni fifre ni tambour.

Après ce petit concert, auquel Lucifer semblait prendre plaisir, il fit appeler ses joueurs d'instruments pour se joindre à ces dieux et à ces déesses ; on entendit alors le concert le plus effroyable et le plus terrible qu'on saurait entendre. Au son des violons, des basses et des autres instruments de musique, qui étaient touchés par ceux qui avaient été musiciens au monde, se joignait un bruit épouvantable de tonnerre, et comme un bruit d'un vent impétueux qui siffle horriblement passant dans une rue étroite ou au travers d'un bois planté de pins.

Cela fut suivi d'un autre bruit semblable à celui que fait le feu sortant du mont Vésuve en Italie ou du mont Etna en Sicile ; ensuite on entendit comme le bruit des flots quand la mer est agitée par une furieuse tempête.

Tous ces instruments firent place à un chœur de voix qui sortaient des abîmes ; on n'entendait que gémissements et que cris, et comme des hurlements de chiens qui sont renfermés sans pouvoir sortir. Je n'ai jamais ouï rien de si effrayant, et j'aurais été capable de mourir de peur, si je n'avais été persuadé auparavant que c'était un concert de musique pour divertir le prince des enfers.

Jupiter et Mars, tout intrépides qu'ils fussent, ne purent s'empêcher de dire que cette musique était fort désagréable, et ils ne chantèrent plus. Quelque temps après ils se levèrent, et osèrent dire à Lucifer que ce concert devait finir, et qu'ils n'avaient plus de plaisir à l'entendre.

C'est par là que finit le repas du prince, qui ensuite voulut poursuivre l'audience. On remporta la table et le buffet, on appela la cause de chaque corps de métiers, et après qu'on eut jugé celles des officiers de justice, des gens d'épée, des gens d'église, on appela les femmes de toutes sortes d'états et de conditions.

On vit paraître la belle Hélène, qui se plaignait de ce qu'au retour du siège de Troie elle avait été condamnée à être pendue par Polixo, sa parente, chez qui elle s'était réfugiée dans l'île de Rhodes, ayant été chassée de Grèce par Nicostrate et Mégapente.

On lui demanda si elle avait consenti à l'enlèvement que Pâris fit d'elle? Si elle lui avait accordé les dernières faveurs avant de sortir du Péloponnèse? Si elle en avait accordé d'autres au roi d'Égypte quand elle y aborda dans son vaisseau?

Elle répondit ingénument à toutes ces questions, et dit qu'ayant été mariée par force et par politique au prince Ménélas, elle lui avait dit ce qui était arrivé dans la suite : savoir qu'elle ne l'aimerait jamais.

— Et aimiez-vous, dit Lucifer, le prince troyen avant votre mariage?

— Je ne l'avais point encore vu, dit-elle ; mais mon cœur n'avait jamais été pour Ménélas. Il était à moi quand Pâris vint à Argos, et comme il n'aimait encore rien, il ne fut pas difficile à ce prince étranger d'y trouver une place. Suis-je pour cela coupable de tous les maux qui sont arrivés pendant le siège de Troie? D'ailleurs, les Grecs ne doivent pas se plaindre de cet enlèvement comme d'un crime contre l'hospitalité. Ils avaient quelques années auparavant enlevé une Troyenne, et anciennement Jupiter, Grec de nation, n'avait-il pas enlevé Europe, qui était une jeune princesse de Syrie, de l'Asie, de cette partie du monde qu'habitent les Troyens?

Ménélas parla après sa femme ; il exagéra son ingratitude, son infidélité, et l'accusa de l'avoir empoisonné quand il l'entreprise au retour de Troie.

— Du moins, dit-il, ne devait-elle point me faire mourir, puisqu'elle avait la liberté de se mettre entre les mains de ses parents. Et que pouvais-je faire davantage pour lui marquer le regret que j'avais de l'avoir perdue, lorsqu'elle fut enlevée, que de faire bâtir en sa mémoire un temple consacré à la déesse Vénus ?

— Vous êtes un bonhomme, dit Jupiter à Ménélas ; qui vous a dit qu'un mari se fasse aimer de sa femme à force de caresses et de services ? Une femme qui n'aime point son mari prend tous ces soins comme autant de ruses que la jalousie invente : elle le croit jaloux, cruel, fourbe. Ainsi vous ne devez, il me semble, accuser que votre patience et votre facilité. Et entre nous morts, car le monde vivant ne nous entend pas, n'est-on pas bête de faire tant de bruit pour une coquette ?

Si ma Janon voulait être coquette,
Je la laisserais à Janot,
Et je ne serais pas si bête
De casser mon verre et mon pot
Pour me venger de ma coquette.

Si ma Janon voulait être infidèle,
Je rirais aux dépens d'autrui,
Et si Janot la trouvait belle
Je l'enverrais bientôt chez lui.
Que n'est ma Janon infidèle !

— Vous êtes de très-belle humeur, dit Ménélas à Jupiter ; mais je ne sais ce que vous auriez fait dans le monde si l'on vous eût enlevé la reine Junon votre épouse.



Jupiter répondit encore :

Ah ! plutôt au Ciel que ma jalouse femme
Eût suivi le tendre Paris,
Ou qu'elle eût brûlé dans la flamme
Des Troyens assiégés et pris !
Quel contentement pour mon âme !

Ah ! quel bonheur, quand dans notre ménage
On ne voit plus régner Margot !
Fût-il jamais d'époux bien sage
Qui voulût maltraiter Pierrot
Pour avoir perdu la volage ?

Quand vous avez une épouse trop fière ,
Vous devez tout faire en secret.
Quand on doit d'une épouse altière
Consulter l'esprit indiscret ,
La liberté n'est point entière.

— Vous voulez donc, dit Ménélas, que je sois comme vous ? Il faudrait pouvoir avoir assez de force d'esprit pour se vaincre soi-même sur cette passion. Cruelle passion que celle d'un homme qui aime sa femme quand il n'en est pas aimé ! Eh bien ! je prends condamnation sur cet article : qu'Hélène fasse ses affaires contre Polixo, sa parente ; je n'y entre point, je n'en réponds point.

— Puisque ce prince grec, dit Lucifer, a pris condamnation sincèrement, il faut donner un arrêt pour tous les autres maris et toutes les autres femmes qui auront à se plaindre de leurs époux.

Il était conçu en ces termes :

« Nous ordonnons que puisque l'amour est naturel, qu'on n'en peut pas donner aux femmes quand on veut,

et que les rigueurs et la jalousie d'un mari ne servent de rien pour ramener une épouse à la fidélité du lit nuptial, que tous les maris souffriront la peine de leur fol et indiscret amour, sans avoir action contre leurs femmes; permis pourtant à eux de se venger d'elles par des intrigues avec les étrangères, et de ruiner par leur patience commode leurs rivaux qui viennent muguetter leurs épouses. Défendons aussi aux femmes de se plaindre des amourettes de leurs maris, les condamnons aux tourments de la fureur jalouse; permis néanmoins à elles, en cas que leurs maris ne les aiment point, de recevoir les assiduités et les soins de leurs voisins. Défendons aux époux de l'un et l'autre sexe de se plaindre les uns des autres; les mettons par avance hors de cour et de procès. Mandons à tous nos démons, et principalement à Asmodée, le démon du mariage, de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance. Donné aux Enfers dans la salle d'audience, signifié à qui il appartiendra.

Signé Lucifer, roi des Enfers. Et plus bas, par mondit seigneur le diable, Patiras.

— Seigneur, dit Cléopâtre, cet édit ne doit point préjudicier à mes droits contre Auguste, empereur des Romains. Son ambition le portait à vouloir triompher, c'est-à-dire attacher à son char la reine des Egyptiens; je me fis mourir pour éviter cette ignominie: je demande qu'Auguste soit puni comme l'auteur de ma mort.

— Suis-je cause de votre mort? répondit Auguste à cette reine; qui vous avait dit que je voulais vous faire cet affront? César vous avait aimée, Pompée aussi peut-être, Marc-Antoine sans doute. La réputation de votre beauté et de vos charmes, par lesquels vous aviez mis à vos pieds les vainqueurs du monde, avait tellement enflammé mon cœur, que je ne désirais pas moins que de vous donner mon amour en vous rétablissant sur le trône de vos aïeux; mais la crainte ordinaire aux personnes de votre sexe, la fierté, l'orgueil,

vous inspirèrent des sentiments auxquels je ne pensais pas, et vous vous fîtes mourir si subtilement, par un poison si caché, que, quelque soin que je me donnasse pour découvrir la cause de votre mort, je n'en pus jamais venir à bout.

— Ah! tyran que vous êtes, dit Antoine à Auguste, vous ne fûtes pas content de me causer la mort avec la perte de l'empire! vous la causâtes encore à mon épouse, que j'aimais et que je chérissais plus que l'empire!

— Je vous dis et vous redis, dit Auguste, que je ne suis cause ni de l'une ni de l'autre : c'est vous qui abandonnâtes le champ de bataille pour suivre votre Cléopâtre, c'est vous qui vous fîtes tuer par un valet pour ne point tomber entre mes mains; c'est Cléopâtre qui, par votre conseil ou par le sien propre, s'empoisonna ou se fit mordre par quelque serpent. Oh! grand Lucifer, je suis innocent de ces deux morts.

— Nous ordonnons, dit Lucifer, que les uns et les autres seront livrés au remords de leur conscience, et que s'ils ont des doutes là-dessus, ils se présentent devant Astarté, déesse des femmes, accompagnée de Vénus et de Pallas, pour y être leurs causes examinées plus amplement.

Vint ensuite une reine accompagnée de beaucoup de filles et femmes armées comme des soldats. On disait que c'était la fondatrice du royaume des Amazones; et à ceux-là se joignirent Zénobie, reine de Palmyre, Elisabeth, reine d'Angleterre, et d'autres princesses qui ont gouverné leurs royaumes.

Amazonide, fille de Samornas, c'est ainsi que s'appelait la fondatrice de cette monarchie de femmes, se plaignit contre Hercule de ce qu'il avait fait captives quelques-unes de ses sujettes; contre Thésée, qui en avait enlevé une pour l'épouser, lorsque leur armée fut battue dans la Grèce; contre Achille, qui avait fait mourir la princesse Orythie pour avoir donné du secours aux Troyens; contre Alexandre-le-Grand, de ce que, non content des faveurs qu'il avait reçues

de la reine Thalestris, il avait mis leur royaume à contribution ; contre les Ephésiens, qui, par ingratitude envers les Amazones, qui avaient fondé leur ville, s'étaient donnés à d'autres maîtres, et ainsi de même contre beaucoup d'autres princes et peuples.

— Illustres femmes, dit Lucifer, un sexe aussi fragile que le vôtre, un corps aussi faible, une monarchie si galante, naturellement ne pouvait résister à la force des hommes, ni ne pas plier sous un poids aussi doux que celui de l'amour. Vous avez été faites pour aimer, et vous vouliez vous en défendre ; vous avez été faites pour céder et pour vous rendre, et vous vouliez commander. Mais les femmes ne peuvent commander qu'après s'être soumises aux lois de l'amour. L'amour rend les hommes sujets à la volonté des femmes ; le même amour rend les femmes soumises aux plaisirs d'un homme. Si vous avez reçu quelque tort de la part des hommes, accusez votre cœur ; c'est lui qui vous a fait l'injure dont vous vous plaignez. Un guerrier fier et galant conçoit de l'ardeur pour la victoire lorsque sa récompense doit être une belle Amazone : au lieu qu'une belle Amazone appréhende de vaincre celui dont les charmes l'ont déjà désarmée. Ainsi nous renvoyons vers vous-même l'examen de toutes les affaires dont vous avez parlé ici. Faites-vous la justice que je vous ferais si je les examinai, et que par avance toutes les femmes sachent qu'elles n'ont point de plus grand ennemi que leur propre cœur.

Zénobie sortit du rang de ces princesses, et dit à Lucifer que tout le monde savait bien que son cœur n'avait point été le maître de sa tête.

— Je perdis, dit-elle, mon mari Odenat, que j'avais aimé jusqu'à la chasteté. Il me laissa assez jeune, et néanmoins mes sujets voulurent bien m'obéir pendant plus de trente ans que je les gouvernai, avec autant de douceur que de sagesse. Lorsque les trente tyrans partageaient l'Empire sous Galien,

je me rendis maître de la province que je gouvernais en Syrie sous le bon plaisir du sénat, et je la réunis à mon empire, car elle lui avait appartenu autrefois. Aurélien me déclara la guerre, et ayant ravagé ou pris toutes mes terres, il me mena captive à la suite de son char de triomphe. Pour donner une atteinte à la fidélité que je gardais toujours à la seule mémoire de mon époux, et pour me consoler de la perte d'une couronne qu'il m'avait ravie, il m'exila sous un beau prétexte dans la terre de Tyburte, mais il ne gagna rien sur ma constance. La rage le prit, et il fit mourir Herennianus et Timolaüs, mes deux fils, que j'avais élevés moi-même dans toutes sortes d'érudition. Je leur avais appris les langues égyptienne, grecque et latine; c'est pour leur usage que j'avais fait un abrégé de l'histoire orientale et de celle d'Alexandrie. Je me vis privée de ces deux enfants, qui auraient pu faire revivre mon nom, ma mémoire et mon sang sur le trône de Palmyre. Qu'on ne m'oppose point la libéralité de ce prince envers ses sujets : je sais qu'il leur distribua fort souvent des habits, du blé, du vin et de l'huile ; mais cette vertu était ternie par son avarice à l'égard des étrangers : car n'est-ce pas être avare que de ne pouvoir se contenter des bornes de l'Empire romain, qui était un monde entier, et où l'on pouvait faire des voyages de long cours par mer et par terre sans sortir de son pays? Du reste, ce n'est point une vaine accusation que je fais, quand je l'accuse d'être auteur de la mort de mes deux enfants : puisqu'il fit mourir le fils de sa sœur, il pouvait bien étendre sa cruelle jalousie sur les enfants d'une reine éloignée de la parenté et de la patrie d'Aurélien. Justice! seigneur des Enfers, et ne souffrez pas que Zénobie soit plus longtemps sujette à un si cruel sort que celui de retomber sous l'esclavage de ce superbe empereur : car il veut, jusque dans ces lieux, étendre son pouvoir tyrannique. La mort ne rend-elle pas égaux les

sujets et les monarques, les esclaves et les vainqueurs? Un poëte romain l'a dit, que la mort allait frapper sans distinction à la porte des palais et des cabanes. Lucifer, enfer, mort, tourment, remords, éternité, à mon secours! Délivrez-moi de ce trop importun tyran! c'est la justice que je vous demande, et ferez bien.

— Parlez, Aurélien, dit Lucifer; qu'avez-vous à prétendre sur cette reine? vous doit-elle rien?

L'empereur répondit ainsi :

— Aurélien, empereur des Romains, souverain pontife, consul, censeur, augure, tribun du peuple Germanique, Parthique, Persique, Arabique, Scythique, Africain, à Lucifer, prince des Enfers, salut.

— Corrigez tous ces vains titres, dit Bélial, qui était assis avec Lucifer. Tous les morts sont égaux, et si le moindre gueux voulait prendre autant de titres que vous, ne le pourrait-il pas faire, vu les pays où il a été et les personnages qu'il a faits dans le monde pour pouvoir vivre?

— Je serai donc seulement Aurélien? répondit cet empereur.

— Oui, seulement Aurélien, dit Bélial.

— Non, répliqua l'empereur, je n'y saurais consentir, et j'aime mieux être condamné par contumace que de ne pas mettre toutes mes qualités à la tête de mes défenses.

Cet empereur s'en alla sans répondre, et Lucifer ordonna qu'on accorderait la demande de la reine Zénobie.

Ensuite parut Elisabeth, reine d'Angleterre. Elle se plaignait du comte d'Essex, qui n'avait jamais voulu l'aimer, dans le temps qu'elle était recherchée de tous les princes de l'Europe; mais Lucifer la renvoya devant le tribunal d'Astarté avec les Amazones.

Après celle-là vint Didon, reine de Carthage, qui se plaignait fort du poëte Virgile, de ce qu'il l'avait faite amoureuse d'un homme qu'elle n'avait jamais vu: elle fut aussi renvoyée devant le même tribunal.

Sapho vint sur les rangs, qui prétendait qu'il n'y avait point d'autre Sapho qu'elle, qui était née dans l'île de Mitylène; qu'elle avait donné son nom aux vers saphiques; qu'elle était l'auteur des poésies dédiées à Phaon, son ami, et que cette épître qu'on voit sous son nom parmi celles d'Ovide était d'elle.

L'autre Sapho, qui prétendait être la véritable, disait qu'il n'y en avait jamais eu d'autre que celle qui était née à Erise, du temps que Tarquin-l'Ancien régnait à Rome, qui avait été mariée avec Cersyla, natif d'Andros, dont était sortie la muse Clio, et qui avait composé plusieurs poésies de divers noms.

L'affaire fut décidée en faveur de celle de Mitylène, et il fut défendu à cette femme mariée de prendre le nom de Sapho, ni de s'attribuer aucun ouvrage, parce que ce qu'une femme acquiert, elle l'acquiert à son mari, et que, suivant les lois reçues de toutes les nations, tout doit se faire et paraître sous le nom du mari.

Après que la véritable Sapho eut été confirmée dans sa possession, elle se plaignit ensuite de son amant Phaon : elle l'accusa d'ingratitude, d'indifférence, de froideur.

— Au moins, dit-elle, après avoir gagné mon cœur, il devait me le rendre, s'il en était las; mais je ne l'eus jamais plus, quand je le lui eus une fois donné. Je voulais immortaliser mon amour et son nom quand je lui dédiais tous mes ouvrages. Dur comme la roche du Parnasse, inflexible comme le plus fort chêne de la Thessalie, impénétrable comme l'isthme de Corinthe, il méprisa mon cœur, il ne fut point touché de mon amour, que je lui exprimais dans mes vers; et comme s'il eût voulu se décharger de moi, il apprit mon désastre sans me consoler, il vit ma douleur sans y être sensible; je me précipitai dans la mer de dessus la roche de l'île Leucade, et il ne me plaignit point. Oh! rage! oh! fureur d'amour! vengez l'injure faite à mon cœur.

— Nous ordonnons, dit Lucifer, que cette fille ira plaider sa cause à fond devant la déesse des femmes.

Artémise parut ensuite, et dit ce qu'elle avait fait pour rendre éternelle la mémoire d'un mari qu'elle avait toujours aimé. Elle nomma cent fois son cher Mausole, et demanda qu'il lui fût rendu, puisqu'elle était morte d'amour.

La matrone d'Ephèse, qui était près d'elle, éleva un grand éclat de rire, trouvant que c'était une chose plaisante et extraordinaire qu'une femme qui avait perdu son mari le redemandât aux Enfers.

Toutes deux furent renvoyées dans leurs cachots sans être plus au long ouïes : car toutes deux paraissaient extravagantes, chacune par une extrémité contraire.

Elles firent place à Lucrèce, dame romaine, qui demandait justice contre un fils de Tarquin qui l'avait violée, ce qui avait été cause de sa mort.

Jupiter, qui cherchait à rire, lui demanda si, quand elle se porta le poignard dans le sein, elle avait déjà été violée.

— Non, répondit-elle, ce ne fut qu'après.

— Mais, lui répliqua Jupiter, qui vous empêchait de poignarder le fils de Tarquin ?

— C'est, dit-elle, qu'il était plus fort que moi, et que peut-être il m'aurait tuée.

— Etait-il seul ? dit Jupiter.

— Oui, répondit la dame.

— A-t-on jamais vu, dit ce dieu, qu'un homme seul puisse forcer une femme ? qu'un homme ne fuie pas plutôt que de tuer une femme qu'il aime ? Et pourquoi, continua-t-il, ne vous tuâtes-vous point vous-même, avant de consentir aux désirs de ce prince ?

— Voulez-vous que je vous dise ici la vérité, dit alors Lucrèce, car vous êtes un peu trop pressant ? c'est que Collatinus, mon mari, sachant mes intrigues avec le jeune

prince, me poignarda lui-même, et fit courir ce bruit très-faux contre les Tarquin, pour s'emparer de la république, avec Brutus, son collègue. Ce Jupiter, dit-elle en se retirant tout en colère, c'est un Jupiter bien importun ! Ne lui semble-t-il pas qu'il n'y a aucune femme capable de l'action héroïque qu'on m'attribue, et que nous sommes toutes coquettes ?

— Il faut, dit Lucifer, renvoyer toutes ces femmes devant le tribunal que nous avons établi pour elles.

Il ordonna ensuite qu'on fit approcher quatre princes qui demandaient audience.

Le premier fut Darius, qui s'emporta furieusement contre Alexandre-le-Grand ; le second, Bajazet, qui accusait Tamerlan de brigandages ; le troisième, Constantin Paléologue, qui reprochait à Mahomet II son ambition et sa cruauté ; le quatrième fut Montézuma, roi du Mexique, qui se plaignait des usurpations des Espagnols sous Fernand Cortez. Quant aux trois premiers, on leur alléguait les droits de la guerre et la prescription ; pour ce dernier, il fut écouté, plus par curiosité que par envie de lui rendre ses terres.

Montézuma parla ainsi à peu près :

— Je possédais paisiblement, tranquillement, justement, les états du Mexique, que mes pères avaient possédés avant moi depuis le déluge universel, et on doute si ce n'était point encore auparavant ; car il y a des gens, qu'on appelle Préadamistes, qui ont soutenu que Dieu avait créé des hommes, dans cette partie du monde appelée Amérique, qui ne descendaient point de ce premier homme créé en Asie, et qu'on appelle Adam. L'avarice de certains marchands, et leur témérité, les porta à traverser ce grand espace de mer qui sépare l'Amérique de l'Europe. Ils vinrent chez nous comme des gens échappés du danger et du naufrage. Nous leur donnâmes de notre or, de notre argent, de nos bois, de nos fourrures, de toutes nos richesses. Ces présents, loin de

les porter à la reconnaissance et à un honnête commerce, augmentèrent davantage leur avarice. D'amis que nous étions, ils nous rendirent leurs sujets, par la voie de certaines armes inconnues à notre nation; ils parurent montés sur des chevaux, animaux qui nous effrayaient; ils firent jouer leur canon qui nous intimida et nous mit en fuite. A la fin, le courage nous revint, nous connûmes les forces de nos ennemis, nous rassemblâmes nos troupes; mais ils se prévalurent toujours de l'inégalité de leurs armes et des nôtres. Ils nous renfermèrent dans nos villes, ils nous assiégèrent, ils nous prirent, brûlèrent, saccagèrent, et sans aucun respect pour la majesté royale que je ne tenais que de Dieu, ils me firent mourir pour s'emparer de mes états. Quel était leur droit, quelles étaient leurs prétentions? Quelle justice! que leur devions-nous? quelles injures avons-nous faites aux Espagnols? S'il est permis d'usurper les états et les biens d'un autre, pourquoi les sujets ne font-ils pas la guerre à leurs souverains? Pourquoi une famille ne ruine-t-elle pas l'autre? Pourquoi le plus fort et le plus méchant ne règnent-ils pas, l'un sur les plus faibles, l'autre sur les bons? Le droit naturel, qui donne à un chacun la chose vacante qui n'a point de maître, était-il pour le roi d'Espagne, ou pour moi, qui avais reçu de mes pères le Mexique en héritage? Le droit des gens, qui confirme les premiers possesseurs dans leurs biens, et qui défend aux autres de troubler personne dans ses possessions, favorisait-il le roi d'Espagne ou le roi du Mexique? La raison, qui est de tous les pays, de tous les climats, de toutes les générations, enseignait-elle aux Espagnols à venir me dépouiller de mes états? Nous savons, oui, nous le savons dès que nous sommes hommes, qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas nous être fait. Suis-je allé en Espagne porter la guerre? Pourquoi est-on venu la porter chez moi, et faire mourir un nombre infini d'Indiens? Quelle avarice! quelle ambition! quelle tyrannie! quelle cruauté! Seigneur

Lucifer, vengez la moitié du monde ; vous le pouvez faire en punissant les Espagnols.

Fernand Cortez s'excusa sur les ordres du roi son maître. Il avoua que la raison et la justice parlaient par la bouche de Montézuma ; mais il avança que c'était aux conquêtes des Espagnols que tous les Indiens étaient obligés de la connaissance qu'ils avaient du vrai Dieu.

Sur cela Montézuma s'écria que ce n'était point le dessein des Espagnols de détruire l'idolâtrie dans l'Amérique, mais seulement d'enrichir l'Espagne aux dépens de toute cette partie du monde : que cela était si vrai, qu'il n'y avait de chrétiens que les Espagnols et quelque peu d'esclaves, et que ces esclaves n'étaient pas la cent-millième partie du seul Mexique.

— Que voulez-vous donc que je fasse des Espagnols ? dit Lucifer.

— Je ne demande pas, seigneur, répondit ce prince, que mes états me soient rendus. Peut-être qu'un jour un de mes descendants ou quelque Indien généreux délivrera ma patrie de la domination espagnole. Je demande seulement qu'il soit permis aux Indiens qui ont été tués par les Espagnols dans la conquête du Mexique de rôtir à la broche et de manger leurs cruels vainqueurs, afin de venger ma nation par ce moyen.

— Nous accordons à Montézuma, dit Lucifer, les Espagnols seulement qui ont conquis le Mexique, à la réserve des tailleurs, que nous avons destinés pour notre table.

Après cela parut un abbé qui prit le titre de dix abbayes, d'autant de prieurés et de dix-huit cures.

— Voilà, dit Lucifer, un abbé qui a autant de titres qu'un empereur romain. Parlez, lui dit-il, de quoi vous plaignez-vous ? N'aviez-vous pas assez de biens pour vivre honnêtement dans le monde, et suivant votre état ? Comment avez-vous employé tant de revenus. Le jeu, les femmes, la bonne

chère, les chiens, les chevaux, l'équipage, les habits et les parents ont mangé vos revenus; je comprends que vous demandiez justice contre ces gens-là, je veux vous la faire bonne et prompte. Pour faire enrager tous vos ennemis, je vous donne à la discrétion de cette troupe de gueux qui sont à la porte de ce palais, et qui ne seraient pas damnés si, par quelques aumônes faciles à vous, vous les eussiez mis hors de la nécessité de voler et de friponner. Allez, apprenez dans les enfers à vous passer de peu.

Les menètes, les bigots et les hypocrites demandèrent audience.

— Voici de plaisantes gens, dit Lucifer à Jupiter, ils nous divertiront : je les avais réservés pour nous réjouir.

— Molière, dit un de ces bigots, était un comédien de France qui nous a joués tous, comme si c'était un mal de paraître honnêtes gens aux yeux du public! Quel crime y a-t-il de donner bon exemple, et de n'être pas cependant au-dedans ce qu'on paraît au-dehors? Il est vrai que l'hypocrisie et la bigoterie couvraient notre vie, libre et scandaleuse si elle avait paru toute nue sans cet habit; mais nous ne faisons de tort à personne, et si le tort était pour quelqu'un, c'était pour nos consciences.

Molière, qui se trouva là présent par hasard, car je ne l'avais point vu, commença à crier :

— A moi, comédiens de France et d'Italie! c'est ici votre cause.

Aussitôt entra une foule de comédiens qui se rangèrent autour de leur maître, et j'eus le plaisir d'y voir Juvénal, Térence, Plaute, Sénèque le tragique, et quelques autres Grecs, Latins, Français, anciens et modernes, qui se mirent tous derrière Molière.

Ce comédien commença à décrier les mœurs de son siècle, et à faire voir la lâcheté des hypocrites, abusant de ce qu'il y avait de plus saint dans la religion pour tromper les esprits

des hommes, pour s'acquérir une réputation qu'ils ne méritent pas, pour attraper les simples sous un beau prétexte, et sous un extérieur de conscience, de sincérité, de justice et de sainteté.

— Car, continua-t-il, qui pourrait croire qu'un homme fût assez scélérat pour vouloir tromper Dieu et le monde? c'est ce que font les hypocrites, lorsque sous le voile de l'amour divin, sous l'ostentation d'une humilité plus orgueilleuse que la vanité même, sous l'apparence d'une vie austère, ils cachent l'amour des créatures, le mépris qu'ils font de leurs frères, et la volupté avec laquelle ils vivent dans le secret, en compagnie de leurs confidants et de leurs confidentes. Une femme qui veut cacher à son mari le commerce qu'elle a avec un galant demeure en dévotion toute la matinée, et après midi elle va aux sermons pour y trouver son ami. L'église est souvent la maison d'une amie; le prédicateur est un jeune homme bien fait, qui parle encore mieux par ses manières que par ses expressions. Souvent la partie y est carrée, et l'on y joue la vérité, la charité, la continence, l'argent des maris et le reste. La charité et la continence servent à payer les cartes et le tapis. L'argent du mari est la seule chose qui demeure dans le commerce; du côté des époux, il en est la même chose, le bien de la famille est ce qui se perd. La fidélité sert pour payer le bureau. Ce qui se passe en amour se passe aussi dans les affaires domestiques. Qui croirait que ce dévot fût un usurier, qu'il eût attrapé presque pour rien le pré, la vigne, la maison du paysan? Oh! c'est un saint homme; oh! c'est un homme de conscience, il est si dévot! tous les jours on le voit aux églises: c'est un exemple de dévotion. Voilà à quoi sert l'hypocrisie; et si elle ne servait à rien qu'à tromper les hypocrites seulement, est-il un homme assez fou pour vouloir vivre dans une si grande contrainte que celle de ces bigots? ils sont aussi attachés aux biens, aux

plaisirs et à leurs desseins de vanité que les plus grands seigneurs.

— Et moi, dit une certaine femme, puis-je être accusée d'hypocrisie? ma vertu, ma science, mes écrits, n'ont-ils pas fait voir la solidité de ma dévotion? n'a-t-on pas parlé autant de moi que de sainte Thérèse? n'avais-je pas comme elle des visions, des apparitions, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits et des consciences? Qui a senti plus vivement que moi les effets de la grâce dans mon âme et dans mon corps? J'en étais quelquefois si pleine, qu'il fallait me délacer et me mettre en liberté dans mon corps de jupe. A-t-on jamais vu que la grâce passât du corps d'un saint dans le corps d'un autre?

— Qui est-ce qui passait? dit Molière.

— La grâce, dit cette femme.

— La grâce! répartit-il; et par quel secret de magie communiquiez-vous à un autre une chose spirituelle qui se changeât en corps pour remplir et faire enfler le ventre de celui qui était près de vous apparemment? car, sans doute, que la sympathie ne s'étendait pas jusqu'aux absents. Et cette grâce spirituelle et corporelle tout ensemble, partait-elle de chez vous, quand vous dirigiez votre intention?

— Non, dit la femme; mais ceux qui avaient intention de la recevoir, et qui avaient certaines dispositions, la recevaient, sans, à la vérité, qu'ils ressentissent les mêmes effets que moi.

— Voyez, messieurs les esprits, dit Molière, si vous pourrez comprendre une chose qui ne surpasse pas la force de votre nature. N'est-ce pas tromper le monde par des artifices bien spirituels? N'est-ce point une sainteté nouvelle, grâce nouvelle et inconnue à tous les spirituels? Quel mystique a jamais parlé ainsi? quel dévot s'est avisé de forger une telle vertu à la grâce? Vraiment, madame, la grâce vous est bien obligée, le fanatisme vous doit remercier de tant

de bons offices que vous lui avez rendus. Les visionnaires et les fous des petites maisons ont gagné leur procès. Les hérétiques anciens et les prétendus consolateurs vous doivent une statue et une chapelle.

— Monsieur Molière, dit une autre femme, je n'ai point été dans ces visions. Je n'en ai eu que de bien véritables et bien réelles, j'ai vu ce que je croyais voir, et si j'avais de la dévotion, c'était pour mes directeurs; j'en avais un que je regardais comme mon ange gardien. J'avais pour lui beaucoup de reconnaissance, je lui faisais des présents et ne le laissais manquer de rien. Je le voyais tous les jours régulièrement, et j'aurais mieux aimé manquer de parole à mon père qu'à lui. Je participais à son mal, quand il était malade : confitures, bouillons, fruits, argent, tout marchait vers lui. J'étais si chagrine quand je ne le voyais pas, que je ne pouvais rien souffrir dans ma maison : impatience, mélancolie, inquiétude, tout venait me tourmenter; je faillis mourir quand, par un ordre des supérieurs, mon directeur s'en fût allé; je ne laissais passer aucun courrier sans lui écrire; nouvelles peines quand je ne recevais pas de ses lettres : cent fantômes à la tête; je m'imaginai qu'il donnait ses soins à toute autre que moi, que son absence et mon éloignement lui changeraient les inclinations. A son retour, quels transports de joie ! je courus chez lui, quoique je fusse tout en désordre; le lendemain, je fus à ses pieds, tous les jours de la semaine je lui allai conter mes peines et mes plaisirs. Dans ce temps-là, un honnête homme me rechercha en mariage, j'allai consulter mon directeur, il me défendit de voir plus cet homme, je lui donnai congé. Un autre brave cavalier se présenta : congé aussi à celui-là. Me voilà dans ma trente-cinquième année, mon directeur m'exhorte à consacrer ma virginité à Dieu, je postule dans un monastère; non, il ne veut pas que je sois religieuse. Cependant mon directeur s'en va à l'autre monde, je le regrette, je le pleure, je fais des neu-

vaines pour lui. A peine suis-je consolée, que je réfléchis sur mon âge : le temps est passé, je me fais religieuse, j'entretiens quelques connaissances pour me divertir, je fonde un *Obit* pour le repos de mon âme, je donne mon bien au monastère et je meurs; voilà la sincère dévotion.

— Et moi, dit une autre menette, je n'avais aucun objet pour fixer mon imagination : je portais des habits fort modestes, toujours une coiffe abattue sur les yeux, et les manches jusque sur les mains. Je me levais bon matin pour aller à l'église. On me voyait dans toutes les dévotions, et je n'étais ni de partie, ni d'assemblée, ni de festin. Point après mon confesseur; mais le plus souvent à une grille. Cependant j'avais des amies secrètes qui allaient prêcher ma vertu partout, et principalement à ces hommes riches qu'elles connaissaient n'être point trop galants, mais très-déliçats sur la fidélité.

— Je sais votre affaire, disaient-elles à ces prétendus maris : c'est une fille d'une éminente vertu qui ne connaît aucun homme dans le monde, qui est si innocente sur l'amour, qu'elle ne sait seulement pas le nom des habits qui servent aux hommes, et moins encore comment ni par où sortent les enfants. Toujours attachée à son ménage, à son travail, sans luxe, sans vanité; du reste, bien riche et fort aimée de son père.

— Voilà justement mon affaire, dit ce riche bourgeois qui avait une soixantaine d'années, et qui était incommodé de la goutte. J'aurai là une gouvernante pour le reste de mes jours, je lui donnerai mon bien en jouissance après ma mort; je lui ferai de gros présents.

— Enfin on me parla de cet homme, je demandé du temps pour me déterminer. L'homme craint déjà pour lui quelque mauvais tour du côté de ma vertu; je veux consulter le Ciel. A la fin j'obtiens de lui une bonne réponse. Me voilà épousée, je fais la neuve, l'innocente et l'ignorante. Mon



mari est enchanté de ma simplicité ; cependant je ne laisse pas de voir en secret un ami bien fait et jeune, et plus je le vois et plus je parais attachée à mon mari. Il est malade, il fait testament, il récompense ma fidélité, il meurt, je suis maîtresse de tout, et pour lors j'abandonne tout cet attirail de dévotion, je me marie avec mon ami, et pour lui plaire je fais tout le contraire de ce qui plaisait au premier mari. Voilà la dévotion discrète.

Il vint encore d'autres menettes de différents caractères ; mais elles firent toutes voir quelle était leur fin dans leur hypocrisie, et disaient qu'il n'y avait point d'autre dévotion. C'est de quoi on pourrait bien leur donner un démenti ; car combien de saintes âmes qui ne paraissent pas l'être ? La véritable dévotion est si estimée dans le monde, que ceux qui l'ont la veulent cacher pour ne pas être estimés. L'humilité chrétienne fuit même l'estime des hommes, comme un dangereux ennemi qui, en flattant, perce le cœur le plus droit et le mieux fait. Cette même humilité ne veut point la récompense qui est due au mérite ; elle se contente de donner bon exemple, lorsque l'honneur de la vertu et de la religion le demande.

C'est ce que pensa Lucifer, comme il le dit lui-même dans le discours qu'il fit aux faux dévots.

Voici le décret qu'il donna ensuite, lequel fut premièrement écrit, puis lu et publié dans l'audience, en présence des damnés et des démons.

— Lucifer aux légions des démons et aux peuples damnés des enfers, malheur, désespoir et éternité de peines !

Pour faire exécuter les ordres de la justice et de la vengeance qui est entre nos mains, voulons, ordonnons et commandons, sous peine de plus grands châtimens :

Art. I.

Que mes démons soient toujours présents dans les tribu-

naux du monde, soit séculiers, soit ecclésiastiques; qu'ils prennent soin des livres de compte des marchands, qu'ils empêchent les gens de guerre de penser à la mort, qu'ils troublent l'imagination des dévots, qu'ils inspirent des sentiments humains à ceux qui veulent entrer dans les ordres sacrés, dans les bénéfices et dans les monastères, qu'ils soient les confidants des intrigues, et qu'ils disent aux femmes et aux filles cent fois par jour ce qu'un jeune homme bien fait leur aura dit une seule fois; enfin qu'il ne se fasse rien dans le monde, non pas seulement dans aucune boutique, bureau, académie, commerce, affaire, qu'ils n'y soient présents, et nous les obligeons à venir nous en rendre compte fidèlement une fois tous les ans.

Art. II.

Leur ordonnons d'être les rapporteurs, les flatteurs, les entremetteurs, les auteurs de la discorde, des procès, des querelles, sous peine de désobéissance.

Art. III.

Voulons et ordonnons à l'égard de tous ceux qui sont condamnés aux enfers, qu'ils suivent et observent de point en point les jugements particuliers que nous avons portés sur leurs causes. Ordonnons de plus que tous ceux qui ont été jugés en particulier ou en général retournent dans leurs fers, dans leurs tourments, dans leurs prisons, pour y demeurer toute l'éternité, sans aucune apparence de soulagement ou relâchement, changement ou fin de leurs peines. C'est ainsi que nous l'ordonnons, sans excepter de cette ordonnance les dieux et les déesses des païens, que nous ne regardons que comme les autres personnes d'entre nos sujets.

Alors Lucifer changea tout-à-fait de visage : ses yeux devinrent étincelants comme deux chandelles, ses narines

jetèrent une fumée presque rouge de feu, sa bouche exhalait une odeur très-puante, ses mains et ses pieds furent changés en griffes. Il sortit de son derrière une queue extrêmement longue, dont le fouet était un gros bouton de feu. Ses oreilles devinrent des cornes comme celles de rhinocéros, et sa voix était semblable au bruit éclatant du tonnerre.

Aussitôt que Lucifer eut prononcé lui-même cette sentence, les damnés furent entraînés dans les cachots de l'abîme, et il se fit autour de moi un grand bouleversement.

— N'ayez nulle crainte, me dit le démon qui m'accompagnait ; les vivants qui ont vu l'enfer n'y retournent pas après leur mort.

— Mais, répondis-je avec effroi, que signifie ce vacarme que j'entends ?

— C'est, reprit le démon, l'heure du jugement dernier. Nous allons y assister, et vous aurez la faveur de passer le dernier devant la justice éternelle...

Comme il disait ces mots, je me sentis soulevé sur des vagues de fumée chaude qui roulaient le long des voûtes de l'enfer jusqu'à son issue, qui donnait sur une immense vallée sans arbres ni verdure, encaissée par des roches rouges comme des murs de cuivre ardent.

— Voilà, dit mon guide cornu, la vallée de Josaphat.

Au même instant, j'aperçus une figure blanche qui tournoyait dans l'espace en sonnant d'une trompette. A ses retentissements je vis, d'un côté, des gens de guerre sortir de leurs sépultures, encore tout animés de courage et de fureur, croyant que c'était le signal du combat. Les avars, d'un autre côté, se réveillèrent en sursaut, craignant que ce ne fût quelque pillage qu'on allait faire. Les gens de cour crurent que c'était quelque cérémonie d'apparat ou quelque carrousel, et il n'y en eut aucun qui pensât que

ce fût le signal du jugement dernier. Une foule de gens estropiés, borgnes ou aveugles cherchaient les uns leurs bras, les autres leurs jambes, ceux-ci leurs yeux; les gréffiers ne voulaient pas reprendre leurs têtes, ni les sensuels leurs yeux, ni les médisants leurs langues, ni les femmes leurs gorges. Après que tous ceux-là furent sortis et rangés dans la vallée, je vis venir toutes sortes d'arts et métiers, et puis les gens de lettres, dont quelques-uns étaient fort embarrassés de leurs corps. Chaque corps de métiers se mit séparément, et encore parmi ceux-ci chaque sorte de religion était séparée. Les chrétiens à part, les juifs, les mahométans, les païens, les hérétiques, les schismatiques aussi à part. Tout ce peuple ayant été divisé en classes, il vint un juge accompagné de douze conseillers qui s'assirent à côté de son trône, et plus bas des prophètes qui portaient aussi la qualité d'avocats.

Aussitôt on entendit un grand bruit comme d'une armée de cavalerie qui approchait, et l'on vit d'abord paraître une grande multitude d'anges, qui allèrent se poster auprès des hommes dont ils avaient été les gardiens. Dès que cela fut ainsi fait, l'archange Michel prit sa place au pied du trône du juge, ayant à sa main une épée, et sous les pieds un diable étendu, ainsi qu'on le voit représenté dans les églises. Il commença d'appeler les assistants chacun par son nom.

Adam fut le premier qui répondit : il fut accusé par son démon d'avoir mangé d'une pomme contre le commandement de Dieu, d'avoir négligé les dons qu'il avait reçus en sa création, d'avoir rejeté la faute sur sa femme, de n'avoir pas élevé Caïn en la crainte de Dieu et plusieurs autres choses dont je ne me souviens pas bien ; mais je me souviens du moins que tous ces reproches firent une telle confusion à ce bon vieillard, qu'il ne put répondre rien. Son bon ange répondit pour lui : il avoua premièrement ce dont sa partie était accusée, il fit voir ensuite l'excès et la longueur

de sa pénitence, et les peines que toute sa postérité en avait encore ressenties. Son plaidoyer fut si beau et si fort, que sa partie fut pardonnée.

Judas, Hérode et Pilate furent ensuite appelés ; ne pouvant rien répondre, ni aucun ange pour eux, ils furent condamnés. Après ceux-là furent examinés et aussitôt condamnés les principaux hérétiques.

Ensuite parurent quantité de philosophes païens, entre lesquels je distinguai les sept sages de la Grèce, avec Platon, Zénon, Socrate, Aristote et d'autres. Il y avait encore Mercure Trismégiste l'Égyptien, Sanchoniaton de Phénicie, Confucius le Chinois. La plupart de ceux-là disaient qu'ils n'avaient point adoré d'autres dieux que le véritable. Le juge leur demanda s'ils l'avaient glorifié, s'ils lui avaient rendu les honneurs qui lui sont dus ; et comme ils ne répondirent rien ils furent renvoyés sans être absous.

Les corps des métiers furent appelés : il y eut quelques personnes de justifiées ; mais la plus grande partie fut condamnée pour crime de larcin, pour tromperies, pour ruses, pour infidélités.

Les gens de lettres eurent leur rang : on en accusa plusieurs d'avoir enseigné et écrit contre leur sentiment. Les poètes donnèrent du divertissement, car ils osèrent dire au juge que lorsqu'ils avaient parlé de Jupiter, des autres dieux et déesses, ils n'avaient prétendu que parler du véritable Dieu, des saints et des saintes qui sont dans le ciel, et point du tout du roi de Candie, ni du premier roi de l'Égypte, ni de la reine de Chypre, ni de celle de Sicile ; que si les peuples en avaient pris occasion d'idolâtrie, c'était la faute des peuples, mais non celle des poètes.

Les greffiers, les procureurs, les sergents, les officiers de justice, demandèrent pour plaider leur cause saint Yves de Chartres ; mais ce saint ne voulut pas être leur avocat, disant qu'il n'avait jamais été voleur, qu'il

avait toujours suivi la justice et le droit, et qu'eux n'en avaient pas fait de même. Les diables les accusèrent aussi de s'être laissé fléchir par les présents et par la sollicitation des dames ; de sorte que peu de ceux-ci furent absous.

Les médecins, apothicaires et chirurgiens furent ouïs après eux. Ils alléguaient l'autorité d'Hippocrate, de Galien, de Paracelse ; mais ceux qu'ils interpellaient se moquaient d'eux, et leur disaient : Et nous qui pouvons-nous prendre pour nos auteurs ? Ils s'avisèrent aussitôt d'aller chercher les deux saints Côme et Damien, qui ne voulurent pas venir défendre des homicides : ainsi il y en eut beaucoup de condamnés.

Il faut remarquer que les accusateurs étaient toujours des démons et les avocats des anges. Que si les bons anges ne répondaient rien, les parties, se voyant abandonnées, invoquaient chacune leurs saints patrons ; mais il n'y eut point de patron qui voulût plaider pour les méchants. Ils se contentèrent de rendre bon témoignage des gens de bien.

Il y eut un maître d'armes qui ne voulait point approcher : un ange étendit le bras pour le prendre et le faire entrer ; mais le spadassin, sautant en arrière et allongeant le bras à l'ange, lui dit que cette botte ne pouvait se parer ; que tous ceux qui avaient été ses écoliers n'avaient jamais manqué de tuer leur homme ; que lui-même il en avait tué autant que quelque médecin que ce fût. Enfin ayant comparu par force, il fut condamné comme l'auteur de tous les homicides qu'avaient faits ses écoliers, lesquels, se confiant en leur savoir-faire, avaient de gaité de cœur cherché querelle à plusieurs personnes pour pouvoir mettre leur théorie en pratique. Et pour cette raison le maître d'escrime fut condamné à aller en enfer en ligne perpendiculaire.

— Parbleu ! dit le maître, j'irai bien, comme je pourrai ;

mais en ligne perpendiculaire je ne veux point, parce que je ne suis point mathématicien.

— Et comment, dit l'ange, voudrais-tu y aller ?

— En faisant des sauts en arrière devant la gueule de l'enfer.

— Point tant de subtilités, dit alors le diable, je te ferai bien obéir, — et il l'emporta dans l'abîme qui était au bout de la vallée.

Celui-là fit place à un grand astronome que son ange conduisait devant le tribunal : il était chargé d'almanachs, de globes, de sphères, d'astrolabes, de compas, de quarts de cercle, de règles et de papiers pleins d'observations astronomiques.

— Vous vous trompez, disait-il à l'ange, le jugement dernier ne doit pas encore arriver, parce que le ciel de Saturne et celui de Trépidation n'ont pas encore achevé leur cours. Il y a encore plus de vingt-quatre mille ans, car Dieu n'a pas créé la machine de l'univers et les globes célestes pour ne pas leur permettre de faire leur tour ; outre qu'il n'y a pas d'apparence que les étoiles et le soleil se réunissent encore pour mettre le monde en feu, comme il doit arriver au dernier jour. J'en appelle de tous les jugements qu'on fera.

— Marche donc, dit un diable, ou je te porterai.

— Porte-moi, dit l'astronome, dans le royaume de la lune, je te payerai bien. Je veux voir là plusieurs pays fort beaux qu'on y a découverts avec des lunettes d'approche.

Les découvertes de Galilée, de Copernic, de Tycho-Brahé et des autres célèbres astronomes qui sont allés demeurer dans la lune, et qui ont donné leurs noms aux régions qu'ils habitent, tous les discours de ce fou, n'empêchèrent pas qu'il ne fût accusé devant le juge d'irréligion, de superstition et d'autres vices dont il ne put se défendre.

Je vis ensuite venir un opérateur qui, s'imaginant être

dans une place où il pourrait vendre ses drogues, débitait les vertus de son orviétan et de ses autres contre-poisons. Dès qu'il fut devant le tribunal du juge, il voulut faire les expériences, et demanda qu'on lui apportât du mercure, de l'arsenic, du sang de crapauds et des araignées, pour faire son onguent contre la brûlure.

— C'est toi, dit le diable, qui en auras bientôt besoin, parce que tu as trompé et abusé tant de pauvres peuples par tes ruses et tes fourberies.

Il ne put rien répondre aux accusations de cet ennemi, et il fut mené en enfer.

Je vis ensuite une troupe de tailleurs, dont le chef divertit bien la compagnie : leur ancien avait à sa main une petite paire de ciseaux et une longue bande de parchemin, avec laquelle il prenait mesure des habits. M'ayant aperçu là, il vint m'offrir de me faire un bel habit à la mode de France; je lui dis que je n'en avais pas besoin; mais il tournait autour de moi pour me prendre mesure.

— Mon maître, lui dis-je, il n'est pas question de cela ici. Vous êtes devant votre juge, faites parler votre ange protecteur.

Cet ange lui dit :

— Maître, résolvez-vous à plaider votre cause vous-même. Je ne veux point la défendre, ni ne le puis en conscience, car un avocat ne peut soutenir une cause qu'il sait être mauvaise.

— Monsieur, répondit le tailleur à l'ange, je m'engage à vous donner un habit tous les ans sans qu'il vous en coûte rien, car vous autres anges allez ainsi tout nus, faute de tailleurs sans doute.

— Dieu merci, s'écria l'ange, il n'y a point de tailleurs en paradis !

— Puis donc qu'il faut que je parle, dit l'ancien, je parlerai pour moi et pour tous mes confrères : nous n'avons

jamais volé plus d'étoffes qu'il n'en pouvait entrer dans l'œil; nous avons jeté les pièces inutiles à la rue; nous avons toujours mesuré les galons d'or et d'argent après avoir fait les habits, en rendant le surplus aux particuliers pour qui ils étaient; et d'ailleurs notre métier est un de ces métiers que la miséricorde enseigne. Vêtir les nus, couvrir ceux qui ont froid, sont des œuvres miséricordieuses recommandées par l'Évangile. Voilà tout ce que nous avons fait, sans compter que les brodeurs nous apportent beaucoup de dommage, parce qu'ils font les habits d'église. Je demande qu'on entende pour nous saint Martin, archevêque de Tours, qui donna la moitié de son manteau à un pauvre.

— Saint Martin, dit un ange, n'a jamais été tailleur, et au lieu de vous défendre il vous condamnerait.

— Mais vous, monsieur, dit le tailleur, parlez pour nous, rendez-nous ce service.

— Je le veux bien, dit l'ange; je parlerai donc pour ces tailleurs, et expliquerai ici le terme de leur métier. Ils ont un coffre dans leur boutique qu'ils appellent l'*œil*, c'est là où ils mettent leurs larcins; le dessous de la table sur laquelle ils coupent les habits et une case qui est tout auprès s'appellent la *rue*, c'est là qu'ils jettent le reste de l'étoffe qu'ils ont de trop. Ainsi quand ce maître tailleur dit qu'il n'en vole pas davantage que ce qui entre *dans son œil* ou qu'il jette *à la rue* les restes de l'étoffe ou du drap, c'est comme s'il disait qu'il n'en prenait pas plus qu'il n'en pouvait entrer dans son coffre ou dessous sa table. Pour les galons d'or et d'argent, il est vrai qu'à le mesurer sur l'habit il s'en trouve autant, parce qu'ils coupent la chaînette du galon, qui s'étend ensuite fort facilement. Pour ce qu'il dit que son métier est un métier de miséricorde et de charité, cela est vrai si les voleurs sont charitables. Mais je voudrais demander au maître tailleur si sans voler du drap on peut tapisser sa chambre, bâtir de

belles maisons, marier des filles ; acheter des charges à ses enfants, faire bonne chère et gros jeu.

— Non, non, cela ne se peut, dit toute l'assemblée.

Ainsi tout ce corps fut renvoyé sans être absous, et il fut ordonné que les anges gardiens les livreraient aux démons pour être conduits dans les abîmes.

Dès que cette troupe eut disparu, il se fit de nouveau un bruit effroyable : les planètes tombèrent du ciel, les montagnes de la vallée se renversèrent les unes sur les autres, et je m'éveillai au moment où je me sentais abîmé sous des ruines.

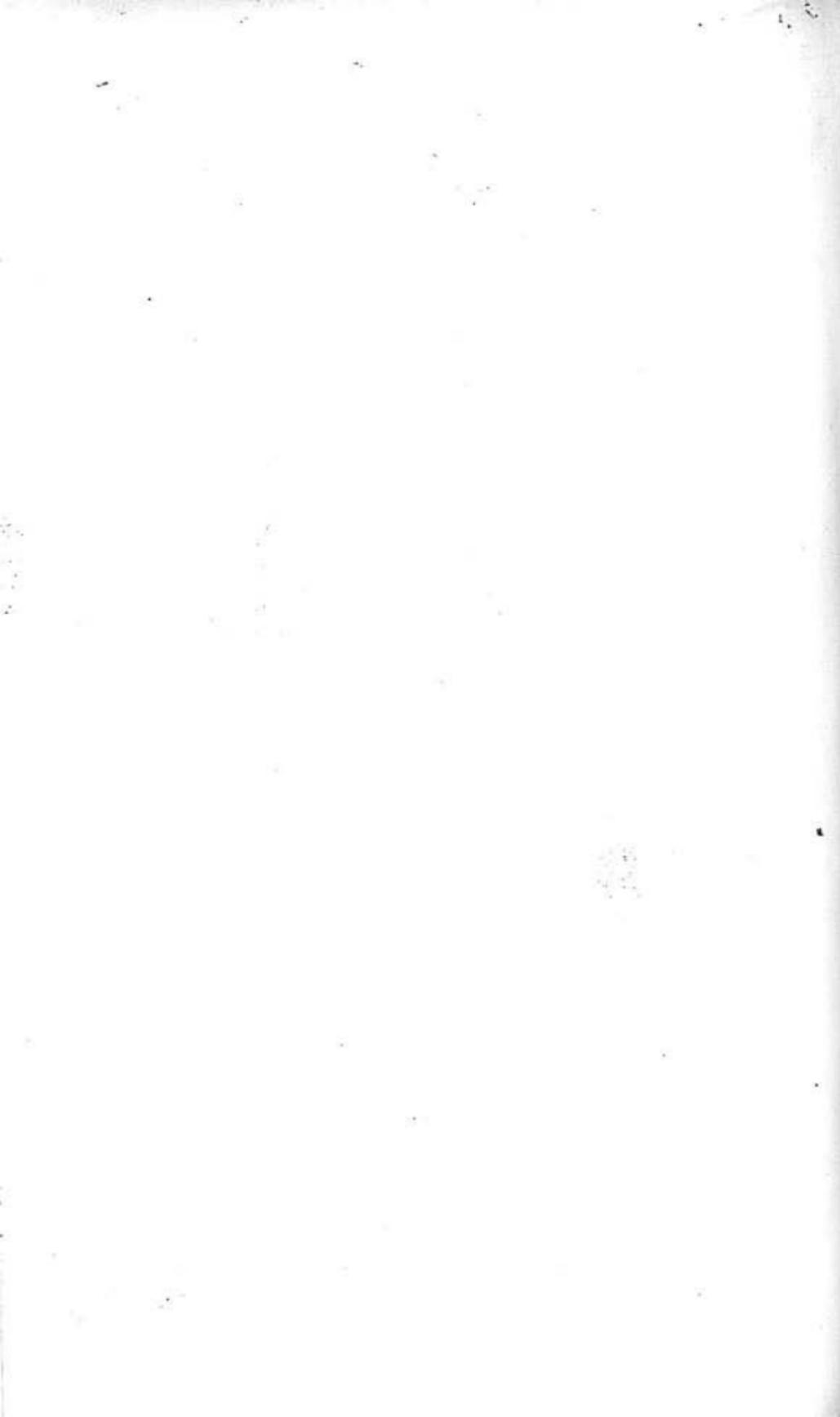
Tout cela n'avait été qu'un long cauchemar. L'air était doux et chargé de parfums, et les vitraux de ma fenêtre restée ouverte se dorèrent des premiers reflets de l'aube qui baignait peu à peu les pentes de la colline toute rose de bruyères fleuries.

Une heure après, les mules impatientes piaffaient dans la *cour des Citernes*, et les *arrieros*, après avoir chargé mes bagages, buvaient le coup de l'étrier. Je quittai mes hôtes avec un serrement de cœur ineffable, et je m'éloignai au galop de l'Alhambra, que je ne devais plus revoir, mais dont j'emportais un éternel souvenir.

FIN.



APPENDICE.



APPENDICE.

J'ai cru ajouter un intérêt de plus aux récits de Washington Irving en plaçant ici quelques fragments qui serviront de pièces justificatives à l'exactitude de ses descriptions. Ces fragments sont extraits des *Esquisses sur l'Espagne*, par M. Huber, traduits par M. L. Levrault.

GRENADE.

Sur le revers oriental de la Sierra Nevada, entre deux étroits vallons, se précipitent, en obliquant l'un vers l'autre, le Xenil et le Darro, célèbre par sa poudre d'or. Les deux rivières se réunissent au pied de cette bizarre chaîne de montagnes, appelée *Cerro de Santa Elena*, qui se projette comme un promontoire au milieu de la Vega de Grenade; de là, elles portent leurs eaux mêlées au Guadalquivir. C'est dans le vallon du Darro, sur ses dettes

rives, que s'élève l'antique cité de Grenade, appuyée aux côtés Sud et Est du *Cerro de Santa Elena*, et se prolongeant en amphithéâtre depuis le bas de la côte jusqu'au point de la plaine où est le confluent des deux rivières. A l'angle de la montagne, sur la rive gauche du Darro, apparaissent le château et le quartier de l'*Alhambra*; sur l'autre rive est l'*Albaycin*, et chacune de ces deux parties de la ville forme comme une ville à part. Les rues de Grenade sont étroites et tortueuses, comme dans toutes les villes bâties par les Maures, les édifices particuliers peu remarquables au-dehors et sans aucun style bien marqué d'architecture; mais les édifices publics, au contraire, fort magnifiques et souvent même d'assez bon goût.

Parmi ces derniers il faut ranger un grand nombre d'églises, de couvents et d'hospices.

La cathédrale, bâtie dans le xv^e siècle, ne mérite guères l'admiration par la régularité et le choix de son style, car elle n'en a point précisément; mais elle est imposante par sa masse et ne manque même pas d'agrément par ses ornements de détail. On en peut dire autant de la plupart des églises. Des deux côtés de l'*Alhambra* et de l'*Albaycin* les rues se dessinent en terrasses, et de nombreux jardins les bordent pour la plupart. Quelques places assez vastes et irrégulières se trouvent aussi au centre de la ville, elles que les *Plaza mayor*, *el Campo del Triunfo*, *Bivarrambla*, etc. Enfin, de charmantes promenades longent les deux rives opposées du Xenil et du Darro, le *Paseo* et l'*Alameda vieja*. De tous les côtés de la ville se retrouvent encore aujourd'hui de nombreux monuments de l'empire des Maures, de hautes tours, d'épaisses murailles et d'élégantes arcades; il est même peu de maisons particulières qui ne renferment quelques vieux débris de ces temps héroïques. Mais leurs plus admirables legs sont ce magnifique *Alhambra*, si justement célèbre et comme monument historique et comme monument d'art, et plus loin, dans un escarpement de la même montagne, le non moins célèbre *Generalife*. Enfin, tout

dans Grenade parle des Maures et de la splendeur de leur empire ; et même une foule de rues ont conservé leurs noms arabes, telles que les *Calle Zacatin*, *de los Zenetes*, *de los Gomelez*, etc.

La ville est environnée de tous côtés par d'élégants jardins, où les fleurs et les fruits du Nord et du Midi viennent également bien : car le voisinage de la Sierra Nevada leur procure une fraîcheur rare dans ce climat. Le site est en outre coupé en tous sens par de nombreuses sources et des canaux dans lesquels l'eau du Xenil et du Darro coule sous des berceaux de vignes qui s'étendent de l'une à l'autre rive.

LA PROMENADE PUBLIQUE.

Le Paseo de Grenade s'étend à trois cents pas en avant du pont du Xenil, sur la rive droite de cette rivière. Il est composé d'une place d'environ 50 pieds de large, appelée *el Salon*, sablée, ayant des deux côtés des avenues d'ormes et d'acacias, et au milieu toutes sortes de fleurs et d'arbustes, tels que rosiers, lauriers-roses, etc. De distance en distance se trouvent des bancs de pierre, et au bout de la promenade une magnifique fontaine, dont l'eau tombe en plusieurs jets à la fois de bassin en bassin.

Derrière le Paseo commencent les montagnes, et de vertes forêts, égayées par d'heureux accidents de rochers et les détours du Xenil, qui serpente entre les arbres en roulant vers la ville. A l'autre bout de la promenade, au contraire, se dessinent des maisons en terrasse, des jardins, des vignes, et un vaste couvent entouré d'un bois riant qui cache la vue de l'Alhambra, situé en arrière. Enfin, au-dessus de tout cela s'élève la crête superbe de la Sierra Nevada.

Ensemble d'un effet très-pittoresque, et qui, avec la fraîcheur de l'air, sans cesse conservée dans ce lieu par la grande quantité de fontaines et d'eau qui l'entourent, contribue à faire du Paseo de Grenade une des plus agréables promenades qu'il soit possi-

ble d'imaginer. Pour se faire une idée du coup-d'œil que présente une promenade publique en Espagne, il ne faut pas oublier que là toutes les femmes sont presque uniformément vêtues, et qu'on n'y voit pas cette bigarrure de robes, de chapeaux, d'ombrelles de toutes formes et de toutes couleurs, qui donne un aspect si brillant à nos promenades du reste de l'Europe; mais la monotonie produite de loin par cette foule de basquines noires, brunes ou violettes, et de blanches ou noires mantilles, fait bientôt place à une autre sensation, lorsqu'en approchant on remarque la taille et les traits charmants de celles qui les portent, leur démarche si vive et si originale, leurs brûlants regards, et cette grâce inimitable avec laquelle les Espagnoles vous saluent de l'éventail ou du cri familier : *agur! agur!* Alors, il faut bien en convenir, les souvenirs du Nord et de ses brillantes toilettes paraissent bien froids comparés à ce deuil tout voluptueux des Pascos d'Espagne, qu'animent, non point de vives couleurs mais une sorte de vigueur, ou, si l'on aime mieux, de surabondance inexprimable de vie.

Quant aux hommes, la plupart sont également vêtus de brun et de noir, quoique l'on remarque plus de variété dans leur costume que dans celui des femmes : nouveau contraste avec les autres pays. Beaucoup, surtout dans les classes élevées, étaient mis comme en France et en Angleterre; mais l'on en trouve aussi un grand nombre revêtus du costume du pays, qu'ils semblent affectionner surtout pour ces promenades du soir : la veste courte, le chapeau à larges bords et le grand manteau brun, malgré la chaleur.

Quand la cloche du soir (*la Oracion*) donne le signal de la retraite, au premier coup de cloche, tous les groupes s'arrêtent : un religieux silence succède au bruit des conversations, et chacun, debout et découvert, se met en prière. A cet instant solennel il en est de même dans toute l'Espagne. Au bout de quelques secondes d'oraison mentale ou à demi-voix, chacun se signe, et remettant

son chapeau, salue à droite et à gauche ses voisins avec un *buenas noches* (bonne nuit).

Une grande partie des promeneurs se séparent alors pour rentrer au logis, mais le Paseo ne désemplit pas pour cela : car la nuit tombe, douce, fraîche, voluptueuse, comme elle l'est dans ces climats, et son ombre complaisante sert de signal à une autre espèce de promenades qui se prolongent jusque bien après minuit.

Le moment de la *Oracion* a quelque chose de sublime, et nul voyageur, sans doute, quelles que soient d'ailleurs ses opinions en matière de foi, n'en oubliera l'impression toute religieuse. Cette simple pratique de l'Église catholique est plus touchante, plus sublime mille fois que ses fêtes les plus pompeuses. Ce signal mélancolique de prière au moment même où le jour s'efface devant les ténèbres ; ce silence subit ; ce recueillement de tout un peuple au milieu des rendez-vous du plaisir ; l'idée qu'à pareille heure, dans tout un vaste royaume, pareil hommage est rendu à l'Éternel, et jusqu'à cet usage si simple de se souhaiter la bonne nuit après la prière, comme la meilleure chose que les hommes puissent se souhaiter, surtout dans ces climats du Midi, où la fraîcheur des nuits retrempe en quelque sorte la vie : tout concourt à exalter à la fois l'âme et les sens dans cette solennité de la *Oracion*.

L'ALHAMBRA.

Quelques-uns des personnages de l'histoire si largement tracés par M. Huber vont un jour visiter l'Alhambra, un autre jour ils montent au Généralife. Le père Innocencio, curé de l'Alhambra, leur sert de cicérone ; c'est un tableau pittoresque qui repose l'esprit des émotions du drame. Je laisse parler l'auteur des *Esquisses*.

On se rendit à l'Alhambra par la place de Bivarrambla, où la

chevalerie maure se livrait naguères à ses jeux guerriers ; on monta ensuite le *Zacatin*, rue étroite et raide, déjà célèbre du temps des Arabes par ses nombreuses boutiques, presque toutes d'orfèvrerie et de joaillerie. Plus loin est la *plaza Nueva* ; plus loin encore, la vieille rue de *los Zenetes*, ainsi appelée du nom d'une des plus valeureuses tribus arabes, qui, sous les derniers rois de Grenade, tenait ses quartiers là, au pied de l'Alhambra. Enfin, nos promeneurs arrivèrent à la porte de *las Granadas*, dont le nom arabe est *Bib-Leurar*, et d'où l'on monte droit à l'Alhambra.

L'Alhambra est bâti sur le versant gauche du Cerro de Santa Elena, qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, cotoyé d'un côté par le Xenil, de l'autre par le Darro, et ayant à ses pieds la ville de Grenade. Sur le versant droit de la montagne, par conséquent du côté opposé de l'Alhambra, est un vaste couvent, et sur sa crête la plus élevée deux énormes tours forment à elles seules un petit château-fort ; on les nomme *las Torres Bermejas* (1), à cause de leur couleur rougeâtre, et elles comptent comme partie de l'Alhambra : car l'on n'appelle pas seulement de ce nom l'ancien palais des rois maures, mais encore toute la partie de la ville qui se trouve de ce côté de la montagne, et que l'homme nourri des souvenirs de la Grèce pourrait nommer l'Acropolis de Grenade.

Ce quartier renferme une église, un couvent, le palais vaste et à moitié achevé de Charles-Quint, environ deux cents maisons particulières, et une magnifique place, le tout entouré d'une forte muraille, flanquée de distance en distance par de hautes tours carrées. La plupart de ces tours tombent en ruines ; mais celles qui sont le plus rapprochées de ce qu'on nomme communément l'Alhambra, c'est-à-dire l'ancien palais des Maures, ou la *Casa*

(1) Le mot arabe *al-hamra* signifie rouge, et en effet l'ancien château des Maures est bâti d'une pierre rougeâtre.

real de Grenade, s'élèvent encore dans toute leur antique majesté. Cette partie de la montagne est en outre parcée d'arbres de toute espèce, ormes, platanes, châtaigniers et lauriers, au milieu desquels jaillissent de tous côtés des sources d'eau vive, recueillies dans d'élégants bassins de marbre blanc.

Après avoir dépassé la porte *de las Granadas*, la compagnie arriva par un large et facile chemin à la principale porte de l'Alhambra. Pendant qu'on en contemplait avec admiration la hauteur démesurée : « Qui pourrait lire cela ? » s'écria dona Fernanda, en montrant une inscription arabe placée au-dessus de l'entrée. — Cette inscription, dit le père Innocencio, signifie que cette tour fut bâtie l'an 749 de l'hégire (1348 de notre ère) par ordre du roi maure Jousouf Aboulhagehg, fils du roi Abilgualib, le champion des droits des enfants de Nazar. Cette date prouve que la tour ne fait point partie de l'ancien Alhambra. — Mais, reprit dona Fernanda, que signifie cette main avec cette clef si vigouusement sculptée au-dessus de la porte ? — La clef, reprit le révérend, était chez les Arabes un symbole presque aussi révérend que la croix dans notre sainte religion : il signifiait au pieux musulman l'entrée au Paradis, où, dans son aveuglement, il se croyait seul appelé, à l'exclusion des chrétiens. Les inscriptions que vous voyez des deux côtés de la clef veulent dire : « Gloire à Dieu ! Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète : Il n'est point d'autre force que Dieu ! » — Mais pourquoi donc, demanda Dolorès, appelle-t-on cette porte la *Torre del Juzio* (la porte du jugement) ? — C'est que, suivant les usages de l'Orient, lui dit en souriant le curé, c'est là que s'asseyait le cadî, et souvent même le roi, pour rendre la justice. »

La compagnie ayant alors montré le désir d'aller plus loin, le père Innocencio la guida à la seconde porte de l'Alhambra, la *Torre del Vino* (porte du vin) : « Je ne puis guères vous expliquer l'origine de ce nom, dit-il, et l'inscription que vous voyez au



dessus ne peut en rien servir à la faire deviner ; c'est simplement une prière arabe, dont voici la traduction : — « Mon appui est Dieu le vainqueur du démon. Au nom de Dieu, qui est miséricordieux, Dieu soit avec notre seigneur Mahomet, et avec ses parents et amis ! qu'il leur donne paix et miséricorde ! et révèle-nous ta sainte parole ! et Dieu t'a pardonné tes péchés présents et à venir ! et il a mis sa grâce en toi, et il t'a conduit sur le droit chemin ; et Dieu t'a élevé à une haute élévation ! Gloire à notre roi Abou-Abdallah, que Dieu élève ! » Cette porte conduit à une grande et irrégulière place ou cour, bornée à gauche par les tours Rouges, à droite par le palais de Charles-Quint et par le palais des rois maures, et en face de l'entrée par une longue muraille.

Celui qui, d'après la célébrité de cet édifice et les descriptions pompeuses qu'en donnent les écrivains orientaux, s'attend à voir dès l'abord des merveilles d'architecture, est bien désappointé en n'apercevant qu'une longue muraille, sans fenêtres ni jours, et pour toute entrée, une petite porte basse, pratiquée sous une énorme tour carrée ; le tout plus semblable aux ruines des vieux châteaux gothiques du Nord qu'à l'idée que l'on se fait de l'architecture légère des Arabes : c'est là cependant la première façade du fameux Alhambra. Mais ce premier désappointement ne fait qu'exalter encore l'admiration lorsqu'on a pénétré dans l'intérieur. Alors se présente d'abord une cour d'environ cent pieds de long sur cinquante de large, pavée en marbre blanc et rafraîchie par les eaux d'un vaste bassin. Sur ses deux côtés les plus prolongés sont pratiquées d'étroites ouvertures, qui servent à la fois de portes et de croisées aux divers appartements du rez-de-chaussée, tandis qu'à l'étage supérieur la lumière est dispensée avec plus de générosité par un grand nombre de fenêtres, peu hautes, mais fort larges. Sur le troisième côté de la cour est le palais de Charles-Quint, au bout duquel, dans un petit bâtiment plus moderne, habite le concierge ou *castellan* ; enfin, sur le quatrième côté s'élève la *Torre de Comares*, l'une des tours les plus

colossales de l'enceinte de l'Alhambra. Cette dernière est toute couverte d'inscriptions et de bas-reliefs; une large porte de marbre blanc conduit dans l'intérieur; au-dessus d'elle existait autrefois un long balcon, dont les ruines élégantes font encore deviner la magnificence, et de l'autre côté de la tour une porte semblable conduit dans une seconde cour.

« Cette cour, que nous appelons *los Arrayjanes* ou le *Patio de la Alberca*, dit le curé, portait du temps des Maures le nom de *Mesuar*. » Ce qui étonne le plus dans cette cour, c'est le grand nombre d'inscriptions qui couvrent les murailles. Leur interprétation donne une idée exacte du génie qui a présidé à ces créations, et de l'esprit religieux de ces peuples, que leurs vainqueurs ont appelés les mécréants. Gravées avec beaucoup d'art sur la pierre, soit avec le ciseau, soit avec le feu, comme le sont encore aujourd'hui en Espagne la plupart de ces grossiers bas-reliefs et de ces devises qui ornent les salles de bains, elles ont presque toutes pour objet la louange du Seigneur ou des maximes de sagesse. L'une des plus fréquemment répétées est le : *Và le ghalibile Allah* (Dieu seul est vainqueur), devise dont l'histoire rapporte l'origine au roi maure *Aben-Ahmed*, lorsqu'au retour d'une glorieuse campagne, salué par son peuple du titre de *galib* (vainqueur), il répondit : « Allah seul est vainqueur. » Les inscriptions qu'on retrouve ensuite le plus souvent sont : « Dieu est tout bien, toute protection, et il est bon pour les bons. » — « La force vient de Dieu, le bon et le juste, » etc. — Au-dessous du balcon dont nous avons déjà parlé, on lit ces mots : « Obéissance et respect à notre seigneur Abou-Abdallah. »

Au-dessus de la porte qui conduit à la tour de *Comarès* est une plus longue inscription en vers, dont voici à peu près le sens : « Loué soit Dieu d'avoir donné à son peuple un chef qui sût élever encore sa gloire ! Combien n'en a-t-il pas ramenés du mauvais chemin et rétablis dans leur héritage ! et ceux qui se sont opposés à lui, il les a soumis et les a forcés de concourir à l'ac-

complissement de ses desseins, et avec son glaive tranchant il a conquis les nations! Toi, ô Nazar, tu as fait toutes ces choses comme un héros, et tu as conquis vingt villes célèbres! et tu nous as apporté la victoire et la fortune, afin que ton peuple se réjouit! Aussi doit-il prier pour que ta vie soit longue et ton empire puissant, etc. » Cette inscription, ainsi que plusieurs autres de l'Alhambra, fut faite sans doute en l'honneur de quelque roi de Grenade, et n'est peut-être pas entièrement à l'abri du soupçon d'adulation; mais il en est plusieurs à qui l'on ne peut faire le même reproche, et qui paraissent n'exprimer qu'une pensée pieuse ou philosophique, entre autres celles-ci, qu'on lit au-dessus de la même porte du côté opposé : « Si tu contemples ma beauté sans la rapporter à Dieu, je te dirai que tu fais une folie de ne pas élever ton admiration jusqu'à lui, qui peut, d'un moment à l'autre, te donner la mort. Celui qui ne veut pas se laisser trop charmer par ce chef-d'œuvre n'a qu'à bien tenir réunis ses cinq doigts, s'il attache de l'intérêt à sa conservation et à sa santé. »

Après avoir conduit la compagnie dans l'intérieur de la tour de Comarès, le curé continua ainsi : « L'étymologie du nom de cette tour n'est rien moins que certaine; il y a apparence cependant qu'elle porte le nom de son fondateur. Quant à l'époque de son élévation, on n'a guères de données plus positives, quoique divers indices me paraissent devoir la fixer au XIII^e siècle, à une époque, par conséquent, bien plus récente que celle de la fondation des autres parties de l'Alhambra. » Lorsqu'on arrive à la tour de Comarès par la cour *Mesuar*, la première pièce qui se présente est une petite antichambre, de forme elliptique, riche d'ornements de toute espèce, qui exciteraient plus d'admiration sans le voisinage des chefs-d'œuvre de la grande salle d'à côté, dite salle des Ambassadeurs : cette salle surpasse, en effet, tout ce qu'on peut imaginer de plus élégant en architecture. Elle figure un quadrilatère parfait d'environ soixante pieds en tout sens. Les ornements des murs, depuis le sol jusqu'à environ quatre

pieds de hauteur, sont en mosaïque, et forment toutes sortes de dessins, tels que fleurs, étoiles, rosaces, etc.; le reste est tout couvert jusqu'en-haut de riches arabesques, moulées en stuc sur fond rouge ou bleu céleste. De nombreuses inscriptions s'y mêlent par intervalle, tantôt placées en médaillons symétriques, tantôt serpentant en longues bordures autour de la voussure des arcs. Les plafonds sont de nacre et d'ivoire, d'un travail précieux, et représentent également des fleurs, des étoiles et autres figures. Trois des côtés de cette salle sont décorés chacun de trois fenêtres cintrées, à pilastres de marbre blanc en-dedans, partagées en-dehors par une double colonne, également de marbre, et s'arrondissant en arc vers le haut. Au milieu du quatrième côté est la porte, vrai chef-d'œuvre d'élégance et de goût : son arc, du jet le plus léger, est formé d'une quintuple rangée de festons et autres ornements moulés sur pierres rouges, bleues et vertes, artistement mariées. A droite et à gauche sont deux petites fausses-portes ou niches, également cintrées et couvertes d'arabesques. C'était là que, selon l'étiquette orientale, ceux qui étaient admis à l'audience du roi allaient déposer leurs pantoufles, avant de s'approcher du trône. Enfin, au-dessus des grandes croisées, et en nombre égal, à environ cinquante pieds d'élévation, s'ouvrent de petites fenestrelles, qui répandent dans l'appartement un jour on ne peut plus favorable.

Dona Fernanda interrompit la première le silence d'admiration que gardait la compagnie, et demanda au père Innocencio l'explication de quelques-unes des inscriptions de cet appartement : « Elles sont pour la plupart les mêmes que celles de la cour Mesuar, répondit avec empressement le curé; cependant en voici quelques-unes de nouvelles : celle-ci que vous voyez au-dessus de cette croisée signifie : « Triomphe à Dieu et prochaine propagation à la foi ! Souhaitons bonheur à ceux qui croient. » Cette autre, qui forme un médaillon : « Ma paix est en Dieu ; je me confie en lui et me place à jamais sous sa protection. » Cette autre encore :

Il n'y a point de vraie grandeur qu'en Dieu, le juste, le bienfaisant. » Mais il serait trop long, continua-t-il, de vous traduire toutes ces petites inscriptions; je me bornerai, à vous donner une idée des plus importantes. Au-dessus de chacune des deux niches qui sont à droite et à gauche de la porte, on lit de fort beaux vers arabes; voici ceux du côté droit : « Gloire au roi qui n'est plus et honneur à celui qui lui a succédé! Les étoiles, à qui on peut le comparer, doivent lui obéir sans honte. Si la puissance manquait à la grandeur, tu pourrais la lui rendre, et chaque prince pourrait être protégé par toi! Grâce à toi, c'est ici que sont déposés les sages écrits, conservateurs de la foi, et qui en démontrent l'irrévocabilité. Oh! combien d'hommes sont au jourd'hui et seront encore à l'avenir convertis par ton zèle! Tu conserves et caches des choses d'une haute importance, et tu mérites que ta fin ne vienne jamais, que toutes les vertus aient leur siège en toi, et surtout la vertu qui consiste à pardonner et à oublier les fautes commises. »

« Quant à cette autre inscription que vous apercevez au-dessus de la fenêtre du milieu, en face de la porte, elle veut dire : « Sois avec moi, ô Dieu, vainqueur du démon! Au nom du Dieu miséricordieux! Que Dieu soit avec notre Seigneur Mahomet, sa postérité et ses compagnons! Salut! Qu'il soit notre protection contre les pièges du démon, et qu'il nous préserve de tout mal! car il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, et il faut l'adorer de toute éternité. »

» L'inscription de la fenêtre de droite est aussi *pieuse* que celle que je viens de vous traduire, et il en est de même de la plupart de celles qui nous restent à voir. Je vais me borner à vous interpréter les vers que vous voyez au-dessus de la porte; ces vers, qui forment le commencement du quatre-vingt-onzième verset du Coran, signifie en bon castillan : « Par le soleil et ses rayons, — par la lune, qui le suit, — par le jour paré de son plus bel éclat, — par la nuit qui les voile l'un et l'autre, — par le ciel

et celui qui l'a fait, par la terre et celui qui lui donne son étendue, — par les âmes et celui qui les prédestine, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. *

Le père Innocencio conduisit ensuite la compagnie vers le lieu appelé *el Tocador de la reyna Mora* (le boudoir de la reine des Maures); on y arrive par un escalier très-étroit. C'est un charmant pavillon, élevé sur l'une des tours les plus en saillie du mur d'enceinte; son plafond, orné de peintures à fresque du temps de Charles-Quint, est supporté par vingt-huit colonnes de marbre blanc. Comme ce léger édifice est ouvert de toutes parts, on y jouit de la plus magnifique perspective: d'un côté la vue s'étend sur la ville et la *Vega* de Grenade, les cimes aiguës de la *Sierra Elvira*, et le cours du Darro, bouillonnant à une immense profondeur perpendiculaire entre des haies de grenadiers et d'orangers. Du côté opposé, la vue est plus belle encore, plus poétique surtout: car là apparaissent les sommets héroïques et couverts de neige de la *Sierra Nevada*, et ces deux crêtes célèbres, dites *Punta de Muleyhacem* et *Picacho de la Veleta*, dont les formes bizarres se dessinent comme deux cornes au-dessus des arbres qui les entourent, et semblent si rapprochées qu'on croirait pouvoir les atteindre de la main, et qu'on respire pour ainsi dire l'air vif qui les couronne. Le mur le plus voisin de ce délicieux pavillon est depuis le haut jusqu'en-bas bariolé d'une multitude de noms et d'inscriptions de toute espèce, apposés là par les nombreux admirateurs de ces beaux lieux.

C'était ici probablement que les rois maures venaient se recueillir. Jugez-en par cette inscription: « Au nom de Dieu, qui est miséricordieux. Que Dieu soit avec notre prophète Mahomet, et avec les siens, et avec les amis des siens! Dieu est la lumière du ciel et de la terre, et sa lumière est en lui-même. Il est un flambeau dont les rayons sont divers, mais qui est un cependant. Il est la lumière des lumières, et sa place n'est ni à l'est ni à l'ouest. Et Dieu éclaire avec sa lumière qui lui plaît. Et Dieu prête aux

nations les maximes de la sagesse; et Dieu est sage en toutes choses. »

Le curé leur fit ensuite traverser une longue suite d'appartements de toute dimension, mais cette fois sans s'y arrêter : c'était la partie du château qui avait été bâtie par ordre de Charles-Quint, pour ses logements et ceux de sa cour; car ce puissant empereur s'était tellement épris de Grenade qu'il avait voulu y avoir un palais, et ce dernier, quoique moins beau sans doute que l'Alhambra des Arabes, ne laisse pas que de mériter l'attention, et quelquefois même l'admiration. Il est empreint d'un puissant caractère de grandeur; mais il a subi le sort de toutes les œuvres de Charles-Quint, il est resté inachevé, soit parce que les fréquents tremblements de terre qui ont lieu à Grenade dissuadèrent l'empereur d'y fixer sa résidence, soit par suite de cette fatalité qui voulut que Charles-Quint de son vivant encore vît l'abandon ou la destruction successive de toutes ses grandes entreprises, et assistât en tout aux funérailles de son règne : particularité de l'histoire non moins remarquable que l'abdication de ce prince et sa descente vivant dans le tombeau. Les plafonds de ces appartements sont tous peints à fresque, et l'œil rencontre partout sur les murailles la devise de l'ambitieux monarque : *plus outre*.

Après avoir passé par plusieurs galeries et escaliers, l'on fit enfin halte dans une petite cour dont l'élégance et les riches ornements décelaient assez l'origine mauresque; elle mène aux salles de bains des anciens souverains arabes. Ces chefs-d'œuvre de goût et d'élégance sont, comme la salle de *Comarès*, décorés d'arabesques et d'ornements de tout genre; ils reçoivent la lumière d'en-haut au moyen d'un grand nombre de petites ouvertures en forme d'étoiles, pratiquées dans le dôme, et qui furent, comme l'attestent encore quelques débris, recouvertes de verres de diverses couleurs. Le reflet de ces jours de nuances différentes sur les pilastres, les colonnes et les pavés de marbre blanc de l'intérieur de-

vait avoir quelque chose de magique. La disposition des b^{ains} n'est pas moins remarquable. On entre d'abord dans une espèce d'antichambre, entourée vers le haut d'un élégant balcon, ou estrade destinée probablement aux musiciens. A côté est la chambre de bain proprement dite : deux baignoires de marbre y sont placées en regard l'une de l'autre dans un enfoncement de la muraille; ensuite vient une petite pièce, qui servait de cabinet de toilette ou de repos, et dont les deux larges bancs de marbre étaient sans doute ornés naguères de riches coussins; enfin, derrière cette dernière pièce est encore une autre chambre, qui semble la miniature de la première, et dont les baignoires, très-petites, étaient apparemment destinées à des enf^{ants}. Dans ces différentes pièces se trouvent aussi bon nombre d'inscriptions, que le père Innocencio jugea cette fois à propos de passer sous silence. Nous imiterons sa réserve, et le suivrons à travers plusieurs détours et passages secrets dans la *cour des Lions* (*patio de los Leones*).

Cette cour touche à la première de l'Alhambra (*cour Mesuar*), et présente un coup-d'œil plus enchanteur mille fois que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Sa forme est un carré long, d'environ cent pas sur une largeur de cinquante. D'élégantes arcades s'étendent sur ses quatre faces, et au centre de chacun des côtés les plus longs s'élève un gracieux pavillon. Le tout est de marbre blanc, et les colonnes sont si légères et si sveltes, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il y en a toujours deux à côté l'une de l'autre, et trois dans chaque angle. Leurs chapiteaux sont de formes très-variées : ce qui (j'en demande bien pardon aux règles de l'architecture) présente, en dépit d'elles, un fort joli coup-d'œil. Tout cela enfin semble si léger, qu'on dirait un ouvrage de filigrane. Le cintre des toits de chaque galerie est, comme le plafond de la salle des Ambassadeurs, couvert de magnifiques arabesques, travaillées peut-être avec encore plus de soin. Au milieu de la cour est la fameuse fontaine des Lions : il y en a douze, de

grandeur colossale, et également en marbre blanc; tout autour sont groupés de rians bouquets de rosiers, de lauriers-roses et de jasmins. Au bout du *patio de los Leones* se présentent trois grands corps de logis : les deux premiers, dans le prolongement de chacun des pavillons; le troisième, en face de la porte d'entrée. Sur la droite, lorsqu'on vient de la cour *Mesuar*, est la fameuse salle des Abencerrages (*sala de los Abencerages*). On passe d'abord, pour y arriver, sous une grande porte cintrée, puis par une petite antichambre fort bien décorée, après quoi l'on se trouve dans la salle : elle est carrée, avec une seule et grande croisée sur chacun des côtés. Ses ornements sont dans le même genre que ceux de la salle de Comarès, déjà si souvent citée; mais les inscriptions en sont moins longues, et les fresques et arabesques d'autant plus remarquables, qu'elles représentent différents sujets tirés de la vie des hommes, tels que chasses et combats, quoique le Coran défende de chercher à imiter aucune créature vivante. La voûte du toit est formée d'un singulier assemblage de petits arcs moulés en stuc; l'effet en est très-difficile à décrire; ce à quoi on peut le mieux le comparer, c'est à une voûte de stalactites.

A peine la société du père Innocencio se trouva-t-elle dans la cour des Lions, que chacun demanda à la fois la salle des Abencerrages. Dolorès, qui déjà la connaissait, se hâta de saisir cette occasion de faire briller son petit savoir. Elle courut en avant pour montrer à la compagnie les prétendues taches de sang qui souillent tout autour du bassin le pavé de marbre blanc de cette salle célèbre, et chemin faisant, prévenant l'érudit cicérone, elle raconta comment les nobles Abencerrages furent mis à mort dans cette salle par le cruel Boabdil; comment un jeune page parvint à s'esquiver et à prévenir par son adresse la destruction complète de cette tribu généreuse. « Pauvre petit page! ajouta-t-elle, Dieu l'aura sans doute récompensé, tout païen qu'il était, et les Abencerrages d'ailleurs ne se sont-ils pas ensuite faits chrétiens.

et la belle reine des Maures avec eux?..... — Mais, Dolorès, lui dit Antonio, tu ne laisses plus placer un mot au père Innocencio, et comment peux-tu croire que les légères rayures de ce marbre soient des taches de sang? — Oh ! certainement, ce sont des taches de sang, reprit la jeune fille, et il y a déjà mille ans qu'elles sont là ; n'est-il pas vrai, révérend père? — Sans doute, répondit en riant le curé, et de ma maison, dont vous apercevez d'ici les fenêtres, j'ai entendu moi-même dans le silence des nuits les gémissements des victimes, et aperçu leurs ombres vaguant comme de blancs nuages entre ces colonnes. » A ce terrible aveu, la jolie superstitieuse frémit et se rapprocha vivement d'Antonio, regardant de côté et d'autre si les blanches ombres des Abencerrages ne se montraient pas de nouveau.

« Mais sérieusement, mon père, que pensez-vous des traditions qui consacrent ce lieu? demanda à son tour dona Fernanda ; les fameux Abencerrages se sont-ils réellement convertis? et le pas d'armes entre les chevaliers chrétiens et les perfides Zégris, pour soutenir l'innocence de la reine, eut-il réellement lieu? — A dire vrai, répondit le curé, j'ai longtemps traité de fable tout cela, car les chroniqueurs du temps n'en font nulle mention ; mais un document arabe découvert depuis peu m'a fait changer d'avis : il y est question de la conversion des Abencerrages et du combat pour la reine. Si vous le désirez, je vous mettrai la pièce de conviction entre les mains ; mais à présent permettez-moi de vous expliquer l'inscription que vous voyez moulée tout autour du vaste bassin supporté par les lions. Elle se compose de vingt-quatre vers, de vingt-deux syllabes chacun, dont voici la traduction : « O toi, qui regardes ces lions dans leur majestueux repos, dis-toi bien que, pour qu'ils soient parfaits, il ne leur manque que la vie. Et toi, qui hériteras de cet *Alcazar* et de ce royaume, puisses-tu le gouverner avec gloire, sans rencontrer la haine ni la résistance ! Que Dieu te bénisse pour tes œuvres, et qu'il ne permette pas que ton ennemi se venge sur toi ! Bonheur et gloire à toi, ô

Mahomet, notre roi ; car tu es doué de puissantes vertus, afin que tout te réussisse ! Et Dieu ne permettra pas que ces magnifiques jardins, emblèmes de tes vertus, trouvent jamais leur pareil. Le bassin dans lequel brille l'onde claire ressemble à la nacre de perle ; les fontaines, au vif-argent : rien de comparable à l'éclat du marbre et de l'eau même qu'il contient. Contemple le jet de l'eau, ou les conduits par lesquels elle passe, et dis-moi lesquels ont l'air de couler, lesquels ont l'air d'être solides ? Ce magnifique ouvrage ne peut être comparé qu'à la main du roi, toujours pleine et généreuse, etc. »

« Il nous reste encore à voir la salle des deux Sœurs (*sala de las dos Hermanas*), poursuit le curé. Cette salle tire son nom de deux superbes blocs de marbre qui en forment en partie le sol. Elle ressemble, quant à ses proportions, à la salle des Abencerages, et n'en diffère que par les nombreuses inscriptions qui la décorent. Nous n'en examinerons que quelques-unes des plus remarquables, telles que celles-ci : « Immuable empire, honneur, dévouement au Seigneur ! et Dieu seul est vainqueur ! » — « Dieu par-dessus tout, et après lui le prophète ! » — « Dieu soit ta récompense, Dieu qui a suscité le miséricordieux prophète ! » — « Dieu est la véritable paix, et il est celui qui récompense les bonnes actions ! » Toutes ces diverses inscriptions couvrent la muraille au milieu de toutes sortes d'emblèmes et d'arabesques. Deux autres médaillons, à droite de l'entrée, contiennent en beaux vers arabes l'éloge de ce monument ; ils signifient : — « Je suis un jardin de délices, composé de tous les genres de beauté ; grâce et élégance sont renfermées en moi, aucun chef-d'œuvre ne peut être mis en parallèle avec moi, et il te suffira de me voir pour reconnaître combien j'ai de beautés diverses. On ne trouvera nulle part un plus doux, un plus frais repos que chez moi ; je renferme des appartements délicieux d'un bout à l'autre. Le signe des jumeaux seul montre l'heureuse variété de mes ornements. La lune même du ciel doit me céder, et si le soleil se repose dans

sa course, il ne faut pas s'en étonner; car il s'arrête pour admirer mon éclat : ma beauté, en effet, éclipse celle du ciel même; ses planètes paraissent à côté de moi obscurcies et couvertes de nuages, etc. »

« Mais pourquoi », dit à son tour dona Fernanda, nomme-t-on ce petit parterre de fleurs, qu'on aperçoit de cette fenêtre, le *jardin* de la belle Lindaraja? »

Le curé se hâta de saisir cette nouvelle occasion de montrer son érudition : « Les inscriptions, dit-il, que nous voyons le long de ces murs ne font nulle mention de la belle Lindaraja. Elles contiennent simplement l'éloge de ces ouvrages, et l'une d'elles, celle au-dessus de l'une des croisées qui s'ouvrent sur le jardin, signifie : — « Le jardin qui est ici à côté te fait respirer la vie; les parfums toniques des orangers enivrent tes sens, et toi, ô vase, tu es comparable à un roi, paré comme lui de la couronne et de la chaîne. » — Et, en effet, il n'y a pas vingt ans que ce vase que vous voyez là au milieu du jardin était encore entouré d'une superbe chaîne. Quelques autres inscriptions feraient croire que les vitraux de ces fenêtres étaient de diverses couleurs; celle-ci, par exemple : « Vois la beauté du verre, son éclat, et l'art avec lequel il anime ces figures, ne dirait-on pas que lumière et couleur ne sont qu'une? »

« Mais le soleil est couché, et voici la cloche des vêpres, » ajouta le curé en ôtant son chapeau, et se mettant en prière.

LE GÉNÉRALIFE.

Nous retrouvons encore les mêmes visiteurs et le savant Innocencio.

Le *Ginaraliph* ou Généralife fut un château de plaisance des rois de Grenade. Son nom, selon les uns, signifie *maison des danseurs*; selon les autres, *maison des joueurs de flûte*. Il est probable qu'un des monarques arabes le fit bâtir pour aller s'y dé-

lasser des soins du gouvernement, et s'y livrer sans contrainte aux plaisirs de la danse et de la musique. Les bâtiments représentent un carré long, et consistent principalement en deux pavillons réunis par d'élégantes arcades. La cour intérieure est ornée d'un magnifique jet d'eau et de longs berceaux d'orangers, de lauriers, de grenadiers et de cyprès. Les arcades, le seuil des pavillons, les ornements, sont dans le même genre que ceux de la cour des Lions à l'Alhambra. Le pavé, comme les colonnes, sont en marbre blanc. Les dômes sont d'un travail exquis. Vers le commencement du siècle dernier, l'intérieur des deux pavillons fut changé et distribué à la moderne, pour la plus grande commodité des maîtres actuels de ces lieux ; car le Généralife est propriété particulière. Derrière le palais est un vaste jardin, s'élevant en nombreuses terrasses jusqu'au sommet de la montagne. Son ancienne distribution paraît avoir été peu changée : elle est fort simple et consiste en de longues allées ou berceaux de vignes, d'orangers, de lauriers, de grenadiers, coupées de bosquets de roses, de myrthes et de jasmins, et ornées de distance en distance de fontaines et de jets d'eau. Quelques échappées du jardin permettent à l'œil de plonger sur le délicieux vallon du Darro, sur l'Alhambra, sur la ville et la Vega de Grenade. D'autres points de vue encore sont ménagés sur les terrasses les plus élevées, entre autres ceux du vallon du Xenil et de la Sierra Nevada. Quelque monotone, si l'on veut, que soit en général cette symétrie, elle ne laisse pas cependant d'être au Généralife d'un fort agréable effet, grâce à la beauté des sites des environs ; elle répond même assez bien à ce que l'imagination se plaît à attendre de ces lieux consacrés par les vieilles histoires des Abencerrages et des Zégris. Les orangers, les cyprès, et autres arbres du Généralife, ont atteint une croissance extraordinaire, et au plus haut point de la montagne, sur le versant de laquelle s'étend le jardin, on retrouve encore quelques ruines d'autres constructions

mauresques, dont la primitive destination est restée inconnue, et que le peuple appelle le *Trône du Maure*.

Après que la compagnie eut pris quelque repos dans la cour intérieure, dona Fernanda, toujours empressée de s'instruire, demanda au père Innocencio l'explication de quelques-unes des inscriptions qui, ainsi qu'à l'Alhambra, couvrent en tous sens les murs du Généralife.

« Beaucoup d'entre elles, répondit l'érudit ecclésiastique, sont les mêmes que celles de l'Alhambra, par exemple : « Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu ; Dieu seul est vainqueur ; » et autres du même genre. Il en est cependant qui appartiennent exclusivement au Généralife ; l'une des plus remarquables est celle dont la voussure de la porte d'entrée est décorée ; voici sa traduction : « Que Dieu soit mon soutien contre le démon, le tentateur ! Au nom de Dieu, qui est miséricordieux ! Que Dieu soit avec notre prophète Mahomet ! salut et victoire ! Nous t'avons fait connaître le triomphe de la vérité, afin que Dieu te pardonne tes fautes passées et te conduise dans le droit chemin, et afin qu'il t'élève, et afin qu'il se complaise en toi, car il est toute-puissance et toute élévation. Il m'a préposé parmi les croyants pour que la foi se multiplie par la foi. Dieu est grand, sage et juste ; il récompensera ses défenseurs, et il punira les blasphémateurs et les blasphématrices, les multiplicateurs et les multiplicatrices de Dieu, ceux qui trouvent un défaut à Dieu, et il préparera pour eux ses châtimens et son enfer. A Dieu appartiennent toutes les armées du ciel et de la terre : car Dieu est grand et juste. Nous t'avons appelé pour que tu croies en Dieu et à son prophète, et pour que tu l'honores nuit et jour, et chacun, lorsqu'il te salue, doit te saluer au nom de Dieu : car le bras de Dieu est plus fort que ton bras ! Que Dieu touche ta barbe comme signe d'alliance immuable ! Celui qui te fait du tort en fait à lui-même, et celui qui fait plus que Dieu ne lui a ordonné y gagnera un plus riche lot. »

«—Singulière inscription pour un lieu de plaisance ! s'écria Anto-

nio ; mais elle prouve de nouveau combien grande chez les Arabes était l'idée de Dieu, et combien la religion était pour eux, plus encore que pour tous les autres peuples, la compagne de toutes les actions, de tous les plaisirs même. On comprend, d'après cela, pourquoi ce peuple sut faire de si grandes choses, et pourquoi il imprima à tout ce qu'il fit un caractère de majesté et de durée.

— « Mais, reprit Fernanda, il y a dans cette inscription beaucoup de choses que je ne comprends pas : par exemple, que signifient les *multiplicateurs* et les *multiplicatrices* de Dieu ? — Cette expression, répondit le curé, a pris sa source dans l'erreur déplorable de ces peuples au sujet de notre sainte religion. Ils ne voulaient pas comprendre la Trinité comme un seul Dieu en trois personnes, mais comme trois Dieux. C'est donc contre les chrétiens que cette phrase de l'inscription est dirigée, et dans leur aveuglement ils les appelaient multiplicateurs de Dieu. — Que Dieu puisse donc les éclairer, les pauvres aveugles ! interrompit Dolorez ; mais dites-nous donc aussi, révérend père, ce que leur barbe peut avoir de commun avec l'amour de Dieu ?

— « Cette expression, mon enfant, reprit le curé, tire son origine des usages de l'Orient, et désigne la plus solennelle manière de contracter amitié et alliance. Quant aux autres inscriptions, continua-t-il, je ne vous en ferai plus remarquer que deux : d'abord celle au-dessus de l'arcade après la porte d'entrée ; elle veut dire : « Mon appui est Dieu, le vainqueur du démon. Au nom de Dieu, qui est miséricordieux ! Que Dieu, notre Seigneur, soit avec nous et avec le prophète, et avec les siens ! Notre Dieu est un seul Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu que lui ; il est le plus doux entre les doux, toujours vivant, toujours actif, sans éprouver ni la fatigue ni le besoin du sommeil. A lui appartient tout ce qui est là sous le ciel et sur la terre. Qui est-il celui qui peut faire quelque chose contre nous sans sa permission ? Il sait tout ; il sait ce qui se passe sous le ciel et au-dessus du ciel. Sa sagesse, nous ne

pouvons la comprendre qu'autant qu'il le veut bien ! Rien ne passe sa portée ; il est grand et fort, et il dit : « La vérité est Dieu et son prophète. »

« L'autre inscription est celle que vous apercevez au-dessus de la porte qui mène au jardin. Elle signifie : « Ici s'élève avec grâce une belle et élégante maison de plaisance : elle rayonne de grandeur ; elle pare tout ce qui l'entoure de son éclat ; des nuages de lumière la courent, et la perfection se montre dans toutes ses parties ; elle mérite enfin qu'on la loue, car son élégance a quelque chose de divin. Les fleurs parent son jardin ; ses arbres sont plantés dans la plus gracieuse symétrie ; un parfum délicieux s'en exhale, et le zéphyr, en les agitant, fait entendre une douce et légère harmonie. Quelle magnifique perspective n'y rencontre-t-on pas de tous côtés ! Quelle verdure réjouissante ! Aboul-Galib, ô toi le meilleur des rois, glorieux soutien de la loi de Dieu, dispensateur de la justice, protecteur des enfants de Mahomet, monarque populaire qui daignes souvent te montrer à tes peuples, ô toi qui méprises ce qui est périssable et mets toute ton espérance en Dieu et en sa loi ! tu es l'objet de ma vénération ! Que Dieu étende sur toi sa bénédiction ; qu'il mette en toi sa grâce, afin que tu sois élevé ! Oh ! puisses-tu toujours être heureux ! Puisse tout ce qui charme la vie ne jamais te manquer ! Ce palais, qui t'est consacré, peut se comparer à la perfection, à la grandeur et à la fermeté de ton peuple ! C'est un chef-d'œuvre et un triomphe de l'art ! C'est pourquoi, grand roi, source de la grandeur, daigne en agréer l'hommage ; car ton acceptation l'honorera, par elle il deviendra digne de toi, par elle brilleront en lui la lumière, le repos, l'honneur, la gloire, la grâce, qui sont en toi son maître, par elle enfin il atteindra le plus haut degré de la perfection ! »

Depuis longtemps le soleil s'était caché derrière la chaîne azurée des montagnes, les plateaux couverts de neige de la Sierra Nevada



avaient cessé de reluire et se confondaient dans un lointain obscur avec la plaine et l'horizon, la fantasque lueur de la lune animait seule encore çà et là le deuil du paysage, et le silence de la nuit enfin n'était troublé que par le gazouillement des jets d'eau, le murmure lointain du Darro et du Xenil, les sons mélancoliques d'une guitare ou les gaies chansonnettes des amants heureux, lorsque le père Innocencio et sa compagnie quittèrent le Généralife et redescendirent lentement vers la ville.



TABLE.



	Page
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I ^{er} . De Séville à Grenade	1
— II. Aspect de l'Alhambra	22
— III. La tour de Comarès	33
— IV. Tia Antonia	40
— V. Dolores.	45
— VI. La chambre d'Elisabeth	48
— VII. Les gueux de l'Alhambra	54
— VIII. La cour des Lions	58
— IX. Souvenirs de Boabdil	62
— X. Le Renégat.	65
— XI. Le balcon des Ambassadeurs	85
— XII. Le tailleur de pierres de Grenade	91
— XIII. Les environs de l'Alhambra	97
— XIV. Les talismans d'Aben Habuz	104
— XV. La tour des Infantes	132
— XVI. Le massacre des Abencerrages et la chute de Boabdil.	156
— XVII. Nina Carmen	170
— XVIII. Les oiseaux d'Ahmed-le-Parfait	174
— XIX. La Porte de Fer	198
— XX. Pérégil le Galicien.	202
— XX bis. Le Luth d'argent	213

CHAPITRE XXI. L'Escribano et le Soldat.	Page 226
— XXII. Le Prisonnier de la tour Vermeille	233
— XXIII. Les Femmes d'albâtre	248
— XXIV. Le Démon de l'Alhambra	262
APPENDICE.	315

FIN DE LA TABLE.